

O.
1789

~~FRC 13362~~

Case
FRC
14641

LE DERNIER COUP
PORTÉ
AUX PRÉJUGÉS
ET A LA SUPERSTITION.

THE NEWBERRY
LIBRARY

LE DERNIER COUT

1804

par Billard - Varinnes

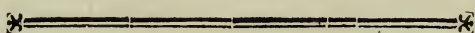
ET A LA VENTE

LE DERNIER COUP

PORTÉ

AUX PRÉJUGÉS

ET A LA SUPERSTITION.



Omnesne tibi illi delirare visi sunt....?

Cic. de nat. Deor. Li. I.



L O N D R E S.



M. DCC. LXXXIX.

Et se trouve A PARIS,

Chez GODEFROY, Libraire, Quai des Augustins,

N^o 43.

THE UNIVERSITY OF

CHICAGO

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY


OF THE



LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF CHICAGO



LE DERNIER COUP PORTÉ AUX PRÉJUGÉS ET A LA SUPERSTITION.

Introduction.

CE n'est pas dans un siècle où le despotisme cède enfin aux progrès des lumières, qu'il a si souvent étouffées ; dans un siècle où le soldat lui-même, se refusant à une obéissance aveugle, a conçu, pour la première fois, qu'il devoit être Citoyen plutôt que l'instrument de la tyrannie ; non, ce n'est pas dans ce siècle, où il n'est plus permis, par conséquent, d'en imposer à l'homme du peuple ; qu'on pouvoit oublier de comprendre le Clergé dans les grands changemens qui sont à faire. Son opulence & sa constitution ont été trop long-temps un objet de scandale : les plus belles propriétés d'un Empire doivent-elles appartenir à des individus qui ne rendent aucun service à la Patrie ; & y a-t-il un plus grand vice dans l'ordre social,

qu'un Institut qui livre une partie considérable de la Nation à l'inertie , & toutes ses suites , au mépris , à l'inutilité & au malheur ?

Tel sera toujours le sort particulièrement des Religieux , si-tôt que les préjugés qu'ils auront établis , commenceront à s'affaiblir. Alors ils ne sortiront plus de leurs cellules , que pour être exposés aux dédains de l'homme du monde , à la satire des jeunes-gens , à la pitié du Philosophe , à la raillerie du peuple : trop heureux quand on ne daignera point les appercevoir !

Et que leur offre en compensation le cloître ? un enfer ; c'est là le mot. Dans ce sombre séjour sifflent continuellement les serpens de l'envie ; & la haine invétérée y fait agir avec d'autant plus d'activité , qu'elle peut poursuivre sa proie jusque sur les bords du tombeau. Aussi que de partis contraires , que de divisions , que d'intrigues , que de noirceurs ensevelies dans le silence & l'obscurité ! Celui qu'aucun travail journalier ne fait distraire , doit infailliblement s'abandonner à ses passions , qui , par une suite naturelle de son indolence , n'en deviennent que plus impétueuses. Le misérable ! il se consume lui-même , en dévorant les autres : & une société d'êtres de cette espèce est comme un peloton de serpens en fureur , qui s'entrelacent , qui se pressent , qui se déchirent & qui s'étouffent.

Qu'ils sont loin de nous ces siècles de ferveur, où la prière & la contemplation remplissoient véritablement toutes les heures du Religieux ! L'enthousiasme tient à la nouveauté ; & c'est dans ces premiers momens qu'un zèle outré a pu rendre capable de se revêtir du cilice , de se couvrir de sacs & de cendre : mais les mœurs changent , les principes varient , la croyance se dénature ; & les institutions , qui , en dépit de la vicissitude des temps , restent les mêmes , n'offrent plus à ceux que le besoin , ou une fausse vocation y conduisent , qu'une source d'ennuis , de regrets & de tourmens.

Ce sont ces variations que l'œil du gouvernement devrait suivre avec une attention scrupuleuse. On le demande : le genre d'éducation que l'on donne aujourd'hui à la jeunesse , est-il propre à former un seul bon Religieux ? Autrefois l'homme avoit besoin de vivre dans le monde pour se pervertir ; mais de nos jours , le relâchement des principes ayant offert à tous les regards l'exemple de la dissolution , elle s'est communiquée à tous les âges , & même à toutes les classes de Citoyens. Ainsi , pourquoi laisser subsister des institutions qui exigent , de ceux qui s'y soumettent , une ingénuité complète , une dévotion ardente , une sagesse à toute épreuve ?

A la vérité , depuis quelque temps , en France ,

A ij

le Cloître devenoit désert de plus en plus ; cependant il fait toujours tenter l'inaptitude ou l'indigence : & est-il sage, est-il juste même d'abandonner à la gêne, au repentir, souvent au désespoir, des infortunés qui, placés ailleurs, ne manqueroient pas de renaître au bonheur, en devenant utiles ?

Dans combien de circonstances tout Religieux n'a-t-il pas soupiré, au fond du cœur, pour qu'il n'y eût plus de sermens, plus de chaînes, & même pour qu'une vie active succédant à une nonchalance absorbante, il cessât de vivre étranger au milieu de ses propres Concitoyens. Voilà le vœu de la nature ; mais celui qui fixe le sort des Moines a été prescrit par une loi qu'un vil intérêt a dictée, par une loi qui contrarie la nature & le droit des gens, & qui, par cela seul, est radicalement nulle.

Si l'on faisoit bien le système actuel, il paroîtra reconnu que tout homme vaut son égal, & que le mérite seul doit mettre entre eux quelque différence : d'où il résulte que tous ceux qui composent la société, ont les mêmes droits à faire valoir. Ainsi, l'on ne connoît plus d'état d'abjection que celui du crime ; & aucune condition ne se trouvera désormais condamnée au silence, quand elle voudra, ou s'arracher à l'oubli, ou lutter contre l'oppression. Or, il est constant que les vœux que prononce le Cœnobite, blessent la

raison & la justice : suivant le droit naturel , on ne peut perdre le titre de Citoyen , qu'en se rendant coupable de quelques délits. Il n'y a donc point de loi qui ait pu valablement rejeter pour jamais les Religieux du sein de la société.

Mais révoquer la loi qui prononce cette exclusion , n'est-ce pas achever de renverser l'autel ? Eh ! qu'a de commun le culte de Dieu avec l'état de servitude où les Moines sont réduits ? C'est avoir une trop fausse idée de la grandeur de l'Etre-Suprême , que de penser qu'il ne puisse être bien servi que par des esclaves. Quoi ! ce seroient des sacrifices forcés qui pourroient lui complaire ? Le prix n'est jamais que dans la bonne volonté ; & les Religieux sont-ils capables de lui rendre un sincère hommage , quand leur cœur se soulève nécessairement contre les devoirs qu'ils ont à remplir ? Tel est l'effet de la contrainte , qu'elle rend odieux ce qui ne causeroit pas la moindre répugnance dans un acte volontaire.

Cependant la Nation a-t-elle des pouvoirs suffisans pour réformer une institution , qui ne lui doit point son existence ? Mais il n'étoit pas sans exemple que l'Assemblée Nationale se fût déjà occupée du sort des Religieux ; & si alors elle n'en avoit point allégé la rigueur , elle avoit du moins songé à prévenir des abus qui tendoient à l'aggraver. C'est par ce motif que les Etats-Gé-

néraux , tenus en 1560 , à Orléans , firent prononcer la défense aux Parens & aux Tuteurs de permettre à leurs enfans ou Pupilles de faire profession dans l'état Religieux , avant vingt ans pour les filles ; & vingt-cinq ans pour les hommes. Ce règlement n'a éprouvé aucune réclamation de la part de l'Eglise , dans un temps où elle étoit encore toute-puissante ; & feroit-ce donc en ce jour qu'il pourroit paroître moins licite qu'alors , de souscrire à des actes de prudence & de justice , que réclament puissamment l'humanité & la raison ?

Nullle époque ne devenoit même plus favorable pour opérer cette révolution , que le moment critique où les besoins de l'Etat exigent de la Nation les plus grands secours. Cette opération , en offrant au Fisc un supplément , peut diminuer la nouvelle surcharge , & procurer ainsi un allègement à plus d'une classe de malheureux.

Mais la réforme consiste-t-elle à supprimer toutes les maisons Religieuses , & à s'emparer de tous les biens du Clergé ? L'esprit de sagesse fait qu'il faut réduire , & non pas supprimer ; qu'il faut mettre à profit , & non pas tout prendre ; qu'il faut rendre utile ce qui étoit nul & même onéreux à l'Etat. Il faut que de tels changemens embrassent la politique & la morale ; qu'ils portent enfin sur la Religion ; & que détruisant les erreurs qui l'ont anéantie , ils donnent aux mor-

tels un nouveau culte , lorsque l'ancien est à peu près totalement abandonné.

Quoi donc ! appartient-il aux hommes de détruire l'ouvrage de Dieu ? Non sans doute : aussi jamais n'a-t-on pu ériger en vertu ce que le for intérieur a placé au rang des forfaits ; & quoique les Tyrans soient parvenus à faire respecter leurs crimes , ils n'en ont pas moins paru des monstres exécrables à ceux qui fléchissoient le genou devant eux. C'est donc cette intuition constante & inaltérable , qui tient infailliblement à l'ordre établi par le ciel : mais des opinions que réprouve la nature , des préjugés que désavoue la conscience , des superstitions qui ont moins de partisans que de détracteurs , ont une source purement humaine ; & cette vérité est d'une démonstration trop facile , pour que le sentiment contraire ne soit pas une erreur certaine.

Ainsi , c'est en retraçant les abus qui résultent de l'ancien état des choses , qu'on fera mieux sentir l'importance de cette réforme , & tous les avantages qu'elle doit produire. Par elle , on obtiendra plus de régularité dans les mœurs , & moins de scandales ; plus de vraie piété , & moins de mauvaise foi ; plus d'activité dans les Couvens , & moins d'ennuis ; plus de paix , plus de félicité dans la vie Religieuse , & moins de contraintes dans les familles : pour tout dire , en proscrivant

la cupidité & l'inertie des Prêtres , ils ne seront plus occupés qu'à conduire les autres hommes aux vrais principes ; & le terme de l'hypocrisie va fixer immuablement le retour de la vertu.

CHAPITRE PREMIER.

Causes des loix prohibitives contre les Gens de main-morte.

CE n'est ni la piété , ni le dévouement , mais la politique qui a voulu que la chaîne du Religieux fût indissoluble , & qui a fait de l'irrévocabilité des vœux une loi civile.

Tant que dans la primitive Eglise les Chrétiens n'eurent que le desir de louer Dieu , nul autre nœud que leur ferveur ne les attacha aux pieds des autels : mais les passions prennent toujours le dessus ; & les Moines , réunis en curie , réveillèrent bientôt , par trop de riches oblations , un esprit de cupidité chez leurs supérieurs.

Les vœux en religion ne dépouillant pas encore celui qui les prononçoit de la propriété de ses biens , le Novice apportoit au monastère tous les héritages dont il se trouvoit en possession : ainsi s'entassoit sur l'autel un or qui ne brille guères aux yeux des mortels sans les tenter & les corrompre. Sa possession amena les jouissances ; &

des jouissances on passa aux plus grands désordres.

Alors le Profès avoit aussi la faculté de secouer le joug de la règle , & de rentrer dans le monde. Perversi par l'exemple d'une licence effrénée , il n'étoit pas long-temps sans songer à devenir fugitif , pour recouvrer son patrimoine , dans l'intention de pouvoir satisfaire plus à son aise ses goûts & ses passions. De leur côté les Supérieurs de son couvent ne pouvoient voir qu'avec douleur ces riches domaines s'échapper de leurs mains ; ils songèrent donc à s'en rendre les maîtres absolus : en conséquence leur avarice s'envelopa du manteau de la religion ; & faisant valoir la cessation du scandale & le maintien du bon ordre , ils obtinrent , en 532 , de l'Empereur Justinien , une loi dont voici l'esprit.

Cette loi défendit à tout Religieux de dépouiller l'habit monastique , pour courir après les dignités temporelles , ou embrasser toute autre profession.

La peine pour les coupables fut d'être condamnés à rentrer dans le même couvent où les vœux avoient été prononcés. Avoient-ils de la fortune ? dans ce cas , ils étoient obligés *de fournir à toute la dépense du monastère* ; & s'ils étoient pauvres , *on les chargeoit de toutes les grosses peines*. Ainsi quand on punissoit des Confrères , en les rendant ou des payeurs ou des valets , il est certain que les Moines avoient dès-lors appris à calculer.

Mais quelque rigoureuse que fut déjà cette disposition de la loi , elle étoit loin de remplir les vues des Supérieurs , puisqu'elle ne donnoit aucun droit réel sur les biens du réfractaire : il sembloit même que tant de dureté devoit nécessairement pousser celui-ci à une nouvelle désertion ; aussi étoit-ce là où on l'attendoit. Car , suivant une autre disposition de la même loi , si l'apostat , pour se soustraire à la punition portée contre lui , prenoit une seconde fois la fuite , alors ses Supérieurs étoient autorisés , en le revendiquant , à *faire confisquer tous ses biens , dont une moitié tournoit au profit de leur couvent ; & l'autre moitié revenoit au Préfet du Frétoire* , dans la juridiction duquel le monastère étoit situé.

Cependant il paroît que le législateur avoit entrevu une partie de la vérité à travers l'hypocrisie ; & qu'ainsi , sous le prétexte d'engager le Magistrat à maintenir l'exécution de la loi , il lui avoit donné la mission d'inspecter la conduite des Supérieurs , afin de prévenir les abus , & d'empêcher que , pour acquérir des propriétés , dont ils se montroient si envieux , ils ne sacrifiasent les propriétaires. Ce fut aussi ce qui leur convint le moins ; & ces Supérieurs ne s'accommodèrent pas mieux d'une surveillance importune , que du partage de dépouilles dont ils vouloient la tota-

lité. Ils s'empresèrent donc de faire de nouvelles tentatives auprès de l'Empereur , qui eurent un entier succès ; & un Edit subséquent du même Justinien accorda aux monastères *l'ensemble des possessions appartenantes aux Religieux fugitifs.*

C'est de cette manière que des Ordres , qui ne devoient avoir pour bases qu'une humilité constante , une renonciation absolue aux vanités , un détachement intérieur & formel des biens de ce monde , une pauvreté bien réelle , s'ouvrirent dans peu le chemin de la fortune , & couvrirent , par leurs vastes domaines , une grande partie de cette terre , à la propriété de laquelle ils faisoient néanmoins vœu de renoncer. Pour même que les moyens de persuasion eussent plus de force , on abusa alors de la facilité de la jeunesse , & l'on admit à la discipline la plus sévère , un âge que la nature semble avoir voué à la dissipation.

Les sacrifices particuliers des Moines n'empêchoient pas que leurs convents n'employassent d'autres voies encore pour entasser des richesses. L'ignorance des peuples venoit d'être portée à son comble ; & prêtant davantage à la crédulité , elle donnoit plus de ressort à la superstition. Dans peu le Christianisme acheva d'être souillé de toutes sortes d'absurdités , dont tous les membres du Clergé devinrent les auteurs , à cause du lucre qu'ils en furent retirer.

Ce fut à l'aide de ces préjugés que les Moines; d'intelligence avec tous les autres Ecclésiastiques, osèrent se montrer de vrais simoniaques, qui trafiquoient publiquement des choses saintes. Captateurs des propriétés, pour une riche donation, ils furent tranquilliser les consciences les plus scélérates, & allarmer l'ame la plus innocente, pour mettre à profit ses tranfes & ses remords. Il étoit rare que l'homme oppulent, livré, dans les derniers instans de sa vie, à leurs perfides exhortations, ne les nommât pas ses principaux héritiers.

La politique du Clergé ne se borna point à tout prendre; elle voulut encore ne plus rien abandonner. C'est pourquoi les gens de main-morte firent porter la loi qui leur interdit les aliénations; loi qui, au premier coup-d'œil, paroît une entrave, quoiqu'elle assure la certitude de l'opulence, en ne permettant aucune dissipation..

A tant de moyens pour s'enrichir, les Moines, en particulier, réunissoient les avantages de leur règle, qui, offrant toujours le même degré de dépense, permet des épargnes accumulées, & donne de nouvelles facilités pour s'étendre à l'infini. Il fallut donc opposer quelques digues à ce torrent, avant qu'il eut achevé de tout engloutir.

Mais, dans ces temps, l'autorité des Religieux étoit sans borne; & la confiance, aussi aveugle qu'illimitée, qu'ils avoient obtenue des peuples,

les rendoit redoutables. Inspirant à leur gré la soumission ou la révolte , il auroit été dangereux de contrarier ouvertement leurs vues ambitieuses. Dans toutes les Religions , & dans tous les siècles , ceux qui ont offert ou les victimes ou l'encens , ont obtenu un tel ascendant sur les esprits , que souvent ils ont commandé à la puissance souveraine , & croisé plus d'une fois sa volonté & ses opérations. Le jour arrive , à la fin , où l'illusion cesse ; mais , dans ce jour encore , il se rencontre des abusés.

Lorsqu'on s'aperçut , en France , que le transport de tous les biens du Religieux à son Couvent devenoit la ruine des familles , tel fut le détour qu'on crut devoir prendre pour arrêter les progrès de cet abus , sans que les Moines pussent trouver les moyens de s'en plaindre. On partit de la définition de l'état Religieux , tirée de ses propres statuts ; & l'on dit : *S'ensevelir dans le cloître , c'est mourir civilement : celui qui se dévoue au service de la Divinité , ne connoît plus d'autres soins ; il s'interdit tout commerce extérieur ; il n'a plus de rapports avec les autres hommes que par la prière ; il fait vœu de chasteté , d'humilité , de pauvreté ; il renonce donc à tous les biens de la terre , pour se concentrer en soi-même , & en s'isolant de cette manière , se rendre plus digne de l'Eternel. Ainsi , comme il faut que dans un Etat*

police le code fixe immuablement la condition des Citoyens , pour qu'ils puissent avoir recours aux Tribunaux , en cas de trouble , il est instant de porter une loi qui rende les vœux en religion indissolubles , pour confirmer les réglemens des Ordres Religieux , d'après lesquels leurs membres doivent être privés de tous les effets civils. En conséquence , les Moines furent dès ce moment créés incapables de recevoir & de donner aucuns biens de la société ; ou pour mieux dire , ils furent entièrement exclus de cette société. Plus d'héritages , plus de parens , plus d'amis : un sac & une haire , voilà ce que l'on crut propre à leur en tenir lieu.

Dans cette circonstance , la politique fut louable de lutter contre une ambition funeste à l'Etat ; mais prit-elle le parti le plus sage pour la réprimer ? On alléqua le repos des familles & la tranquillité publique ; & pour établir une paix , qui n'étoit qu'un faux prétexte , on permit aux pères de famille injustes , d'être tyrans ; on rendit le frère l'ennemi secret de son frère ; on plongea dans la gêne & dans les larmes des Citoyens qu'on devoit en garantir. O passions des hommes , voilà pourtant votre ouvrage ! cruelle politique , affreux intérêts , que de misérables n'avez-vous pas sacrifiés !

CHAPITRE II.

Pourquoi tant de siècles sans réclamations ?

EN gémit-on moins pour ne pas faire entendre une voix plaintive ; & si le mal est réel , s'il est devenu insupportable , n'est-ce pas le moment de le faire disparaître ? *Cependant le silence des Religieux sembleroit être un acquiescement , du moins tacite , aux peines de leur état ; & si leur chaîne étoit insupportable , seroient-ils arrivés jusqu'à ce moment , sans chercher les moyens de s'en débarrasser ?* Ces raisons , qui paroissent d'abord spécieuses , se réduisent à bien peu de chose , quand on les examine de plus près.

Une première preuve que le monachisme n'est plus dans nos mœurs , c'est la nécessité où les Ordres Religieux se sont trouvés de relâcher les nœuds de leur Règle. Ainsi plusieurs ont retranché quelques épreuves du Noviciat ; d'autres admettent des changemens dans leur costume , & renoncent aux macérations ; quelques-uns laissent leurs Moines se répandre dans la société , courir même sous un habit équivoque , après des distractions qui ont leur danger.

Une seconde preuve que la vie monastique ne se montre plus que sous un aspect rebutant , mal-

gré que la gêne n'est plus la même , c'est la disette des sujets & le cloître presque désert. Si ceux qui songent encore à s'y retirer , y vivent sans en témoigner hautement du regret , c'est à des circonstances particulières , c'est à l'ordre établi qu'il faut attribuer leur patience.

Les Citoyens , qui vont chercher un asile dans les Communautés , sont la plupart des êtres sans fortune & sans aptitude , qui , déjà assaillis par la misère , se jettent entre les bras d'un Ordre opulent , pour y trouver une existence assurée. Que gagneroient-ils ceux-là à demander l'anéantissement d'un Corps qui leur a donné du pain , & qui est leur seule ressource ? Ils préfèrent donc souffrir les rigueurs de la contrainte , plutôt que de courir les risques d'éprouver les horreurs de l'indigence.

D'ailleurs , pour former une semblable réclamation , il faudroit le consentement général. Mais l'homme qui a vieilli dans cet état , s'en est fait une habitude. Les passions changent avec l'âge : une privation , qui pouvoit faire son tourment à vingt-cinq ans , ne l'inquiète guères à cinquante ; & ce qui ne le touchoit que foiblement dans sa jeunesse , la bonne chère devient , pour un vieux Moine , la plus douce jouissance. Ainsi , ce plaisir étant , à-peu-près , admis dans le plus grand nombre des Couvens , il offre aux jeunes

Profès

Profès une espèce de dédommagement ; & aux anciens une satisfaction à laquelle il leur seroit difficile de renoncer.

L'esprit de Corps , qu'on adopte involontairement , vient encore s'opposer à ces réclamations. Sans doute il se trouve des individus qui ne se pénètrent point de cet esprit de Corps dès le premier moment qu'ils entrent dans un Ordre Religieux : mais seroient-ce donc quelques jeunes-gens qui parviendroient à faire renoncer les autres Membres de leur Congrégation à ce desir dominant de voir l'Ordre auquel on est attaché , s'élever au-dessus des autres , ou , du moins , se maintenir avec autant d'honneur qu'eux ?

La Jurisprudence ne permet pas davantage à aucun Corps Religieux d'oser provoquer son licenciement. Comment hasarder de demander aux Tribunaux l'extinction de ces établissemens , dont la loi semble avoir voulu assurer la durée , en prononçant l'irrévocabilité des vœux ?

Néanmoins supposeroit-on qu'il eût été possible aux Religieux de n'être arrêtés par aucunes de ces puissantes considérations , & qu'ils eussent pu même assez mépriser le respect humain , pour afficher publiquement la version de leur état ; qu'ils n'en auroient pas moins été dans l'impuissance de réclamer , puisque leur subordination eut mis un nouvel obstacle à cette démarche.

Que peut le troupeau quand le berger est d'un avis contraire ? La volonté réside entièrement dans la main des Supérieurs , & ceux qui commandent ont bien moins à souffrir que ceux qui obéissent. Il y a dans l'autorité un certain charme qui remplit l'ame de satisfaction ; l'amour-propre est flaté de la prééminence ; l'avarice se plaît à disposer des revenus ; la présomption aime à n'avoir point de compte à rendre ; & la fragilité humaine sourit de pouvoir succomber à son aise. Comment , avec de telles prérogatives , auroit-il pu venir dans l'esprit de ceux qui en jouissent , de faire cesser les douleurs de leurs subordonnés ? & comment aussi les Religieux auroient-ils pu proposer à leurs Supérieurs de former en commun une réclamation tendante à détruire cette autorité si délectable , & à laquelle , d'ailleurs , chacun d'eux avoit l'espoir d'arriver à son tour ?

Au surplus , combien ne s'est-il pas élevé , à différentes époques , de réclamations particulières dans tous les Ordres Religieux ; & quel tableau il y auroit à faire , s'il falloit décrire les circonstances cruelles , les causes odieuses , ou les traitemens indignes qui les ont motivées ! On n'en peut douter , il n'y a pas un Monastère qui ne recèle le repentir ; & , si une loi moins dure eût promis plus de succès , les Tribunaux eussent été

bien plus fatigués encore. Qu'importe que la réclamation générale n'ait pas éclaté hautement , s'il est constant qu'elle doive être dans le cœur du plus grand nombre : c'est la loi qui semble la rejeter , qui lui a imposé silence ; mais , quand la raison attaque cette loi , & démontre qu'elle est tout-à-la-fois injuste & barbare , pourroit-on la laisser subsister plus long-temps ?

CHAPITRE III.

Rigueur de la vie monastique.

TOUT ce qui rapproche la Créature de son Auteur , mérite les respects & l'amour des humains. Le plus grand des forfaits est , sans doute , l'oubli de l'Être Suprême ; & il n'y a qu'un homme qui ait la conscience chargée de crimes , qui puisse s'en rendre coupable. Mais malheur à celui que la corruption de son ame porte à s'étourdir sur la réalité d'une vengeance céleste : car il aura beau faire ; & dès cette vie , les tranfes de la mort lui rappelleront plus d'une fois une vérité qui doit être le premier supplice de ses crimes.

Mais quels hommages la divinité a-t-elle droit d'attendre des humains ? Jusqu'où leur dévouement à son service doit-il s'étendre , ou s'arrêter ? Un

être parfait ne peut exiger que des soins raisonnables ; un zèle extravagant est contraire à son essence , & par conséquent à sa volonté.

Chercher , loin du tumulte & des agitations du monde , une perfection qui conduise à la félicité de la vie future ; renoncer à tout ce qui est capable de corrompre le cœur , & d'en altérer la paix ; promettre de conserver un empire absolu sur toutes ses passions ; se dégager de tout attachement pour les biens de la Terre ; s'associer à des exemples de vertu , pour mieux en suivre le chemin ; faire pour jamais le sacrifice de sa volonté & de sa liberté ; enfin , rapporter à l'Éternel toutes ses pensées , ses affections & ses vœux : voilà de tous les projets le plus digne d'éloges , & en même-temps le plus insensé.

Des résolutions prises ne changent pas la nature de l'homme. Qu'il tende à être vertueux : le Ciel lui a donné le pouvoir de le devenir. Mais , si-tôt qu'il voudra s'élever au-dessus de son être ; il donnera une preuve de sa présomption , & se convaincra bientôt de sa foiblesse.

Cependant combien de malheurs ne se fera-t-il pas préparés , si , quoique la tâche soit au-dessus de ses forces , il se trouve contraint de la remplir ! L'infortuné cherchera vainement , dans le calme de la nuit , une trêve à ses douleurs : à peine ses membres , macérés par la pénitence , se feront-ils

tristement étendus sur la dure ; que des sons lugubres l'arracheront au sommeil. Il faudra se lever, se traîner & se rendre où son imagination l'attend pour le tyranniser. Comment pourroit-il écarter loin de son esprit cette foule d'idées noires & affligeantes qui l'obsèdent éternellement ? Un silence profond auquel succède une triste psalmodie ; la lueur pâle d'une lampe sépulcrale ; la vue chagrinante de visages abattus & défaits : tout vient, dans cet affreux moment , rappeler au Religieux méditatif, que , respirant encore , il est comme livré aux horreurs du tombeau. Rongé de soucis , épuisé de fatigues, saisi de froid, que lui sert-il de regagner sa cellule ? Un sommeil, interrompu de la sorte , n'offre plus de pavots paisibles ; & , si la paupière appesantie se ferme encore ; l'esprit s'occupe, le corps s'agite , des rêves pénibles travaillent l'un & l'autre ; & au second réveil on se trouve plus fatigué cent fois , que si l'on eût passé dix nuits de suite.

C'est l'homme pourtant qui a reçu de la nature un tempérament fort & robuste, un tempérament qui lui permet de vaincre la soif & la faim ; de supporter les plus rudes travaux ; de résister aux plus longues fatigues ; c'est l'homme , dont l'ame ferme & martiale lui fait affronter les dangers , & braver la mort même , qui , par la certitude de la continuité de ses malheurs,

s'abandonne au désespoir au fond du cloître. Quo n'a donc point à y souffrir ce sexe foible & délicat ; ce sexe qui semble être né pour vivre au sein de la mollesse ; ce sexe qui a besoin de tant d'égards & de condescendance ; ce sexe enfin , qui , devant être l'ame de toutes les jouissances , s'y trouve intimement attaché par sa constitution ?

On s'est de tout temps récrié en Europe contre la rigueur avec laquelle les femmes sont traitées en Asie. Mais ces femmes , enfermées dans le ferrail , goûtent toutes les douceurs , jouissent de toutes les commodités de la vie. Des esclaves sans nombre sont occupés à les servir : le premier de leurs soins est la parure ; & , sans doute , il ne peut pas y avoir pour elles de plus agréable passe-temps. Elles peuvent aussi suivre le penchant de leur cœur , en cherchant à captiver leur maître. A la vérité cet objet de leurs desirs n'est pas toujours rempli ; mais l'espoir ne les abandonne jamais , & les dédommage de quelques privations : au lieu que , dans un cloître , il n'y a que des sacrifices & des motifs de regrets & d'ennuis.

La retraite , le jeûne , la discipline , le silence , l'office , la prière , les pénitences publiques , les plus vils emplois , un vêtement souvent grossier & incommode , voilà le partage des misérables Religieuses. Où donc est la justice , où donc est la

sagesse de laisser une jeune fille s'immoler à tant de momeries ? Sa perte sera constamment inévitable , tant que la loi ne viendra pas la prévenir. La constitution physique de son sexe , son cœur si facile à s'enflammer , sa foiblesse pour le merveilleux , sa timidité qu'on exerce par la crainte d'une vie future , les conseils intéressés d'une famille , les insinuations perfides des Nones , l'assiègent de toutes parts , & contribuent à l'envi à exalter son imagination. Novice sans expérience , tu brûles d'amour pour cet Epoux divin qui t'est promis , & tu crois ne pouvoir trop presser le moment qui va resserrer ta chaîne : insensée ! ton délire se prolongera-t-il long-temps ? ah ! puisse-t-il ne jamais finir ! mais l'excès même de ton ardeur y fera mettre un terme. Toute remplie de l'objet de tes vœux , on te voit sans cesse au pied des autels ; dans tes prières ferventes , on apperçoit ton ame errer sur tes lèvres , des soupirs brûlans s'échappent du fond de ton cœur , tu invoques ton Dieu , tu appelles ton Bien-Aimé , tu demandes ton Epoux ; tes mains se lèvent vers le Ciel & s'avancent pour le recevoir ; mais ne serrant jamais que l'air impalpable , tu conçois à la fin que ton imagination t'abuse , & qu'on ne satisfait pas les besoins de la nature par de vaines illusions. Cependant le jeûne & la continence , donnant plus d'activité au tempérament , amènent les

spasmes & les vapeurs : un instinct physique croit découvrir un soulagement ; mais cette ressource , loin d'éteindre le feu , sert à l'allumer davantage. D'un autre côté , la conscience est alarmée par ces chûtes involontaires ; & l'ingénuité court aussitôt au Tribunal de la Pénitence , pour essayer d'y recouvrer la paix : mais un Directeur cagot & imbécille ne manquera pas , par ses réprimandes & ses menaces , d'accroître le remords , au lieu de chercher le vrai remède dans le calme des esprits. C'en est donc fait : & l'infortunée victime est placée pour jamais entre les impulsions tyranniques de la nature ; & les frayeurs désespérantes de l'Enfer !

Si encore la douceur de quelques consolations étrangères pouvoit un jour écarter ces foudres dévorans ! Mais non : l'habitant des cloîtres n'a plus droit d'en attendre ; toute liaison , toute intimité lui est interdite dans l'intérieur ; & au dehors , par qui ses afflictions pourroient-elles être soulagées ? il a renoncé au monde entier ; il est mort dans l'opinion des hommes ; il se trouve isolé au milieu du tourbillon ; il est étranger à toute la nature.

Quelle existence ! n'avoir ni puissance sur soi-même , ni égard à prétendre des autres ; être forcé de dévorer toutes sortes d'outrages , sans pouvoir en demander réparation ; se voir éternellement dans la dépendance , & soumis quelquefois aux

loix d'un oppresseur ; vivre avec des caractères insociables ; être séquestre dans une retraite , dont la clôture fait un cachot ; être astreint à des devoirs sans nombre ; ne se nourrir que de privations ; étouffer la force de son tempérament ; enchaîner son génie , comme sa volonté ; pour tout dire ; devenir un être purement passif , qui se laisse mouvoir au gré d'autrui , & qui attend , pour remplir les fonctions de la vie , qu'un ordre ou un coup de cloche le lui prescrivent. Comment envisager , sans frémir d'horreur , une condition pareille ; & qui pourra reconnoître , dans le misérable qui y est placé , l'individu voué au culte des autels ; lorsqu'il est constant que l'Eternel proscriit l'esclavage , & qu'il ne peut être honoré dignement par des automates ou par des brutes ?

C H A P I T R E I V.

Briéveté du Noviciat.

QUE de précipitation ne met-on pas dans l'acte de la vie le plus important ? C'est bien peu que le cours d'une année pour se consulter soi-même ; quand il s'agit de fixer irrévocablement sa destinée. L'Empereur Justinien & plusieurs Conciles d'Orient avoient regardé trois ans consécutifs

comme une espace de temps indispensable pour se préparer à une semblable détermination : mais les hommes qui suivent , veulent toujours renchérir sur leurs prédécesseurs ; de là tant d'incertitude & d'obscurité dans les faits , tant de variété dans les opinions , & tant de révolutions dans l'univers. Ainsi , le temps d'épreuve fut réduit à une année , avec l'approbation du S. Siège , par la Règle de S. Benoît : ce qui a été depuis adopté par le Concile de Trente , & enfin converti en loi pour toute la France , par l'Ordonnance d'Orléans.

On peut le dire : cette loi est irréfléchie , injuste & meurtrière ; elle tend à favoriser l'illusion du Novice ; & par conséquent c'est elle qui le conduit à sa perte. Il sembleroit qu'on eut appréhendé de ne pas toujours trouver des victimes ; & que , par ce motif , on n'ait rien négligé pour faire des dupes.

Quelles mûres délibérations n'apporte-t-on pas dans les affaires particulières ! l'homme le plus consommé , celui qui a le plus d'expérience , ne veut point souvent s'en rapporter à ses propres lumières ; il court prendre l'avis des Jurisconsultes les plus savans ; il pèse ensuite en lui-même les notions qu'il en a reçues ; il confronte leurs sentimens ; il réfléchit ; il attend ; il s'inquiète ; enfin il ne s'engage qu'après avoir pris toutes les précautions

imaginables pour ne pas être trompé. Et de quoi s'agit-il ? d'une futile possession , à laquelle , il est vrai , une félicité imaginaire est attachée , mais dont ne dépend point le malheur de ses jours.

Qu'on jette maintenant les regards sur un pauvre Novice ; on sentira mieux les dangers de sa position. Tel un vaisseau dont le Pilote vient d'expirer , va se trouver désormais le jouet des vents & des tempêtes : il vogue toujours ; mais bientôt jeté sur des mers inconnues , il est environné d'écueils : cependant les passagers , malgré le trouble qui les agite , s'étourdissent sur les risques qu'ils courent , en voyant la surface des eaux plus calme & plus unie : enfin l'un d'eux , pour atteindre la côte , qui se laisse appercevoir d'assez près , se saisit du gouvernail ; mais il ne peut faire qu'une fausse manœuvre ; le vaisseau touche , se brise contre les rochers , & s'engloutit sous les flots. Tel est aussi le Novice livré à lui-même au fond du cloître. Dans un âge où le sang bouillonne , le sentiment est une fureur , le desir une frénésie , & l'illusion n'a point de bornes. Jamais donc on n'eut plus besoin de guides & de moniteurs. A la vérité le Novice en trouve ; mais ceux-là sont perfides : loin de lui montrer le fardeau des devoirs qu'il veut embrasser , on s'efforce , au contraire , de lui représenter la vie monastique , comme pouvant seule le conduire à une félicité certaine ;

tandis qu'on lui fait envisager le monde comme la route sûre d'une damnation éternelle. On a grand soin de joindre aux peintures effrayantes de l'Enfer , le tableau des malheurs qu'on éprouve dans la société , la difficulté de parvenir , les revers de la fortune , les agitations continuelles , la défiance nécessaire , les trahisons les plus noires : voilà , sans doute , plus qu'il n'en faut pour faire l'impression la plus vive sur un esprit sans expérience ; d'autant mieux que c'est par l'organe de l'imposante austérité que passent ces terribles déclamations. Enfin , pour attiser de plus en plus la vocation de l'aspirant , on feint quelquefois d'en douter ; on le menace de reculer le jour fatal ; on l'excite de toutes les manières ; & , sous prétexte de l'éprouver , on l'empêtre comme le moucheron , qui , une fois tombé dans une toile d'araignée , se donne de nouveaux liens par ses efforts , & ne trouve plus le moyen d'en échapper.

Est-il donc si difficile d'endormir ainsi une ame innocente & crédule , pendant une année entière ? Cet intervalle passe comme une ombre , avant que d'autres passions aient pu se faire sentir. Aucun avertissement extérieur ne vient au secours de l'être isolé , pour arracher le bandeau qu'on lui a mis sur les yeux : il ne connoît rien encore ; il ignore même qu'il ait un cœur ; & il est loin de se douter qu'il aura rivé sa chaîne , quand mille

Desirs brûlans viendront lui apprendre qu'il étoit né pour un état bien différent.

O moment cruel , que celui qui va mettre un terme à son erreur ! elle ne peut durer longtemps : la nature s'y oppose. Souvent l'illusion cesse peu de jours après le sacrifice ; car alors les flatteries & les égards cessent aussi. Le charme enfin détruit , combien ne gémit-on pas de n'avoir point eu assez de délais pour délibérer ! il semble que cette idée aggrave les tourmens qu'on endure. On sent , mais trop tard , qu'on a été trompé , & par les autres , & par soi-même ; on conçoit qu'il falloit connoître les hommes , avant de régler dans quelle condition on vouloit vivre parmi eux ; on apprend que , pour engager sa personne , il falloit savoir ce qu'on peut promettre sans indiscrétion , & tenir sans trop d'efforts ; on se plaint amèrement d'une précipitation qui a causé tout le mal ; & l'on accuse avec justice la loi inconsidérée qui a pu consacrer un abus , devenu la source de tant de malheurs.



C H A P I T R E V.

De l'irrévocabilité des vœux.

QU'EST-CE que l'homme ? Un assemblage de desirs , de foiblesse , d'inconséquence & de légèreté. C'est pourtant là cet être qu'on a pu astreindre à prendre des engagements irrévocables , des engagements qui le condamnent à supporter des maux qui ne doivent plus finir.

La simple uniformité enfante le dégoût , & fauroit bientôt rendre la vie insupportable. Jetez les regards sur l'homme du monde , & observez ce qu'il éprouve , lorsqu'il a langui quelque temps dans un lien que forment conjointement le penchant de son cœur & la nature. L'hymen , qui semble être institué pour faire le charme de la vie , est préparé par une inclination intérieure qui se développe avec l'âge , & qui entraîne invinciblement les deux sexes vers le but où les attend l'ordre physique. Quoi de plus délicieux , quoi de plus enchanteur que le jour qui conduit au pied des autels deux Amans épris l'un de l'autre , pour se jurer un amour & une fidélité inviolables ! Leurs cœurs enivrés n'avoient connu jusqu'à ce moment que la pointe du desir ; le

nœud , qu'ils ont formé , leur offre à jamais des jouissances réelles ; & cet amour , qui les dévore , leur promet une source inépuisable de délices.

Néanmoins la satiété voudroit - elle émousser leur tendresse ? Aussi - tôt la nature prévoyante communique à leur ame un nouveau sentiment : cet amour invincible pour les fruits de l'amour-même , qui , confondant dans un même objet les affections mutuelles des deux époux , les rapproche en dépit d'eux , & plus que jamais resserre leur chaîne.

D'ailleurs , n'a-t-on pas encore , dans la société , l'esprit distrait par des occupations ou sérieuses ou futiles ; ce qui , dans tous les cas , donne moins de temps aux époux pour songer à la perte de leur liberté , & sentir la gêne de leurs liens ? Cependant combien de fois ces liens ne sont-ils pas devenus d'un poids accablant ? Combien de fois l'insipidité de l'habitude n'a-t-elle pas produit l'infidélité , le mécontentement & la désunion ? De-là ces éclats scandaleux , dont les tribunaux ont si souvent retenti ; de-là ce système du divorce , si dangereux pour les mœurs , sur-tout dans des temps de dissolution ; si contraires à la fixité importante de l'état de chaque Citoyen , & qui a pu de nos jours trouver des voix pour le proclamer.

Qu'on mette maintenant en parallèle la con-

dition des Religieux avec les inconvéniens du Mariage. En parallèle ! eh comment ! Rien ne se ressemble dans ces deux états , ni par les causes , ni par les effets : & ce qui est penchant naturel chez l'un , se trouve une pure illusion chez l'autre ; car , on le fait , le mouvement qui porte le Cénobite à faire le sacrifice de soi-même , n'est pas inné dans le cœur de l'homme : des inspirations étrangères viennent l'exciter , & la persuasion entretient l'erreur pendant le temps d'épreuve. Mais le moment fatal arrivé , ou plutôt l'arrêt de mort une fois prononcé , tous les prestiges s'évanouissent ; les reproches amers prennent la place de ces douces réprimandes ; les mortifications changent en châtimens ; l'illusion n'est plus ; la vérité qui se réalise paroît effrayante ; on ne voit , de tous côtés , qu'amertumes & tourmens. Sort d'autant plus horrible , qu'il ne laisse aucun refuge ! Une cellule ! Son approche épouvante , son séjour est affreux. Celui que les chagrins assiègent , & qui s'y trouve enseveli , a plus à souffrir qu'un misérable livré aux horreurs du supplice , mais que la mort va bientôt soustraire à la fureur des Bourreaux.

Grand Dieu ! quel avenir ! Et quoi de plus révoltant que d'avoir à se dire à soi-même : *Je souffre & c'est pour toujours !* Cette certitude seule est un tourment insupportable. C'est alors que la patience abandonne , que le courage s'enfuit , que les repentirs

repentirs cuisans viennent déchirer l'ame ; que l'on maudit & le serment qui lie , & la loi qui l'a cimenté. En vain la religion , ou la raison essayeroient-elles de parler encore , quand c'est la première qui a produit le mal , & que le désespoir ne permet plus d'écouter l'autre.

Supposera-t-on une situation moins violente , en supposant des passions moins vives & une imagination plus calme , que cette position seroit également tout aussi pénible ? Avec un caractère apathique , la ferveur qui aura dicté les vœux ne saura pas se soutenir long-temps. Alors qui viendra remplir le vuide qu'elle va laisser dans le cœur du Religieux ? L'ennui , uniquement l'ennui ; car par-tout où est l'inaction , on le rencontre infailliblement ; & cet ennemi persécuteur , qui entraîne après lui le dégoût , les langueurs , les soucis , souvent une mort prématurée , ne demanderait-il pas qu'on le combatte , qu'on l'attère , qu'on l'étouffe , pour soulager l'humanité souffrante , en faisant rentrer la nature dans ses droits ?



CHAPITRE VI.

L'inertie des Religieux est une des causes principales de leur malheur.

IL faut en convenir : ces prières , ces contemplations , ces lectures du bréviaire , ces heures de chœur , qui partagent tous les momens du cloître , ne sont point propres à tendre assez l'esprit pour le distraire. C'est vainement qu'on cherche à le fixer , sans lui offrir un objet palpable , ou qui l'intéresse ; aussi combien de fois n'arrive-t-il pas que le jeu des réflexions vient l'enlever à ces oraisons mentales ? Mais qu'y gagne-t-il ? du chagrin de plus , lorsqu'il ne peut se repaître que d'idées affligeantes.

Sans doute il est bien , il est du devoir de l'homme de rendre des hommages à la Divinité ; mais l'absurdité est évidente , lorsqu'on prétend que Dieu puisse exiger de sa créature que sans cesse celle-ci soit prosternée aux pieds de ses autels. Il a , au contraire , manifesté une intention toute différente , en nous donnant une imagination active , des talens à exercer , & des besoins à satisfaire.

L'homme est né pour le travail : c'est une des premières loix de la nature ; puisque , si tôt

qu'il s'en dispense , il est puni de sa paresse , par l'ennui qui l'absorbe , s'il est oppulent ; & par la misère , s'il est déjà sans fortune. C'est donc faire injure à l'Etre Suprême , & une injure qu'il venge dès cette vie , que de se livrer à la nonchalance. *Quiconque ne veut point travailler , ne doit point manger* , a dit l'Apôtre Saint Paul (1) ; & , suivant ce précepte , le premier des devoirs de l'homme sembleroit être l'obligation de s'occuper à des choses utiles. N'est-ce pas rendre hommage à la Divinité que de se livrer au travail , pour faire éclater de plus en plus sa gloire , en produisant ces chef-d'œuvres qu'elle a bien voulu laisser sortir de nos mains ?

Qu'alors émerveillés de tels prodiges , on tombe aux pieds de l'Etre-Suprême qui les a inspirés , & qu'on lui adresse mille actions de grâces pour son assistance & ses faveurs ; mais qu'aussi l'émulation s'enflamme , & que , pour lui rendre de nouveaux hommages , on songe à se surpasser , s'il est possible. Voilà le vrai moyen de plaire constamment à l'Eternel ; d'autant mieux qu'en suivant cette marche , on se garantit sûrement des dangers de l'inertie : & l'on fait qu'elle est la source de tous les désordres & de tous les crimes.

D'après ces considérations , comment a-t-on pu

(1) II Epître aux Thessaloniens , chapitre 3.

vouer à l'inaction les Habitans des Monastères? Eh quoi! ce sont les Religieux qui particulièrement ont fait vœu d'honorer le Tout-Puissant, & néanmoins on a permis, pendant tant de siècles, qu'ils fussent par état des désœuvrés, qui ne savent que devenir, qui cherchent à se fuir eux-mêmes, & dont l'indolence, en blessant les vues du Créateur, est la portion la plus lourde de leurs chaînes! Aussi de quels regrets cette oisiveté n'est-elle pas journellement la source, & dans combien d'écarts, soit publics, soit clandestins, ne conduit-elle pas ceux qu'elle obsède sans cesse?

C'est trop exposer, c'est trop punir les Religieux d'une inertie, qui, tenant à leur état, est censée involontaire. Si les principes ont varié, leur condition doit changer aussi. Pourquoi ne profiteroient-ils pas des lumières acquises? Pourquoi, lorsque l'éducation, les mœurs & les usages ne rendent plus capable de cette contemplation soutenue, dont les premiers Anachorètes ont pu seuls donner l'exemple, ne distribueroit-on pas aux Religieux une autre tâche, une tâche plus conforme au caractère de l'homme, une tâche, qui, remplissant à-la-fois leur cœur, leur esprit, & leurs momens, les rendroit des êtres utiles & dignes de la considération qu'ils ont perdue? Celui qui s'occupe, annonce l'envie de bien

faire , & , quiconque paroît se conduire avec sagesse , obtient toujours l'estime des autres.

CHAPITRE VII.

La vie du Cloître est contraire à l'ordre physique :

LES desseins de Dieu sur l'homme sont évidens , du moins relativement au passage de celui-ci sur la Terre. Dès qu'il est capable de raisonner , il ne peut réfléchir sur son être , lever les yeux vers le Ciel , contempler ce qui l'environne , sans sentir un pouvoir supérieur , une volonté invisible , dont tant de phénomènes sont l'ouvrage. Alors , si des dogmes absurdes n'étoient pas déjà venus flétrir son imagination , il se trouveroit saisi d'un respect profond , pour une intelligence si supérieure à la sienne , pour une puissance qu'il sentiroit sans la concevoir ; & partagé entre la reconnoissance & la crainte de blesser la justice divine , sa piété seroit raisonnée , & sa vertu mieux entendue. Voilà , sans doute , ce que le Créateur a prétendu exiger de la part des hommes. En conséquence il les a placés entre la science & l'erreur , le mal & le bien , la peine & le plaisir ; & c'est de cette manière qu'il leur a

assigné des devoirs , & offert des récompenses. Pour motifs de détermination & de choix , il leur a inspiré des principes , des penchans , des passions mêmes ; & la mixtion de ces sentimens opposés produit une fermentation qui est le principe de l'activité générale ; de même leur choc , qui sembleroit devoir tendre à tout confondre , à tout anéantir , est positivement ce qui maintient , dans la société , un juste équilibre.

Apprenez donc à connoître le véritable ordre des choses , en voyant l'homme naître , se développer , & mourir ? Il est enfanté dans la douleur , & ses cris annoncent qu'il en éprouve lui-même : ainsi le premier & le dernier pas de la vie sont un effort de la nature qui lui coûte des peines égales , pour nous apprendre qu'elle seule doit disposer d'un bien , dont elle n'accorde qu'une jouissance passagère ; & prévenir , par cette leçon , les meurtres & les suicides : leçon , qui , nous faisant une loi de l'humanité & de la modération , n'auroit plus d'objet , si nous étions nés pour vivre dans les déserts , comme les bêtes féroces.

De tous les êtres qui respirent , il n'y en a point qui exigent , aussi long-temps que l'homme , les services de ceux qui lui ont donné le jour. Quand saura-t-il porter les alimens à sa bouche ? Quand seulement pourra-t-il se traîner sur ses

jambes débiles ? A quel âge enfin fera-t-il capable de se suffire à lui-même ? Et jusqu'à ce moment, que deviendrait-il, si on lui refusoit les soins que sa foiblesse & son incapacité demandent ? Il faut donc que la société le reçoivent dans son sein, pour permettre à ses parens de veiller sur sa conservation ; il faut qu'elle l'adopte en naissant ; il faut nécessairement qu'elle en fasse dès-lors un Citoyen.

Dans un âge plus avancé, l'homme se montre plutôt méchant que bon. Ses desirs sont sans bornes ; sa volonté est absolue ; sa vengeance est implacable ; ses accès de colère sont aussi multipliés que violens. Si, à cette époque de sa vie, la société alloit l'exclure ; si ses semblables refusoient de se rapprocher de lui, pour mitiger ses passions, par leur exemple & leur préceptes, ce seroit infailliblement un barbare, plein de férocité avec une humeur violente, ou de perfidie avec une ame pusillanime. Ainsi la nécessité de resserrer les nœuds qui attachent l'homme à la société devient plus grande, à mesure qu'il avance en âge ; pour prouver que ce genre de vie est celui qu'il a dû choisir.

Mais, quand son éducation lui en aura fait une douce habitude, quand son cœur aura éprouvé les précieux sentimens de la piété filiale, de l'amitié, de la reconnoissance ; sera-ce le moment

que l'homme pourra choisir pour rompre de si charmans liens ? Non : les affections de son ame ne lui en laisseroient plus le pouvoir : il seroit arrêté par tout ce qu'il doit à ceux dont il a reçu l'existence ; à ceux qui ont pris tant de soins pour lui conserver la vie & la santé , pour le former , pour le perfectionner ; à ceux qui mettent leur bonheur à le chérir ; à ceux , enfin , qui lui ont fait sentir les premiers mouvemens de tendresse , dont son cœur ait été susceptible. Ne seroit-ce pas trahir les devoirs les plus sacrés , que d'abandonner ses parens , pour s'ensevelir dans la retraite , au moment où la vieillesse arrive pour eux , & lorsque l'âge des infirmités est le temps où l'on peut , où l'on doit leur rendre ce qu'ils ont fait pour nous , étant enfans , & bien souvent , depuis encore. C'est donc la nature elle-même qui a voulu unir intimement à la société le cœur de l'homme , par des liens qu'il ne peut rompre légitimement.

D'ailleurs , de nouveaux sentimens parlent bientôt à son ame ; une fermentation intérieure l'agite ; un feu dévorant le consume ; il s'inquiète ; il soupire ; le sommeil l'abandonne : & il n'y a point de milieu , ou il s'exténue , ou il faut qu'il aime.

Sans des convenances trop funestes , dès les premiers momens de cette effervescence , l'homme

recevrait une compagne des mains de la nature : il est possible de la contrarier , mais non pas d'anéantir ce qui a été réglé par elle , & jamais on n'enfreind ses loix , sans que la santé, l'esprit & le cœur en souffrent.

Il est constant que l'intention de l'Auteur des choses est que l'homme , né de l'homme , produise à son tour son semblable ; ce penchant invincible pour les charmes de la génération , en est une preuve incontestable. C'est le vœu le plus ardent de la nature : & s'écarter de ses premiers sentimens , c'est indubitablement s'éloigner du sentier tracé par l'Etre des êtres.

Si l'homme n'a pu se passer d'illusions, c'est dans les mouvemens de son propre cœur qu'il devoit en chercher la source. Alors ses délires plus naturels l'auroient conduit au bonheur ; il n'auroit point été puni par le repentir , pour avoir dérangé l'ordre immuablement établi. La véritable vertu auroit été , non pas d'étouffer cet amour qui enflamme les deux sexes , & qui les porte à s'unir , mais d'empêcher que ces desirs violens ne dégénéraissent en mœurs corrompues. Tout ce qui végète , tout ce qui croît , tout ce qui respire , connoissent une union qui les fait concourir à la reproduction & à la conservation de l'espèce. C'est même de toutes les fins que la Providence s'est proposée dans la création du Monde , la seule

offerte à notre intelligence. Maudits soient donc ces Moralistes & ces Législateurs , dont l'ame froide & dure a pu méconnoître de tels principes , & convertir en forfaits les doux penchans d'un cœur sensible & vertueux. Ainsi , ils ont privé l'homme de la faveur d'être père ; ils ont soustrait à la postérité les nouveaux rejetons qu'elle devoit attendre de lui. Leur dogme est un vice dans l'ensemble qui altère la constitution ; & il est absurde d'avoir pensé , qu'il pourroit être agréable à l'Eternel de se refuser à remplir son objet.

Que la simple volonté rende célibataire : il n'y a rien là qui ne puisse être toléré , parce que cette volonté étant continuellement vacillante , il reste à l'homme libre le pouvoir de suivre ses affections. Mais qu'il existe une loi qui lui fasse un devoir de faire taire à jamais son tempérament & son cœur ; qui lui fasse un devoir d'être tout autre que ce que la nature l'a créé : c'est une loi insensée , une loi pernicieuse , qui est aussi contraire aux décrets de l'Être Suprême qu'à l'avantage de la société.

La masse des misères humaines est , sans doute , supérieure aux plaisirs qu'on éprouve ; ce qui indique visiblement que l'homme est plutôt né pour souffrir que pour être heureux. Mais s'ensuit-il qu'il doive entièrement renoncer au bonheur ? Non , sans doute. Autrement il faudroit ne re-

garder les jouissances de la vie que comme de pures tentations, qui n'eussent été montrées aux mortels que pour leur faire sentir plus vivement leurs douleurs, par l'aspect d'un bien qui leur seroit interdit ; ou , pour les rendre plus misérables encore , en les exposant à succomber. Mais cette idée ne s'allie point avec celle d'une bonté ineffable , qui appartient indubitablement au Créateur.

Au surplus , il suffit de consulter sa propre conscience , pour juger quels sont les plaisirs qu'il est permis de goûter. Quand la pudeur n'a point à rougir , quand les remords ne se font point entendre , on peut se dire avec sécurité : *C'est un dédommagement que m'offre le Ciel , pour alléger mes autres peines.*

L'homme auroit-il donc des sens , pour ne contempler que des objets hideux , n'entendre que des sons funèbres , ne s'abreuver que d'amertume , ne respirer que des vapeurs infectes , & ne toucher que des épines ? En ce cas , pourquoi ce spectacle si ravissant , lorsque l'œil s'ouvre à la lumière ; pourquoi ces effets délicieux de l'harmonie ; pourquoi ces fruits d'un goût exquis ; pourquoi ces fleurs & leur parfum ; oui , pourquoi ce charme si doux dans les embrassemens d'un père , d'une épouse , d'un ami ? Il falloit bien quelques soulagemens pour compenser tant

de veilles , de chagrins & d'infirmités ; & sans cela , qui pourroit soutenir les forces chancelantes de l'homme ; qui pourroit , dans l'adversité , relever son courage abattu ?

Le Citoyen du premier rang , comme l'Ouvrier , le Laboureur , & le Philosophe même , travaillent & s'agitent sans cesse , pour accroître leur fortune , illustrer leur nom , ou se garantir de la misère. C'est ainsi que chaque individu coopère à l'avantage commun de la société ; mais il y est porté par son intérêt personnel : ce but est le principe de son émulation , & les satisfactions qu'il lui procure , ou qu'il lui promet , sont toujours le prix de ses fatigues. D'ailleurs , une famille qui croît sous ses yeux sert à lui donner une nouvelle énergie ; & , si quelquefois son sang s'échauffe , sa santé s'altère ; alors les soins pressés d'une épouse bien aimée font oublier toutes les souffrances , & la satisfaction d'être chéri environne jusqu'au lit de la mort.

Qu'on obtienne du Ciel une longue vieillesse : une famille qui prospère en fait les délices ; & , lorsqu'enfin il faut cesser d'être , on expire sans inquiétude , en laissant après soi des enfans vertueux & protégés du Ciel. Ainsi la consolation se trouve presque toujours à côté de la douleur : dans les plus grands revers il reste encore l'espérance ; mais pour cela , il faut être fils , époux ,

ami & citoyen ; ou , du moins , il faut n'avoir pas renoncé pour toujours à tous les droits que ce dernier titre promet d'acquérir.

CHAPITRE VIII.

De l'âge requis pour prononcer les Vœux.

C'EST encore l'intérêt qui infailliblement a fixé l'âge où les Religieux peuvent s'engager. Autrement , les loix qui doivent avoir pour objet la paix & le bonheur des Citoyens , les loix qui en conséquence ne doivent être inspirées que par la sagesse & l'amour du bien public , auroient-elles jamais permis qu'on pût se dévouer à un sacrifice de cette étendue , à l'âge de vingt-un ans , pour les hommes , & de dix-huit pour les filles ?

Eh ! pourquoi avoir réformé cette autre loi , portée par l'Empereur Majorin sur les remontrances du Pape Léon ? Hommes dangereux , qui n'écoutez que le cri de vos passions , comment avez-vous osé anéantir ce monument de piété & de prudence ? Que sert donc que le génie & la vertu fassent des efforts mutuels pour vous tracer la route que vous devez suivre , si constamment vous vous faites un jeu de vous en écarter ?

Cependant quelle profondeur d'érudition ! quelle connoissance du cœur humain ! quelle richesse dans le style ! Tout est frappant dans cette loi , & sembloit devoir la faire respecter à jamais. C'est par elle qu'il fut reconnu que les filles, qui n'auroient pas persévéré jusqu'à l'âge de quarante ans, dans l'intention de conserver leur virginité, seroient, non pas indignes, *mais incapables de recevoir le voile sacré*. Il ne falloit pas moins qu'un effort de ce genre , pour attester au Législateur une vocation déterminée.

Cet âge , en effet, n'est plus celui des passions. A quarante ans le cœur est plus calme ; & , si l'imagination travaille toujours , c'est avec plus de réflexion : ce qui l'attache davantage à l'objet vers lequel elle se porte. Alors on peut donc prendre avec plus de sécurité un parti définitif ; parce qu'on peut compter sur un goût plus solide, & qu'il est rare que la légèreté entre encore pour quelque chose dans les actions d'importance.

Mais dix-huit ans ! mais vingt-un ans ! A cet âge tout n'est-il pas irréflexion , inconséquence & folie ? On touche encore de si près à l'enfance : on en a toutes les erreurs ; & le réveil des passions achève d'y mettre le comble. Le feu de l'ame se communique à l'esprit ; c'est entre le moral & le physique une friction continuelle qui fait partir mille étincelles qui brillent &

s'éteignent comme l'éclair. Aussi tout alors est-il enthousiasme & fureur. C'est comme un de ces torrens formés par une fonte de neiges , qui se grossit à proportion des obstacles qu'il rencontrent ; mais dont les eaux , ainsi accumulées , lui prêtant plus de force , lui donne plus de facilité pour s'étendre dans les campagnes ; ce qui , dans peu , le dissipe & le réduit à rien.

Cependant , un précipice est entr'ouvert sous les pas d'une jeunesse étourdie ; toute espèce d'instigations l'entraîne sur les bords : l'abyme va devenir son tombeau ; & son inexpérience ne lui permet pas d'en appercevoir l'horreur. Enfin , les loix , qui sembleroient devoir être faites pour venir à son secours , sont celles qui le précipitent au fond du gouffre.

Dans cette cruelle circonstance , elles oublient les règles qu'elles ont prescrites elles-mêmes. On les admire lorsqu'imposant à l'homme des entraves pendant les premières années de sa vie , elles reconnoissent que la raison ne se développe chez lui que par degrés. En conséquence , ces loix ont calculé le moment de la maturité , & elles ont regardé la minorité comme l'apprentissage de la sagesse. Ainsi , l'homme & la femme , jusqu'à 25 ans , sont soumis à l'autorité de leurs père & mère , & , au défaut de ceux-ci , à la direction de tuteurs & de curateurs. Jusqu'à cette époque , les

mineurs ne peuvent courir les risques de compromettre leurs droits ; parce qu'il ne leur est pas permis de disposer valablement d'un pouce de terre. Les mêmes loix exigent, non pas seulement 25 ans accomplis pour les hommes, mais trente ans, avant que d'être libre de donner sa main & son cœur ; de former un lien vers lequel se portent avec force toutes les facultés physiques & morales ; un lien que la nature provoque & ratifie ; un lien que mille agrémens embellissent : & cette règle est sage néanmoins, puisqu'elle a pour but d'empêcher un choix inconsidéré & malheureux. Cependant, lorsqu'il est question de disposer de sa personne d'une manière bien plus dangereuse ; d'engager sa liberté sans retour, ce bien le plus cher de la vie ; de prendre l'engagement le plus important & le plus redoutable, puisque le bonheur, ou le malheur éternel en dépendent ; un mineur de dix-huit & de vingt ans peut contracter valablement ; il peut renoncer à tous les avantages de la société, abandonner ses parens, abdiquer son titre de Citoyen, faire divorce avec la nature ; &, l'erreur reconnue, il rencontre des loix qui ont ratifié cet horrible contrat.

Trouveroit-on beaucoup de Religieux, si leur vocation n'arrivoit pas dans cet âge, où l'on ne se connoît point soi-même, & où la volonté n'a

ni force , ni fermeté acquises ? Il est si facile qu'un excès de piété s'empare d'un cœur qui n'a point encore éprouvé d'autres passions ! Sans expérience , comme sans réflexion , le Novice s'engage , parce qu'il s'imagine que la vie monastique est le bien suprême. Cette idée le remplit d'ardeur & de zèle , que la rigidité du Noviciat ne fait qu'enflammer davantage. Tous les exemples qui lui sont offerts , toutes les instructions qu'il reçoit , le portent vers l'objet de ses desirs présents ; son cœur brûle , sa tête s'exalte : l'insensé n'a pas assez de connoissance , pour concevoir que ces élans intérieurs , qu'il rapporte à l'état qu'il veut embrasser , partent d'un penchant bien opposé ! Il ne tardera pas à l'apprendre ; mais qu'est-ce que l'espace d'une année ? Elle passe comme une ombre , & l'heure fatale sonne avant que l'illusion ait pu être détruite.

La perspective & l'approche du terme du Noviciat , tout concourt à la perte de l'aspirant. Les exhortations redoublent , l'envie de finir le tourmente ; il ne vit , il ne respire que pour saisir ces chaînes de fleurs qu'on lui présente , sans lui montrer les épines : le charme gît dans le but qu'il se propose. Ah ! que ne peut-il jeter un coup - d'œil au delà ! Mais non ; l'enthousiasme a fasciné ses yeux , & il faut que sa résolution , une fois ac-

complie , lui laisse un vuide affreux dans l'ame ; pour que la réalité reparoisse.

Quel réveil , grand Dieu ! quelle surprise ! Comment donc , s'écrie alors la Victime infortunée , on a pu abuser du délire de mes sens ! Comment ! il existe une loi qui peut cimenter un engagement aussi téméraire ! Est-ce que l'avarice des hommes a pu licitement prévaloir sur les droits de la nature ? Non , jamais. Cependant , voici des fers indissolubles , des fers que la persuasion a forgés pour en charger l'inexpérience. Quelle législation que celle qui cherche à profiter de la foiblesse des humains , pour les condamner au malheur !

CHAPITRE IX.

Vaux forcés.

CHEZ les Grecs & les Romains , il existoit un usage , dont les conséquences & les effets étoient sans doute terribles. Un père irrité disoit à son fils : *Vas , misérable , abandonne mes foyers ; cette maison n'est plus la tienne ; tu n'es plus mon enfant ; je te renie , & je ne veux jamais te voir.*

Il falloit néanmoins , pour que l'abdication eût

lieu, que le fils se fût rendu coupable d'un crime éclatant ; & son père , avant de prononcer l'anathème , devoit se faire autoriser par les Magistrats parfaitement instruits de ses motifs , & sur une assignation à cri public. Ainsi , cette punition , quelque sévère qu'elle fut , n'offroit rien de foncièrement injuste , parce qu'elle n'étoit jamais encourue sans avoir été méritée.

Mais les mœurs & les coutumes ont changé ; & doivent changer encore. Pourquoi donc en reculeroit-on le moment ? Chez nous l'abdication n'a point été admise , & l'exhérédation , moins rigoureuse en apparence , est venue tenir sa place.

Cependant , il faut pareillement des raisons puissantes pour motiver un exhérédation , & la rendre valable ; mais les parens n'ont pas toujours des preuves justificatives d'un ressentiment légitime , ou même leur dessein n'est pas toujours de punir des fautes graves , ou des procédés impardonnables. Une injuste préférence , & l'envie de doubler la fortune d'un aîné ; ou de tout autre enfant chéri ; souvent la seule intention de procurer un état que l'on croit avantageux , parce qu'il assure du pain ; quelquefois aussi des sentimens coupables d'aversion interne , font avoir recours à un moyen bien plus dangereux , bien plus funeste que l'exhérédation , qu'enfin l'abdication des Grecs & des Romains , qui nous a paru révoltante.

La persuasion, les promesses, & tout ce que la séduction la plus raffinée peut inventer, ne triomphent-ils pas dans l'esprit d'un enfant : aussitôt la violence & ses excès viennent seconder la tyrannie. Quelle défense pourra opposer un jeune adolescent, qui n'a encore connu d'autre règle qu'une soumission entière aux volontés de sa famille ? Ses parens sont les maîtres de sa personne ; sans avoir besoin de rendre compte de leurs motifs, ils peuvent lui rendre la vie insupportable, en l'accablant d'injures, de reproches, de privations & de mauvais traitemens. Ils ne craignent pas que leur victime leur échappent, parce qu'ils peuvent à leur gré, la tenir dans les fers ; & leur dureté deviendra d'autant plus révoltante, qu'elle leur permettra de croire que l'espérance d'alléger ses maux fera pencher, tôt ou tard, l'infortuné qu'ils oppriment, du côté où leur barbarie cherche à l'entraîner.

Enfin, tant de moyens odieux échoueroient-ils encore, qu'un père déterminé ne renonceroit point à avoir le dessus. On ne peut concevoir comment les loix qui sont l'ouvrage de la prudence humaine, ont pu être aussi négligées en cette partie. Eh quoi ! pas la moindre précaution pour arrêter, sur les bords de l'abyme, le malheureux qui se débat contre la violence qui l'y précipite. Si, du moins, il eût été prescrit, qu'avant d'entrer dans le monastère, on dut être présenté, soit aux Magistrats, soit

aux Pasteurs , ou aux Evêques , pour être interrogé en particulier : de cette manière on auroit pu prévenir les suites funestes de la contrainte , en s'assurant si le sacrifice de l'aspirant étoit bien l'effet de sa pure volonté. Mais , au contraire , les parens sont des arbitres souverains , qui , après avoir gêné l'inclination de leurs enfans , ont toutes les facilités pour les réduire à l'obéissance.

Ainsi , la force fut plus d'une fois employée , & ces lettres de cachet si perfides sont venues trop souvent rendre un tel pouvoir plus terrible : ou s'il arrivoit qu'on négligeât d'en faire usage , c'étoit pour laisser moins de traces de la violence , & moins d'ouvertures à la réclamation. D'ailleurs il est plus commode de s'aboucher avec les Chefs de l'Ordre , dans lequel on veut engager sa victime : une somme d'argent , assez forte pour tenter leur avarice , devient le sceau du complot inhumain : les domestiques de la maison , soutenus par la présence du père , exécutent l'enlèvement : les ombres de la nuit le favorisent ; & , puisqu'il faut le dire , la surveillance des Moines en assure le succès.

Se peut-il donc qu'il soit si aisé de perdre les hommes , & qu'ensuite on ait tant de peine à les sauver ? En vain , lorsqu'on a exercé une tyrannie aussi cruelle , le remords vient-il se faire sentir dans le cœur d'un père , il ne peut que gémir sur ses excès ; car ces fers qu'il a su forger si facilement ,

il n'est plus en son pouvoir de les rompre. Toutes les conditions requises ont été remplies ; on avoit trop d'intérêt , en formant ces nœuds détestables , de les rendre indissolubles , pour négliger la plus petite formalité.

Repentirs aussi tardifs qu'inutiles, vous punissez quelquefois les parens de leur barbarie ; mais quel soulagement apportez - vous aux anxiétés de leurs victimes ? Ces malheureux , dans leur désespoir , ne préféreroient - ils pas de n'avoir pu encourir que les rigueurs de l'abdication ? Sans doute , il est affreux de se voir ignominieusement rejeté du sein de sa famille , de vivre entouré de ses proches & d'être contraint de ne plus les regarder que comme des étrangers pour soi , de se trouver tout - à - coup sans propriétés & sans ressource. Mais , quand il reste encore le titre de Citoyen ; quand on n'a pas perdu ce bien si précieux , la liberté ; quand on peut tirer parti de ses talens & de son savoir , on sent encore , au fond de son ame , quelque lueur d'espérance : elle sert à faire renaître le courage , & l'activité peut bientôt vaincre la mauvaise fortune , & ramener l'opulence. Mais le comble du malheur , est sa certitude ; & le plus à plaindre de tous ceux qui souffrent , est l'homme qui n'a plus rien à attendre de l'avenir.

Hélas ! la fragilité humaine avoit déjà rendu

les vœux une source de tourmens assez cruels ; sans qu'il fut besoin que la contrainte vînt y ajouter de nouvelles causes de douleur. Se douterait-on que les mortels courent sans cesse après le bonheur , quand on les voit si ingénieux pour hérissier de tant de maux la route qu'ils parcourent ? L'expérience vient vainement les éclairer : l'abus est sensible , & le remède n'arrive point ; Car souvent l'intérêt du plus grand nombre s'y oppose ; & l'égoïsme , qui parle à tous les cœurs , se fait toujours un parti , pour opprimer le reste.

CHAPITRE X.

Difficulté de la Réclamation.

TOUT concourt à la ruine des humains , & les moyens , pour en réchapper , sont aussi rares que difficiles à faire valoir. Funeste erreur ! voilà ton ouvrage : l'enthousiasme & l'ignorance servent d'abord à t'accréditer. Quand enfin l'aveuglement est général , tu deviens la base du système moral & politique ; & c'est alors que ton empire s'établit d'une manière fixe , quoique , pour l'ordinaire , les devoirs que tu imposes , étouffent les penchans

les plus naturels. C'est ainsi que l'ordre moral lutte sans cesse avec l'ordre physique, & que la vie est un tissu de contradictions.

Mais qui osera élever la voix contre des règles que la Religion & le Gouvernement ont consacrées. Gémis donc dans l'oppression, malheureuse victime d'antiques préjugés; ou, si la pesanteur de ta chaîne ne t'empêche pas de t'agiter dans des accès de rage, n'espère rien de tes efforts. Il est établi que le recouvrement de ta liberté seroit un trouble dans la constitution sociale : c'en est assez pour que ton esclavage n'ait point de terme.

Auguste vérité, jusqu'à quand le fanatisme & l'intérêt empêcheront-ils que les hommes apprennent enfin à te connoître? Comment l'imposture a-t-elle pu l'emporter sur toi pendant tant de siècles? Il faut le croire : l'erreur est sans doute plus analogue à la faiblesse des mortels; elle sert mieux leurs passions; elle convient mieux à leur aveuglement.

Cependant, le génie perce le nuage; il étudie, il rapproche, il compare, il voit par-tout des victimes de la superstition; il frémit d'horreur à l'aspect de sacrifices qui révoltent la raison & l'humanité; il rassemble son courage & ses forces; il parle, on crie au blasphème; il tonne, on le persécute. Mais l'erreur n'en a pas moins été attaquée; &, quoique la réflexion ramène len-

tement aux preuves établies ; dès que le préjugé a éprouvé quelqu'atteinte , il ne faut plus faire qu'un pas , pour qu'une révolution achève de l'anéantir.

Voilà comme , après tant de siècles , les puérilités du paganisme sont tombées dans le discrédit ; comme à Rome , le feu sacré , entretenu par les Vestales , n'a plus paru qu'une vaine superstition , & comme ces Prêtresses infortunées ont été soustraites à des devoirs rigoureux & au supplice barbare , dont on punissoit les plus légères fautes. Leçon importante pour tous les Peuples , & pour tous les Législateurs. Ou n'écoutez que la raison & la justice , quand vous ferez des loix ; ou hâtez-vous de les proscrire , quand un changement dans les mœurs les aura rendu aggravantes. La loi ne doit être meurtrière que pour le crime , parce qu'elle n'a été établie que pour l'arrêter , ou le punir.

En faisant prendre des engagemens irrévocables à des êtres foibles & incertains , quelle ouverture leur a-t-on laissée , pour qu'après avoir sacrifié le repos de leur vie à l'illusion , à la condescendance , ou à la force , il leur fût permis d'en appeler , de s'arracher d'un séjour désormais plus horrible à leurs yeux que le tombeau ? Hélas ! ils n'apperçoivent , pour sortir du précipice , que quelques branches , quelques foibles racines , qui

ne peuvent guères manquer de se rompre, quand on voudra s'en saisir ; ou plutôt c'est un tison enflammé dont la main ne s'empare que pour être brûlée jusqu'à l'os, sans laisser l'espoir à l'infortuné qui se noye, de se sauver par cette douloureuse mutilation.

Il faut, à la vérité, que l'émission des vœux ne procède que d'une volonté entièrement libre : il faut que la profession en religion, n'ait d'autre objet qu'un sacrifice offert à Dieu, de tout ce que l'homme a de plus précieux au monde, dans l'intention de faire plus sûrement son salut, pour que la chaîne du Cénobite devienne indissoluble.

Et de quel œil, en effet, la divinité pourroit-elle voir un dévouement, dont l'unique but ne seroit pas de lui plaire ? Un tel contrat se trouveroit radicalement nul, puisqu'il ne porteroit que sur une supposition mensongère. Aspirer à tout avantage étranger, lorsqu'on prend l'habit religieux, c'est courir après ce qu'on paroît répudier ; c'est tromper à-la-fois l'Eternel & les hommes ; c'est mériter les chagrins, compagnons inséparables d'un engagement aussi criminel.

Mais il est rare que de son propre mouvement on embrasse un parti qui conduit à toutes les privations, à une gêne continuelle, & de-là au repentir & au malheur. Ce sont donc, pour l'ordinaire, la persuasion, des décisions de famille,

& l'impression de la crainte , qui agissent soudainement pour déterminer un mineur facile & crédule à s'ensevelir dans le fond d'un cloître.

Cependant , la séduction ou la violence prendront si bien leurs mesures , qu'elles ne laisseront aucunes traces. Comment , en ce cas , pouvoir en trouver des preuves ? Comment pouvoir en argumenter dans les tribunaux ?

Il est si facile à une famille de couvrir d'un voile impénétrable tous les excès de la violence ! L'intérieur des maisons n'est point éclairé de la lumière publique. D'ailleurs , si l'on maltraite un enfant , *ce n'est que pour les fautes qu'il a commises ; c'est un caractère détestable , un libertin , un mauvais sujet , qui peut déshonorer ses parens. On cherche à le faire rentrer en lui-même ; pour qu'il rompe avec des connoissances dangereuses , on le tient étroitement resserré ; & ses accusateurs ayant seuls le pouvoir de se faire entendre , ils parviennent sans peine à prévenir de loin tous les esprits contre le malheureux dont ils ont juré la perte.*

Quand cette persécution a produit son effet , on publie le repentir de l'innocence , on annonce qu'elle a reconnu ses erreurs , *& que , pour mieux les expier , elle est déterminée à renoncer aux vanités du siècle.* Cette tournure est d'autant plus adroite , que , dès ce moment , toutes les rigueurs cessent ; la flatterie , les caresses , l'empressement éclatent à

l'envi ; on ne néglige rien pour couvrir de fleurs la surface du précipice. Promesses , cadeaux , pensions , condescendance , tout est mis en œuvre pour tromper l'adolescent sans défiance & le Public , qui ne peut juger que sur ce qu'il voit.

Mais , lorsque le dégoût se fera sentir , lorsque l'ennui viendra l'accroître , lorsque les regrets feront infinis , que servira - t - il au Religieux de s'écrier dans l'amertume de son cœur : *Je me suis dépouillé de ma liberté naturelle & civile ; j'ai renoncé à toutes mes propriétés , mes espérances , mes prétentions ; j'ai confié à des tiers toutes les facultés de mon être , & ce sacrifice , au-dessus de mes forces , n'a été que l'effet d'une impulsion étrangère , & d'une contrainte sourde & cachée. Aucun espoir , par conséquent , de rentrer dans mes droits , nul témoignage à rapporter , & nul moyen à faire valoir ?* Devroit-on indiquer des causes de réclamation qui deviennent si facilement illusoires ? Quelle est donc la sagesse & la justice d'une jurisprudence , qui ne montre qu'un leurre de plus au misérable déjà tombé dans le piège.

Cependant , si la passion a été trop marquée , si des excès trop violens ont rendu les faits trop notoires , il sembleroit que la réclamation ne dût pas manquer d'être accueillie ; mais il s'en faut de beaucoup. Le Concile de Trente & les loix du Royaume ont fixé un terme , après lequel il n'est

plus permis de former cette réclamation , & ce terme ne va pas au-delà de cinq années.

Qu'on écoute les raisons alléguées pour justifier cette décision. *La profession monastique est un acte d'obéissance , qui , quoique nul dans son principe , peut devenir obligatoire par une continuité de persévérance qui emporterait ratification. Une volonté tardive doit avoir la force de rendre valable un engagement , qui d'abord avoit pu être défectueux. Le Religieux , qui a persisté pendant quelque temps , ne doit donc plus être écouté. D'ailleurs , ajoute-t-on , il est important que dans un état , la Religion tende au bien public. Si , à l'égard de la validité des vœux , il n'y avoit pas une règle fixe , il en résulteroit , sans doute , une foule d'inconvéniens ; le régime des Monastères en souffrirait , & les familles , de leur côté , seroient continuellement dans l'incertitude. Un Religieux , en échappant du cloître , viendrait troubler l'effet des partages , renverser tous les projets , détruire même des établissemens faits sur la foi de son sacrifice. Quel raisonnement ! Oser faire servir la Religion aux vues ambitieuses des hommes , & encore ne pas rougir de l'avouer ! Ainsi , ce n'est point pour l'intérêt commun que cette loi a été portée , mais pour l'avantage de plusieurs particuliers , & le malheur de quelques autres.*

Cette loi seule anéantit toutes les ouvertures

qui sembloient être offertes à la réclamation , puis-
 que cinq ans passés dans le silence ne laissent plus
 le pouvoir de la tenter. Quoi ! cinq années sont
 suffisantes pour prescrire à l'égard du Religieux ;
 tandis qu'en toute autre matière la prescription
 exige vingt & trente ans , entre absens , âgés &
 non-privilégiés ! Il en faut même quarante , vis-à-
 vis des gens de main-morte , & elle ne court point
 contre les mineurs , ni contre les interdits & tous
 ceux qui sont hors d'état d'agir dans leurs affaires.
 Ainsi voilà bien des précautions prises pour de
 futiles propriétés : & l'on a pu les négliger toutes ,
 on a pu les rejeter , lorsqu'il s'agissoit de rendre
 au bonheur tant d'infortunés !

D'ailleurs , que sont les aspirans à l'état mo-
 nastique ? De jeunes-gens , sortant , la plupart ,
 du collège , ou de jeunes filles élevées dans des
 couvens , & ne connoissant , ni les usages , ni le
 Concile de Trente , ni la législation. Ensevelis
 dans le cloître , ce n'est pas là qu'ils recevront
 les lumières qui pourroient servir à les en arra-
 cher. Cinq ans s'écouleront donc & bien davan-
 tage , avant que le Religieux mécontent se soit
 décidé à prendre un parti , dont les tentatives
 sont si incertaines , & les suites si funestes , quand
 on ne réussit pas. Cette idée l'obligera de balan-
 cer encore ; parce qu'il sera loin de s'imaginer
 qu'il y a un terme , lequel expiré , il ne lui fera

plus loisible de pouvoir agir. Ainsi son ignorance lui deviendra aussi funeste que sa crédulité ou sa soumission ; & ses regrets seront d'autant plus cuisans , qu'il se trouvera avoir été lui-même l'instrument de son malheur.

A la vérité ces cinq ans ne commencent à courir que du jour où la crainte est présumée avoir cessé. Mais on parle de crainte : eh ! seroit-il bien facile de déterminer à quel degré elle doit être poussée, pour offrir un moyen de réclamation ? jamais même a-t-on connu des règles fixes sur cette matière ? Tout le monde fait que la crainte agit plus ou moins puissamment sur l'esprit , suivant qu'il est plus ou moins susceptible de fermeté ou de terreur. Son impulsion étant ainsi relative , la variété de ses effets suivra celle des caractères : chaque circonstance offrira donc sa particularité & son exception ; & le seul moyen qu'on auroit en sa faveur , iroit se noyer dans une discussion sophistique.

Néanmoins se décidera-t-on à en faire l'essai ? l'inexpérience va encore se trouver arrêtée. Une Religieuse , particulièrement , sera-t-elle instruite de la marche qu'il faudra tenir pour faire sa protestation ; & dans l'asyle impénétrable où elle est prisonnière , qui viendra le lui apprendre ? comment enfin pourra-t-elle savoir que cette réclamation doit être faite par écrit , & devant l'Ordinaire ? Pour faire appeler un Jurisconsulte , il

faut en connoître ; il faut avoir des gens à ses ordres ; il faut pouvoir s'adresser à des personnes de confiance ; il faut avoir la liberté d'épancher son cœur , sans crainte d'être entendu. Tant d'entraves servent , non-seulement à tenir l'esprit en suspens , mais encore elles réduisent à l'impuissance d'agir : & cependant le temps s'écoule ; il fuit ; il amène à grands pas le moment terrible de la prescription.

Si , moins gênés , les Religieux sont plus à portée de se procurer les notions nécessaires , cette faculté ne leur devient pas très-avantageuse ; puisqu'immédiatement après qu'ils ont prononcé leurs vœux , on leur fait prendre les Ordres Sacrés ; ce qui achève de rendre leurs vœux éternels : car tel est l'effet des passions des hommes , que ce qui n'est point un engagement irrévocable pour un Ecclésiastique Séculier , le devient pour un Religieux. On suppose *que celui-ci ratifie pleinement sa profession , en paroissant certifier au Prélat ordonnant qu'elle a été volontaire* : comme si cette affirmation tacite d'une vocation libre n'étoit pas la même dans la bouche du Diacre , qui la renouvelle pour la seconde fois , & qui peut pourtant s'en faire relever. Mais des Collatéraux avides n'ont rien à attendre de l'engagement contracté par l'Ecclésiastique Séculier , tandis qu'ils partagent les dépouilles du malheureux Cénobite. Justice ,
humanité ,

humanité , ferez-vous donc constamment sacrifiées à la cupidité des mortels ?

Cependant plus d'une fois le désespoir l'a emporté : il faut , ou étouffer de douleur , ou élever la voix , pour y mettre un terme ; alors la réclamation est hasardée. Que de moyens victorieux n'auroit-on pas à proposer , si l'on pouvoit avoir la raison pour juge : mais la loi se trouve là pour l'écarter. Ainsi le réclamant succombe ; on le condamne à rentrer dans le tombeau , dont il avoit osé soulever la pierre ; on la laisse inhumainement retomber sur sa tête , pour ne plus se rouvrir jamais : & quoiqu'il ait fait une peinture déchirante des soucis qui le dévorent , on rend sa condition plus affreuse qu'elle ne l'étoit , en le livrant à la haine implacable de ses tyrans. Son sort est celui de Prométhée. Il aura autant de persécuteurs que de Confrères : chacun le regarde comme l'ennemi déclaré de l'Ordre dont il a prétendu se séparer : chacun voudra se venger des maux communs sur celui qui a essayé de s'y soustraire. En vain les Cours Souveraines , en ordonnant aux Supérieurs *de traiter charitablement & fraternellement* le Religieux condamné , exigent-elles qu'on leur en certifie de trois mois en trois mois , quand c'est à ceux-là mêmes qui sont les maîtres du traitement , qu'on remet le soin d'en rendre compte : s'ils sont des oppresseurs vindicatifs & cruels , doit-on espé-

ter qu'ils s'en accuseront ; & peuvent-ils être capables de ménagemens & de procédés , eux , qui porteront dans un cœur monachal le ressentiment profond , qu'ont dû y allumer les vérités & les reproches , qu'il a fallu établir contre eux dans la plaidoierie !

Une réclamation , suivie d'une condamnation judiciaire , est assurément le dernier période du malheur. Il ne reste plus alors que des souffrances continuelles , l'apostasie , ou un suicide ; extrémités également terribles. Cependant il y en a plusieurs exemples connus ; il y en a , & en plus grand nombre , qui ont été ensevelis dans l'ombre du silence , & qui , découverts , feroient frissonner d'horreur. O Ciel ! se peut-il bien que l'homme soit placé , par la loi même , entre la tyrannie , le désespoir & la mort !

C H A P I T R E X I.

Nullité positive & radicale de l'irrévocabilité des vœux.

LES premières loix , les seules qui ne blessent ni la raison ni la justice , les seules qui soient propres à diriger le cœur de l'homme dans le sentier de

la vertu , sont les loix de la nature. Elles ont été visiblement dictées par l'Etre-Suprême , puisque chaque individu en porte l'empreinte au fond de son ame. Le malheur a voulu qu'elles n'aient pas toujours été respectées; on peut dire même qu'elles ont rarement été suivies.

Les sociétés se sont formées ; chaque peuplade a eu ses ambitieux , ses politiques , ses intriguans : de là tant de préjugés désastreux , tant de superstitions funestes , tant de systèmes dangereux , tant de loix injustes & barbares. Mais s'ensuit-il que l'homme ait eu le droit de changer sa constitution primitive ; qu'il ait pu valablement déranger l'ordre , ériger en crimes des penchans très-innocens par eux-mêmes ; mettre ainsi le scrupule à la place du remords ; substituer aux travaux utiles des prières sans nombre ; faire consister la vertu dans l'observation de quelques cérémonies de culte , & s'éloigner totalement des principes de la morale ? Non sans doute : tout ce qui dérive de la contrainte est nul de droit ; & ces éversions sont autant de violences faites au système physique. Sous ce premier point de vue , le vœu irrévocable , qui impose à l'homme des devoirs si éloignés de la tâche qu'il avoit à remplir , est incontestablement nul de droit ; mais il y a une infinité d'autres causes qui servent aussi à établir cette nullité.

Il est constant que l'homme n'a point une vo-

lonté permanente. Les nuances de son caractère & de son esprit, ses passions, ses infirmités, & les variations de son âge apportent autant de différence dans ses goûts & dans ses desirs. De l'étourderie à dix-huit & vingt ans; de l'amour jusqu'à trente; de l'ambition à quarante; de l'avarice à soixante; & de l'insouciance à quatre-vingt, si l'on arrive jusques là. Voilà l'homme & toutes les phases de sa vie. Chaque âge offre un être qui ne ressemble en rien, ni pour le moral, ni pour le physique, à celui qui a précédé & à celui qui va suivre; ce qui plaît, ce qui enchante à quinze ans, devient insipide au bout de dix années, & à charge vingt ans après. Comment donc promettre, comment s'engager pour la vie dans un état que réprouvent à l'envi la nature & la raison?

Ayons recours aux principes. N'établissent-ils pas que toute convention, qui est au-dessus du pouvoir ou des forces des contractans, est frauduleuse, & par conséquent nulle? Cette nullité est même de fait comme de droit; car l'impossibilité absolue de remplir un engagement, en opère légalement la dissolution. Si sur-tout cette impossibilité a été connue à l'époque du contrat, l'acte, quoique synallagmatique, paroît alors n'avoir été fait que sous condition, & l'impuissance arrivant, il n'y a plus de contrats; il n'y a plus d'engagemens:

d'où il résulte que quand on ne peut se lier que conditionnellement , on commet une fraude de s'obliger sans restriction ; & cette convention ne peut jamais être obligatoire , autant parce qu'elle est notoirement impossible , que parce qu'elle est nulle. On riroit de l'insensé qui promettrait de livrer à jour fixe la lune & les étoiles ; & l'autre fou qui sommeroit de tenir un pareil marché , feroit basoué par tout le monde.

Un autre principe , non moins certain , c'est qu'il est au pouvoir des parties qui ont contracté ensemble , de changer , de modifier , d'anéantir enfin leur acte , si c'est leur volonté mutuelle. Examinons maintenant la nature du vœu du Cénobite. N'est-ce pas dans toute la force du terme une promesse qu'il se fait à lui-même ? C'est une résolution personnelle , & qu'il jure de conserver. Mais on vient de démontrer que ce serment ne peut être que conditionnel. Or quand le motif , qui a fait prendre l'engagement , ne subsiste plus , on doit être le maître de l'annuler , dès que cette résiliation est dans la volonté de l'auteur du contrat , & que personne n'y ayant un intérêt légitime , n'est en droit de s'y refuser.

Dira-t-on que c'est avec Dieu que le Religieux contracte ? Vers rampans ; votre orgueil ne cessera-t-il jamais de vouloir vous élever jusqu'à l'Eternel ? Eh ! qu'êtes-vous pour traiter avec l'Etre Suprême ;

Que pouvez-vous lui transmettre qui ne soit pas déjà en sa puissance ; de quelle utilité peuvent être pour lui vos services & votre dévouement ? Telles sont pourtant les bases de tout contrat.

Vous vous cédez mutuellement les objets de votre opulence & de votre envie ; vous vendez, vous acquérez des châteaux, des fermes, des hôtels, des maisons, des rentes foncières & hypothécaires. La jurisprudence a établi l'usage des actes pour fixer la sûreté de vos conventions. Si une fois les formalités remplies, l'un des contractans cherche à se soustraire aux conditions qu'il a souscrites ; il est exposé à des poursuites, à des dommages & intérêts ; le vendeur reprend sa chose, ou l'acquéreur actionne pour obtenir ce qui lui a été vendu. C'est - là l'effet des contrats, qui ne ressemble guères à l'engagement que prend le Cénobite avec la Divinité.

Un Religieux se consacre à Dieu, il lui fait le sacrifice de sa personne, & de tout ce qu'il possède ; mais que reçoit-il en échange ? Aucun bien présent, aucun bien effectif. Néanmoins quel a été son but ? Celui de parvenir par une voie plus certaine à la félicité de la vie future. Et, sans doute, il est doublement dans l'erreur ; car il fait injustice à la bonté divine, en supposant qu'il n'a été placé dans la société des hommes que

pour y trouver des occasions de chûte & de damnation : cependant, qu'on le suive au fond du cloître pour voir si ses succès répondent à son attente.

Le libre arbitre, dont il n'a pu se dépouiller par ses vœux, ne fera pas long-temps sans se trouver aux prises avec les désagréments d'une gêne insupportable, puisque la ferveur ne peut pas être de toutes les saisons. Un peu plutôt, un peu plus tard, le Religieux pourra-t-il se défendre d'ouvrir son cœur à l'impatience, aux imprécations, à la haine de ses Supérieurs, enfin à tous les emportemens qui rendent l'homme vraiment repréhensible ? Ainsi, ce ne sera plus le moment de s'abuser, & de conserver l'espérance qu'il avoit conçue en embrassant la vie monastique, quand la justice céleste ne lui devra que des châtimens. Ira-t-il alors demander à Dieu des dommages & intérêts, parce que l'objet de son engagement lui échappe ? C'est, il est vrai, par son propre fait ; mais la convention à son égard n'en subsiste pas moins dans toute sa force : &, outre la punition qui l'attend dans l'autre vie, (non pas pour avoir enfreint une obligation comminatoire, mais pour s'être livré à des passions criminelles) ; il est encore châtié dans ce monde, par la perte irréparable de son existence civile, & de toutes les faveurs que la Providence avoit cra-

devoir accorder aux habitans de la Terre , comme récompense & encouragement.

Il n'y a donc aucune similitude entre les engagemens du Religieux , & les conventions que les hommes forment ensemble ; ou , pour mieux dire , il n'y a point de contrat entre Dieu & le Cénobite , parce que l'équité proscriit tous les actes , dont la lésion est évidente , & que cette lésion est manifeste , dès que tout le poids de l'engagement porte sur une seule des parties contractantes , sans aucun dédommagement actuel ni réel. C'est alors , sans doute , qu'il y a ouverture à la rescision , & que la nullité du contrat doit être toujours prononcée.

D'ailleurs , si c'est avec Dieu que l'on s'engage , il faut connoître quelles sont les conditions qu'il peut imposer. La bonté , qui forme son essence , parce que la perfection est son premier attribut , permet-elle de croire qu'il veuille jamais déterminer par la force le dévouement des mortels ? Non , non ; son culte doit être purement volontaire ; ce sont des fleurs , & non des chaînes , qui doivent parer ses autels ; sa gloire n'est sûrement pas celle des tyrans , & sa générosité exige que celui de ses ministres , qui trouve son emploi trop pénible , cesse , dès ce moment , de lui convenir.

Au surplus , la nature de l'engagement , & la

forme de l'acte de la Profession ; annonceroient plutôt que c'est avec l'ordre , dont il est membre , que le Profès vient de contracter. C'est , en effet , à cet ordre qu'il s'associe. En conséquence , il existe entre eux des conventions réciproques. D'une part , le Religieux promet de se conformer à la règle , d'obéir & de faire tout ce qu'on exigera de lui ; de son côté , le Corps , qui l'adopte , s'engage , à son tour , de pourvoir aux besoins & à la subsistance de l'Aggrégé ; en foi de quoi l'acte doit être signé du nouveau Profès , & du Supérieur qui a fait la Cérémonie. Mais , dans cette hypothèse , il seroit encore facile de prouver qu'un pareil acte ne devoit pas être irrévocable.

Les Ordres Religieux sont des sociétés formées dans l'Etat , sous les ailes de la Religion , & la protection du Gouvernement , pour attirer par leurs prières les bénédictions du Ciel sur l'Empire , & particulièrement pour offrir au Peuple un modèle de toutes les vertus , & le rappeler à ses devoirs par de pieuses exhortations. Qu'on examine maintenant quels sont les principes & les règles de toute société , dont le but est moral & politique. Devant tendre au bien , il faut qu'elles se mettent en état de l'opérer ; & , pour cela , il faut qu'elles puissent se dégager de toutes les parties foibles , défectueuses & hétérogènes. Aussi l'engagement pris avec elles se rompt-il par le

changement d'une des deux volontés. Un fujet qui sent son incapacité, se retire ; de même, si-tôt que le Corps s'apperoit qu'un de ses Membres est vicieux, il se hâte de le retrancher. Voilà la seule manière de parvenir à la perfection. On figure mal dans une compagnie, lorsqu'on n'en a ni l'esprit, ni les mœurs ; on ne peut que lui préjudicier, en se perdant soi-même. C'est une vérité qui a été parfaitement sentie par un des plus célèbres Docteurs de l'Eglise, par Saint Augustin, lorsqu'il a établi dans sa règle, chap. 6, *Etiam si ipse non abcesserit, de vestra societate projiciatur.*

Supposera-t-on encore que c'est avec sa famille que contracte le Religieux qui fait Profession, vu que l'acte doit aussi être signé par deux des plus proches de ses parens, qui auront assisté à la Cérémonie ? Mais cette précaution n'a été prise que pour prévenir les abus. La loi a cru un concours de témoins nécessaires pour attester le fait de la Profession, & elle devoit naturellement les choisir parmi les parens du Récipiendaire.

Quelque soit l'effet de l'émission des vœux ; & quoiqu'à l'instant où on les prononce, ils fassent passer à l'héritier le plus proche la succession du Profès, celui-ci ne traite point dans cette circonstance avec sa famille. Il n'a point & ne peut avoir pour objet l'avantage de ses Collatéraux : son sa-

crifice doit se rapporter uniquement à Dieu : tout autre motif seroit un vice & une nullité de plus. Ainsi , cette transmission de succession n'est qu'une suite de la mort civile , opérée par la Profession ; l'héritier paroît au moment que le titre de propriétaire s'évanouit. Mais , si l'ancien possesseur trouve jour à recouvrer ses droits , ce n'est point à cet héritier à le repousser ; il n'est plus rien , si-tôt que l'autre est dans le cas de former des prétentions ; il n'a aucun acte à faire valoir contre lui , ou si l'on pouvoit regarder le contrat du Religieux commun avec sa famille , tant de sacrifices d'un côté , & aucun avantage offert de l'autre part , ne montreroient , dans ce titre , que le fruit de la surprise ou de la suggestion , digne de toute la réprobation de la justice.

Quand une institution est vicieuse dans son principe , tout ce qu'elle produit est vicieux comme elle. Ainsi , l'acte de Profession d'un Religieux est aussi nul que la Profession elle-même. Il faut laisser l'homme parcourir le cercle au centre duquel il a été placé. C'est vainement que l'enthousiasme & le délire lui feront tenter de sortir de sa sphère ; les loix de la nature sauront toujours l'y faire rentrer. Peut-être , dans les premiers momens , fera-t-il capable de quelques efforts surnaturels ; mais où tendront-ils ? A lui

faire éprouver le sort d'Icare , qui s'élève en effet , & plane avec ses aîles de cire , & qui bientôt après tombe dans un goufre , pour être puni de sa témérité.

CHAPITRE XII.

Effets inséparables de la Constitution Monastique.

C'E qui est dans un état de tension violente ne peut se soutenir long-temps : le cable le plus robuste se rompt , quand les aquilons soulèvent les tempêtes ; & le cœur de l'homme , si foible & si fragile , résisteroit à l'orage des passions , au moment où l'on a l'inconséquence de chercher encore à en aiguillonner la fureur ! La prudence demandoit qu'on les endormît , au lieu de les irriter. Pour être vertueux , il suffit qu'éclairé sur ses devoirs , & libre dans sa volonté , l'homme sache diriger par des principes d'honneur tous les mouvemens de son ame. Alors il ne se doute pas seulement que les plus doux pourroient devenir les plus criminels ; parce que jamais une contrainte mal entendue n'est venue les faire dégénérer en excès.

La prohibition enfante le desir , & le desir est un feu dévorant , qui ne s'éteint que par la satisfac-

tion. Ajoutez à ce premier irritant , les jeûnes , les macérations , la continence soutenue , qui échauffent le sang , qui enflamment l'imagination , qui prêtent encore à l'activité du tempérament , & vous découvrirez bientôt la cause de tous ces désordres , qui firent rougir le Christianisme , en plaçant le plus licencieux libertinage dans des asyles consacrés à la pénitence & au recueillement. Les Instituteurs des Ordres Religieux ne s'étoient proposés , sans doute , que de faire des Saints ; mais leurs constitutions ne pouvoient rendre qu'à former tôt ou tard des hypocrites & des débauchés.

Les désordres portés à l'excès ont enfin amené une certaine réforme ; mais , en produisant plus de décence extérieure , a-t-elle entièrement extirpé la dissolution ? Qui oseroit l'affurer , & qui pourroit y ajouter foi ? Ne faut-il pas toujours que l'homme se retrouve sous le froc comme par-tout ailleurs ?

Si le cloître a cessé d'être le centre d'un scandale public , c'est que le discrédit des Moines n'en imposant plus à un Peuple trop éclairé , il leur a fallu mettre plus de réserve dans leur conduite. Mais , en Italie & en Espagne , où leur règne se soutient encore , c'est la même licence , c'est le même ton de fausseté & d'effronterie. En France il règne du moins une décence apparente ;

sur-tout dans les Communautés de Femmes. Quand quelque intrigue amoureuse parvient à s'y introduire, c'est toujours sous le plus grand secret. Il n'y a guères qu'un Directeur qui puisse tenter l'aventure, & encore, il y a tant d'yeux ouverts de tous côtés, & il est si difficile de se joindre, que la nature est forcée de se retourner d'une autre manière. On assure qu'elle a recours à des expédiens qui jouent la réalité. Quoi qu'il en soit, les Nones sont femmes; & toute femme est coquette par inclination, ou par tempérament. Il doit donc régner dans leurs cellules un genre quelconque de dérèglement, toujours criminel, puisqu'il intervertit l'ordre.

A l'égard des Moines, leur dissolution a des suites plus funestes. Portant leurs désordres dans la société, ils viennent y introduire, ou du moins, y accroître la corruption. Dans la Capitale on s'en apperçoit peu, parce que, n'étant admis nulle part, le Cénobite change de costume, & va porter son hommage où la vertu ne réside plus. Mais en Province, où les Particuliers l'admettent dans leurs maisons & au sein de leur famille, la dépravation de ses mœurs peut devenir contagieuse; & c'est ainsi que le libertinage a gagné jusqu'au fond des Campagnes.

D'ailleurs, parmi les dogmes de la Religion, il en est un qui est propre à servir parfaitement,

ou même à réveiller le foible du Religieux. Le tribunal de la Pénitence a des dangers imminens ; & pour le Ministre , & pour le Pécheur. Comment écouter de sang-froid les récits qui font le plus souvent la base d'une confession ? Le détail de ces pensées voluptueuses , de ces attouchemens lascifs , de ces jouissances criminelles ; ce rapport des moindres circonstances fait à un homme échauffé lui-même par son régime de vie , peuvent-ils manquer de jeter son cœur , s'il en a un , dans l'état le plus convulsif ? C'est par la bouche du coupable qu'il est instruit de toutes ces particularités ignées ; l'aveu de ses faiblesses peut donc seul l'enhardir ; & d'ailleurs tout l'encourage & l'autorise : le mystère , la confusion de celle qui s'accuse , son ingénuité , la connoissance de ses penchans , la certitude de sa confiance , réunis à des feux que chaque mot allume davantage , que de motifs pour s'oublier dans ces tête-à-têtes , pour tenter de séduire ce qui est déjà à moitié vaincu ! Au surplus , si le respect humain , la crainte des supérieurs , la difficulté de masquer une intrigue , arrêtent encore le Religieux , que deviendra-t-il en rentrant dans sa loge , & la lubricité de son imagination tardera-t-elle à parvenir jusqu'à ses mains ?

Peut-être même , car il faut tout dire , de ce premier mouvement de libertinage , il résultera ?

la plus criminelle dissolution. Les passions , comme les besoins ; rapprochent les hommes ; & le cloître peut souvent ne renfermer que d'indignes Sodomistes , d'autant plus livrés à leurs détestables penchans , que le voile impénétrable des ténèbres cache jour & nuit leur manège & leurs crimes.

Enfin , arrive un âge où la fermentation du sang n'est plus la même , & où par conséquent les goûts de l'homme changent avec ses passions. Si , à ce période de la vie , le Religieux trouvoit une tâche à remplir , le travail & l'envie de faire briller ses talens pourroient le ramener à la vertu ; mais le génie s'éteint dans l'esclavage : sans émulation , il perd toute énergie ; & où il n'y a ni liberté , ni propriété , il n'y a aucun encouragement. Ainsi , toujours livré à son inertie , le Religieux tombe infailliblement de la dépravation des mœurs dans un autre désordre ; & l'intempérance prend la place d'un libettinage concentré. Quelquefois aussi ces deux vices se réunissent ensemble ; & , grace à des constitutions défectueuses & des réglemens insensés , cette portion d'hommes , institués pour servir d'exemple aux autres , ne paroît plus qu'une société dangereuse , à qui chacun ferme sa porte , & que tout le monde regarde avec mépris.

Comment compter sur la pureté des mœurs publiques , lorsque , dans le sein d'un Empire ,
il

il y a une source connue de corruption ? Que l'homme soit impur avec lui-même , ou qu'il associe un second à sa turpitude , de toute manière l'ame se déprave , tandis que souvent le physique s'atténue , & que les infirmités se préparent. On se familiarise d'abord avec ce premier genre de dérèglement , & l'on passe bientôt à l'oubli de tous les principes ; dans cette conjoncture , il est trop difficile que la contagion ne se communique pas au dehors. Quels effets y va-t-elle produire ? Quels maux va-t-elle enfanter ? C'est l'adultère , & à sa suite le bouleversement de l'ordre des successions , & la dissention parmi les époux ; c'est la séduction de l'innocence & son déshonneur ; c'est l'infanticide , si la honte l'emporte sur le remords ; c'est , enfin , l'ignominie , par laquelle les fruits d'une tendresse illégitime deviennent les vils rebuts de la société. Candeur , Justice , Humanité , Religion , comme l'erreur & le fanatisme vous ont porté de cruelles atteintes ! C'est ainsi que la main sacerdotale , qui avoit été choisi pour vous perpétuer , fut dirigée de manière à vous abattre.



C H A P I T R E X I I I.

Premières causes du mal.

Si l'empire de la Religion souffre déjà beaucoup de l'inconduite de ses Ministres, leur antique hypocrisie, leur aigre avarice, leurs absurdes mensonges n'ont pas moins contribué à l'écrasement de l'édifice.

L'harmonie constante de l'univers est la preuve la plus sûre d'une intelligence céleste. Malheur à celui qui cherche à jeter quelques doutes sur cette certitude. Si jamais il en appelle à sa conscience, quels remords ne se prépare-t-il pas ? Cette incroyance est la plus insigne ingratitude envers le Créateur. En vain cherche-t-on à la justifier par le système absurde d'une matière éternelle ? C'est se ravalier trop bas, quand l'homme est doué de tant de conception & de capacité. Il est encore plus ridicule d'attribuer au hasard les phénomènes de la nature. Le hasard est le père de l'inégalité & de la confusion ; mais ce n'est pas là le spectacle qu'offre à tous les yeux l'ordre immuable des saisons, des jours & des nuits, l'ordre auquel se trouve particulièrement assujetti tout ce qui existe dans l'univers. Enfin, si l'athéisme

à pour principe les terreurs d'une vengeance future & méritée , il est digne de l'ame empestée qui le professe.

Mais l'homme juste , l'homme éclairé , l'homme qui pense , voit dans tout ce qui l'environne les traces sensibles de l'Etre Suprême : l'éclat rayonnant du jour lui atteste sa majesté ; la fécondité de la terre , sa bienfaisance ; la paix d'un cœur innocent , sa perfection ; & la prospérité des méchans , sa justice ultérieure.

La supériorité commande les hommages , & l'Eternel eut des autels. Si ce premier culte n'eût pas été l'effet d'un mouvement volontaire & inspiré par la piété , l'admiration & la reconnaissance ; cette multitude de besoins , de misères , d'infirmités , auroit bientôt fait connoître aux mortels qu'ils avoient des devoirs à rendre , & des prières à faire. Lorsque des pluies continuelles ravagent les guérêts , ou qu'une sécheresse brûlante fait perdre au Laboureur l'espérance de ses travaux ; lorsqu'une famine menace un peuple nombreux , & que la peste dévaste un Empire ; lorsqu'un époux , un père , un enfant voyent au lit de la mort l'objet de leur tendresse ; lorsque la foible innocence est opprimée par l'homme puissant ; lorsque les vents déchainés sur les mers orageuses n'offrent plus aux nautoniers éperdus que l'horreur du trépas , à qui ces malheureux adresseroient-ils leurs sup-

plications & leurs cris de douleur ; si le Ciel n'étoit pas là pour les entendre ? Et toute autre qu'une puissance infinie pourroit-elle , dans ces extrémités , leur promettre quelques secours ? Tel fut donc , sans doute , le principe de toutes les Religions.

Si l'on consulte l'histoire , on apprend qu'à différentes époques , l'Univers a éprouvé de grandes révolutions , dont la suite a toujours été la barbarie & l'ignorance. Il sembleroit que la machine , après avoir atteint un certain degré de supériorité , s'affaisse tout-à-coup pour se remonter ensuite par gradation , & retomber encore. La chute de Carthage , d'Athènes & de Rome en fournit des exemples mémorables. Il paroît aussi que le globe de la terre a plus d'une fois souffert de terribles accidens , produits par l'activité des mers , & l'effort des volcans. De-là ces différens déluges qu'on ne peut plus confondre en un seul , depuis qu'il a été permis de s'instruire. Ainsi , dans tous les âges du Monde , que de Peuples engloutis , & avec eux , les arts & les sciences qu'ils avoient perfectionnés ; que de Régions , qui , transformées en d'immenses déserts , ou en marais fangeux , auront été bien des siècles , sans pouvoir redevenir habitables , & bien des siècles à se repeupler !

A la suite de tels événemens , l'homme retombe comme en enfance : il en a la crainte , la

foiblesse, l'inexpérience, la crédulité & la superstition : de cet ensemble naît une foule de préjugés, qui s'enracinent dans son ame par la tradition & l'éducation, & qui luttent long-temps contre les réflexions & la raison - même ; ce qui empêche de nouveaux progrès vers la perfection.

Quand le flambeau de la science est encore à peine étincelant, les premiers qui le saisissent d'une main mal assurée, ne manquent pas de faire servir au succès de leurs propres passions un avantage, dont ils ne devoient tirer parti que pour procurer le bien général. S'ils cherchent à accroître leurs lumieres, c'est pour mieux conserver l'empire que la supériorité de leurs connoissances leur a fait obtenir. Ils feroient un crime à tout autre d'oser courir après l'érudition : la crédulité & la superstition feroient trop tôt bannies, & leurs mensonges sacrés n'auroient plus aucun poids. Tels sont les reproches qu'on a à faire aux Prêtres de tous les Dieux & de toutes les Religions ; tel fut aussi la source de tant de cultes différens. Chacun, pour jouir d'une considération plus grande, voulut varier la croyance, ou y ajouter quelque opinion nouvelle. Ainsi les divinités & les dogmes se multiplièrent ; & chaque secte, semant la division parmi les hommes, en fit des ennemis toujours en guerre, & versant avec fureur le sang des Martyrs.

Le Judaïsme avoit eu ses Prêtres, ses préjugés, & son intolérance. Moïse, ce grand Législateur, ce profond politique; Moïse, qui fut réduire en douze articles toute sa morale & son code civil; Moïse, qui ne s'annonça que comme l'oracle d'un Dieu de paix, fit égorger vingt-trois mille de ses Concitoyens, & ne parut respirer jusqu'à son dernier soupir que meurtre & vengeance. Toutes les fois que le Pontificat se réunira à la Puissance législative; sous le nom imposant de Théocratie, le despotisme le plus absolu élèvera son empire, & la Religion sera bientôt sanguinaire. Celui qui peut tout faire avec impunité, est, tôt ou tard, un être dangereux: il va devenir un monstre, s'il fait joindre à une autorité sans bornes, la faculté d'annoncer aux Peuples l'ouvrage de ses passions, sous le titre sacré : *De décret du Ciel*; car les prodiges ne coûtent rien pour en convaincre la crédulité du vulgaire; & le glaive est toujours levé pour frapper ceux qu'on appelle impies, quand ils paroissent vouloir examiner les faits, & approfondir la vérité.

La Religion de Jésus succéda au Judaïsme. *Le pardon des offenses, la patience dans l'adversité, une récompense certaine pour la vertu dans l'autre vie, la grace des plus grands crimes accordée à un repentir sincère*: voilà ce que cette Religion prêchoit; ce qu'elle promettoit; ce qui devoit faire espérer

qu'une doctrine aussi pure cimenteroit le bonheur des hommes, en leur faisant aimer leurs devoirs.

L'Empire de Rome touchoit alors à son déclin : les excès des Tyrans odieux qui en avoient tenu les rênes, venoient d'en fapper les solides fondemens : leurs attentats avoient excité le mécontentement dans tous les esprits : leurs infâmes débauches & les effets destructifs d'un luxe outré, avoient achevé de corrompre tous les cœurs, & d'énervier toutes les forces : déjà l'Etat étoit démembré, autant par la révolte de plusieurs Provinces, que par les invasions successives des Barbares : le cahos commençoit à reparoitre, & le néant des connoissances approchoit : il ne restoit plus à chaque contrée d'autre ressource que celle de se soumettre à l'esclavage, ou de prendre les armes pour se défendre. La guerre est le tombeau des arts : elle porte l'homme à faire consister tout son mérite dans sa bravoure. Il méprise tout ce qui n'appartient point au militaire & aux combats ; & le barbare ne fait plus rien, que donner la mort avec adresse, ou la recevoir avec intrépidité.

Ce fut lors de ce premier ébranlement, où l'univers n'étoit peuplé que de malheureux écrasés sous le poids de la servitude, des impôts & des calamités de la guerre, que les Apôtres commencèrent à prêcher l'Evangile. Quel soulagement pour des infortunés, que de recevoir une morale qui leur

apprenoit à souffrir avec patience ; & une Religion qui assure aux cœurs vertueux une récompense éternelle , pour prix de leurs tourmens ! Aussi ne manqua-t-elle pas de Sectateurs ; & un culte , qui ne faisoit que perfectionner celui de Moïse , & qui se trouvoit si supérieur à toutes ces fables du Paganisme , dont le Panthéon admettoit une Déesse pour chaque vice , devoit sans doute obtenir des suffrages & des respects.

D'ailleurs , tout ce qui peut dégénérer en passion est sûr de trouver accès dans le cœur humain ; quand , sur-tout , la nouveauté lui en ouvrira l'entrée. L'esprit , jaloux de son indépendance naturelle , se laisse souvent asservir par de nouveaux systèmes , en voulant prouver qu'il est capable de faire un choix. Est-il fixé ; son zèle est excessif , son enthousiasme tient du délire : & s'il s'agit de Religion ; c'est un fanatisme aveugle , qui égorge ou se fait égorger avec le même acharnement.

La morale chrétienne , infiniment austère , n'en convint que mieux à de nouveaux Prosélytes. L'homme , pénétré intérieurement de sa faiblesse , est ardent pour tout ce qui paroît l'élever au-dessus de lui-même ; & c'est pourquoi on l'a vu si souvent préférer les mortifications , les flagellations & la retraite , à des vertus moins éclatantes peut-être , mais plus utiles.

Sur ces entrefaites , les Empereurs Romains se

réveillèrent ; & la persécution , en exposant dans un plus grand jour la Foi , la constance & l'héroïsme des Chrétiens , leur procura de nouveaux admirateurs , & grossit encore le nombre des Néophytes.

Jusques-là , la vérité , la simplicité , la bonne-foi , avoient été les principaux caractères de la croyance. Mais les Apôtres furent remplacés par des Evêques : ceux-ci , séduits par les charmes d'une supériorité qui leur promettoit un pouvoir plus étendu , à mesure que croissoit le nombre des convertis , oublièrent sans peine qu'ils succédoient à des hommes modestes , dégagés de toute ambition , & courant de bourgade en bourgade , pour faire des Prosélytes , & non pas des Sujets.

Dès ce moment , la scène changea : chaque Evêque prit la qualité de Pasteur , pour s'arroger le droit d'avoir un troupeau ; & l'escabelle d'un Pêcheur fut transformée en un trône , qui devoit devenir quelque jour aussi éminent que celui des Césars , & tomber ensuite par l'effet de sa trop grande élévation. O passions humaines ! quoi toujours , toujours donc , votre souffle empoisonné viendra corrompre ce que l'esprit divin peut inspirer de mieux pour sa gloire & la félicité des mortels ?

Ainsi , des dogmes & des rites trop simples n'auroient pas permis à la cupidité d'agir avec

autant de succès qu'elle s'en promettoit. Ce n'est pas assez d'étonner l'homme par des prodiges , de fixer son esprit par des énigmes , & d'amuser ses regards par des spectacles , lorsque ces pratiques sont communes avec tous les autres cultes ; car tous ont eu leur pompe , leurs mystères & leurs miracles. Il fallut donc enflammer l'imagination des peuples par des terreurs & des promesses.

Les Conciles , travaillant à la lueur de la révélation , firent , sans contredit , des découvertes qui prouvoient bien l'influence des lumières surnaturelles. C'est là que du Paradis on vit sortir les Limbes , & qu'à côté de l'Enfer on commença à distinguer le Purgatoire. Ainsi le bon Pasteur de l'Evangile prit un front sourcilieux & sévère : pouvoit-on se dispenser de le rendre terrible , quand , s'érigeant en médiateur , on fongeoit à mettre à profit les réconciliations ?

Ces nouveaux dogmes assuroient au Clergé un empire absolu sur l'esprit des Néophytes ; mais cela n'étoit pas suffisant. Quelque grand qu'en fut le nombre , on ne comptoit encore parmi eux aucun Prince , aucun Souverain , qui pussent enfin donner une assiette fixe à la nouvelle Religion. L'établir exclusive , c'étoit infailliblement atteindre au but. Il fut donc décidé que , hors de l'Eglise , il n'y avoit point de salut à prétendre. De même Mahomet ordonna à ses croyans , *de rendre à leur*

ennemi le mois de la calamité pour le mois de la calamité ; & par ce trait de politique , il mit aux fers toute l'Asie , & la remplit de ses erreurs.

Cependant la terre fumoit toujours du sang des Martyrs , lorsque la conversion de Constantin vint mettre un terme à l'oppression , & renverser les échafauds. Cette époque , qui sembloit être la plus heureuse pour le Christianisme , lui porta le coup le plus funeste. Harcelé par les remords , ce Prince ne vit dans son abjuration que le seul moyen qui lui restoit pour expier ses forfaits. Il porta donc au pied des autels toute la foiblesse qu'inspire la crainte , & la bassesse qui suit le crime. Le Clergé , qui consentit à l'absoudre , ne manqua pas de profiter de la circonstance. Déjà maîtrisé par l'avarice & l'ambition , on a vu qu'il s'étoit ouvert le chemin de la fortune : apercevant à ses pieds le premier des Souverains , il conçut l'espoir de s'emparer de l'autorité suprême ; & les ténèbres de l'ignorance , qui commençoient à se répandre sur la terre , secondèrent si bien son projet , qu'il finit par établir un despotisme dont il n'y a point d'exemple. O Saint Pierre ! quand tu comparus en criminel devant le Sanhédrin assemblé , aurois-tu pu reconnoître dans tes Successeurs des hommes environnés de tout le faste de la grandeur souveraine ; & qui , le front ceint d'une triple couronne , ont déposé les Rois à leur

gré, & disposé de leur Empire suivant leurs caprices ou leur avantage ; qui, enfin, par leurs anathêmes fulminans, faisoient trembler tous les Potentats de l'Europe, & pouvoient plonger leurs Sujets dans la consternation & le désespoir !

CHAPITRE XIV.

L'imposture des Prêtres a suivi la progression de l'ignorance & de leur cupidité.

APRÈS que tour-à-tour la tolérance & la proscription eurent à l'envi contribué au progrès du Christianisme, la liberté de conscience & de culte acheva de lui donner une consistance réelle. Ce fut comme l'éclat d'une brillante aurore, qui, dans un instant, embrasse l'univers, & qui, chassant toutes les ténèbres, fixe définitivement la lumière du jour. Ainsi le Christianisme éclipsa toutes les autres Religions, & devint la seule dominante.

Mais à peine fut-on maître de penser & d'agir, qu'on fit usage de cette faculté, avec l'ardeur qu'inspire toujours une institution naissante : c'est dire que la ferveur dégénéra bientôt en délire, & le délire en aveuglement & en déraison. Ce

qui n'y contribua pas peu , c'est que les convertis apportèrent dans la nouvelle croyance l'esprit de superstition , qui formoit l'essence du Paganisme. Ainsi ils reçurent avec transport toutes les absurdités qu'on leur débita. De leur côté , les Pères de l'Eglise ne restèrent point en demeure ; & sous le prétexte de s'éclairer de plus en plus à l'aide de la révélation , ils assemblèrent des Conciles , dont l'esprit de Dieu dut s'écarter à mesure que l'esprit humain prit le dessus. C'est ce qui paroît frappant , quand on examine avec impartialité ce tissu de rêveries annoncées comme des inspirations du Ciel ; quoiqu'elles blessent incontestablement la majesté , la justice , la volonté du Créateur , & qu'elles laissent appercevoir en même temps les motifs humains qui les ont fait mettre au jour. Aussi quel a été leur sort ? celui de toutes les superstitions ; & après avoir eu un grand ascendant pendant plusieurs siècles , elles ont enfin conduit aux controverses , aux subtilités de l'école , au doute & à l'incrédulité.

De cet amas de dogmes aussi abstraits qu'absurdes , veut-on passer à la morale simple de l'Evangile ? on ne s'y reconnoît plus. *Aimez Dieu & chérissez votre prochain comme vous-même ; voilà* , disoit Jésus , *tout ce que l'Auteur des choses exige des mortels.* Mais les Pères des Conciles ne s'en tinrent pas là. Dans le plan du Clergé ,

il falloit des vertus factices , qui , mettant les penchans naturels de l'homme en opposition avec ses devoirs , pussent encore grossir le nombre de ses fautes , & rendre ainsi sa conscience éternellement alarmée , & son esprit toujours foible & docile. Il fut donc commandé aux Fidèles de croire *un seul Dieu en trois personnes ; un Dieu incarné ; un Dieu crucifié ; un Dieu ressuscité* : de croire *l'immaculée Conception & la Virginité de Marie* : de croire *la transsubstantiation , & la pluralité , quoique distincte , formant unité* : de croire *en l'assistance des Anges & des Saints* : de croire *la nécessité du Baptême , l'obligation de la Confession , le pouvoir de l'absolution* : de croire *qu'on ne peut transgresser sans péché tout ce qui est prescrit par l'Eglise , & que ses prières sont toutes-puissantes pour racheter les ames du Purgatoire* : de croire *qu'on doit préférer le célibat au mariage , & la prière , le jeûne & la retraite aux occupations utiles de la société* : de croire *l'efficacité de la Confirmation , du saint crême , de l'eau bénite & de l'exorcisme* : de croire *l'infailibilité du Saint Père , voué alternativement à la débauche ou à la bêtise , suivant qu'il fut ou jeune ou vieux , & plus d'une fois le plus pervers des humains* : de croire , enfin , *l'infailibilité des Conciles , auteurs de pareilles décisions , & composés de Prélats sans mœurs , ou sans savoir ; de Prélats remplis de*

petiteſſes , d'intrigues , d'artifices & d'ambition.

Pour chacun de ces articles , l'Egliſe exigea une foi aveugle , & une foi robuste ; car , ſi-tôt qu'elle devenoit chancelante , ou ſeulement dès qu'on montrait l'envie de ſ'inſtruire , c'étoit ſe noircir du plus grand crime : & dans la crainte qu'on approfondît le myſtère , les Prêtres aſſuroient au nom de Dieu que celui qui ſ'en rendroit coupable , ne devoit plus attendre du Ciel qu'une damnation éternelle , quels que fuſſent ſes vertus , ſes bonnes œuvres , & ſon reſpect pour un Etre-Suprême.

Dieu de miſéricorde & de paix , on eſt forcé d'en convenir , c'eſt vainement qu'on cherche dans cette doctrine ces traits de juſtice & de ſageſſe qui doivent former ton eſſence ! comment pourrois-tu exiger de ta créature des diſpoſitions qui ſont contraires à ſa propre organiſation ? & d'ailleurs eſt-ce par une croyance aveugle & inſenſée que tu voudrois être honoré ? Quoi donc , une foi ſtérile l'emporteroit ſur la droiture & la charité ! ah ! ſi la morale de l'Evangile tendoit à perfectionner le cœur humain , la tradition de l'Egliſe & les maximes théologiques ne ſemblent propres qu'à faire des coupables ou des imbécilles.

On conçoit que des opinions qui , révoltoient les lumières intérieures , & jettoient l'ame dans le plus grand effroi , ne purent prévaloir qu'à l'époque d'une ignorance profonde. Rome , dont la chute

venoit d'opérer cet anéantissement ; Rome , qui néanmoins , malgré sa décadence , dictoit encore des loix à l'univers par son autorité sur les esprits ; Rome , la seule ville du monde qui ait su le mieux dans les circonstances prendre le bon parti pour conserver les restes de sa grandeur , établit son nouvel empire sur les ruines de la science. Voilà comme l'érudition fut mise au rang des forfaits contre lesquels les loix doivent sévir ; & le Paganisme ayant été pros crit par Constantin , cette circonstance fournit un prétexte pour étouffer totalement le génie. Il demeura donc enseveli , pendant des siècles , dans les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Ces chefs-d'œuvre étoient l'ouvrage d'auteurs payens , qu'on ne put plus consulter sans se rendre coupable d'un sacrilège. Malheur à celui qui , dans ces temps d'impéritie , essaya de dissiper cette funeste obscurité ; un infâme supplice fut le prix de ses efforts , & souvent même des plus précieuses découvertes. Célèbre Gallilée , tu vis de près l'échafaud , pour avoir observé le premier la rotation du globe , parce que ce phénomène démentoit la tradition de l'Écriture ; & , pour te soustraire au trépas , la tyrannie sacerdotale te contraignit de sacrifier , par un désaveu public , le témoignage de ta conscience & le fruit de ton savoir , à la prolongation de l'ignorance. Mais ces mêmes Écritures qu'on faisoit respecter par la crainte des tortures

tures & des bûchers , ne mettent-elles pas dans la bouche de l'Eternel : à moi seul appartient la vengeance (1) ? Cependant , Ministres du Seigneur , vous avez osé lui dérober ce soin ; on vous a vu figurer dans ces auto-da-fés pompeux , où votre main alloit pieusement mettre le feu aux bûchers qui devoient consumer les victimes de votre avarice ou de votre haine ! Qu'on juge maintenant quels devoient être l'aveuglement & la stupidité des peuples , qui , dès ce moment , n'ont pas reconnu pour des fourbes les détestables suppôts de l'infamale Inquisition , lorsque ceux-ci , par leurs sanglantes scènes , insultoient hautement à l'esprit de l'Evangile.

CHAPITRE XV.

La superstition conduit au fanatisme , & le fanatisme à la barbarie.

LE prestige ne pouvoit se perpétuer éternellement ; & même son règne auroit été sans doute beaucoup moins long , sans les guerres sanglantes qui ravagèrent l'univers , lorsque les peuples , se

(1) Deutéronome.

disputant les dépouilles de l'Empire du monde, songèrent à rompre leurs fers, pour former de nouveaux Etats. Chacun d'eux avoit déjà ses limites & ses loix; & la paix bienfaisante auroit dû reparoître & s'affermir: mais l'Eglise alors toute-puissante; l'Eglise qui devoit mettre tous ses soins pour hâter le retour de la concorde; l'Eglise au contraire perpétua autant qu'elle put cet amour des combats & cet esprit de dévastation, sachant bien que du sein de la paix naissent le commerce & l'aisance, qui enfantent à leur tour les sciences & les arts. Ainsi fut répandue en Europe la manie si désastreuse des Croisades. Ce délire fanatique épuisa cette partie du monde d'hommes & d'argent, &, malgré les assurances du saint Siège & les encouragemens de Saint Bernard, on n'arriva jamais qu'à des défaites sanglantes & des captivités honteuses. Mais de telles leçons apprennent enfin à devenir plus sage, ou réduisent à l'impossibilité de renouveler de pareilles folies. C'est alors que rendu à soi-même on commence à s'occuper de choses vraiment utiles; c'est alors aussi que les peuples, après avoir été abrutis jusqu'à ne plus savoir lire, recouvrent cette première clef de la science, par le besoin dont elle est dans la gestion des affaires. Mais si-tôt qu'elle se retrouve entre les mains de tout le monde, il seroit bien difficile que l'activité de l'imagination n'en fit usage que

pour des opérations de commerce. On étudie donc , on se perfectionne , on s'éclaire , on commence à soupçonner ses préjugés ; & si jusques là on a pu croire les macérations & l'austérité comme les seuls moyens de plaire à un Dieu terrible , l'esprit sans cesse épouvanté par mille chûtes involontaires , ne cherchera qu'avec plus de soin le trait de lumière qui seroit propre à le délivrer de tant de terreur : ainsi plus on l'aura abusé , & plus il sera enclin à se faire illusion , pour mieux endormir sa conscience.

D'ailleurs l'envie de jouir arrive avec la fortune : le commerce & la paix qui en sont la source , formeront donc tôt ou tard des hommes passionnés pour le plaisir. Que dans ces momens l'esprit d'intrigue ou le génie leur fassent entendre une voix forte qui les encourage à secouer un joug insupportable ; & la révolution est infaillible. Luther & Calvin , dont la doctrine plus relâchée & plus simple trouva un nombre si prodigieux de Sectateurs , sont venus l'un après l'autre établir la preuve de cette vérité.

Cet événement fut encore moins funeste au Christianisme par la quantité des Fidèles qu'il lui enleva , que par la conduite que le Clergé tint à cette époque , & qui acheva de le démasquer. Parlant au nom d'un Dieu de paix , il ne voulut plus se montrer qu'armé de la foudre ; les inter-

ditions , les intrigues , les disputes , les sophismes , les vengeance , les persécutions , les supplices furent ses moyens de pacification & de conviction ; lorsqu'une réforme de sa conduite , un aveu de ses abus , une abjuration de ses préjugés , une abolition de son despotisme , auroient épargné bien du sang , & porté pour toujours un baume de consolation dans des âmes trop timorées.

Mais l'amas des richesses accroît la soif de l'or ; le Clergé nageant déjà dans l'opulence , ou n'osa pas convenir qu'en effet la crédulité des peuples avoit été la source de sa fortune , ou n'eut pas assez de générosité pour renoncer à un ascendant qui lui faisant placer le pécheur entre la crainte de perdre son âme & l'espoir de la racheter par d'immenses donations , offroit constamment au conciliateur de quoi satisfaire son insatiable avarice. C'est ainsi qu'on vit particulièrement les Jésuites disposer du Paradis , & en vendre l'espace à tant la toise.

La circonstance parut même favorable pour tirer un plus grand parti de la foiblesse des peuples. Il faut que par fois des crises viennent réveiller la ferveur , que l'habitude commence à faire languir ; & rien n'est plus propre qu'une Secte nouvelle pour ranimer l'ardeur du parti opposé. C'est le genre de rivalité le plus actif & le plus perfide : il n'inspire que fureur & que haine ; & dans les

transports qu'il fait naître, les bourreaux servant avec trop de lenteur les ressentimens, le fanatisme met un poignard à la main des pères & des enfans, des frères & des amis, pour ségorger les uns les autres, en croyant servir un Dieu de justice par des parricides & des assassinats.

Quelle époque de notre histoire l'idée de ces saints & odieux massacres ne rappelle-t-elle pas à l'imagination ? Dans le même jour, à la même heure, la France entière est inondée de sang ; le ressentiment jette au loin le manteau de l'amitié, dont il s'étoit couvert pour porter des coups plus sûrs ; la perfidie la plus noire choisit les ombres de la nuit ; la sécurité publique est violée ; les droits de l'hospitalité sont trahis ; la fureur s'agite, le glaive étincelle ; les portes sautent en éclats ; on n'entend plus que le bruit des arquebuses & les cris douloureux des mourans ; on ne marche plus que sur des cadavres ; c'est le spectacle plein d'horreur d'une ville prise d'assaut & mise au pillage. Cependant l'ennemi n'en a point escaladé les murs ; mais le citoyen fanatique arrache la vie au citoyen sans défense ; mais le Monarque lui-même, mais le père de la Patrie, excite, des croisées du Louvre, les assassins au carnage, en fusillant ses propres sujets. Vous croyez, tristes victimes, pouvoir échapper au trépas en courant implorer la protection & la pitié de votre Roi ;

vous croyez que son palais deviendra pour vous une fauve-garde ; non : une femme implacable , une Médicis , lui crie : *Tuez , tuez , c'est Dieu qui l'ordonne* : & le coup mortel vous atteindra si-tôt que vous paroîtrez à ses yeux ! Comment imaginer que ce soit la Religion qui ait pu commander d'aussi noirs attentats ? Quel aveuglement , quel délire , quelle barbarie ! Quoi , le peuple le plus doux , le plus humain , oublie son caractère ! il devient perfide & féroce ; il s'abreuve de son propre sang : & voilà , Grand Dieu ! par quels sacrifices on a prétendu l'honorer , ou plutôt , voilà comme , en paroissant vouloir défendre sa cause , une abominable politique a su anéantir un parti qui lui faisoit ombrage : voilà comme les erreurs qu'on débite en ton nom ont été protégées par les Gouvernemens , qui savent toujours trouver le moment d'en profiter. Mais l'instant arrive aussi où tu punis publiquement les imposteurs & les monstres sanguinaires ; souvent même tu en fais de terribles exemples ; & le genre de mort aussi affreux qu'extraordinaire de Charles IX. & les tribulations dont tu fus affliger son peuple , apprirent à toute la terre qu'on ne peut que t'outrager par les excès de la cruauté & du fanatisme. Mais cette passion qui s'introduit si aisément dans le cœur de l'homme , ne s'en exclut pas avec la même facilité ; c'est un genre particulier.

de haine, qui a plus de profondeur, de ténacité, de noirceur, de constance dans le desir de nuire. Elle domina en France jusqu'au règne de Louis XIV : & c'est à l'époque où la progression des lumières fut portée à son dernier période, que le fanatisme put suggérer la proscription la plus désastreuse pour l'Etat. Graces au Ciel ce fut son dernier effort; mais l'Empire s'en ressent encore, & le Christianisme lui-même en a beaucoup souffert.

CHAPITRE XVI.

La chute de la Religion entraîne après elle l'oubli de tous les principes.

SI-TÔT qu'il n'y eut plus, en France, qu'un seul culte, ses Ministres débarrassés de rivaux surveillans, & devant qui ils avoient eu intérêt de s'observer, ne pouvoient guère manquer de devenir moins retenus & moins austères; d'autant mieux que leur opulence les invitoit à jouir. Les Evêques, comme étant les plus riches, furent les premiers perversis. Le Cardinal Dubois, le plus corrompu des hommes, fut conduit aux premières dignités de l'Eglise par le vice, la bassesse

& l'infamie : dès-lors on ne vit dans la possession des Bénéfices qu'une roue de plus au char de la fortune , & qu'un moyen facile de savourer toutes les jouissances. Avec des principes pareils , on ne songea plus à mériter ces faveurs ecclésiastiques ; & l'unique objet fut de les obtenir.

Le Monarque , dispensateur des Evêchés & des Abbayes , livré à ses Courtisans , à ses Maîtresses & leurs favoris , ne fut couronner que l'intrigue , la cupidité & le libertinage. Ainsi des Prélats sans mœurs & sans capacité , apportèrent de la Capitale , dans leurs Diocèses , pendant le séjour momentané que l'obligation de la résidence leur rendit indispensable , l'exemple du faste , de la mollesse & de la dépravation. Le choix des Sujets qu'ils nommèrent aux Bénéfices de leur collation , attesta leur relâchement & leur insouciance , & acheva de tout gâter. Le crime de simonie & la pluralité des Bénéfices , interdite par les Canons , devinrent un jeu pour les simples Clercs à Tonsure. On se disputa les dépouilles de l'autel avec une avidité sans égale : les tribunaux retentirent des demandes les plus indécentes ; & , pour tout dire , le Sacerdoce fut dégradé , au point de ne plus être qu'un métier ordinaire & un effet de commerce.

De leur côté des Abbés Commendataires , la plupart Evêques , tous Courtisans , & par conséquent dissipateurs & pervers , furent apprendre

aux Religieux que les deniers de la Menſe pouvoient avoir une toute autre deſtination, que l'entretien de l'Abbaye & le ſoulagement des pauvres. Cette leçon profita très-bien : les Supérieurs ouvrirent l'entrée de leur retraite à la ſociété ; on ſ'y rendit de toutes parts, pour y faire bonne chère, pour y jouer, pour ſ'y divertir ; & dans peu l'enſemble du Clergé porta, encore une fois, le ſcandale à ſon comble.

Il parut donc conſtant que des Eccléſiaſtiques, ſi relâchés dans leur conduite, n'étoient plus également pénétrés des vérités de la Religion. Il en réſultoit la conſéquence que ces vérités n'étoient pas auſſi certaines, auſſi tranchantes qu'on avoit voulu le faire croire. Les diſputes antérieures entre les Théologiens Catholiques & les Ecrivains de la Religion Réformée, avoient déjà ſoulevé un coin du voile ; lorsque la Philoſophie, fille des lumières & de la méditation, vint ſe montrer avec ſon flambeau ; & la crédulité & la ſuperſtition diſparurent à ſon approche.

Sans doute il auroit été prudent de prendre un parti dans ces circonſtances, & d'élaguer de la morale ce qui, choquant la raiſon, ne pouvoit plus être admis dans un ſiècle de lumières. Mais l'Egliſe, qui devoit faire le premier pas, craignit apparemment qu'en écartant elle-même les préjugés, on ne la punît de ſes abus de confiance,

par la perte de ses privilèges & de sa fortune. Les loix du Royaume la reconnoissoient exclusive; & pour réformer ces loix, il auroit fallu qu'une conduite sage & mesurée du Gouvernement, eût permis aux Administrateurs de porter leurs regards de ce côté là.

Mais depuis long-temps, les profusions de la Cour & les déprédations inouïes des Ministres avoient plongé les Finances dans un désordre, qui restreignoit la législation à ne sanctionner que des opérations fiscales. Le Clergé n'avoit donc pas de révolution à craindre de long-temps : & son indifférence pour le bien public, & son apathie pour la Religion même ; lui permettant de ne plus s'occuper que de ses plaisirs, il ne s'embarassa point de la croyance des peuples ; sachant bien que le moment de la superstition s'étoit évanoui avec l'ignorance, & étant d'ailleurs assez riche pour s'en passer. Qu'arriva-t-il de là ? on écouta les esprits forts, sans approfondir leurs opinions : on jugea que, parce qu'ils élevoient des doutes, ils ne croyoient plus rien.

Ce dernier système devoit paroître, en effet, le plus convenable à des esprits pervers & à des cœurs corrompus. C'est dans le moment où la dissolution des mœurs est générale, que l'on se plaît à endormir sa conscience. Les vices & le crime, qui ne se reposent que sur l'impunité,

n'aiment point l'idée d'un Dieu, parce qu'elle promet une justice, & que cette justice inspire toujours de la crainte, & fait naître des remords. Ainsi la crédulité des peuples, d'abord abusée, & puis anéantie, a fait des méchans; & les méchans ont inventé l'Athéisme, qui est le sceau de leur scélératesse.

CHAPITRE XVII.

Le relâchement des Ministres de Dieu ne laisse plus aucun espoir de réforme.

QUAND ceux qui doivent donner l'exemple des bonnes mœurs & de la vertu, n'offrent plus qu'une conduite scandaleuse, tous les principes sont bientôt corrompus. Il faut un frein aux passions des hommes, & ce frein ne consiste pas seulement dans les loix d'une Police éclairée, qui, arrêrant ou punissant le crime, maintiennent l'ordre dans la société; mais encore dans les sages maximes de la Religion; car on peut devenir un être bien pervers, sans se souiller d'aucuns de ces forfaits qui conduisent à l'échafaud.

Cependant, cet esprit de légèreté & d'inconséquence, qui règne assez généralement, ne

chercheroit guères à se pénétrer d'une doctrine qui proscriroit ses goûts défordonnés & ses penchans vicieux , si la voix de la sagesse ne venoit l'avertir d'y prendre garde. Mais , pour s'ériger en réformateur , & devenir l'organe de la vertu , il faut aussi la pratiquer soi-même. On enseigne mal des vérités , dont on n'est pas vivement touché au fond du cœur : il est possible qu'alors l'éloquence produise quelques sensations passagères ; mais jamais elle ne parviendra jusqu'à la conviction : il y a toujours un certain ton leste , qui trahit l'orateur , & l'on s'apperçoit aisément qu'il a plutôt le but de plaire , que celui de persuader.

Si même les principes sont entièrement connus , on ne daignera pas seulement aller l'entendre ; ou si la curiosité conduit encore à son auditoire , ce sera pour juger ses talens , & nullement pour recevoir des leçons de morale. Si-tôt donc qu'on saura à quoi s'en tenir , on n'y retournera plus , & vous entendrez dire : *C'est dommage que la conduite du Moniteur ne réponde pas à son éloquence.* Ainsi , partant de-là , pour mépriser ses instructions , dans peu , les temples seront déserts ; & c'est un grand acheminement au désordre , car l'éloignement des autels est suivi de près par l'oubli de l'Être Suprême , qui entraîne bientôt celui de tous les devoirs.

Il s'en faut bien que l'on songe ici à vouloir

donner des louanges à la Société de Jésus , qui , sous les dehors les plus imposans , étoit devenue le Tyran des autres Ordres Religieux , qui , des enfans de Saint François , avoit fait ses valets ; qui , enfin , ne tendoit à rien moins qu'à rendre les Rois ses esclaves , & leurs Peuples ses vassaux. Cependant , on n'aura pas oublié que l'esprit de Corps , si parfaitement soutenu chez les Jésuites , parce qu'il avoit un objet , leur prêta constamment l'extérieur le plus austère. Affectant donc un zèle outré pour la Religion , afin de mieux masquer leurs perfides desseins , ils se monroient aux yeux du vulgaire , des hommes irréprochables , & leur exemple influoit beaucoup sur les mœurs publiques. On ne peut disconvenir que , pendant leur règne , ce brigandage , aujourd'hui si général , n'étoit commun qu'à une très-petite portion d'hommes , qui encore avoit grand soin de cacher leurs écarts. Pourquoi faut-il que tant de vertus apparentes , aient servi chez les Jésuites de manteau à tant de vices cachés & de projets pernicioeux ? Chargés de l'éducation publique , l'oisiveté si dangereuse ne seroit point venue corrompre les membres de cette Société : ils auroient continué de former des élèves aussi remplis d'érudition , que partisans de la vertu. Comptant parmi eux des hommes du plus grand génie , ils auroient , les premiers , distingué d'antiques erreurs , qui ne pouvoient soutenir ,

ni la recherche du savoir , ni l'examen de la raison : disposant à leur gré de l'opinion , ils auroient pu faire servir ces pratiques de dévotion , & ces conférences qu'ils n'avoient établies que pour mieux dominer l'esprit des Peuples , à leur donner une idée juste de la Divinité. C'est en combattant la superstition , en détruisant les préjugés , qu'ils auroient affermi dans le cœur de l'homme le respect dû à l'Eternel , qu'ils l'auroient inviolablement attaché à l'observation de ses devoirs : ainsi , la pureté des mœurs se seroit conservée , la bonne foi maintenue , le véritable honneur perpétué.

Mais cet esprit de soumission , si fort recommandé par le Christianisme , & qui , dans tous les temps , a si bien servi l'ambition , & même le despotisme des Souverains , étoit trop favorable aux projets des Jésuites , pour qu'ils pussent songer à réformer l'ancien système. Tout le bien qu'ils ont pu faire s'est donc éclipsé avec eux ; & l'époque de leur proscription a été , en France , celle de la dépravation & de l'impiété. En considérant les progrès de l'une & de l'autre , il sembleroit que le Public , outré d'avoir été si long-temps dupe de la fausseté & de l'ambition de cette Compagnie , ait voulu s'en dédommager , en renchérissant sur sa méchanceté intrinsèque. On pourroit croire encore que chaque classe de

Citoyen , soustraite au joug que l'instruction de l'enfance lui avoit imposé , & que l'ascendant du tribunal de la Pénitence & de la Chaire conservoit ensuite , ne fut point faire un bon usage d'une liberté jusqu'alors inconnue , & en profita pour se livrer à toutes sortes d'excès. Tel on voit un Coursier sauvage & indompté , après être parvenu à se débarrasser de ses entraves , s'échapper , courir , voler sur les montagnes escarpées , & se précipiter dans le premier abyme qui se présente sous ses pas.

Le Clergé séculier crut d'abord pouvoir masquer ses écarts , en prenant un ton de pédanterie. Mais l'expédient lui réussit mal : on le veilloit de trop près ; toutes ses démarches étoient découvertes ; l'anecdote du soir devenoit publique le lendemain ; & l'air imposant ne convenoit plus à celui qui se trouvoit l'objet de la satire du jour. En conséquence , il prit le parti d'abandonner cette encolure pédantesque aux Régens de Collège , pour se transformer en vraie poupée de toilette.

A l'égard des autres Ordres Religieux , qui sembloient devoir s'élever sur les ruines de la Société de Jésus , ils éprouvèrent , au contraire , une atteinte dont ils ne se releveront jamais. Soit que les Jésuites eussent engagé sous leur bannière tous les Sujets de mérite , soit que leur sceptre de fer eût jetté dans l'abattement les autres Corps monastiques ,

il ne s'en trouva pas un seul capable de les remplacer ; & ayant perdu , dans cette Compagnie , ou des surveillans redoutés , ou des instigateurs intelligens , toute espèce d'énergie & d'activité fut dès lors exilé des Monastères ; & , d'un abandon total , il n'y a pas loin à l'inconduite la plus marquée.

L'homme du monde apperçut, avec plaisir, cette teinte d'irrégularité qui le mettoit encore plus à son aise ; peut-être fit-il quelquefois des jugemens téméraires , en pensant justifier sa propre conduite , lorsqu'il se croyoit permis de noircir celles des Ecclésiastiques séculiers & des Moines. Au surplus , ceux-là lui devoient l'exemple , & , en perdant son estime & sa confiance , ils ont aussi perdu le droit de le rappeler à lui-même. L'homme se trouvant donc entièrement livré au tumulte de ses passions , la bonne foi & la délicatesse sont disparues ; son cœur s'est ouvert à l'impiété , à la fourberie , à la séduction , & l'air a été empesté par tous les vices.

Ainsi , la corruption est devenue générale : la perversité des uns a provoqué le relâchement des autres ; de-là , plus de principes nulle part ; plus de règle suivie ; plus de vertu sans tache : tout est crime : tout est chaos : & au milieu d'une telle combustion , pas une bouche assez pure
pour

pour implorer la clémence de la Divinité , si justement indignée de tant de forfaits.

CHAPITRE XVIII.

Importance de la Religion dans un Empire.

Ce n'est pas seulement pour apaiser la colère de l'Etre Suprême , ou pour invoquer son assistance qu'il a été important de lui élever des autels. Si l'homme a des graces à demander à l'Auteur des choses , son cœur a pareillement besoin qu'une crainte intérieure vienne arrêter le mouvement impétueux de ses passions ; & il n'y a que Dieu seul qui puisse lui inspirer cette crainte. Il faut qu'il soit intimement persuadé d'une vengeance céleste , autrement ses foiblesses triomphent le plus souvent : les loix & tout l'appareil des supplices n'y pourront rien. La Justice ne fait punir que les crimes apparens ; son glaive ne peut pénétrer jusques dans les replis si profonds de la conscience. D'ailleurs , on ne peut trop le répéter , que d'erreurs , que d'écarts , que de fautes , que de vices mêmes qui ne sont point soumis à l'inspection des loix , & qui pourtant produisent bien des maux dans l'ordre social.

La découverte du nouveau monde a fait rencontrer quelques hordes de Sauvages, qui n'avoient l'idée d'aucun culte, & qui néanmoins paroissent exempts du plus grand nombre des passions, & des vices qui agitent & dominent les autres hommes. Mais aussi quelle différence dans les mœurs, dans les usages, dans les connoissances, dans les goûts, & dans les besoins. Un Peuple Nomade ne connoît ni l'ambition, ni l'avarice, ni l'envie, ni la duplicité, ni l'orgueil, ni la mollesse. L'exercice de la chasse, ou la culture de sa rizière, en l'entretenant dans une activité continuelle, occupent tous ses momens, & remplissent tous ses vœux. Ses desirs se bornent au dernier nécessaire; mais il faut qu'il se le procure lui-même, parce qu'un vil métal ne supplée pas, dans sa caste, le travail & ses produits. C'est, proprement dit, l'homme sortant des mains de la nature, avec toute sa stupidité, son ignorance, sa simplicité, & ne connoissant d'autres soins que ceux qui tendent à la conservation de son individu.

Mais les Régions policées offrent & doivent offrir un tout autre ordre de choses. L'homme placé dans la société, est soumis à une foule de devoirs, de conventions, de préjugés, de desirs, & de tentations, qui luttent sans cesse dans son âme; & c'est ce choc qui y féconde le germe

de ses passions. Son ambition naît de la nécessité d'être riche ; & ce premier des besoins ouvre son cœur à l'envie , à la bassesse , à l'intrigue , à la mauvaise foi. Ainsi , l'homme est-il dans l'indigence ? Si sa misère est supportable , elle n'en va faire qu'un fripon ; si , au contraire , elle est excessive , affreuse , malheur ! malheur ! il ira attendre le voyageur sur les grands chemins , & ce sera un misérable à rompre.

A l'égard de l'opulent : la fortune le rend lâche , insensible , vain , séducteur , débauché , avaricieux. Il opprimerà donc le foible ; il ruinera l'orphelin ; il profitera d'un moment de détresse pour mettre à contribution celui qui aura recours à sa bourse ; il retranchera à l'ouvrier une partie de son salaire ; il mettra sa gloire à corrompre l'innocence , & à la couvrir de déshonneur. Enfin , il fera autant de malheureux qu'il aura de relation avec ses semblables : & les loix ne savent pas mieux punir de pareils excès , qu'elles n'ont souvent le pouvoir d'arrêter un assassin , dès qu'une fois il a pris son parti.

C'est au fond de son ame orageuse , qu'il faut que le méchant trouve une puissance supérieure qui le ramène à la réflexion , & de-là , à l'horreur du crime qu'il médite , & à la crainte de s'en fouiller. S'il n'y a plus pour lui de vengeance céleste , l'espoir de cacher son forfait , ou l'impunité

acquise aux richesses & au rang élevé , lui serviront d'encouragement : & , si le remords se fait sentir , la certitude du succès & du fruit qu'on en doit attendre , ne manquera pas de faire taire le cri de la conscience. Il est trop difficile de résister à une tentation où il y a tout à gagner , en y succombant !

La Société est composée de deux classes de Citoyens : les uns , qu'on place au-dessus du commun , reçoivent une éducation soignée , ou , pour mieux dire , une éducation qui leur permet , dans la suite , de cultiver leur esprit , & de développer leurs sentimens. De tels hommes doivent avoir un caractère plus pliant & des mœurs plus douces ; parce que leur ame , devenue délicate & sensible , en s'ouvrant aux impressions de la nature , fait mieux apprécier ses délicieuses sensations.

C'est peu qu'aimer , on cherche à plaire ; & , en languissant sous les loix d'un sexe qui ne doit sa puissance qu'à un regard ou un sourire , on se rapproche de sa foiblesse. Voilà comme les Sociétés se civilisent ; & bientôt cette souplesse dégénère en pur manège , connu sous le nom de Cérémonie. Aussi , fut-il un temps où l'on vit les Grecs & les Romains être les esclaves de ces égards & de ces manières , qui , rendant les hommes plus lians , répandent , dans la sociabilité , une aménité enchanteresse.

Mais , sous cette écorce si polie , quelle vertu réelle trouve - t - on ? Sert - elle d'enveloppe à la franchise , au désintéressement , à la générosité ? Non : le nombre des connoissances , en donnant plus de ressort à l'imagination , semble prêter aux passions plus de vivacité & plus d'étendue. Les lumières raffinent le goût , & enfantent les arts : les arts multiplient les besoins , & aiguïssent les desirs. De - là naît le luxe , qui est la source de tous les maux.

Le luxe inspire la soif des richesses , & ne permet pas d'être délicat sur les moyens de les acquérir : le luxe crée donc des ambitieux , des hypocrites , des parjures , des faussaires , des usuriers , des oppresseurs de toute espèce. Le luxe énerve l'ame : il produit de donc la haine du travail , la négligence des devoirs , le libertinage , l'intempérance & la dépravation des mœurs. Le luxe fait oublier à l'opulent que ceux qui souffrent sont ses semblables : le luxe éteint donc tout sentiment de commisération & de bienfaisance. Le luxe n'attache de prix qu'aux choses frivoles , il paye donc fort cher des talens foiblement utiles , pour laisser , dans la misère , l'Artisan & le Cultivateur. Le luxe est le père de la prodigalité : il amène donc sans cesse l'épuisement , & sans cesse il force d'avoir recours aux plus lâches , & souvent aux plus perfides expédiens , pour reculer une chute inévitable.

Ainsi, voilà l'homme civilisé dans une situation ; qui , le mettant chaque jour aux prises avec ses passions , l'entraîne continuellement vers le crime. Eh ! qui sera capable de le retenir , si le cri de sa conscience ne vient pas le rappeler à lui-même ? *l'idée de la mort.* Que lui importe la mort , lorsqu'il ne voit , dans le cercueil , que l'anéantissement absolu de son être ? Et même cette affreuse sécurité ne servira que mieux à le rendre coupable. N'apercevant devant lui que le cours d'une vie limitée , il ne s'occupera qu'à profiter des momens ; & voulant être heureux au gré de son imagination , les scélératesses ne lui coûteront rien pour arriver à son but. Cet homme sera d'autant plus dangereux qu'il n'a pas de temps à perdre , l'instant du trépas pouvant arriver soudain. C'est même là sa seule inquiétude ; mais , loin d'exciter ses remords , elle l'invite , elle le presse , au contraire , d'aller s'étourdir au sein du plaisir & des jouissances. Hélas ! de combien de méchans la terre n'est-elle pas couverte ? Et cependant , quoique l'impression de la Divinité soit étrangement affoiblie , il y a toujours de certains momens où les instructions de l'enfance viennent troubler l'ame criminelle , en lui rappelant un Dieu vengeur. Que fera-ce donc , si bientôt une nouvelle éducation ne laisse dans le cœur aucune trace de l'Etre Suprême ?

La seconde classe, qu'on nomme celle du Peuple, étant élevée sans soins & sans principes, n'acquiert point cette délicatesse de sentimens qui constitue l'honneur, & qui fait qu'on cherche du moins à paroître le partisan de la vertu. Le Peuple naît & vit dans un état de corruption & de bassesse qui le rend naturellement enclin aux vices les plus grossiers. Il est brusque, emporté, violent. Pour un rien il se massacre ; & le cabaret, son asyle ordinaire, est témoin de scènes qui font frissonner. C'est là que l'ivresse vient l'endormir sur sa misère ; mais ce genre de débauche achève d'abrutir son ame. Il l'accoutume au dérèglement ; il lui fait aimer l'indolence ; il ruine son tempérament & sa santé ; il épuise tous ses moyens par la dépense journalière qu'il lui occasionne ; souvent il absorbe d'avance le prix de ses salaires, & le réduit toujours aux expédiens. Si l'épouse, qui voit avec douleur ses enfans nuds, & manquant de pain, ose se plaindre, l'explication lui devient funeste ; elle est maltraitée grièvement ; & si ses voisins n'accouroient pas à son secours, sa vie seroit en grand danger. Au surplus, qu'elle partage l'insouciance & les débauches de son mari, & ce sera pis encore. Cette vie licencieuse leur enlevant à l'un à l'autre toutes les ressources du travail, il faudra nécessairement employer d'autres moyens. Les premiers essais seront de légères fri-

ponneries ; mais celles-ci conduisent insensiblement à de plus grandes ; & de chute en chute , on s'enhardit , on se familiarise tellement avec le crime , que , si un vol considérable se présente à faire , le meurtre qui doit l'accompagner n'épouvantera pas.

Sans doute la sévérité des loix en impose au peuple ; mais assurément la crainte de l'Enfer l'intimide plus que les loix les plus rigoureuses. S'il en étoit autrement , le supplice ne lui sembleroit que le terme de l'infortune. L'homme ; constamment poursuivi par le malheur , est trop près du désespoir , pour redouter une punition qu'il n'est pas impossible d'éviter , ou qui lui paroît momentanée. Dans cette hypothèse , le crime n'offriroit donc qu'un avantage réel au misérable ; car , s'il parvenoit à prendre des mesures assez justes pour ne pas être découvert , il pourroit jouir en paix du prix de ses délits : si au contraire il étoit reconnu ; hé bien , après avoir souffert toute sa vie , qu'auroit-il à regretter en la perdant ? Ah ! que le peuple ne cesse jamais d'être pénétré de l'existence d'un Etre-Suprême , qui lit jusque dans les replis les plus cachés du cœur , qui protège l'homme actif & laborieux , qui profcrit le débauché , qui punit la colère , qui indique tôt ou tard le malfaiteur. C'est alors que ce même peuple , en se livrant au travail avec plus de cou-

rage , rendra sa situation moins pénible , & les occasions qui le portent à s'enivrer , à se battre , à commettre des crimes , moins fréquentes.

Plus on y réfléchit , & mieux on conçoit que la Religion fait produire les plus grands avantages. Quelle seroit , sans elle , la consolation de l'homme vertueux , & qui gémit sous le poids de l'oppression & des revers ? Le témoignage de sa conscience ne peut former une parfaite compensation avec les chagrins qu'il éprouve. A la vérité il est bien satisfaisant de pouvoir se dire à soi-même : *Mon ame est pure comme la clarté du jour ; aucune voix ne s'élèvera contre moi , pour me reprocher quelque injustice ; & jamais les remords ne pourront me poursuivre & m'agiter.* Néanmoins par combien de peines & de sollicitudes cette paix du cœur ne peut-elle pas être troublée ? Tant de candeur ne sera que plus propre à devenir la proie des méchans. Ainsi , que de vexations , que de calomnies , que de trahisons , que de noirceurs à essuyer ! & c'est bien le moins qu'il reste à l'honnête homme , en voyant ses espérances trompées , sa probité mal récompensée , sa fortune envahie , la certitude qu'une vie future le dédommagera de tant de maux. Mais ce n'est pas dans l'absorption entière de son être qu'il doit envisager sa récompense ; car cette extinction étant la même pour le méchant , elle ne paroîtroit plus

une faveur à sa victime : ce qui détruiroit tous les principes de l'équité naturelle.

L'homme pervers lui-même , dont le triomphe n'est pas toujours ou certain ou constant , de quoi fera-t-il capable dans ces momens où les coups du sort viendront l'accabler , si l'Athéisme se mêle dans son cœur avec ses autres vices ? Lorsqu'il auroit perdu tout ce qu'il avoit de plus cher au monde ; lorsque la plus affreuse détresse le poursuivroit constamment ; lorsqu'il seroit dans le cas de redouter de plus grands malheurs encore , s'il a des passions fortes & une imagination ardente , sa main , sa propre main ne manqueroit pas de se tourner contre lui-même , dès qu'il n'appercevroit , dans la mort , qu'un passage d'un état sensitif à la matérialité , inaccessible à la douleur comme au plaisir. Aussi , plus les progrès de l'impiété ont-ils été grands , & plus le nombre des suicides s'est-il multiplié.

Comment , d'ailleurs , espérer jamais , sans la morale de la Religion , gouverner un peuple immense ? Les mœurs , auxquelles une administration qui se relâche chaque jour ne fait jamais assez d'attention ; les mœurs , qui , bonnes ou mauvaises , forment le bon ou le mauvais Citoyen , ne peuvent devoir leur pureté qu'à une idée profonde de l'Être-Suprême. Sans cela , toutes les loix seroient impuissantes : elles ne commandent

qu'aux actions , & ne font impression que sur l'esprit ; mais c'est du cœur que partent ces mouvemens qui conduisent sur la route d'une vie régulière ou d'une vie licencieuse ; c'est donc le cœur qu'il faut tourner vers la perfection : & qui peut mieux lui faire atteindre ce but qu'un respect profond pour un Dieu rémunérateur des vertus & vengeur des attentats. Qu'on s'en fasse une idée juste & raisonnable : qu'on agisse tant que la conscience reste muette ; mais qu'on s'arrête si-tôt que sa voix se fait entendre , parce que c'est là le véritable avertissement du Ciel ; ou si l'on passe outre , qu'on frémissé ! Ni la fortune , ni le crédit , ni la grandeur , ne pourront soustraire à sa justice ; ni les précautions , ni le silence , ni l'obscurité ne peuvent dérober à ses regards les actions criminelles : l'Eternel connoît jusqu'aux moindres pensées. On ne saura donc jamais , ni le tromper , ni lui échapper. C'est cette grande vérité qu'il faut méditer profondément ; & qui , intimement gravée dans l'ame , lui conservera son innocence , ou la portera , après la chute , à expier sa faute , en s'amendant.

Si , au contraire , tout souvenir de la Divinité s'efface , on est sûr de trouver dans la société plus de séducteurs que d'époux ; plus d'amantes coquettes que de filles innocentes , & réservées ; plus de maris libertins que de bons pères de fa-

mille ; plus de femmes infidèles que de mères tendres & sages ; plus d'enfans abandonnés & déjà pervertis , que de jeunes-gens modestes & retenus. Sont-ce là des êtres qui formeront d'excellens Citoyens ? Ils ont trahi les premières obligations que leur imposoit la nature ; respecteront-ils davantage ce qu'ils doivent à leur Patrie , à leur Prince ? le mépris des devoirs les plus sacrés & en même temps les plus chers , s'étend ordinairement sur tous les autres. Que la crainte d'une disette ou de quelque calamité publique commence à se répandre ; qu'un esprit entreprenant & hardi sème le trouble & la sédition ; & que le Monarque tremble , dès qu'un peuple qui se fait un jeu de la perfidie , n'aura plus aucun principe de Religion !

CHAPITRE XIX.

De l'ame & de son immortalité.

L'HOMME , qui poursuit sans relâche la chimère d'un bonheur parfait , s'est toujours beaucoup occupé des causes qu'il a cru capables de l'affoiblir ou de l'étendre , de le détruire ou de le perpétuer ; & vraisemblablement les premières notions

sur l'immortalité de l'âme ont dû leur origine à cette recherche. On a vu le vice prospérer , & l'innocence persécutée : d'où l'on a dû conclure que le crime ne pouvant mériter que des châtimens, comme la vertu des récompenses, l'un & l'autre recevoient, après la mort, le prix qui leur étoit dû, ne l'ayant point obtenu sur la terre.

Mais on ne pouvoit pas appliquer ces punitions & ces dédommagemens à des cadavres insensibles, qui, d'abord réduits en poussière, arrivent enfin à un état d'annihilation. D'ailleurs, la raison indique encore que la partie matérielle, qui constitue chaque individu, ne peut être que l'instrument d'une force motrice, dans laquelle réside le principe de la vie, & qu'on a désignée sous les dénominations d'*âme* & d'*esprit*.

Cette substance incorporelle une fois connue, il alloit de suite de concevoir que la mort n'étoit qu'une dissolution de la spiritualité & de la matière, identifiées l'une avec l'autre pendant la vie; & après laquelle elles rentroient toutes les deux dans leur état naturel. Ainsi, comme la matière est périssable, l'esprit étant l'opposé de la matière, & les contraires ayant toujours des effets différens, il devenoit sensible que l'esprit devoit être immortel.

A la vérité, la classe des animaux offroit également l'idée de l'union des deux substances : mais

on remarquoit , chez les animaux , qu'ils n'avoient reçu de la nature qu'une intelligence proportionnée à leurs besoins & à l'utilité dont ils pouvoient être à l'homme. En dépit de ceux qui ont écrit sur l'ame des bêtes , les animaux ne sont dirigés que par *l'instinct* ; & c'est cette expression mal entendue , ou mal expliquée , qui a donné lieu à tant de beaux raisonnemens , à l'appui de ce ridicule système. *Instinct* ne veut pas dire un mouvement intérieur , habituel & machinal , qui détermine l'être qui l'éprouve à faire régulièrement telle ou telle chose , & rien au-delà : car , dans ce sens , un cheval , un chien , un chat ne pourroient être , ni apprivoisés , ni dressés. Il faut donc entendre par le mot *instinct* , un sentiment borné , plus ou moins grand chez les différentes espèces , & qui les rend susceptibles de plus ou moins de conception & de connoissance. Ainsi un cheval paroît bien plus intelligent qu'un bœuf , & un chien surprend tous les jours par sa faculté intellectuelle. Cet animal domestique connoît son maître ; il s'y attache , & veut le suivre par-tout. Si la porte est fermée , il saura se faire entendre , & quelquefois même l'ouvrir pour se rendre auprès de lui. Dans son absence , il se désole ; il l'aime assez pour le défendre , aux dépens même de sa vie ; il est docile à sa voix ; il redoute sa colère ; il lui marque de la soumission ; il part

quand il l'envoie ; il vole quand il l'appelle ; il est aux abois quand il l'a perdu. Voilà , sans doute , de grandes qualités , & qui indiquent un genre d'entendement assez étendu : mais tout se réduit là. Si un chien a de l'intelligence , il n'a point de jugement ; il ne fait distinguer ni le juste ni l'injuste ; il ne fait qu'obéir à la voix de son maître. Que celui-ci lui dise de courir sur un passant paisible & sans défense , il est déjà sur ses talons , ou pendu à sa gorge : si ce maître étoit capable d'assassiner son ami ou son enfant , l'animal ne refuseroit pas de dévorer leurs membres palpitans.

Montesquieu a même établi que les bêtes n'avoient aucune idée de la mort , & qu'elles vivoient sans la prévoir ni la craindre. Cela doit être ainsi ; car , n'étant point douées de ce jugement qui fait connoître le bien & le mal , & qui ne laisse d'autre alternative que d'être bon ou méchant à volonté , elles n'ont rien à attendre ni à redouter d'une vie future. Il ne peut donc pas y en avoir pour elles ; & c'est pourquoi elles paroissent ne pas seulement s'en douter.

Mais l'homme le possède ce jugement ; il y joint la réflexion & le génie. Il ne se rend jamais coupable , sans connoître toute l'étendue du crime qu'il va commettre. S'il veut descendre au fond de sa conscience , il peut y trouver la force de

surmonter ses mauvais penchans : il fait apprécier la vertu ; il n'ignore pas que la Loi Naturelle lui a imposé l'obligation de la préférer au vice , & que ce choix est en son pouvoir. Or , cette puissance intellectuelle qui agit en lui , est conséquemment une substance particulière à son espèce , qui , fautive avec connoissance , & vertueuse par raisonnement , doit être , suivant le cours de la justice , punie ou récompensée tôt ou tard : nécessité qui justifie l'immortalité de l'ame.

On n'a rien négligé pour parvenir à donner la définition de la substance de l'ame ; sans doute parce que les matières abstraites ont un charme pour ceux qui les traitent , en leur faisant espérer que leur érudition étonnera davantage. Quoi qu'il en soit , il est certain qu'un pareil essai étoit insensé : il devoit paroître suffisant de s'être retiré de la classe des autres créatures , & d'avoir distingué ce qui donnoit à l'homme tant de supériorité sur elles. Mais , s'il a été établi le maître de la terre , ce n'étoit pas pour qu'il osât porter un regard curieux dans les secrets de la Providence. En vain il chercha à les approfondir : ils sont impénétrables pour lui ; & tout ce qui est invisible , impalpable , est autant au-dessus de sa conception , que la connoissance du bien & du mal est éloignée de l'entendement des animaux. C'est ce défaut de connoissance qui détermine la distance

distance qu'il y a entre l'homme & la brute : de même c'est l'impossibilité de définir tant de vérités sensibles , mais incompréhensibles , qui fixe l'abaissement de l'homme vis-à-vis du Créateur.

Un Auteur moderne , grand Poète , grand Littérateur , agréable Ecrivain , mais mauvais Historien , plus mauvais Philosophe encore , & qui a trouvé plus commode de tourner en plaisanterie ce qu'il n'a pas cru pouvoir démontrer ou combattre avec succès , a prétendu que *l'ame n'étoit autre chose que la chaleur du sang*. Voici comme il a cru arriver à cette démonstration. Il prend son chien de chasse , lui fait ouvrir les veines , & le voit tomber sans vie , si tôt qu'il a perdu tout son sang : ensuite , afin de corroborer cette preuve , il répète la même expérience sur un homme ; elle produit le même effet : & pourquoi ? parce que la perte du sang occasionne la mort , comme le défaut d'air & la privation absolue de nourriture , qui concourent au maintien de la vie , sans en être le principe. Si l'on vouloit admettre la conséquence qui a été tirée de l'exemple ^{cité} , il faudroit établir , en même temps , qu'il n'y a aucune différence entre la mort sublime de Socrate , & celle du premier mâtin qu'on assomme. Mais peut-on bien , avec du génie , enfanter de pareilles erreurs ? Les grands-hommes qui les répandent , ne se doutent point de tout

le mal qu'elles peuvent produire. Cependant combien de coupables n'encouragent-elles pas , en les tranquillisant sur les suites de leurs écarts ?

D'ailleurs , la chaleur du sang peut d'autant moins être ce qui constitue l'ame , que cette chaleur a nécessairement une cause primitive. Viendra-t-on dire qu'elle est produite par la circulation , lorsque , suivant toutes les règles du mouvement , il faut toujours une force motrice ; & , sans doute , cette force , pour la circulation du sang , est sa chaleur. Qui ne fait pas qu'un vase doit être présenté au feu , pour que la liqueur qu'il contient soit mise en action. Ainsi , par une suite du même raisonnement , dès que la chaleur n'est qu'une émanation du feu , il faut pareillement supposer un foyer pour la caléfaction du sang ; & alors ce foyer paroîtra naturellement être cette substance immatérielle , active & vivifiante , qui est l'ame , principe de tout sentiment & de toute intelligence.

L'inquiétude de l'esprit humain , qui le porte à vouloir tout approfondir , a long-temps cherché où pouvoit être le siège de l'ame. Les avis ont été partagés ; les uns pour le cœur , les autres pour la tête. Mais il est peut-être permis de prétendre , à son tour , que ces deux systèmes sont également faux. L'ame n'est point de nature à être circonscrite : amalgamée avec la matière ,

elle est par-tout où l'identité existe. C'est comme le fluide électrique qui circule jusqu'aux extrémités de l'univers, sans rien perdre nulle part de sa force & de son activité. L'ame réside donc dans toutes les parties du corps qui la contiennent : en conséquence, le geste & le mouvement sont aussi prompts que la pensée ; & la blessure d'un membre endolori produit une sensation qui affecte toute la machine.

Mais après la décomposition de l'être, & quand la matière rentre dans le néant, d'où elle étoit sortie, l'ame, que devient-elle ? *Si sa substance est inextinguible, ne peut-elle pas se volatiliser ?* L'impie va s'écrier : n'en doutez point ; mais l'homme juste, qui doit plutôt desirer que craindre de survivre à soi-même, s'instruit, de son côté, du résultat de la volatilisation, & il apprend que c'est une dissipation en vapeurs. Alors il croit plus que jamais à l'immortalité de l'ame, puisqu'on n'a pu se former d'autre idée de sa substance, que celle d'une vapeur semblable à l'air, inaccessible aux regards & au toucher.

D'ailleurs, c'est aux lumières de la raison qu'il faut avoir recours pour porter une décision sur ce point. Tout ce qui existe dans la nature a un objet qui paroît sensiblement se référer à l'homme : la lumière l'éclaire, la terre le porte, l'eau le désaltère, les animaux le servent, les arbres & les

végétaux le nourrissent. Mais quelle a été la vraie destination de l'homme ? Est-ce uniquement pour jouir de ces présens du Ciel qu'on le voit paroître pendant quelques années sur la scène du monde ? Naître pour boire , manger & dormir ! seroit-ce donc là un but qui fût digne de l'Auteur de tant de merveilles ?

L'objet de la création de l'homme doit se rapporter à Dieu , comme tout ce qui respire , paroît se rapporter à l'homme. Ce qui achève de le confirmer , c'est cette supériorité d'organisation qui semble le rapprocher encore davantage de son Créateur. Mais ce n'est pas pendant le cours d'une vie passagère , & qui est marquée au coin de la fragilité , que l'intention de l'Etre Suprême peut être complètement remplie. Ses vastes desseins & sa justice même exigent quelque chose de plus ; & ce plus est son secret. Il n'y a que l'ame dégagée de la matière , qui puisse l'approfondir ; & cette vérité est au nombre de celles du même genre , qui , quoique connues & certaines , ne peuvent être expliquées. Ainsi , longtemps on a cru que la Terre étoit immobile , & qu'il étoit impossible que les Antipodes fussent habitées. Une profonde ignorance ne pouvoit concevoir la rotation du globe sur son axe , en vingt-quatre heures , qui , insensible , nécessaire pourtant une rapidité excessive : on ne com-

prenoit pas mieux la possibilité de demeurer attaché à la Terre , lorsqu'on s'y trouvoit placé en tout sens.

Mais à la fin , l'Astronomie , répandant un jour qui a fait rentrer dans l'ombre bien des préjugés , est parvenue à découvrir le véritable mouvement des astres. Non-seulement elle a appris à connoître leur cours , mais encore , en annonçant leur révolution , elle a indiqué la minute à laquelle cette révolution devoit s'opérer ; ce qui certifioit la justesse de ses observations. Par elle , les degrés de latitude & de longitude ont été calculés. Alors il a été permis de mesurer la Terre , de reconnoître la position de chaque pays , & bientôt il a paru évident que les différentes extrémités du Globe étoient couvertes d'habitans. Colomb fut le premier qui s'en douta : l'on en dut même la certitude à son génie & à son courage , qui , malgré les rebuts de l'ignorance & les dangers à courir sur des mers inconnues , le firent persister dans la résolution de découvrir un nouvel hémisphère. Mais on n'expliquera jamais comment le Globe , enveloppé dans un tourbillon , n'offre ni partie supérieure , ni partie latérale , ni partie inférieure : comment on s'y trouve par-tout , & à toute heure , dans une position égale , lorsqu'il sembleroit qu'on dût être ou penché , ou renversé. Voilà de ces vérités , dont le nœud n'ap-

partient qu'à l'Etre Suprême ; & , lorsqu'il a permis d'en appercevoir les effets , sans pouvoir en comprendre les causes , n'est-ce pas pour que l'homme sentît mieux que , si son génie lui fait entrevoir d'autres découvertes à faire au-delà de sa vie , c'est que sa mission n'est qu'à moitié remplie sur la Terre?

C H A P I T R E X X.

La Religion est-elle d'institution divine ?

ILs sont en très-petit nombre les Peuples qu'on a trouvés sans autels & sans religion. Ceux-là mêmes n'étoient pas exempts de superstition ; & , si leurs connoissances bornées ne leur avoient point inspiré d'élever des tertres au Créateur , on trouvoit parmi eux des médecins ou des sorciers , des animaux ou des plantes , qu'ils alloient implorer dans leurs besoins , & qui recevoient leurs offrandes & leurs hommages. Ainsi , quelque absurde que soit un pareil culte , il en a toute la réalité : c'est toujours l'homme qui reconnoît sa faiblesse & son impuissance ; & qui , au milieu de ses calamités , sent la nécessité d'un secours supérieur , qu'il ne peut pas attendre de lui-même.

Le sentiment de la piété est donc inné dans le cœur de l'homme. L'impie a beau vouloir s'y refuser : le remords qui s'attache à sa conscience, vient l'avertir qu'il trahit le plus saint des devoirs. Le Très-haut, en donnant à sa créature une existence si fragile, ne l'avoit pas formée de manière à ce qu'elle pût soutenir l'éclat de sa majesté. Aussi, quand il mit l'homme hors de ses mains, plaça-t-il au fond de son ame des notions & des sentimens, qui pussent le pénétrer de l'existence de son Auteur, sans que celui-ci eût besoin de l'en convaincre par sa présence.

L'instruction fait tout, a dit Voltaire; & c'est à cette première période de la pensée de l'Auteur, qu'on s'arrête, lorsque l'ame coupable ne permet pas d'aller plus loin. Sans doute, l'instruction fixe dans le cœur une croyance qui l'emporte dans la suite sur toute autre. Ainsi, le Juif déteste la Religion de Jésus; le Chrétien trouve pitoyables les absurdités de l'Alcoran; & le Turc, à son tour, a le plus souverain mépris pour le Christianisme & ses mystères. Mais cette préférence que chacun donne à sa Secte particulière, lors même qu'il n'y tient pas beaucoup, prouve toujours un penchant naturel pour la Religion. D'ailleurs, malgré le relâchement général, il suffiroit que la violence & la force voulussent culbuter les autels, pour faire encore bien des Martyrs. Et quoi de plus

propre à démontrer que les sentimens de Religion font une partie inséparable des autres mouvemens de l'ame , que cette facilité avec laquelle le fanatisme est toujours prêt à se réveiller ?

Il est constant que l'idée d'un Dieu vengeur étoit indispensable , pour porter plus puissamment au bien le cœur de l'homme. Il paroît si attrayant de céder à ses faiblesses , que , si la crainte d'irriter un Etre Suprême , qui ne peut aimer que ce qui est parfait , n'étoit pas une digue de plus pour les passions , le nombre des méchans infecteroit bientôt toute la société. Mais une mauvaise action est-elle commise , que le trouble de la conscience vient gâter le fruit qu'on s'en étoit promis. Les calamités servent aussi de punition. On perd un ami précieux , une épouse chérie , un fils , l'objet de toutes les espérances , & pour la prospérité duquel on venoit souvent de se rendre coupable : enfin , on est soi-même affligé par les revers de la fortune , ou par les maladies : le doigt d'un Dieu irrité est marqué dans tous ces châtimens / & n'est-il pas naturel alors de se prosterner la face contre terre , pour apaiser une colère si juste & pour éviter de plus grands malheurs ? C'est ainsi que l'ancien Testament nous représente l'impie Balthasar , comblant d'honneurs le Prophète Daniel , afin , sans doute , de pouvoir détourner de dessus sa tête proscrire les effrayantes prédictions qu'il venoit d'entendre.

De son côté, l'homme vertueux, qui est exposé néanmoins aux vicissitudes du fort, & qui a tant de motifs pour mettre toute sa confiance en l'Auteur des choses, peut-il manquer d'implorer le Ciel dans ses afflictions, ou de le remercier de la prospérité dont il peut le faire jouir ? Toutes les positions de la vie portent donc les mortels à s'humilier en présence de l'Eternel, pour lui adresser, ou des prières, ou des remerciemens.

On a prétendu que l'éléphant lui-même se prosternoit devant le soleil : que devoient faire des hommes, pleins d'intelligence & de génie, quand la réflexion leur a appris à connoître une puissance céleste, qui, après avoir formé l'Univers, tient dans ses mains le fil qui en perpétue l'harmonie ? Leur cœur a-t-il pu manquer de s'ouvrir à la plus vive reconnoissance envers ce Dieu bienfaisant, qui a daigné répandre sur eux une multitude de qualités particulières ? Ils sont vraiment l'ouvrage de sa prédilection. L'Etre Suprême s'est tellement plu à les former, que les Théologiens n'ont pas craint de dire que l'homme étoit créé à son image. Du moins est-il vrai qu'il doit à son Auteur l'extension des propriétés de son existence, à un tel degré, qu'il lui est permis de jouir continuellement, quand le reste de la nature doit attendre le moment du besoin, pour goûter quelques plaisirs. Ce seul bienfait exi-

geoit des autels pour l'Être qui en fut le dispensateur. Si-tôt donc qu'on aura su en apprécier toute l'étendue , on se fera occupé du soin de découvrir ce Dieu inconnu. Alors , les uns ont cru le reconnaître dans tout ce qui s'est montré supérieur , tandis que d'autres ont imaginé de le réaliser par des idoles. Ainsi , des temples se sont élevés de toutes parts : les mortels les ont remplis de vœux ; ils y ont conduit des holocaustes sans nombre : & voilà quels seront toujours les premiers effets que produira la découverte d'un Dieu caché ; car ces effets sont même une suite naturelle de la faiblesse humaine , qui s'abaisse & qui rampe , dès qu'on lui en impose par l'éclat de la grandeur & du pouvoir.

Mais ce n'étoit pas pour que les mortels devinssent les esclaves de leurs semblables , que Dieu leur apprît à plier un genou : ils furent tous jettés égaux sur la terre , lorsque l'ambition , d'une part , & la stupidité , de l'autre , marquèrent les distinctions & les rangs. Encore , si la vertu se fût vue placée dans les premiers ; mais la victoire & la force ont permis la perversité & à la tyrannie de s'adjuger la prééminence : & de méprisables Potentats , enivrés de leur vaine gloire , ont attribué à leur personne des hommages & des respects qu'ils n'auroient point obtenus , si l'Être Suprême n'eût pas disposé le cœur des humains à s'humilier en sa présence.

C H A P I T R E X X I.

De l'Idolâtrie.

DANS ces temps d'absurdité, où l'homme n'avoit encore qu'une conception restreinte, & où pourtant il reconnoissoit la vérité d'une intelligence supérieure, ne sachant point débrouiller ses idées, il dut commettre bien des erreurs. Le Juste, regardant chaque vertu comme une émanation de la Divinité, se les représenta des Dieux secondaires, & leur rendit un hommage particulier. Le méchant voulut aussi sanctifier ses crimes, & il les érigea en Dèités. Ainsi s'établit le Polithéisme, qui reçut, dans sa légende, autant de Divinités, que l'homme connut de passions & de sentimens vertueux.

Auroit-on multiplié les Puissances célestes, si on eût pu faire réflexion que des intelligences bonnes, continuellement opposées à des intelligences malfaisantes, au lieu d'être propres à conserver l'ordre établi, ne pouvoient, au contraire, que le détruire, & ramener le chaos; mais l'ignorance ne médite point; & c'est quand elle règne, qu'on ne peut guères se contenter d'un culte qui n'auroit de siège que dans l'imagination. L'homme

sans connoissances a besoin de quelque chose qui frappe ses sens. Supprimez le Crucifix ; & vous ne ferez pas un Néophyte chez un Peuple Sauvage & grossier.

Les Prêtres , toujours plus instruits que les autres , quand l'ignorance est à son comble , sont aussi toujours habiles à profiter de leurs lumières , pour accroître l'ascendant qu'ils savent alors obtenir sur les esprits. On peut donc croire qu'ils furent les premiers à concevoir , que l'aspect de l'autel qu'ils avoient pris soin d'ériger , seroit plus d'impression , si un Dieu , réalisé par une main habile , venoit y montrer un front important & rébarbatif. Aussi - tôt les mortels superstitieux & imbécilles virent , en tremblant , au fond des temples , des idoles gigantesques & terribles , ou les figures de quelques monstres épouvantables. La terreur est le plus sûr moyen de maîtriser l'homme ; elle confond son être ; elle anéantit son ame ; & telle est néanmoins le contraste de son caractère , que rien ne lui inspire plus d'intérêt que les spectacles les plus effrayans. Moins il est éclairé , plus il en est avide : son imagination ne sachant rien suppléer , il se plaît à fixer tout ce qui offre une image frappante , parce qu'il croit y découvrir ce merveilleux , qui fait le charme de la superstition.

L'idolatrie eut donc un succès complet. Non-

seulement elle permît d'imaginer autant de Dieux que les passions de l'homme en purent désirer , mais encore elle rendit possible de les façonner d'une manière qui les fît valoir davantage , en leur donnant des attributs conformes à leur caractère. Ainsi , Jupiter parut élevé sur un trône d'ivoire , tenant un foudre de la main droite , & un sceptre de la gauche , foulant aux pieds les géants qu'il avoit vaincus , & ayant , à ses côtés , un aigle & Ganimède. Mars se montrait avec tout l'attirail d'un guerrier monté sur un char , une pique à la main , & ayant un air menaçant & irrité. Plutus étoit représenté boiteux , ailé & aveugle. Vénus , dans un char traîné par des colombes , étoit suivie des Graces , & accompagnée de Cupidon , sous les traits d'un enfant nud , ayant des aîles , un bandeau sur les yeux , un carquois rempli de flèches , & un arc à la main. Enfin , Pluton ne se laissoit voir qu'avec un visage sombre & imposant , assis sur un trône d'ébène , portant sur sa tête une couronne du même bois , & tenant une clef d'une main , & de l'autre un sceptre.

C'est avec de pareils emblèmes qu'on a pu , pendant des siècles , abuser les Peuples de l'antiquité , & ceux mêmes qui avoient acquis le plus de lumières. Ils alloient invoquer des Dieux qui étoient sourds & muets ; mais la présence maté-

rielle de ces Divinités en imposoit aux sens des adorateurs ; & ils se pénétoient de la réalité d'un Dieu qui s'offroit à leurs regards , tel en effet qu'il devoit être.

Que ne peut sur les esprits la force des préjugés , quand sur tout les passions viennent leur servir d'appui ? Le guerrier , qui ne respire que les combats & le carnage , aimoit , chez les Romains , à honorer , dans le temple de Janus , une Divinité qui sourioit à de telles horreurs. L'ambitieux & l'avare se félicitoient de trouver une Idole qui , applaudissant à la soif de l'or , promettoit de la satisfaire. Les courtisanes & les voluptueux alloient à Cythère se livrer à une débauche , dont les excès étoient autant d'hommages pour la Déesse.

Voilà , comme un tronc d'arbre , un bloc de marbre , un métal jetté en fonte , ou travaillé au ciseau , ont pu obtenir l'encens des mortels , & prendre un si grand empire sur leur esprit , qu'il n'a pas fallu moins qu'une proscription rigoureuse , & toute l'autorité qu'a le Gouvernement sur le Peuple , pour achever de détruire une illusion aussi grossière.

Il est certain qu'un culte purement anagogique ne s'accommoderoit point à l'organisation de l'homme , sur qui les corps solides font bien plus d'impression qu'une perception idéale. *Faites-*

nous des Dieux, disoient à Aaron les Israélites ; *qui puissent marcher devant nous ?* & alors , ajoute l'Ecriture , *on leur fabriqua un Veau d'or ; & ils sacrifièrent à l'Idole , en se réjouissant dans l'ouvrage de leurs mains.* Aussi Moïse , voyant , chez le Peuple , cette propension invincible pour des Dieux réalisés , s'en tira-t-il en homme adroit , en imaginant aussi-tôt l'Arche d'alliance. Cette Arche , rendant des oracles , attestoît sans cesse la présence de l'Eternel ; & puisqu'elle offroit aux Israélites un objet matériel à leurs adorations , elle devoit les fixer à jamais. Cette invention eut aussi tout le succès possible ; car l'Ecriture l'appelle , *la gloire d'Israël & la force du Peuple Juif.*

Le spéculateur qui fait une découverte , comme celui qui forme des projets hardis , peuvent bien en avoir la tête exaltée ; mais ils ne parviendront à faire partager leur enthousiasme , qu'autant qu'ils sauront convaincre par des faits constans ou des preuves palpables. S'ils s'en tenoient au raisonnement , ils ne laisseroient que des traces légères dans l'imagination , dont l'empreinte s'effaceroit bientôt. C'est pourquoi les imposteurs , qui ont débité quelques rêveries religieuses , ont toujours eu grand soin de s'appuyer des miracles , dans l'intention de parler plutôt aux yeux qu'à l'esprit. Les actions extraor-

dinaires attachent plus sûrement les regards , & font , en outre , des impressions plus profondes : par elles , on est convaincu jusqu'à ce qu'on cherche à se détromper. D'ailleurs , les peintures qu'on en trace , restent , & servent à rappeler les mêmes idées , à les affermir , à les perpétuer.

Les plus adroits de ces imposteurs , qui ont voulu éterniser leur doctrine , n'ont donc pas manqué d'exposer , à la vue de leurs prosélytes , des souvenirs permanens , pour entretenir leur piété. Ainsi , Mahomet fit déposer , à la Mecque , ses cendres dans un cercueil de fer , qui devint suspendu à une voûte aimentée , afin que ce prodige visible fût à jamais l'objet du culte de ses Croyans. Aussi , leur imposa-t-il l'obligation de visiter ce Sépulcre , une fois dans leur vie ; sachant bien que l'aspect de ce tombeau mystérieux leur imprimerait un respect profond , que rien ne seroit capable d'effacer.

Ce genre de politique n'a même pas échappé aux Conciles : ils ont senti que , pour fomenter le zèle des Fidèles , il falloit exposer à leur vénération quelques représentations visuelles. Ainsi , dans une Religion toute céleste , on ne s'en est pas moins rapproché servilement , comme dans toutes les autres , des foiblesses de l'humanité ; & , en renversant les Temples des Idoles , on a consacré leur culte plus que jamais.

La vénération établie en l'honneur du Sacrement de l'Eucharistie ne peut pas avoir eu d'autre objet ; lorsqu'il est à remarquer qu'on n'en trouve aucune trace , ni dans l'Evangile , ni même dans les actes des Apôtres. C'est donc une institution qu'on ne doit point aux fondateurs du Catholicisme ; c'est donc le fruit , ou de la politique , ou de la superstition , & peut-être de l'une & de l'autre ensemble.

Au surplus , les Pères des Conciles ne s'en sont pas tenus là : ils ont encore décidé que les Reliques & les saintes Images devoient obtenir les respects & les hommages des Chrétiens. On se rappellera long-temps le parti que les Moines ont su tirer de cette opinion. Cependant , les Conciles , prévoyant bien le reproche qu'on seroit dans le cas de leur faire , ont imaginé , pour l'écarter , d'avoir recours à une de ces distinctions d'école , entre le rapport & la réalité. *Il ne faut pas , dit le Concile de Trente , croire qu'il y ait dans ces Images quelques Divinités , ou quelques vertus pour lesquelles on doive leur rendre hommage. Ce seroit faire comme les Payens , qui mettoient toutes leurs espérances dans les Idoles : qu'on se persuade , au contraire , que l'honneur qu'on rend à ces représentations , se réfère aux originaux (1).* Mais , les personnes peu instruites

(1) Session 25.

& toujours superstitieuses seront-elles capables de bien sentir cette distinction ? ne se confondra-t-elle pas dans leur idée , comme elle fut confondue chez les Payens , si éclairés d'ailleurs ? On le demande : quel est le payfan , ou si l'on veut encore , quel sera l'enfant qui ira se prosterner aux pieds d'un Christ , ou d'une statue de la Vierge , & qui ne sera pas , au fond du cœur , un véritable Idolâtre ?

CHAPITRE XXII.

Problème qu'il n'appartient point à l'homme de résoudre.

LES lumières étonnantes qu'ont produit les sciences ; tant de causes physiques découvertes , tant de phénomènes expliqués , ont enhardi l'homme jusqu'à lui permettre d'examiner , d'un œil inquiet & curieux , quelle pouvoit être l'essence de la Divinité. Personifié par l'ignorance , Dieu le fut aussi par le savoir. Quelle que soit l'élévation du génie , il est encore plus près de la terre que du Ciel. C'est par la marche toujours lente des sciences qu'on peut juger combien est lente , aussi , l'action de la pensée ; & , quand une fois l'homme

a pris l'habitude de réfléchir, combien d'erreurs, combien d'écarts. son imagination ne commet-elle pas ? Circonscrit dans la sphère que lui décrivent ses sens, les connoissances qu'il se procure portent toujours la teinte de leur source. L'esprit enfante, & le corps réalise. Telle on voit souvent une écume grossière, qui, malgré la volatilisation qui s'échappe, couvre constamment la surface : ainsi, le physique de l'homme, en dépit de l'activité de son esprit, est toujours ramené aux choses sensibles. Il faut que ses yeux voient, que ses mains touchent, ou du moins que son imagination puisse fixer l'objet dont il veut se former une idée ; & cette opération exige indispensablement que son esprit prête à cet objet une figure quelconque. C'est ainsi qu'on a représenté, aux yeux des Chrétiens, le Père Eternel, sous la figure d'un vieillard ; le Fils, sous l'emblème d'un agneau ; & le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe : & c'est pourquoi tous les peuples de la terre ont été, ou idolâtres, ou antropomorphites. Ce dernier systême prévalut, chaque fois que les lumières acquises ne permirent pas de regarder le Très-Haut comme un être purement matériel ; alors on subdivisa la Divinité, en lui prêtant une substance, tantôt spirituelle, tantôt corporelle ; quelquefois l'une & l'autre ensemble, suivant que le génie des Prêtres crut l'alternative plus

favorable, pour exciter l'enthousiasme des peuples, & ouvrir leur ame à la superstition.

Mais les Religions qui concentrèrent la Divinité dans des animaux redoutables, dans des plantes, dans des idoles, en laissant examiner de trop près la nature de ces Dieux, prêtèrent davantage à l'incrédulité. Un peu plutôt, un peu plus tard, le doute arrive; & l'homme de génie qui reconnoît le mensonge, & qui s'en indigne, se fait un devoir de détromper ses Concitoyens. Ce fut à une époque, où le Paganisme touchoit déjà au discrédit, que Cicéron, pour achever d'anéantir une croyance si indigne de l'homme à tous égards, déchira le voile de tant d'absurdités, en traçant les caractères odieux des vices qu'on avoit déifiés.

Dès lors, à Rome, on étoit rendu au point auquel on arrivera infailliblement dans toutes les Religions, si-tôt que les absurdités & les superstitions auront infecté ce qu'elles peuvent avoir de plus sage & de plus édifiant. Il y avoit une classe d'hommes appelés Esprits forts, quoique tout se réduise, de leur part, à distinguer l'hypocrisie des Prêtres; à n'avoir que de la pitié pour leurs impostures; & à ne pas craindre de les démasquer. Venoit ensuite cette autre classe d'hommes, qui remplissent machinalement ce qu'ils appellent leurs devoirs, en se laissant conduire, ou par l'effet de l'habitude, ou par ce qu'on doit à des

charges qui commandent un certain extérieur. On voyoit aussi cette troupe de Tartufes, qui cherchent, par leurs grimaces, à en imposer aux autres, pour mieux tromper leur confiance ou leur bonne-foi. Enfin, il existoit encore cette portion d'hommes, qui, par pusillanimité ou par ignorance, croient aveuglément tout ce qu'on leur présente, comme étant venu du Ciel, & qui, plus ils y apperçoivent de mystères, plus ils y découvrent de merveilleux. Ce fut donc pour faire mieux connoître les uns, pour obliger les autres de rougir, & arracher tout le monde à l'erreur, que l'Orateur Romain laissa échapper cette faillie lumineuse : *Je ne conçois pas, dit-il, comment un Aruspice peut rencontrer, dans la rue, un autre Aruspice, sans rire.* Chacun fait, aujourd'hui, qu'on en peut dire autant des Prélats & de tous ces gros Bénéficiers. Aussi, un Evêque, il y a quelques années, s'est-il plaint avec amertume, dans un de ses mandemens, *que ce siècle étoit malheureusement trop éclairé.*

Le Paganisme est entièrement disparu, parce que ses Dieux étoient trop matériels; tandis que, malgré la persécution la plus opiniâtre & la plus cruelle, le Judaïsme subsiste encore, & survivra, peut-être, à toutes les Religions de l'univers, étant la seule qui donne de Dieu une idée juste & raisonnable. Chez l'homme, l'ascendant des

deux substances est égal , quoique leurs qualités soient bien différentes. Il ne faut donc pas sacrifier plus à l'une qu'à l'autre ; autrement on fera , ou des visionnaires , ou des brutes , qui deviendront , tôt ou tard , ou des sceptiques , ou des athées.

Les Peuples , qui ont cru être plus sages , en admettant des qualités incompatibles par la réunion des contraires dans les Dieux qu'ils ont adorés , ont enfanté des systèmes , plus durables peut-être , mais dont l'inconséquence n'est pas moins sensible. Quiconque sort de la sphère étroite du vulgaire , est fait pour l'étonner. Dans des siècles de ténèbres , sur-tout , on ne peut concevoir qu'un homme qui annonce tant de supériorité , puisse être un homme ordinaire. Plus il excite l'admiration , plus il paroît prouver qu'il a des intelligences secrètes avec le Ciel ; de-là on conclut qu'il en est émané : & quand il seroit assez sage , assez peu ambitieux , assez grand , pour refuser les honneurs divins pendant sa vie , son tombeau n'en deviendroît pas moins un autel après sa mort. Si la vénération qu'il a inspirée n'y conduisoit pas les peuples sur le champ , ses admirateurs & ses Disciples sauroient bientôt les y attirer par quelques miracles. Tel fut Hercule ; tel fut Confucius ; tel fut Brama ; tel fut Mahomet : & voilà , à peu près , quelle a été l'origine de toutes les Sectes.

La plupart des peuples , n'ayant apperçu la Divinité qu'à la distance du point d'optique , qui ne permet pas de juger des choses telles qu'elles sont , ont cru devoir admettre des Dieux du second ordre , dont ils pouvoient , du moins , se former une idée plus claire , puisque ces Dieux étoient des Conquérans , des Législateurs , des Philosophes , des êtres , enfin , d'une forme & d'une substance connue. Mais c'est en cela positivement que cette opinion étoit absurde. Comment avoir pu confondre , dans la substance humaine , la substance divine ; lorsque c'étoit faire contenir le plus par le moins , & opérer une réelle antipéristase ?

On lit , dans Saint Luc , que Jésus , voulant convaincre ses Disciples de la réalité de sa Résurrection , leur fit remarquer , *qu'il n'étoit point un esprit n'ayant ni chair ni os ; & qu'il mangea , en leur présence , d'un morceau de poisson roti & d'un rayon de miel*. Il résulteroit de ce passage , que la forme qu'il avoit eue comme homme , seroit celle qu'il devoit avoir comme Dieu : & ce système n'est pas admissible. Cette preuve a pu paroître plus satisfaisante à l'ignorance ; mais , avec des lumières , on demeure convaincu qu'une substance purement spirituelle eut été la seule propre à désigner un Dieu dans cette occasion. La raison répugnera toujours à reconnoître une

Divinité chez celui qui ne lui paroît qu'un mortel ordinaire. Quelques aient été la grandeur d'ame & les vertus de ces hommes célèbres , devenus l'objet des adorations ; néanmoins , n'a-t-on pas apperçu chez eux tous les caractères de l'humanité ? la naissance , des passions , des infirmités & la mort. A la vérité , la Foi parle , & dit , que *cette naissance mystérieuse est un effet de la bonté divine , qui a voulu ainsi se mêler parmi les hommes , pour les instruire & les former au bien ; que , si ce Dieu terrestre a souffert , c'étoit pour donner l'exemple de la patience & de la soumission ; qu'enfin , s'il est mort , c'est qu'il falloit bien qu'il reprît dans le Ciel la place qu'il n'avoit pu quitter que momentanément.* Que de telles erreurs soient adoptées ; c'est ce qui n'étonne plus , quand on voit que la crédulité ne prend pas même la peine de vérifier les preuves qu'on rapporte.

En réfléchissant à cette négligence , on découvre qu'elle est l'effet d'un aveuglement difficile à détruire , parce que l'illusion employée est peut-être la plus propre à captiver. D'abord , elle flatte intérieurement la vanité de l'homme , en revêtissant un Dieu de sa même dépouille ; & des Prêtres habiles , qui savoient bien que cette voie de séduction n'étoit pas la moins sûre , ont eu grand soin d'insister sur l'honneur que la Divinité a fait aux hommes , en prenant un corps humain. En

second lieu , une pareille illusion satisfait en même temps les sens & l'esprit : les sens , par la Divinité réalisée, en devenant homme ; l'esprit , par ce même homme qui n'est plus qu'un Dieu. C'est donc pourquoi ce système a fait tant de prosélytes : & ce qu'il y a de singulier , c'est que ces mêmes opinions , à quelques différences près , avoient été reçues à la Chine , & dans le Nouveau-Monde , avant qu'on en eût fait la découverte. D'où il résulte qu'il est des erreurs , comme des vérités , qui ont leur principe dans le cœur de l'homme , & que l'on retrouve même chez des peuples antichthones.

Cependant , du sein de ces préjugés , le génie prend quelquefois l'essor ; il s'élève ; il plane ; il touche aux nues : mais , ne pouvant percer la voûte éthérée , il s'écrie : c'est là pourtant , ce n'est que là , qu'on peut envisager la majesté de l'Etre-Suprême : ce n'est que là , par conséquent , qu'on peut apprendre s'il est un , ou s'il est plusieurs , formant identité par leur indivisibilité : ce n'est que là , qu'on peut connoître sa substance , approfondir ses décrets , & définir tout le système de la création. Que sert donc de faire des efforts pour pénétrer dans ce redoutable sanctuaire , avant que les liens argilleux , qui attachent l'homme à la terre , soient enfin rompus ?

A sa voix , l'indignation s'allume , quand on

songe à cette multitude d'impostures répandues & respectées dans l'univers. Eh quoi ! la Divinité ne sera donc jamais représentée aux humains que sous des traits hideux , ou capables de la déprimer ! Audacieux imposteurs , comment avez-vous osé déterminer la nature de l'Auteur des choses ? & vous , peuples imbéciles , comment avez-vous pu ajouter foi à des superstitions manifestes ? Ils vous ont dit *avoir vu Dieu , l'avoir approché , s'être entretenus avec lui*. Eh ! pourquoi cette prédilection en leur faveur ? sont-ils d'une autre espèce que vous ? — *Mais ils font des miracles* : dites qu'ils n'en font plus. Ce sont des hommes ; vous le savez bien. Vous les avez vu naître & mourir : ils ont eu vos faiblesses : ils ont reçu vos présens : ils ont voulu être vos maîtres. A quel titre auroient-ils donc eu , auprès de la Divinité , un accès que vous n'y avez pas trouvé vous-mêmes ? Songez que ce n'est , ni la thiare , ni le droit de monter à l'autel , qui peuvent donner le privilège d'arriver jusqu'à Dieu. Ces dignités sont l'ouvrage de l'orgueil. Aussi , voyez ce faste dont l'objet est de vous éblouir. Mais Dieu ne commande-t-il pas l'humilité ? On ne lui en impose , ni avec la pourpre , ni avec la moire ; & les plus précieuses recommandations qu'on puisse avoir auprès de lui , sont la simplicité & l'innocence.

Au surplus , si les regards profanes de ces fourbes

se sont jamais fixés sur la face rayonnante de l'Eternel, s'ils ont obtenu la faveur incompréhensible de le contempler en lui-même ; qu'ils vous disent donc quelle est sa substance, sa forme véritable, son éclat & sa grandeur ? Mais ils ne vous l'ont encore montré que sous la figure, ou d'un animal monstrueux, ou d'une idole matérielle, ou d'un homme foible & mortel. Dieu, être abaissé jusqu'à ce point ! Dieu, qui est tout-puissant, auroit été employer des moyens si bas, des métamorphoses si absurdes, pour obtenir des hommages de ses Créatures !

D'ailleurs, c'est toujours sur la Terre qu'on le fait venir, comme s'il étoit aux ordres de ces hypocrites, qui le déshonorent par leur antropathie. Hommes aveugles, ne vous y laissez donc plus tromper. Si l'Eternel eût voulu se communiquer aux habitans de la Terre, c'est au Ciel, qui sert de fondement inébranlable à son trône, qu'on eût vu éclater des prodiges, qui, dans le même instant physique, eussent allésé tout le genre humain. Mais il avoit établi un ordre immuable, & qu'il n'est pas dans son intention de déranger. Les éclipses mêmes, si effrayantes autrefois, parce qu'elles paroissoient des événemens extraordinaires, sont aujourd'hui prévues & calculées, comme étant un suite naturelle de l'harmonie de l'univers. C'est donc seulement par cet

ordre merveilleux que Dieu a voulu se manifester aux hommes ; & , dès qu'on lui prête des anthropologies & des transsubstantiations mystérieuses , c'est une imposture , qui , en servant à à retrécir votre imagination , & à profaner vos respects , devient pour lui le dernier des outrages.

Croyez , croyez qu'il est trop au-dessus de tout ce qui existe , pour pouvoir jamais être défini. Il est plus grand que l'Univers , son ouvrage ; il est plus grand , mille fois plus grand que tout ce qu'on peut imaginer. Voilà , du moins , ce que la saine raison enseigne à qui veut l'entendre. Son être doit être unique , parce que son action est une. Sa substance doit être infinie , parce qu'il embrasse l'éternité. Sa volonté doit être indépendante , & sa puissance absolue. Sa bonté doit être sans bornes ; car il a laissé respirer en paix les indignes qui vous ont floutés & persécutés en son nom. Sa justice doit être intacte , parce qu'il est Dieu. Jamais mortel n'a pu l'envisager , puisqu'on ne peut pas seulement soutenir l'éclat du soleil. Jamais personne n'a pu entendre sa voix , du moment que les seuls éclats du tonnerre rendent l'ame éperdue , & la remplissent de terreur.

A la vérité , de tels effets peuvent faire présumer ce que doit être le Créateur du soleil & le Maître de la foudre , mais non pas ce qu'il est.

Une connoissance aussi étendue est trop au-dessus des facultés humaines. Qui voudra se la procurer, tombera dans l'erreur déjà commise, en donnant une forme déterminée à ce qui n'en a aucune sensible.

N'arrive-t-il pas tous les jours que nos organes nous induisent en erreur, pour les choses mêmes qui sont matérielles ? Aussi l'apomécométrie est-elle la science la plus incertaine. L'œil qui découvre une tour de loin, juge qu'elle est ronde ; mais, à mesure qu'il approche, il reconnoît qu'il a été trompé par la distance ; & que cette tour, au lieu d'avoir la forme qu'elle montrait d'abord, est, au contraire, triangulaire ou quarrée.

Voudra-t-on se convaincre de la présence invisible de la Divinité ? On n'a qu'à suivre l'ordre de la nature. Voudra-t-on entendre sa parole ? On n'a qu'à prêter l'oreille au cri de la conscience. Voudra-t-on avoir une idée de sa substance ? On n'a qu'à songer que celle de l'ame ne peut être définie ; parce que tout ce qui échappe aux sens, n'offre plus aucune prise ; & que, si l'esprit le poursuit encore, il se trouble, il s'égare, il tombe dans le néant, avec l'idée qui fuit devant lui. Qu'on vienne, après cela, vous dire qu'à l'aide de quelques causes surnaturelles, il a été permis d'atteindre cette même idée ; alors répondez avec assurance : C'est un menteur qu'on doit punir, ou c'est un fou qu'il faut renfermer.

C H A P I T R E X X I I I .

De l'impossibilité de définir l'Etre-Suprême, peut-on tirer la conséquence qu'il n'existe pas ?

C'E fut, sans doute, l'insuffisance de l'esprit humain, pour arriver jusqu'à une définition satisfaisante du Créateur, qui enhardit l'homme pervers à imaginer l'Athéisme. Il regarda comme un simple jeu de l'imagination, ce que son entendement ne pouvoit concevoir, sans songer que le voile mystérieux, qui cache à ses regards la vue de l'Eternel, ressemble à ces tissus transparens, qui, par l'effet de la lumière, réfléchissant des ombres mouvantes, avertissent qu'il y a quelqu'un de l'autre côté.

Si l'existence de Dieu ne paroïssoit pas croyable, il seroit sage de la supposer ; si cette existence paroît possible, la raison veut qu'on soit pour l'affirmative ; si cette existence se montre évidente, c'est un crime de la nier.

Il faut croire en Dieu : ont dit aux mortels les Théologiens de toutes les Religions ; mais le malheur est que, par leurs hiéroglyphes & leurs dilemmes, au lieu d'établir cette vérité, ils l'ont obscurcie. Le syllogisme, fruit sauvage

d'une pédantesque érudition , & germiné dans la poussière de l'école , n'est qu'un étalage de mots vuides de sens , d'où jaillit une source de disputes. Dès qu'on ne s'entend pas , on s'échauffe & l'on se querelle : la mauvaise foi survient , secondée par la subtilité ; les sophismes s'entassent ; & les erreurs s'accumulant , elles interceptent la lumière , & finissent par l'éteindre tout-à-fait.

Cependant , la raison n'ajoute pas foi indistinctement à tout ce qu'on peut lui dire. Ce seroit vouloir lui faire pitié que de prétendre que , par une opération chymique , on a converti un morceau de marbre en pain ; & que , dans cette transformation , le marbre & le pain ont néanmoins conservé chacun leur nature particulière. La persuasion peut seule disposer à croire ; mais , pour être persuasif , il faut être apodictique , du moins vis-à-vis de quiconque a du bon sens & des lumières. On peut assurer qu'il a été possible de faire accroire à de bons Payfans qu'on voyoit aux Invalides des Soldats qui avoit des têtes de bois organisées. Qu'on s'amuse donc , si on le croit permis , aux dépens des imbécilles ; mais qu'on ne se glorifie jamais de les avoir induits en erreur.

Une vérité , pour être constante , n'est pas toujours d'une démonstration facile ; & il y en a qu'on sent bien mieux qu'on ne les conçoit. C'est pour

celles-là particulièrement qu'on ne doit point s'écarter d'une explication simple. Joindre de l'ambiguïté à une idée déjà abstraite, c'est vouloir qu'elle ne soit entendue de personne. Pour établir la connoissance de Dieu, il falloit donc la dégager de toute recherche extraordinaire, de toute mixtion hétérogène. On doit croire l'existence de Dieu, non pas parce que chacun l'a défini à sa manière, non pas parce que ses images sont dans le temple, mais à cause que sa puissance est marquée sur tout ce qui existe. Dieu n'étant pas visible autrement, on n'a pu se convaincre de la réalité de son existence, qu'en observant les causes, les rapports, les effets, les conséquences.

Le premier homme, qui aura été capable de réfléchir, aura jeté les yeux autour de lui, & il se sera aperçu qu'il étoit environné d'objets de toute espèce. Avancé la main sur la première chose qui aura frappé ses regards, voilà qu'il observe que cette chose a un caractère de solidité; d'où il doit conclure qu'elle est visible, parce qu'elle a un corps. De cette première opération, il résulte donc la connoissance que toute matière est palpable & visible.

Mais cette même matière offre encore deux autres remarques au spectateur de la nature; c'est qu'elle se divise en matière agissante & en
matière

matière inanimée. On se demande alors d'où peut naître cette différence , & l'on sent aussitôt qu'elle vient de ce que l'une est douée d'une force active , que l'autre n'a pas. Ainsi, l'homme tourne & renverse une pierre , qui , sans cela , resteroit immobile à sa place.

Cette force active fait bientôt découvrir une volonté dirigée par une intention , lesquelles produisent un mouvement simultané ; & par suite , cette intention indique un genre de conception qui lui est proportionné ; puisqu'on remarque que l'intelligence des animaux est bien inférieure à celle l'homme ; le cercle de leurs intentions se réduisant à ce qui peut tendre à la conservation de leur existence.

La réflexion conduisant ainsi à distinguer les propriétés de chaque chose , elle fait connoître que , si l'état naturel de la matière est le repos , celui de l'esprit est une action continuelle ; que par conséquent un corps qui réunissoit les deux substances , devoit être doué d'une activité soutenue , quoique souvent insensible. De-là on a contemplé l'ordre de la nature : on a vu les jours succéder aux nuits ; les saisons se suivre régulièrement ; & l'astronomie a découvert que cette vicissitude alternative des temps étoit l'effet du mouvement des planètes , tournant sur la tangente de leur orbite. Alors devoit-on consi-

dérer ces globes comme des corps organisés ou insensibles ?

Il ne falloit pas une grande profondeur de génie pour se déterminer. En se rappelant les deux qualités, matérielle & spirituelle, & leurs effets, on tenoit le mot de l'énigme. Il étoit constant que la terre appartenoit à la matière, parce qu'elle en avoit l'opacité, la solidité & la visibilité. Mais la terre ne pouvoit pas être du nombre de ces corps, qui réunissent la spiritualité avec la matière ; dès que tout être sensitif, & dont les mouvemens sont spontanés, se déterminant suivant les circonstances, n'a rien de fixe dans sa conduite & dans ses actions. Ainsi, un homme va tantôt à sa droite, tantôt à sa gauche, comme il lui plaît ; mais la terre tourne toujours dans le même sens, & dans la même gradation : ou, du moins, on n'a pas encore vu arriver le soleil par le côté où il se couche.

Les mouvemens réglés & uniformes des astres, indiquent donc des loix constantes auxquelles ils sont assujettis. C'est la marche d'une pendule, qui marque l'heure avec le soleil ; &, quoique cette pendule aille sans qu'on y touche, il n'en est pas moins vrai qu'il a fallu qu'un pouvoir supérieur lui communiquât le mouvement ; car toute matière inanimée ne peut se mouvoir sans l'action d'un autre corps sur elle. Or, la terre

est incontestablement matière inanimée ; la terre est une masse sans palpitation ; la terre n'a point de sens , qui sont les qualités distinctives de la vie. Aussi , la terre ne laisse-t-elle échapper aucun cri de douleur , quand le soc de la charrue lui déchire le sein , ou quand l'avarice va fouiller dans ses entrailles , pour en arracher l'or.

Ces globes qui se meuvent sont évidemment semblables à toute autre portion de la matière non organisée , laquelle , étant au pouvoir de l'homme , est transportée , tournée , arrangée suivant la volonté & le besoin de celui qui la met en œuvre. Mais , si l'homme est le maître de ces portions de matière répandues sur la terre , il y a donc pareillement un Etre Suprême , qui embrasse dans son pouvoir l'ensemble de l'univers , & qui lui communique ce mouvement & cette activité , qu'il ne peut recevoir comme matière morte , que par l'effet d'une cause étrangère.

Qu'on suppose que le mouvement des astres leur vienne par impulsion , par tourbillon , par attraction , par réaction ; qu'importe : il faut toujours en venir à une cause première qui peut seule produire tous ces effets. Jamais rien n'enfanta un atôme ; & , quand les Théologiens ont dit que *Dieu avoit créé le monde de rien* , ils ont

fait un jeu de mots , ou n'ont présenté qu'une idée fausse. C'est comme si l'on comptoit pour rien l'imagination d'Homère , dans la composition de l'Iliade. Il falloit dire que la nature n'avoit été formée d'aucune matière distincte & digérée ; mais que Dieu ayant la faculté de réaliser , le monde étoit sorti du néant.

Par conséquent , de même que tout être animé n'agit que parce qu'il a dans lui un principe de vie qui lui prête le mouvement , & que toute matière non organisée reste immobile jusqu'à ce qu'un autre corps lui transmette ce mouvement ; de même aussi , quand la terre , matière insensible & inanimée , se trouve être en action , c'est qu'elle la reçoit d'une main invisible qui la lui communique par des moyens , qui ne peuvent être connus que de l'ouvrier.

Ouvrez une montre devant un enfant ou un sauvage ; & voyez s'ils mettront jamais le doigt sur le grand ressort , en disant : *Voilà la pièce qui fait mouvoir toutes les autres*. On prend pour exemple une montre , parce qu'elle paroît avoir une parfaite analogie avec l'univers , par l'uniformité de son mouvement , la combinaison de ses pièces , & l'harmonie de l'ensemble. Les astres n'ont-ils pas une influence sensible les uns sur les autres ? Leurs mouvemens ne paroissent-ils pas calculés pour tendre au même point ? Et le cours de chacun

d'eux , en se correspondant dans une proportion inégale , n'atteste-t-il pas une symmétrie mutuellement réfléchie , & parfaitement ordonnée ?

Mais après avoir admiré un chef-d'œuvre dans l'existence de l'univers , on demeure convaincu que ce grand ouvrage ne peut être que l'effet d'une volonté produire par une conception bien profonde , & dirigée par une intention bien sage. Tout ce qui a des règles fixes annonce de l'ordre ; & l'ordre est le principal attribut de la sagesse. De même tout ce qui , malgré la complication du travail , présente un concert parfait , indique le génie. Ainsi l'on saisit les deux premiers caractères de la Divinité : la sagesse & la supériorité du génie.

Quand un raisonnement si simple suffit pour conduire à une démonstration si convainquante , qu'a-t-on besoin , après cela , d'aller chercher d'autres preuves , & de demander : *Mais , si Dieu existe , pourquoi ne s'est-il pas rendu sensible au toucher & à la vue ?* Pourquoi ? C'est lui seul qui peut en instruire. Cette énigme n'est pas l'unique de son espèce. L'univers en existe-t-il moins , parce qu'on ignore comment il existe ? On ne fait pas mieux quelle fin il doit avoir. Mais , quand on voit l'ouvrage , il faut nécessairement supposer l'ouvrier ; son empreinte est dans tout ce qu'on admire : l'azur du ciel qui éblouit , la verdure des

prés qui charme les yeux , ces dignes imposées à la mer , cette association merveilleuse des élémens , qui , opposés l'un à l'autre , sembloient devoir anéantir le mécanisme , ce concours de chaque chose pour produire l'accord du tout : voilà le tableau qu'expose à tous les regards l'Artiste de la nature. N'est-ce pas assez qu'il ait frappé les sens de cette manière , pour attester sa réalité & sa puissance , quoiqu'il soit resté derrière la toile ?

CHAPITRE XXIV.

Sur la Révélation & les Miracles.

SANS doute , le ciel a fait des miracles. Chaque retour de la lumière en est un ; chaque production de la nature en offre sans nombre ; le plus vil des insectes présente un phénomène à l'œil observateur : & tels sont les prodiges seuls dignes d'attester la majesté , la gloire , la puissance du Créateur de l'univers.

Tous les Peuples ont eu leurs Prophètes ; toutes les Religions ont eu leurs miracles. Les mêmes moyens ont été employés par-tout ; les mêmes faits ont paru avérés aux yeux de tout le monde , pour faire reconnoître l'Etre Suprême sous des formes & des points de vue , qui ne se

ressembloient guères. Quelle est la Divinité du Paganisme qui n'a pas eu ses oracles ? Quel est le Manitou des Sauvages, ou la Fétiche des Nègres qui n'ont pas fait leurs prédictions ? Enfin, quel est celui de leurs Profélytes qui n'a pas l'intime persuasion que le ciel lui parle, ou lui a parlé ?

L'inquiétude de l'esprit humain, ne pouvant approfondir l'énigme de son existence, par le secours de sa conception, a cru pouvoir se la faire expliquer par des voies extraordinaires. Cet avenir, si intéressant pour l'ambition, si alarmant pour le crime, si consolant pour la vertu, a occupé tous les êtres pensans : & l'homme, ordinairement si foible dans tout ce qui passe ses facultés, a facilement ajouté foi à ce qu'une imagination, exaltée par les inquiétudes de ce même avenir, a pu lui débiter; ou encore à ce que des imposteurs, enhardis par le desir de dominer & de s'enrichir, ont cherché à lui faire croire. Voilà la source de tous les miracles, voilà la cause de cette crédulité qui pénétra de vénération & de crainte les fiers Romains, chaque fois qu'ils virent leurs augures saisis d'une sainte horreur : crédulité qui ne permet pas au Turc de lever les yeux dans sa Mosquée; crédulité qui fait un devoir au Caraïte de croire littéralement tout ce qui est écrit dans la Bible.

Si Dieu, après avoir parlé aux yeux par le spectacle de la nature, à l'esprit par le jugement

dont il l'a doué , à la conscience par la voix perçante du remords , avoit cru devoir se manifester encore plus particulièrement aux hommes , c'est aux lumières de la raison qu'il faut en appeller , pour apprendre quels auroient dû être ses moyens. L'Auteur de tant de grandes choses sera-t-il supposé avoir pu y déroger quelquefois ? Seroit-il parfait , s'il tomboit dans l'avalissement ? Seroit-il Dieu , s'il n'étoit pas parfait ? Mais il n'y a rien de bas dans tout ce qui émane d'un tel principe. Sans doute , la Providence est sublime , quand , après avoir créé la fourmie , elle veille à sa conservation , & pourvoit à sa subsistance. Mais Dieu n'est plus Dieu , quand il semble n'être apparu aux hommes que pour multiplier leurs erreurs , les asservir à de nouveaux préjugés , livrer leur ame à des tranfes continuelles , & condamner , pour des scrupules vains , ou des crimes factices , des millions d'êtres à une éternité de tourmens.

Au surplus , quels sont les hommes qui ont eu ces révélations ? ont-elles été communes à des peuples entiers ? Non : quelques individus seulement , fuyant avec soin les lieux qui les avoient vu naître , sont venus dans des contrées où on ne les connoissoit point , & ont dit : *Ecoutez ; car c'est la parole de Dieu que vous allez entendre : il s'est montré visiblement , ou il a apparu en songe ; & gardez-vous d'en douter : ce seroit de tous les for-*

faits celui que le Ciel vous pardonneroit le moins.

Qu'il est facile d'en imposer , quand on commence par faire une loi de la crédulité à ceux que l'on veut convaincre ! Hommes prédestinés, vous avez vu l'Ette-Suprême : vous avez rêvé de lui : vous le sentez en vous. Hé bien , que vous a-t-il dit : que vous inspire-t-il ce Dieu de justice & de bienfaisance ? Mais quoi ! Moïse ne sort souvent de converser avec l'Eternel , que pour faire égorger ses propres Concitoyens : Mahomet n'élève la voix , en son nom , que pour commander la vengeance : l'Eglise Romaine ne le représente que comme un Dieu jaloux & colère , qui abhorre plus des trois quarts du genre humain , & qui n'en est pas moins terrible pour tout le reste. Ah ! ce ne sont pas là les caractères du Dieu que la raison fait réaliser. Celui-ci ne peut connoître , ni la partialité , ni la haine : il est juste , mais il n'est pas barbare. Sa bonté doit être infinie , comme sa puissance : autrement il seroit le centre de toutes les horreurs du pouvoir arbitraire. De pareilles révélations ont donc été l'effet du délire & du mensonge , & ses inspirés sont autant de blasphémateurs.

Voyez aussi quelle impression durable ils ont su faire ? Chaque jour affoiblit le préjugé , & , tôt ou tard , l'illusion est détruite. Ce n'est pas à ce caractère de dépérissement que l'on recon-

noîtra jamais l'ouvrage du Créateur. Ce que sa main forme a une existence plus solide. Ce sont les opinions des mortels qui passent & s'oublient avec eux. Mais, ce que Dieu plaça lui-même dans le cœur de l'homme, la bonne-foi, la bien-faisance & la candeur ont triomphé du temps & de la perversité; &, malgré les excès du désordre, la vertu a toujours son prix.

Cependant il y a des miracles. — Qui les a faits? — Des hommes. — Qui les a vus? — Quelques personnes du peuple, simples & crédules. — Qui en a donné les détails? — Ceux-mêmes qui les ont opérés. — De quelle nature étoient-ils? La plupart n'approchent pas de l'art magique de nos Physiciens. D'ailleurs, les enchanteurs de Pharaon n'imitèrent-ils pas les miracles de Moïse: un faux Prophète n'a-t-il pas su tromper le Prophète que Dieu avoit envoyé au Roi Jéroboam: enfin, les Disciples de Jésus n'ont-ils pas trouvé un homme qui n'étoit pas des leurs, & qui, néanmoins, chassoit les Démons (1)? Dira-t-on qu'il doit être suffisant que ceux qui ont vu ces miracles y aient ajouté foi, pour qu'on ne puisse pas les révoquer en doute? Quoi! parce qu'il s'est trouvé des gens crédules, il s'en suivroit qu'on dût l'être comme eux! Il n'y a point de rêveries que la superstition ne puisse réaliser aux yeux même

(1) *Saint Luc, chapitre 9.*

d'un homme d'esprit. Quel est celui qui ne regarde pas aujourd'hui, comme autant de fables, tous les Dieux de la Mythologie ? cependant écoutez Horace :

*Bacchum in remotis carmina rupibus
Vidi docentem (CREDITE POSTERI),
Nymphasque discentes, & aures
Capripedum Satyrorum acutas.
Evoe ! recenti mens trepidat metu,
Plenoque Bacchi pectore turbidum
Lætatur.... (1)*

Mais, si l'on rejette les révélations, les songes & les apparitions, du moins doit-on admettre les faits qui entrent dans le cours des évènements éprouvés par les Nations ; ou bien il faudroit jeter au feu tous les Historiens, pour ne plus croire à rien de ce qu'ils ont dit de l'antiquité. Or, il est écrit que la mer s'est retirée pour laisser passer Moïse & les Israélites ; & qu'ils ont vu cette mer engloutir, sous ses flots, les Egyptiens qui les poursuivoient. Combien y a-t-il d'Ecrivains qui rendent compte de ce fait ? Un seul : & l'axiome de Droit porte : *Testis unus, testis nullus*. Au surplus, cet évènement n'est que l'effet naturel du flux & du reflux des eaux de l'Océan.

Cependant, quand Dieu, sur le mont Sinaï, remit à Moïse les Tables de la Loi, l'air étoit

(1) Livre II, Ode 19.

tout en feu , & la foudre tomboit en éclats. — Mais est-ce la seule fois que le tonnerre se soit fait entendre ? l'adresse a été d'avoir bien su choisir son moment. — On sait que le Soleil s'est arrêté à la voix de Josué , pour permettre de compléter une vengeance. — Le Soleil s'arrêter , pour servir les passions sanguinaires des hommes ! Si la puissance du Seigneur se fût manifestée dans cette occasion , c'est plutôt la nuit qui se fût hâtée d'arriver , pour suspendre un horrible massacre. — Quel homme que ce Samson avec sa force miraculeuse ! — Quel homme , aussi , que ce Milon de Crotone , qui , quoiqu'il ne fût pas inspiré de Dieu , portoit un bœuf , sur ses épaules , l'espace d'une lieue , l'assommoit d'un coup de poing , & le dévorait en un jour.

Il y a beaucoup de Diables chassés dans l'Evangile ; mais , quoique Satan s'introduise autant que jamais dans le cœur des hommes , on ne connoît plus de Démoniaques ni d'esprits immondes ; & les exorcismes sont tombés dans l'oubli. Jésus n'a fait aucun prodige dans le Ciel ; cependant les Pharisiens lui avoient annoncé que c'étoit la voie la plus sûre pour attester sa puissance. Pourquoi , d'ailleurs , n'a-t-il pu opérer aucun miracle dans son pays , ce qui fut cause qu'il n'y trouva que des incrédules ? (1) *Cependant , à sa mort , le*

(1) *Saint Marc , chapitre 6.*

Soleil s'éclipsa ; la terre trembla ; le voile du Temple fut déchiré ; les pierres se fendirent ; les morts ressuscitèrent. — Et tous les Juifs , sans en excepter un seul , ne se convertirent pas sur le champ ! voilà ce qui rend le miracle incroyable.

Assurément , l'incrédulité est aujourd'hui à son comble. Néanmoins , que quelqu'un fasse insérer dans les papiers publics , qu'à jour indiqué il se rendra sur la montagne de Montmartre , & que là , commandant à la Seine de quitter son lit , pour venir élever ses eaux jusqu'à lui , elles prendront ensuite leur cours , soit à droite , soit à gauche , suivant l'ordre qu'il leur donnera. Chacun ne manquera pas de regarder cette annonce comme un trait de folie. Mais , si , avant le jour marqué , la Police ne met point à l'ombre l'homme à miracle , il ne se trouvera pas seul au rendez-vous ; & les désœuvrés iront en foule , ne fût-ce que pour tuer un temps qui les affomme par une promenade de convention.

Cependant , supposera-t-on que le Prophète moderne pût remplir sa promesse ; que , non content de cela , il eût le pouvoir de confondre l'univers , en ordonnant au Soleil & à la Lune de se combattre & de disparaître alternativement ; en faisant entendre les éclats de la foudre , sans qu'on apperçût de nuages au ciel ; en commu-

niquant à la terre de violentes secousses ; pour
 que , s'entr'ouvrant , elle vomît des flammes de
 toutes parts ; en évoquant les ombres des morts ,
 qui , sortant de leurs tombeaux , se leveroient à
 côté des vivans , si toutefois on pouvoit donner ce
 nom à ceux qui jouiroient d'un spectacle aussi
 terrible ? Alors que deviendriez-vous , Riches de
 la terre , qui ne daignez pas jeter un regard de
 pitié sur l'indigence , ou qui ne prodiguez quel-
 ques bienfaits que par ostentation ? que devien-
 driez-vous , Prélats sensuels , qui faites servir à
 vos passions des revenus qui n'étoient destinés ,
 dans le principe , qu'au soulagement des mal-
 heureux ? que deviendriez-vous , Voluptueux du
 siècle , qui consommez vos jours en plaisirs frivoles ,
 sans pouvoir vous glorifier d'une seule bonne
 action ? que deviendriez-vous , Libertins sans prin-
 cipes , dont la principale étude est de corrompre l'in-
 nocence ? que deviendriez-vous , Hypocrites , quand
 votre masque ne pourroit plus vous servir qu'à
 vous accuser ? que deviendriez-vous , Hommes
 de mauvaise foi , qui trahissez tous les sermens ,
 & qui ne savez faire que des dupes ? quels cris
 de désespoir ! quels frémissemens de tous côtés !
 que de promesses à ce Dieu que vous osez mé-
 connoître ! O Paris , Paris ! toi , qui renferme ,
 dans ton enceinte , toutes les injustices & tous
 les vices ; Paris , qu'une longue habitude d'im-

piété & de corruption a si fort endurci dans le crime ; si , pourtant , l'Etre-Suprême te donnoit jamais de pareilles marques de sa puissance & de son indignation , un instant , oui , un seul instant suffiroit pour te régénérer.

Mais , il faut des faits devant lesquels toute incrédulité doit disparaître ; & ces faits-là doivent être constans pour tout l'univers. Ainsi , le globe entier a dû être ébranlé , si c'est par le renversement de la nature que Dieu a voulu faire reconnoître son empire aux mortels : tous les peuples ont dû être témoins des mêmes prodiges : il a dû se faire entendre à tous également : il y auroit eu de l'injustice à se manifester aux uns , sans se communiquer aux autres ; ils sont tous l'ouvrage de ses mains ; ils doivent tous lui être également précieux. Cependant , les Annales de toutes les Nations parlent-elles de ces tremblemens de terre , de ces éclipses de Soleil , de ces sépulcres ouverts , & de tant d'autres miracles ? Sans doute , elles en font mention ; mais avec cette différence , que chaque peuple attribue ces événemens extraordinaires à des Divinités particulières ; ce qui atteste que , dans toutes les contrées de la terre , l'homme a constamment été dupe de sa simplicité & de sa crédulité.

Moïse a opéré des prodiges : mais qu'on se reporte au temps où vivoit ce Législateur , & qu'on

songe qu'il n'y a rien de plus aisé à faire que des miracles , dans des siècles d'ignorance. L'homme borné trouve aisément du merveilleux par-tout ; & le bon Israélite , au moment où il venoit de secouer le joug de la servitude , ne pouvoit avoir qu'une ame abattue & une imagination rétrécie , à l'exemple de tous les peuples esclaves.

Après Moïse , il est venu d'autres Prophètes dont les prédictions ont été accomplies. On le dit ; mais l'a-t-on prouvé ? Les prophéties sont , comme les oracles , des sentences pleines d'obscurité & de doubles sens ; ce qui les rendoit aussi incertaines qu'inexplicables , & ce qui permettoit , en même temps , de les interpréter comme on vouloit & de les appliquer à tout événement ; de sorte que l'amphibologie a formé tout l'art de la divination , dans les cultes les plus sages , comme dans ceux les plus absurdes. Aussi , les Payens ont-ils vu également s'accomplir les oracles de leurs Augures ; & l'on fait quel a été le crédit de la Sibylle de Cumes.

Que d'ambiguïté , que de contradictions même dans les prédictions qui ont paru avoir quelques rapports avec la naissance du Messie. Quoiqu'elles eussent annoncé que le Christ seroit de la Race de David , néanmoins on a mis , au rang de ces mêmes prophéties , le passage des Psaumes où ce Roi s'écrie : *Le Seigneur dit à mon Seigneur ;*
asséyez-

assez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied. Mais, comme l'a fort bien observé Jésus aux Pharisiens, *si David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils ?* A cela on peut ajouter : s'il n'est pas son Descendant, que deviennent toutes les autres prédictions ? Ici, les Théologiens vont répondre avec Jésus, *que c'est, en esprit, que David a regardé le Christ comme son Seigneur, quoiqu'humainement parlant il fût son fils.* Quelque subtile que soit cette réponse, elle ne s'accorde pas plus avec les prophéties qu'avec les faits posés par les Evangélistes. Ceux-ci, pour se rapprocher des paroles du Prophète Roi, veulent que la Conception de Marie soit uniquement l'œuvre du Saint-Esprit : & c'est ce qui résulte de l'épisode de la Salutation Angélique. Mais en partant de là, il s'ensuivroit que Jésus ne seroit pas réellement né, selon la chair, du sang de David, puisque Joseph, loin d'avoir eu part à sa procréation, ne se trouveroit plus qu'un simple père putatif : & alors tout se réduiroit à de futiles jeux de mots. On le demande : est-ce de cette manière que s'annonce la vérité, toujours si simple & si claire dans ses expressions ? & quel autre langage que celui-là Dieu auroit-il pu prendre, si jamais il eût voulu faire entendre sa voix aux humains ? Il y a différens passages dans les Psaumes, qu'on a

adaptés au Messie , & qui peuvent également s'appliquer à David lui-même , ou à tous pécheurs comme lui. On en peut juger par cet endroit : *Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation , parce que vous m'avez formé un corps : ainsi ayant rejeté tout sacrifice pour l'expiation de mon péché , alors je vous ai dit me voici , je viens : car il est écrit au commencement de la Loi , que je dois faire votre volonté* (1). Il faut être bien enieux de trouver des prophéties , pour en distinguer une dans ces paroles , par lesquelles David exprime simplement que le sang des victimes ne peut blanchir l'homme coupable aux yeux d'un Dieu irrité. Il est certain qu'on ne doit plus alors avoir l'espérance de l'appaiser , que par la pénitence ; & c'est pourquoi David ajoute : *Je me suis soumis à cette loi du fond de mon cœur*. Mais on vouloit , à toute force , pouvoir justifier par des prophéties la nécessité d'un déicide.

En effet , le plus grand de tous les prodiges & le plus inconcevable , sans doute , c'est la mort d'un Dieu pour les péchés des hommes. Presque toutes les Nations ont admis des émanations de l'Etre-Suprême ; mais aucun culte , quelque absurde qu'il ait été , n'a établi que l'Auteur des choses se soit livré aux insultes & à la fureur de ses propres créatures , pour les sauver. Naturelle-

1) *Pseaume 39.*

ment un tel déicide semblera toujours plutôt propre à charger l'espèce humaine d'un attentat impardonnable , que propitiatoire pour servir à la justifier de ses crimes.

Il étoit écrit , il est vrai , que le Christ devoit souffrir , à l'exemple vraisemblablement de tous les Prophètes , & même de tous les hommes qui ont osé élever la voix , pour éclairer leurs semblables , & les faire rougir de leurs excès. Mais ce sont positivement ces prédictions qui confirment , que ceux qui les ont faites n'ont jamais regardé le Messie comme devant être la Divinité personifiée. Comment , l'Eternel , qui n'auroit eu qu'un fils unique , l'auroit sacrifié ; & pour qui ? pour des êtres pervers , qui ne devoient attendre de sa justice que des effets de colère : comment , ce fils , Dieu lui-même , & aussi puissant que son Père , auroit pu consentir à venir essuyer des outrages , & souffrir une mort violente parmi les hommes : comment , un Dieu , dont l'autorité est sans bornes , se seroit trouvé contraint de prendre un corps pour se faire crucifier , afin de racheter les péchés du genre humain ! Ce système ne pourra jamais prendre , aux yeux de la raison , l'empreinte d'un véritable décret de la Providence : il est contraire à la puissance , à la majesté & à la justice de Dieu. On dit que la méchanceté des humains , du temps de Noé , avoit déterminé l'Eternel à

noyer toute cette race impure : & , quand ensuite la nouvelle génération renchérit sur les crimes de la précédente , c'est pour celle-là qu'il devient homme , dans l'intention de mourir pour elle ! En vérité , l'inconséquence saute aux yeux.

Cependant, n'y a-t-il pas quelque chose de sublime dans la conduite & la mort de Jésus-Christ ? quelle patience , quelle grandeur d'ame ! En souffrant les plus-horribles tortures , il prie même pour ses Bourreaux ; cette générosité n'est pas d'un homme : mais aussi cette fin n'est pas d'un Dieu ; elle répugne à la raison. Un Dieu mourir , & mourir par les mains de sa créature : un Dieu , par conséquent , soumis à ce que lui-même a formé ! c'est ce que jamais tout homme sensé ne pourra admettre : & le grand Lama s'approcha bien plus de la vraisemblance , quand , pour se faire croire immortel , il commença par se rendre invisible.

Jésus n'est mort que pour ressusciter ; & , sortant glorieux du tombeau , il ne pouvoit pas mieux manifester sa puissance & attester sa mission. Mais, après sa Résurrection , s'est-il montré aux yeux de tout Israël ? non , sans doute. Ses Apôtres seuls disent l'avoir vu ; & les miracles qui ont accompagné cette Résurrection ne sont attestés que par eux. Cependant les faits étoient de nature à fournir d'autres lettres de créance. Par quel hasard ,

aucun de ces Gardes qui en furent les témoins ; & chez lesquels ils produisirent un si grand effroi , n'ont-ils pas publié ce qu'ils avoient vu ? C'est qu'on leur avoit donné de l'argent , pour dire que les Disciples de Jésus étoient venus , la nuit , & qu'ils avoient dérobé son corps , tandis que ces Gardes dormoient (1). Voilà le plus important de tous les faits : car il faut un miracle , & non pas un enlèvement. Cependant , que résulte-t-il de l'exposé de l'Evangéliste ? qu'on tenoit pour constant , en Judée , que les Apôtres-avoient , pendant la nuit , enlevé le corps de Jésus : & ce sont les spectateurs de ce qui se passoit , qui les en ont accusé. Les Disciples ont-ils prouvé , à leur tour , que ce reproche étoit une calomnie ? On ne se blanchit pas d'une imputation , en accusant ses délateurs ; & la récrimination est toujours mal vue. Les Apôtres prétendent que les Gardes ont été corrompus. Il falloit le prouver ; & certainement ce qu'ils alléguent ne les conduit pas à cette démonstration. Il est trop impossible de retirer un cadavre d'un sépulchre fermé , sans réveiller ceux qui le gardent , pour que les Princes des Prêtres & les Sénateurs eussent pu se servir d'une tournure aussi gauche. La Fontaine , dans son conte de la Matrone d'Ephèse , a bien senti la nécessité d'écarter la sentinelle , quoiqu'il n'y eût qu'une corde à cou-

(1) *Saint Matthieu , chapitre 28.*

per. Il auroit donc été plus simple , & en même temps sans réplique , de faire débiter : que les Disciples étant venus , à main armée , enlever le corps de Jésus , ils avoient dispersé les Gardes de son tombeau. Mais toute accusation invraisemblable est inadmissible. Ainsi , quelle est maintenant la conséquence à tirer ? que , si les Juifs ne paroissent pas coupables de calomnie , les Apôtres deviennent fortement suspects d'enlèvement : & quand ce sont leurs contemporains , contre lesquels ils n'ont rien prouvé , qui donnent une explication si naturelle du sépulcre ouvert & trouvé vuide , le miracle de la Résurrection en souffre beaucoup.

Il y a des traits , dans la conduite de Jésus , qui le font sortir de la classe commune ; mais aussi , il y a loin d'un homme , quelque supérieur qu'il soit , à l'idée qu'on doit se former de l'Etre-Suprême : il y a loin de la vie & de la mort d'un juste , à la hauteur inaccessible , à la perfection indéfinie , & à l'immortalité inaltérable d'un Dieu.

Jésus avoit prédit sa Passion : elle étoit inévitable ; & le fils de Marie suivoit une route qui ne pouvoit manquer de le conduire au supplice. Il est mort , non pas en qualité de Prophète , mais comme un perturbateur du repos public , à cause des attroupemens qu'il occasionnoit , & du titre qu'il s'étoit donné de Roi des Juifs : il n'y a pas à en douter , d'après même ce qui est écrit dans

l'Evangile. Comment parloit-on de lui dans le public ? *Les uns disoient , c'est un homme de bien ; & les autres , nullement , puisqu'il séduit le peuple* (1). D'ailleurs , on n'ignoroit pas que ce peuple avoit voulu l'enlever , *pour le faire Roi* (2). Aussi , de quoi accuse-t-on Jésus devant Pilate ? *Nous l'avons trouvé , dirent les Juifs , qui pervertissoit notre Nation , & qui empêchoit de payer le tribut à César , se disant même le Christ , le Roi* (3). Enfin , ce fut pour annoncer à tout le monde qu'il étoit crucifié comme séditionnaire , qu'on écrivit , au-dessus de sa tête : *c'est Jésus , le Roi des Juifs*. Il n'y avoit donc , dans cette mort , qu'une cause très-ordinaire , & qui s'éloigne autant du mystère de la Rédemption , que de la nécessité de ce mystère. La peine de mort étoit prononcée contre tout Chef de Secte , comme elle l'est encore contre tous ceux qui causent quelques émeutes populaires. Jésus ne fut pas le premier , ni le dernier , parmi les Juifs , à qui ce titre coûta la vie. Quand le Conseil jugea S. Pierre & les autres Apôtres , un Docteur de la Loi , appelé Gamaliel , se leva , & dit : « Il n'y a pas bien long-temps » qu'il parut un certain Théodas , qui vouloit » passer pour un homme extraordinaire : il y eut » environ quatre cents personnes qui s'attachèrent

(1) *Saint Jean , chap. 7.* (2) *Ibidem , chap. 6.*

(3) *Saint Luc , chap. 23.*

» à lui ; *mais il fut mis à mort*, & ceux qui
 » l'avoient suivi furent dispersés & réduits à
 » rien ».

» Après lui , s'éleva un Judas , le Galiléen ,
 » du temps du dénombrement , & il se fit
 » suivre de beaucoup de gens ; *mais il périt*
 » *aussi*, & tous ceux qui l'avoient suivi , furent
 » dissipés ». (1) Ces exemples , que Jésus ne
 pouvoit ignorer , avoient dû l'avertir que le même
 sort l'attendoit au premier jour ; & il en étoit
 tellement certain , que Saint Jean dit que , dès
 les commencemens , Jésus se bernoit à parcourir la
 Galilée , ne voulant point aller à Jérusalem ; *parce*
que les Juifs cherchoient déjà à le faire mourir (2).
 Au surplus , un seul endroit de l'Evangile , est
 suffisant peut-être , pour permettre d'apprécier à
 leur juste valeur tous les prodiges qui s'y trouvent.
En vérité , en vérité, (c'est Jésus qui parle à ses
 Disciples) , *je vous le dis : vous me cherchez ,*
non pas à cause que vous m'avez vu faire des
miracles , mais parce que vous avez eu du pain
à manger , & que vous avez été rassasiés (3). Aussi,
 l'Evangile nous apprend-il que les Apôtres , qui
 voyoient de si près tous ces miracles , qui même
 en opéroient au nom de leur Maître , ont douté
 jusqu'au dernier moment ?

(1) *Actes des Apôtres , chapitre 5.* (2) *Ibidem ,*
chapitre 7. (3) *Saint Jean , chap. 6.*

Il est vrai que l'Evangile a triomphé ; mais ce n'est pas chez les Juifs qui l'ont constamment rejeté. C'est du propre aveu de Saint Paul ; chez *des Nations sans intelligence* ; chez les Gentils , qui , dès - lors , revenus en partie des erreurs du Paganisme , ne pouvoient manquer d'adopter un culte , qui l'emportoit infiniment sur celui des Idoles. C'étoit , d'ailleurs , à une époque , où on ne l'avoit pas encore surchargé de ces dogmes abstraits , qui en ont fait depuis un tissu d'absurdités. Néanmoins , dans ces premiers instans , combien n'a - t - il pas fallu de soins , de sollicitations , d'efforts & de temps , pour faire entièrement désertter les autels des faux Dieux ? Y a - t - il une seule épître de Saint Paul , dans laquelle cet Apôtre ne se plaigne pas de l'endurcissement & du peu de foi de ses Néophytes ?

Au surplus , il est devenu aujourd'hui plus difficile que jamais d'expliquer comment a été réprouvé ce Peuple , que l'Eternel s'étoit choisi , avec promesse de ne point l'abandonner. Vainement a - t - on eu recours aux Prophéties pour justifier cette émigration de la foi. Il suffit de connoître ces prédictions , pour s'appercevoir de l'erreur dans laquelle on est tombé ; puisque , par la suite des événemens , elles sont devenues d'une exécution impossible. Voici ce que Saint Paul a écrit aux Romains sur ce sujet. « L'aveuglement ;

» tombé sur une partie d'Israël , ne doit durer que
 » jusqu'à ce que tous les Genils soient entrés
 » dans l'Eglise : & après cela , tout Israël sera
 » sauvé, selon qu'il est écrit : *Il viendra de Sion un*
 » *Libérateur qui bannira l'impiété de Jacob* ». (1)

Mais c'est positivement ce Libérateur de Sion qui en est devenu le destructeur , sans espérance de pouvoir jamais la relever.

Quoi qu'il en soit , l'Evangile avec ses miracles avoit aussi ses prédictions particulières. Ont-elles été accomplies ? A-t-on vu sur-tout se réaliser celles qui , devant l'être à la face de toute la terre , ne pouvoient plus laisser de doute sur la mission de Jésus-Christ ? Selon Saint Marc , plusieurs miracles devoient accompagner ceux qui croiroient ; & Jésus avoit promis : *qu'ils chasseroient les Démons en son nom ; qu'ils parleroient de nouvelles langues ; qu'ils feroient mourir les serpens , & que , s'ils buvoient quelque breuvage mortel , il ne leur feroit point de mal ; qu'enfin ils imposeroient les mains aux malades , & que ces malades seroient guéris* (2). Cependant , il y a encore des gens qui croient de bonne foi ; & , néanmoins , on ne voit plus personne faire des miracles.

Long - temps la fin du monde , quoique l'in-

(1) Chapitre 11. (2) Chapitre 16.

vention n'en fût pas due à l'Evangile , mais aux prédictions de la Sibylle , a jetté le plus grand effroi dans les esprits , parce que Jésus - Christ l'avoit annoncée prochaine. Les premières années de grace ont donc fait tourner bien des têtes ; mais les délais ont peu à peu ramené la tranquillité ; & aujourd'hui l'on y songe à peine. En effet , d'après l'Evangile , il est constant que le jour prédit est passé. Qu'on se rappelle comment Jésus s'est exprimé à cette occasion. Saint Matthieu le fait parler ainsi , lors de la première mission des Apôtres : *Je vous le dis en vérité , vous n'aurez pas achevé de parcourir toutes les villes d'Israël , que le Fils de l'Homme reviendra* (1). Et depuis encore : *Je vous dis , en vérité , que la génération présente ne passera point , sans que toutes ces choses n'arrivent* (2). Saint Marc va plus loin : *Je vous dis , en vérité , qu'il y en a quelques-uns de ceux qui sont ici , qui ne mourront point , qu'ils ne voyent arriver le règne de Dieu dans sa puissance* (3) ; & *que cette génération ne passera point , que toutes ces choses ne soient accomplies* (4). Saint Luc répète à-peu-près les mêmes paroles : *Je vous dis , en vérité , que cette génération-ci ne finira point , que toutes ces choses ne soient opérées* (5). Saint Paul

(1) Chapitre 10. (2) Chapitre 24. (3) Chapitre 8.

(4) Chapitre 13. (5) Chapitre 9.

écrit aux Hébreux : *que Jésus-Christ, au lieu de venir plusieurs fois depuis la Création du Monde, n'a paru qu'une fois vers la fin des siècles* (1). Enfin, on lit, dans l'Apocalypse de Saint Jean : *Parce que vous avez gardé la pénitence ordonnée par ma parole, je vous garderai aussi de l'heure de la persécution qui doit arriver bientôt par tout le monde* (2); *car le temps est proche* (3), & *certainement je viens bientôt* (4). Voilà qui est positif : & quand l'accomplissement de ces prophéties est encore à s'effectuer, elles tombent bien bas dans l'esprit des personnes sensées.

Il ne manque pas de miracles dans les actes des Apôtres ; & il auroit été fort extraordinaire que ceux qui devoient avoir la puissance de faire mouvoir les montagnes, n'eussent pas essayé de faire des prodiges. Mais qu'on en suive le fil pour mieux les apprécier.

La descente du Saint-Esprit donne aux Apôtres le don des langues. Lors de son Ascension, Jésus leur avoit commandé *d'aller par tout le monde prêcher l'Evangile à tous les hommes*. On croiroit que c'est pour parcourir aussi-tôt toutes les régions de l'univers, qu'ils se trouvent savoir l'idiôme *des Parthes, des Mèdes, des Elamites, des Habitans*

(1) Chapitre 11. (2) Chapitre 3. (3) Chapitre 23.
(4) Ibidem.

de la Mésopotamie , de la Judée , de la Cappadoce , du Pont , de l'Asie , de la Phrygie , de la Pamphilie , de l'Egypte , de la partie de la Libye , circonvoisine de Cyrène , des Latins , des Crétois & des Arabes (1). Point du tout ; ils restèrent à Jérusalem , jusqu'à ce qu'on en chassât le plus grand nombre , qui encore *ne sortit pas de la Judée & du Pays de Samarie (2).* D'ailleurs , on assure qu'il y avoit alors à Jérusalem des Peuples de toutes les Contrées de l'univers : il faudroit , au moins , que ce fait fût attesté par l'Histoire , qui n'en dit rien , & qui n'en peut rien dire ; car Rome , la Capitale du monde , ne réunissoit peut-être pas , dans son enceinte , autant d'exotiques , que les actes des Apôtres viennent d'en annoncer à Jérusalem. Au surplus , ce miracle , quelque étonnant qu'il paroisse , & quoiqu'il fût accompagné d'un grand bruit qui se fit entendre du ciel , ne produisit pas cependant un effet égal sur tous les esprits ; puisqu'il se trouva plusieurs personnes qui s'en moquèrent , & qui disoient , en parlant des inspirés : *Ces gens-là sont pleins de vin (3).* Il reste encore une observation qui est décisive , pour faire rejeter ce miracle. C'est que , dans la supposition que les Apôtres eussent eu le don des langues ,

(1) *Actes des Apôtres , chapitre 2.* (2) *Chapitre 8.*

(3) *Chapitre 2.*

il alloit de suite qu'ils écrivissent l'Evangile dans toutes ces langues, autant pour attester la vérité du miracle, que pour prévenir les dangers de la traduction. Cependant l'original a été écrit en Hébreu seulement, & l'on n'en connoît même qu'une version approuvée, qui est la Vulgate. Enfin, quel étoit véritablement ce don des langues? Un baragouinage, que ne comprenoit même pas ceux qui le proféroient. C'est ce que Saint Paul a attesté, quand il a écrit aux Corinthiens : *que celui qui parle une langue inconnue, demande à Dieu la faculté d'entendre ce qu'il dit* (1).

Saint Pierre a guéri un boiteux (2). Mais, par l'intercession de Saint Paris, naguères on en a fait autant. On peut même se rappeler qu'un Chirurgien, qui suivoit ce cours d'expériences, ayant tenu un journal de la progression de la jambe la plus courte du boiteux, avertit, au bout de quinze jours, que cette jambe devoit alors se trouver plus longue que l'autre de plusieurs lignes : peu s'en fallut que l'observateur ne fût mis en pièces; tant il est vrai que les recherches trop exactes ne conviennent pas aux faiseurs de prodiges.

Quand on pèse avec impartialité les circonstances du miracle d'Ananias & de Saphira son épouse, on ne peut écarter les soupçons qui naissent en foule

(1) Chapitre 14. (2) Chapitre 3.

contre Saint Pierre. Il s'agissoit d'une affaire d'argent : & l'argent corrompt les hommes. Quoi ! le ciel punit de mort ces deux époux , lorsqu'après avoir vendu leurs biens , ils apportoit la moitié du prix aux pieds des Apôtres ! Depuis quand donc de tels sacrifices seroient-ils devenus des attentats ? C'est qu'Ananias & Saphira *avoient menti au Saint - Esprit*. Dites plutôt que les Apôtres , ayant imaginé d'établir la communauté de biens parmi les nouveaux Prosélytes , de semblables restrictions auroient trop contrarié le succès de cette Institution , pour qu'ils n'en fissent pas dès le commencement , un exemple terrible. On est confirmé dans cette idée , quand on voit introduire , devant Saint Pierre , Ananias seul , pour mourir à ses pieds , & être inhumé aussi-tôt ; & conduire ensuite Saphira , encore en présence de Saint Pierre , où elle éprouve le même sort que son époux (1). Tant que les loix seront en vigueur , elles ne permettront jamais qu'on enterre sur-le-champ ceux qui sont morts tout-à-coup , sur-tout par l'effet d'un miracle. Le fourbe Mahomet , en faisant tomber , ainsi , Seïde , sans mouvement & sans vie , a appris à se défier de ces morts soudaines.

Bientôt les Apôtres sont mis en prison par le

(1) Chapitre 5.

Grand-Prêtre & ceux de son parti ; *mais un Ange vint les délivrer pendant la nuit , en leur ouvrant la porte* (1). Il auroit bien mieux valu que l'Ange du Seigneur fût venu opérer cette délivrance en plein jour : cette porte s'est si souvent ouverte , pendant la nuit , pour des gens qui ne méritoient pas d'intéresser le ciel , que ce moyen surnaturel n'offre plus la même évidence.

La conversion de Saint Paul , qui ressemble beaucoup à celle de Saint Augustin , & à l'élan d'une imagination chaleureuse , *est accompagné d'un grand nombre de circonstances merveilleuses*. Mais combien s'élève-t-il de voix pour attester ces prodiges ? Une seule ; & encore est-elle récusable du moment qu'elle ne se fait entendre que pour persuader. On a les mêmes observations à faire touchant *la guérison d'Enée , & la résurrection de Tabitha* , opérée l'une & l'autre par Saint Pierre (2). Enfin , les miracles de Saint Paul ne sont pas mieux constatés que ceux des autres Apôtres. Si le Peuple fut d'abord étonné par ces prodiges , il paroît que son erreur ne fut pas longue ; *puisqu'à Icone il voulut se jeter sur Paul & sur Barnabé , pour les maltraiter ; puisqu'il les obligea de prendre la fuite ; & que les habitans de Lystré lapidèrent Paul* (3).

(1) Chapitre 5. (2) Chapitre 9. (3) Chapitre 14.

D'ailleurs ,

D'ailleurs , ce n'est point dans un siècle de lumières qu'une simple narration pourra établir la vérité de fait surnaturels. Combien de prodiges qui ont eu la plus grande authenticité , qui ont même séduit jusqu'à des personnes éclairées , & qui pourtant , examinés de sang-froid & avec discernement , n'ont plus paru que l'effet de l'illusion & de simples tours d'adresse. A plus forte raison les yeux du Peuple pourront-ils être plus aisément fascinés : & ceux-là étant en plus grand nombre , la multiplicité des témoignages prouveroit encore moins , que la qualité de ceux qui les rapportent. Personne ne croit aux miracles des Convulsionnaires de Saint Paris : cependant ils ont été consignés dans des procès-verbaux imprimés ; & il est possible qu'un jour quelque imposteur essaye d'en faire usage , en présentant ces procès-verbaux , à la postérité , comme des pièces authentiques. Dira-t-on que la raison puisse alors se rendre coupable en les rejetant ? On fait que , dans le nombre de ces Convulsionnaires , il y eut deux Béates qui jouèrent un rôle de distinction par leurs spasmes , leurs extases , leurs ravissmens , leurs discours inspirés , & sur-tout leurs faits miraculeux. Entre autres choses , la Sœur *Perpétue* , la plus vieille des deux , s'enveloppoit seulement d'un sac de grosse toile , pour se laisser frapper par la pointe d'une épée nue. Tant que l'arme fut

dirigée par une main habile , elle ne fit aucun mal : mais un Seigneur de la Cour voulut aussi faire l'essai du miracle , & la vieille Prophétesse fut percée de part en part. Ce dénouement tragique , qui coûta la vie à la première Actrice , ouvrit les yeux de tout le monde , & donna lieu à un ordre de la Police , qui mit fin à cette scandaleuse Comédie.

L'inconséquence des révélations, que les Apôtres disent avoir eues , suffiroit seule pour en démontrer la fausseté. *L'Evangile* devoit être annoncé à toute la terre (1) ; & l'Eglise décide qu'il n'y a point de salut à espérer pour quiconque ne l'a pas reçu. Cependant les Apôtres assurent : que *l'Esprit-Saint* leur défendit de prêcher en Asie , ainsi qu'en Bithynie , où ils avoient dessein d'aller (2). Voilà , sans doute , une prohibition qui ne s'accorde guères avec la justice & l'impartialité de Dieu. Une révélation de cette espèce a donc plutôt l'air d'un trait de politique humaine , que d'une véritable inspiration du ciel.

Tous les siècles d'ignorance ont été & seront toujours des siècles de superstition & d'erreur. Dans l'Ecriture - Sainte , on ne trouve que des Prophètes & des Magiciens , qui , par leurs pres-

(1) *Matthieu*, chapitre 28. (2) *Actes des Apôtres*, chapitre 16.

tiges & leurs enchantemens , enchaînoient à leur gré l'opinion du Peuple. Souvent même un peu d'éclat dans les habits , & un discours imposant suffisoient pour prêter le relief de la Divinité. Quand Hérode , irrité contre les Tyriens & contre les Sidoniens , qu'il soupçonnoit d'avoir favorisé l'évasion de Saint Pierre , parut à leurs regards , vêtu d'une robe royale , & assis sur son trône , pour leur témoigner son ressentiment , ces Peuples s'écrièrent : *C'est un Dieu qui parle , & non pas un homme* (1).

Il est encore écrit , dans les Actes des Apôtres , que deux d'entre eux furent regardés par les habitans de Lystré , comme des Dieux , sous une figure d'homme ; appelant Barnabé , *Jupiter* ; & Paul , *Mercuré* , parce que celui-ci portoit la parole. Déjà le Prêtre de Jupiter s'étoit rendu , à leur porte , avec le Peuple , pour leur offrir des sacrifices ; lorsque les Apôtres , en déchirant leurs habits , furent obligés de protester qu'ils n'étoient que de simples mortels. On doit concevoir qu'un Peuple , aussi superstitieux , devoit facilement se laisser abuser.

Passé-t-on à l'Apocalypse de Saint Jean : quel tissu de rêveries ! Il semble vraiment qu'on voyage dans le pays des Fées. On y trouve un mélange grotesque d'Ange , de Saints , de Monstres.

(1) Chapitre 12.

de toute espèce ; & c'est bien une vision dans toute la force du terme. Cette manière d'écrire permet de juger le génie du siècle. Il paroît qu'on ne voyoit qu'un merveilleux. Aussi , le moyen de faire fortune étoit-il la profession des arts magiques. On en peut juger par ce qu'en rapportent les Apôtres. Plusieurs de ceux qui faisoient métier de Sorcier , s'étant convertis , apportèrent leurs livres & leurs grimoires pour être brûlés. *On en calcula la valeur qui se trouva monter à cinquante mille pièces d'argent* (1).

Mais , sans fouiller dans des siècles si reculés , lisez seulement nos vieux Ecrivains , & , à chaque page , vous serez arrêté par des phénomènes. Comparez Matthieu avec l'Abbé Velly , il ne vous paroîtra pas concevable que cela puisse être la même histoire. Cependant , à mesure que les lumières se répandent , les prodiges disparaissent. Long - temps , en France , le Purgatoire a fait croire aux Revenans. Il existe , dans ce genre , des faits , qui ont la plus grande publicité. Tout le monde connoît l'histoire de la Mère-Luzine : tout le monde fait l'impression qu'elle a fait sur les esprits : & tout le monde , aujourd'hui , rit de cette fable ; quoique , si on alloit encore vers la mazure , qui lui servir de Théâtre ,

(1) *Actes des Apôtres , chapitre 19.*

on trouveroit un vieux Concierge , qui , en en rappellant les circonstances , ne manqueroit pas d'en affirmer la vérité.

Et ces saintes Reliques , ces Vierges miraculeuses , ces Fontaines restaurantes , & tant d'autres fourberies monacales , qui opéroient autrefois tant de prodiges , & guérissoient tant d'infirmités , pourquoi sont-elles devenues muettes & impuissantes ? — *C'est qu'il est nécessaire d'avoir la foi.* — Mais , pour avoir la foi , il faut avoir la grace ; & , pour demander à Dieu cette grace , il faut déjà l'avoir obtenue. Quelle subtilité de raisonnement ! C'est faire une obligation de l'impossible. Autant vaudroit dire : qu'on doit soumettre la raison à ce qui la révolte , avant même que de pouvoir demander à Dieu la grace de devenir capable d'un tel effort.

Cependant, l'Etre-Suprême n'étant, ni palpable, ni visible, il falloit bien une révélation. — En ce cas , elle devoit être de tous les temps , & la même chez toutes les Régions de la terre , pour qu'il n'y eût jamais qu'une seule Religion. Ainsi , pourquoi tant de Sectes différentes dans l'univers , & toutes établies à l'aide des miracles ? Pourquoi cette révélation ne s'est-elle jamais communiquée qu'à quelques hommes ? Pourquoi , enfin , s'écoule-t-il des siècles , fans qu'elle se communique à personne ? A la vérité , on l'a perpétuée , tant

qu'on a pu , dans la vie des Saints ; mais cette compilation de prodiges est tombée dans le discrédit : & les Tireuses de cartes , maintenant , ont le pas sur tous les Saints du Paradis. Quand toute superstition sera abolie , ces devineresses auront leur tour : du moins est-ce là tout ce qui nous reste des Sorciers si fort à la mode , il y a soixante ans ; & , quoique les Habitans du fond des Campagnes croient encore aux Loups - Garoux , par-tout où l'on est éclairé , ils sont devenus aussi rares que les Prophètes.

O Ministres des Autels , que vous avez de reproches à vous faire ! C'est vous - mêmes , c'est votre cupidité qui a dégradé le culte de Dieu. Vous avez abusé de l'ignorance des humains , & de leurs penchans à la superstition. Pour les conduire à votre gré , vous avez établi , sur leurs notions naturelles de Religion , la base d'une foule d'erreurs. L'homme , né pour avoir un culte , a adopté celui qu'une intelligence , encore engourdie , ne lui permettoit pas de bien juger. Les prestiges & l'enthousiasme firent les premiers Prosélytes : la naissance détermina la doctrine de leurs enfans ; & les miracles , perpétuant l'illusion , permirent à ceux qui l'avoient produite , de tirer parti de leur adresse. Ici , l'on vit l'Image d'un Saint répandre des larmes ; là , en creusant la terre , on trouva une statue de la Vierge , qui y

avoit été cachée quelques jours auparavant ; ailleurs , un Peuple émerveillé fut témoin des contorsions d'un Possédé , à l'approche d'un Christ , ou d'un Reliquaire. Les Pélerins vinrent en foule visiter ces lieux privilégiés , où la puissance céleste s'étaioit à tous les regards ; & Dieu fait comme les offrandes pleuvoient de tous côtés. Ainsi , l'argent étoit le vrai & le seul mobile de tant de prodiges. Quelqu'un essayoit-il de détruire un charme si lucratif , en répandant la lumière ? C'étoit un réprouvé : il avoit des intelligences avec Belzébuth ; il ne méritoit pas moins que d'être brûlé vif. Tel fut ton sort , Urbain Grandier , pour avoir mis en question la virginité de Marie. Mais on connoît la noirceur de ceux qui te conduisirent au supplice. Les monstres , pour te montrer en public , comme un véritable ennemi de Dieu , te présentoient à baiser un Crucifix de cuivre brûlant , & disoient au Peuple : *Voyez comme il se retire , à mesure qu'on approche le divin Sauveur de sa bouche !* Quelle invention infernale ! Grand Dieu ! est-ce donc par de pareilles atrocités qu'on a dû chercher à établir ta doctrine ? D'ailleurs , ce fut toujours des têtes exaltées qui vinrent nous entretenir des révélations qu'elles avoient eues ; tandis que l'unique foyer des inspirations divines , de celles du moins qui ne

furent jamais ni illusoires , ni abusives ; c'est la conscience.

CHAPITRE XXV.

Incertitude de la Tradition.

SUR quelles montagnes de la terre Dieu a-t-il pris soin de tracer , en caractères ineffaçables & intelligibles dans toutes les langues , les principes d'une Religion , qui , contrariant les lumières intérieures , devoit pourtant avoir la préférence sur toutes les autres ? C'étoit , sans doute , la manière la plus sûre de donner une intuition de sa volonté. Chaque contrée auroit eu , chez elle , ces tables de la Loi divine , comme les Juifs eurent les leurs ; & l'homme , entraîné par la raison , n'auroit pas pu dire : *Je lui dois la préférence* ; dès qu'en levant les yeux , ils se seroient fixés sur une règle écrite de la propre main de l'Eternel. Mais on ne trouve en aucun lieu des traces si merveilleuses ; l'arche même , qui contenoit ces deux Tables , portant l'empreinte du doigt de Dieu , est disparue comme un meuble ordinaire ; & le Juif n'a plus d'autres oracles à entendre , que ceux de l'ancien Testament.

C'est donc dans des livres que sont consignés les élémens de la Religion. Mais ces livres sont uniquement l'ouvrage des hommes ; & il est bien étonnant que le ciel se soit servi du ministère de sa créature pour annoncer & pour attester sa parole. C'est par des livres qu'il faut passer pour arriver jusqu'à la connoissance du Très-Haut ! Pourquoi cet organe intermédiaire , dès qu'il est permis à la pensée de l'homme de s'élever jusqu'à son Auteur ? Rien n'est plus incertain que les lumières que l'on puise dans les livres. On peut dire qu'ils sont la source de toutes les erreurs , comme le principe de toutes les connoissances. La Typographie s'est rendue utile , parce que , fixant les lumières acquises , elles les fait passer aux générations suivantes ; & que , leur offrant un premier travail digéré , elle leur permet d'y mettre la dernière main. Ainsi , la littérature des Grecs perfectionna les Romains ; & celle des Romains , après des siècles d'apédeutisme , a ramené les sciences sur la terre.

Mais combien ne doit-on pas élaguer d'épines pour parvenir à cueillir les fleurs ? Quel fatras il faut mettre de côté ; & que d'études à faire pour connoître ce qui mérite seul d'être conservé ! On ne se doute pas , quand on lit un livre d'histoire , de toute la peine qu'a dû prendre l'Auteur , si , ami de la vérité , il a voulu être exact dans

ses recherches. Il a entre les mains une foule de mémoires qui lui paroissent autant de pièces authentiques ; & cependant chacun rend d'une manière très - différente les circonstances d'un même fait. Rapprocher, comparer, peser, méditer, dévorer un tas de volumes, pour chercher de nouvelles preuves, & finir souvent par ne retirer d'autre fruit d'un semblable travail, qu'une incertitude encore plus grande : voilà le sort de tous les Savans. Néanmoins il faut se déterminer ; & l'opinion que l'on embrasse se trouve combattue par cent autres qui l'ont rejetée. Aussi, la même histoire n'est-elle jamais parfaitement ressemblante, quand on va la consulter chez deux Ecrivains ; c'est le même sujet exécuté par deux Maîtres différens. On trouve bien dans leurs tableaux, les principaux personnages, jouant le même rôle ; mais leurs attitudes, leurs traits, leur expression, les draperies, le coloris, le dessin, rien ne se ressemble.

Si le déluge eût été universel, cette époque auroit dû être la première ère de toutes les Nations de l'univers. Cependant, les annales de la Chine & de l'Indostan, qui remontent sans interruption à l'âge le plus reculé, démentent formellement cet évènement extraordinaire. D'ailleurs, les autres fastes qui en font mention, en rendent compte avec des circonstances qui ne se ressemblent au-

euement. Dans la Genèse, c'est Noé avec sa famille qui échappe à la submersion générale ; & , dans la Mythologie , c'est Deucalion & Pyrrha sa femme qui sont sauvés par les Dieux , dans une barque.

Ce fait historique a nécessairement été copié , ou par Moïse dans la fable , ou par les Poètes dans la Genèse. Mais comment découvrir le vrai plagiaire , enveloppé aujourd'hui dans la nuit impénétrable des temps. Le culte de Moïse a-t-il précédé l'Idolâtrie ? Il ne peut plus y avoir sur ce point aucune certitude ; ou , si l'on en juge par conjecture , & d'après la connoissance qu'on a de l'esprit humain , le Paganisme a dû être la première de toutes les Religions. Alors , l'idée du Déluge appartiendrait donc à la Fable , comme la parabole du mauvais riche dans l'Evangile , qui n'est autre chose qu'une parodie de l'histoire ingénieuse de Tantale.

Au surplus , quoique la Fable s'accorde avec Moïse pour établir que le Déluge a embrassé tout le globe , cependant on trouve des Auteurs profanes , & des Auteurs estimés , tels que Plutarque , qui ont soutenu que cet événement avoit été particulier à la Thessalie seulement. Il n'y a pas de doute que , par l'effet du concours de différentes causes physiques , qui agissent continuellement dans les entrailles de la terre , il ne soit arrivé ,

à des époques très-éloignées , que des peuples , placés sur un amas de fables mouvans , aient disparus sous les eaux , ainsi que le continent qu'ils habitoient. Le petit nombre qui aura su échapper par quelque hasard heureux , plongé dans la confusion & l'effroi , n'a pu manquer de croire que toute la terre venoit d'éprouver le même désastre. Les enfans , après l'avoir oui dire à leur père , l'auront raconté de même à leurs Descendans ; & c'est infailliblement de cette manière , que , de génération en génération , la croyance d'un Déluge universel s'est établie.

D'ailleurs , on pourra toujours opposer au récit que Moïse a fait du Déluge , l'invraisemblance inadmissible , qui résulte de la grandeur insuffisante de l'Arche. A l'en croire , elle devoit avoir trois cents coudées de long , cinquante de large , & trente de haut. Les Auteurs ne paroissent pas d'accord sur la juste grandeur de la coudée hébraïque ; mais en prenant la plus haute , qui est la coudée sacrée , de 23 pouces 3 lignes , suivant M. Delille (1) , l'Arche , à cette mesure , auroit eu 581 pieds 3 pouces de long , 96 pieds 10 pouces 6 lignes de large , & 58 pieds 1 pouce

(1) *Table alphabétique des mesures itinéraires , tant anciennes que modernes , pour l'HISTOIRE DES HOMMES.*

6 lignes de hauteur. Outre cela ; elle avoit trois étages , ce qui triple , pour ainsi dire , sa capacité : & cependant quelle étoit cette étendue pour contenir tous les animaux de l'univers , tant quadrupèdes , que volatiles & reptiles ? Moïse ne s'en est même pas tenu à leur multitude innombrable ; il a prétendu que Noé avoit pris , dans la classe des animaux purs , sept de chaque espèce , tant mâles que femelles , & deux aussi de chaque espèce , dans la classe des animaux impurs ; ce qui est , pour le moins , le triple d'une quantité qui eût été restreinte à une paire , choisie dans chaque espèce. Lorsque Moïse ajoute à cela la nourriture nécessaire pour alimenter , pendant un an entier qu'a duré le Déluge , une aussi prodigieuse peuplade , n'entasse-t-il pas invraisemblance sur invraisemblance ? Il est vrai qu'il y a la ressource si commode d'un miracle : mais la Genèse n'en annonce point en cet endroit ; & Moïse se feroit bien gardé de hasarder un fait qui dépasse presque la possibilité d'un miracle , s'il eût été aussi grand naturaliste , que profond politique.

On trouve dans l'Ecriture Sainte deux autres évènements , qui devroient encore être attestés par l'Histoire de tous les Peuples. C'est le Soleil , arrêté par le commandement de Josué ; & qui rétrograde de dix lignes à la voix d'Isaïe. Un jour beaucoup plus long sur un hémisphère , tandis que

la nuit se prolongeoit également sur un autre, devenoit un phénomène qui ne pouvoit pas manquer d'être observé par toutes les Nations ; surtout s'étant opéré deux fois , dans un intervalle de sept cents ans. Cependant, ni en Afrique, ni en Asie, ni en Amérique, ni même en Europe, il n'a été fait mention de deux prodiges si frappans ; & le Livre de Josué, & celui des Rois, sont les seuls qui en rendent compte, comme les seuls qui servent à les attester.

Mais c'étoit trop peu apparemment, au gré de la mauvaise foi, que cette insuffisance des livres, pour éclaircir les faits de l'Histoire : on a voulu les couvrir d'une plus grande obscurité, en soustrayant la plupart des preuves existantes ; & les Prêtres ont fait brûler tant de volumes, qu'il n'est plus possible maintenant de compter sur la certitude des évènements les plus intéressans de la Haute-Antiquité. Dans le seizième siècle, ils condamnèrent aux flammes tous les livres indistinctement, qui appartenoient aux Juifs : & l'on a qu'à parcourir les Conciles, pour apprendre qu'ils ne s'en sont pas tenus là. Ainsi, quand il ne reste plus aucune pièce de comparaison, comment pourra-t-on apprécier celles qu'on représente ?

Au surplus, il y a des absurdités qui sont telles, que toutes les précautions possibles n'empêcheroient jamais que, tôt ou tard, elles fussent

reconnues. C'est pourquoi, en comparant ensemble les pièces qui restent, l'erreur paroît encore évidente. Quelle contrariété dans le récit des quatre Evangélistes ! On voit clairement qu'ils tendent tous à justifier l'accomplissement des prophéties ; mais les preuves qu'ils en rapportent sont autant de circonstances différentes. Y a-t-il la moindre similitude entre les deux Généalogies données par S. Matthieu & par S. Luc ? non. D'ailleurs, l'ambition nous a appris que ce moyen n'étoit pas infaillible, pour mettre en évidence le droit qu'on peut avoir de se hanter sur telle ou telle maison. Passons aux faits.

Saint Matthieu rapporte que Marie se trouva enceinte par l'opération du Saint-Esprit. Ensuite, il fait apparôître un Ange à Joseph, pendant son sommeil, pour lui apprendre cet évènement surnaturel. Saint Marc garde le plus profond silence sur cette première merveille. Saint Luc fait le détail de l'Annonciation par l'Ange Gabriel, & d'un voyage de Marie chez Elisabeth, sans parler du mouvement de jalousie de Joseph, & du songe prophétique. Enfin, l'Evangile selon S. Jean ne dit absolument rien de ces premiers faits.

On trouve, dans S. Matthieu, l'adoration des Mages, qui devinent, en voyant une étoile leur apparôître en Orient, que *le Roi des Juifs* (c'est ainsi qu'ils nommoient Jésus) est né en Judée. Mais

cette étoile devoit briller le jour comme la nuit ; autrement ces Mages n'auroient pu voyager à toute heure. D'ailleurs, cette étoile, dont jamais aucun Astronome n'a parlé, & qui s'arrête sur le lieu où étoit l'enfant, à quelle hauteur se trouvoit-elle donc placée ? Si elle eût été de niveau avec les autres astres, sa station devenoit insuffisante pour indiquer l'asyle de l'accouchée. Une autre observation non moins importante, c'est que l'Evangéliste fait partir ces trois Mages du fond de l'Orient ; mais il auroit dû, ou les transporter en Judée, par un miracle, ou ne plus représenter Marie comme sortant à peine de faire ses couches, lorsque les trois Mages arrivèrent à Bethléem, après s'être arrêtés de ville en ville, & sur-tout à Jérusalem, où ils eurent de longues conférences avec Hérode. Enfin, on pourroit demander aussi au même Evangéliste, par quel traité, ou de guerre, ou de politique, ces trois Princes d'Orient devoient hommage de leur Couronne à celui qu'ils ne reconnoissoient que pour être *le Roi des Juifs* ? Saint Matthieu raconte après cela la fuite en Egypte, & le massacre des enfans de Bethléem. Ces faits si remarquables, qui devoient être rapportés par tous les Historiens du temps, ne se trouvent même pas dans les trois autres Evangélistes ; & S. Luc, à la place des trois Mages, se contente d'envoyer

un Ange avertir les Pâtres des environs, d'aller à Bethléem adorer le nouveau né.

Saint Matthieu parle seul, encore, de l'accomplissement de la prophétie, touchant la ville de Nazareth. On ne trouve que dans S. Luc le Cantique de Siméon & celui de la Prophétesse Anne, ainsi que l'escapade de Jésus, à l'âge de douze ans, & la réponse qu'il fit à Marie, lorsqu'après l'avoir cherché pendant trois jours, elle le retrouva dans le Temple, au milieu des Docteurs, qu'il étonnoit par la sagesse de ses préceptes. Il est à remarquer que les trois autres Evangélistes ne font monter Jésus sur la scène du monde, qu'à l'époque de son baptême; & S. Luc dit qu'il étoit alors âgé de trente ans. Mais quiconque saura apprécier les faits, ne trouvera-t-il pas extraordinaire que celui qui a été capable de dire à sa mère, dès l'âge de douze ans, *qu'il ne devoit être occupé que des choses qui regardent le service de Dieu*, soit demeuré jusqu'à trente dans l'inaction la plus grande?

Saint Matthieu, S. Luc & S. Marc ont décrit les circonstances miraculeuses du baptême & de la tentation de Jésus: S. Jean n'en dit pas le mot; &, à la place de ces détails, il met dans la bouche de S. Jean-Baptiste une prophétie qui annonce Jésus comme étant le fils de Dieu. Mais ce témoignage est démenti par S. Matthieu, qui, lors-

que S. Jean-Baptiste étoit en prison , lui fait députer deux de ses Disciples vers Jésus , pour lui demander *s'il étoit réellement celui qui devoit venir , ou bien s'ils devoient en attendre un autre.*

Il n'y a que S. Jean qui ait fait le détail de ce qui s'est passé aux nôtches de Cana. Il paroît qu'alors Jésus n'avoit pas encore fait de miracles. Sa mère lui dit : *Ils n'ont plus de vin.* Ici l'on est frappé d'étonnement , pour ne rien dire de plus , quand on entend Jésus lui répondre : *Femme , qu'y a-t-il entre vous & moi ? mon heure n'est pas encore venue.* Il faut en convenir , ce langage décèle moins un Dieu , qu'un homme méditant un grand projet , & qui cherche à en préparer l'exécution. Voulez-vous réaliser vos soupçons ? suivez le même Evangéliste. Il commence par avouer que les frères de Jésus ne croyoient point en lui : mais , par une contradiction assez étrange , ils lui conseillèrent , néanmoins , de quitter son pays , pour aller en Judée , se faire connoître par des miracles ; car , lui dirent-ils , *on n'agit point en cachette , quand on veut être remarqué dans le public ; & , puisque vous faites ces choses , manifestez-vous au monde.* Quelle est la réponse de Jésus ? la même qu'il vient d'adresser à sa mère : *mon temps n'est pas encore venu ;* & il ajoute : *mais , pour le vôtre , il l'est toujours.* Il semble que ceci n'ait pas besoin de commentaire.

A l'égard du miracle des cinq pains , les Evangélistes ne sont pas d'accord sur le nombre de ceux qui en avoient été rassasiés. Saint Matthieu établit qu'ils étoient *cinq mille , sans compter les femmes & les petits enfans* : S. Marc dit seulement *cinq mille hommes* : & les deux autres Evangélistes ne calculent que par apperçu , & font monter le nombre à *environ cinq mille hommes*. Les circonstances varient aussi chez les quatre Evangélistes. Saint Matthieu dit que Jésus *commanda lui-même à la multitude de s'asseoir sur l'herbe* : S. Marc prétend , au contraire , *qu'il commanda à ses Disciples de faire asseoir le peuple , par petites troupes , & qu'il y eut des bandes de cent & d'autres de cinquante personnes*. Saint Luc rapporte que Jésus dit à ses Disciples *de faire asseoir la multitude par bandes de cinquante personnes*. La version de S. Jean a également sa particularité. Il ne fait point répondre à Jésus par ses Disciples , comme les trois autres Evangélistes , *nous n'avons que cinq pains & deux poissons* ; mais il fait parler seul, André, frère de Simon-Pierre, pour dire : *Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains & deux petits poissons*.

On ne trouve que dans S. Matthieu & S. Marc , le récit du miracle *des sept pains* ; & S. Jean ne parle aucunement *de la Transfiguration* , quoiqu'il soit dit , dans les autres Evangélistes , qu'il

ait été un des trois, que Jésus mena, avec lui, sur la montagne. Sans relever ici les différences qui se trouvent dans leurs récits, il suffira d'observer que S. Luc fait dormir d'un profond sommeil les trois Disciples de Jésus; & ajoute, *qu'en s'éveillant S. Pierre ne savoit pas bien ce qu'il disoit, lorsqu'il conseilla à Jésus de faire trois tentes, une pour lui, une pour Moïse, & une pour Elie.* Ce propos a l'air, en effet, de la suite d'un beau rêve: S. Pierre nomme Moïse, il nomme Elie; mais où les avoit-il vu pour les reconnoître?

Saint Jean est le seul qui rende compte de la mort & de la résurrection de Lazare: on ne pourra pas disconvenir qu'en lisant son récit avec attention, il semble qu'on entrevoie une préméditation & un concert, qui font évanouir tout le merveilleux.

Saint Matthieu raconte que S. Pierre voulut marcher sur la mer, comme Jésus; mais qu'ayant eu peur, il commençoit à enfoncer, lorsque Jésus, lui tendant la main, lui dit: *Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté?* Saint Marc & S. Jean rapportent bien que Jésus marcha sur l'eau, mais ils ne font aucune mention de S. Pierre; & S. Luc ne parle point de ce miracle.

Les circonstances de l'entrée de Jésus dans Jérusalem présentent plusieurs disparités. La plus remarquable est que S. Matthieu, S. Marc & S. Luc font dire, par le fils de Marie, à ses Disciples:

Allez au village qui est devant vous : vous trouverez un anon attaché : deliez-le & me l'amenez. Mais S. Jean raconte simplement que Jésus, ayant trouvé un anon, s'assit dessus. Ainsi, dans les trois premiers Evangélistes, Jésus prédit qu'il y a un anon dans un lieu qu'il indique, & même ce que doivent dire ceux qui verront amener cet animal : & , dans S. Jean, Jésus prend tout uniment un anon qu'il rencontre par hasard. Ces deux récits ne se ressemblent guère ; l'un annonce un miracle, & l'autre parle seulement d'une présence d'esprit fort adroite.

Les Evangélistes ne sont pas plus d'accord, relativement à la Cène Pascale. Saint Matthieu a écrit que Jésus dit à ses Disciples : *Allez dans la Ville, chez un tel, & dites-lui : Le Maître vous fait prévenir qu'il vient faire la Pâque chez vous, avec ses Disciples.* Saint Marc raconte que Jésus leur dit : *Allez à la Ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau ; suivez-le, & , en quelque lieu qu'il entre, dites au Maître de la maison : Le Maître demande où est le lieu où je dois manger l'agneau pascal avec mes Disciples ; alors il vous montrera une grande chambre haute, toute meublée & toute prête : ses Disciples s'en allèrent donc, & vinrent à la Ville, où ils trouvèrent tout ce qu'il leur avoit dit.* Saint Jean ne fait aucune mention de ces faits ; mais toujours

seul de son parti , il a placé à la tête de sa narration les circonstances des vendeurs chassés du Temple par Jésus , lorsque les trois autres Évangélistes se réunissent pour ne rendre compte de ce fait que vers la fin de leur récit , & immédiatement après l'entrée triomphante de Jésus dans Jérusalem.

Saint Matthieu & S. Marc mettent les paroles suivantes dans la bouche de Jésus , à l'occasion de Judas : *C'est celui qui porte la main au plat avec moi , qui me trahira.* Saint Jean raconte que Jésus répondit à la question de ses Disciples ; *qu'il seroit trahi par celui à qui il alloit donner un morceau de pain trempé ; & qu'ayant aussi-tôt trempé un morceau de pain , il le présenta à Judas-Isca-riot :* mais il sembleroit alors que Jésus auroit choisi le traître , ce qui ne peut pas se présumer de la part d'un Dieu. Saint Luc se rapproche donc plus de la vraisemblance , quand il assure que *Jésus ne désigna point celui qui devoit le livrer.*

On lit , dans S. Matthieu , que les voleurs crucifiés avec Jésus , *lui faisoient plusieurs reproches.* Ce récit change dans S. Luc : il prétend *qu'un des voleurs outrageoit Jésus - Christ , lorsque l'autre malfaiteur lui crioit : Seigneur , souvenez-vous de moi , quand vous serez dans votre Royaume.* Saint Marc & S. Jean parlent bien de deux voleurs crucifiés , mais non pas de leurs blasphèmes & de leurs prières.

Saint Matthieu atteste que , depuis la fixième heure jusqu'à la neuvième , il régna la plus grande obscurité : qu'aussi-tôt après la mort de Jésus , la terre trembla ; & que les sépulcres s'étant ouverts , des morts ressuscitèrent , & vinrent à la Ville-Sainte , où ils furent vus de plusieurs. Saint Marc parle aussi des ténèbres ; mais sans rien dire du tremblement de terre , ni de la résurrection des morts. Saint Luc n'a fait mention , pareillement , que des ténèbres : il ajoute que Jésus s'écria d'une voix haute : *Mon Père , je-remets mon ame entre vos mains* ; & qu'en prononçant ces paroles il expira. Saint Jean a encore sa relation particulière. On ne trouve dans son récit , ni ténèbres , ni tremblemens de terre , ni ouverture des tombeaux : au lieu de ces miracles , il rapporte que Jésus , après avoir été crucifié , ayant aperçu sa mère aux pieds de la Croix , & le Disciple qu'il aimoit à côté d'elle , dit à Marie : *Femme , voilà votre fils* ; & à son Disciple : *Voilà votre mère* : qu'ensuite ayant pris le vinaigre qu'on lui avoit présenté , il ajouta : *Tout est consommé* ; & que baissant la tête , il rendit l'esprit.

Les circonstances de la Résurrection sont également différentes dans chacun des Evangélistes. Saint Matthieu , après avoir conduit les deux Mariés au Sépulcre , dit qu'il se fit tout-à-coup un grand tremblement de terre , parce qu'un Ange

descendu du Ciel vint renverser la pierre qui fermoit le Sépulcre , & s'assit dessus. Saint Marc rapporte que ces deux femmes trouvèrent la pierre toute renversée , sans parler du tremblement de terre ; il remarque seulement que cette pierre étoit fort grosse : cependant , comme S. Matthieu nous a appris que Joseph d'Arimathie avoit seul roulé cette pierre jusqu'à la porte du Sépulcre , il en résulte que , quelque fût sa grosseur , il ne falloit point une force surnaturelle pour la remuer. Saint Marc ne fait pas non plus asseoir l'Ange dessus cette pierre , mais il le place , du côté droit , dans l'intérieur du Sépulcre. Saint Luc introduit les deux femmes dans le tombeau ; & , pendant qu'elles étoient occupées à chercher le corps de Jésus , il fait apparaître tout-à-coup deux hommes devant elles , avec des vêtemens d'un éclat éblouissant , sans dire que ce fussent des Anges. Le narré de S. Jean diffère toujours de ce que racontent les autres Evangélistes. Suivant lui , ce fut Marie-Magdeleine qui alla seule au Sépulcre ; mais , ayant vu que la pierre en étoit ôtée , elle courut à Simon-Pierre & à Jean , & leur dit qu'on avoit enlevé Jésus du Sépulcre. Ces deux Disciples y accoururent aussi-tôt , & trouvèrent les linceuls & le suaire plié à part , en un coin ; après cet examen fait , ils s'en revinrent chez eux : Marie resta au Sépulcre ; & s'étant baissée pour regarder dedans ,

alors elle vit deux Anges vêtus de blanc : elle apperçut aussi Jésus , qu'elle prit d'abord pour le Jardinier. Saint Matthieu n'avoit fait apparôître Jésus aux deux Maries , *que dans le chemin* , & lorsqu'elles retournoient vers les Disciples. Saint Marc atteste que Jésus ne se montra premièrement qu'à Marie-Magdeleine , sans indiquer , ni le lieu , ni la circonstance. Enfin , S. Luc ne parle d'aucune apparition de Jésus aux deux Maries. Il ne faut pas oublier que c'est uniquement dans S. Matthieu qu'il est fait mention *des Gardes mis au Sépulcre ; de leur effroi , lorsqu'ils virent le visage de l'Ange brillant comme un éclair ; du rapport qu'ils firent aux Princes des Prêtres , de ce qui venoit de leur arriver ; & de l'argent donné à ces soldats pour les corrompre*. Il doit paroître bien étonnant que des faits d'une aussi grande importance aient échappé à S. Marc , à S. Luc , à S. Jean , qui n'en disent absolument rien.

Si l'on en croit le même Evangéliste , c'est sur la montagne indiquée par Jésus-Christ , qu'il se montra aux onze Disciples : mais , dans S. Marc , c'est pendant qu'ils étoient à table : dans S. Luc , c'est à Jérusalem , & tandis que deux d'entre eux leur apprenoient qu'ils avoient vu Jésus , en allant au bourg d'Emmaüs : & , dans S. Jean , c'est le jour même que Jésus s'étoit fait voir à Magdeleine , au Sépulcre : ce jour étoit le premier de la se-

maine ; & ce fut sur le soir , ajoute l'Evangeliste , que Jesus se montra aux onze Disciples.

Saint Matthieu & Saint Marc terminent leur narration par cette entrevue de Jesus-Christ avec ses Apôtres. Saint Marc dit de plus , qu'après leur avoir donné mission *d'aller prêcher l'Evangile par toute la terre , il fut enlevé au ciel , où il est assis à la droite de Dieu.* Saint Luc prétend que ce fut dans cette circonstance que Jesus leur ouvrit l'esprit , pour leur faire entendre les *Ecritures* ; qu'ensuite il les mena hors de la ville jusqu'à Béthanie , & que , dans le temps qu'ils le bénissoient , il se sépara d'eux , & fut enlevé au ciel. Saint Jean établit , à son tour , que Jesus , dès cette première entrevue , donna le *Saint-Esprit* à ses Apôtres , en soufflant sur eux : puis il ajoute que Thomas Didyme , l'un des douze , n'étant point là , Jesus-Christ , huit jours après , parut , pour la seconde fois , à ses Disciples , sur les bords de la mer Tibériade ; qu'il présida à une pêche qui fut miraculeusement abondante ; qu'il dîna avec eux ; qu'après ce repas , il confia à Saint Pierre ses brebis , en disant : *Païssez mes agneaux* ; qu'il lui prédit son martyre , avec une ambiguïté qui caractérisoit parfaitement un oracle ; qu'il donna à entendre que Saint Jean vivroit jusqu'à la fin du monde ; & qu'il commanda à Saint Pierre de le suivre , sans dire où. Enfin , pour

mettre le comble aux contradictions , les Actes des Apôtres affirment qu'après sa Passion , Jésus-Christ se montra vivant à ses Disciples , *pendant quarante jours* ; que cependant il s'éleva au ciel , *sans leur avoir donné le Saint-Esprit* , leur ayant ordonné de ne point sortir de Jérusalem , mais d'y attendre la promesse du père , *parce que , dans peu de jours , ils seroient baptisés du Saint-Esprit.*

Voilà , sans doute , bien des variantes dans l'exposition des mêmes faits. Ajoutez à cela une foule d'omissions , qu'il n'a pas été possible de relever ; comme aussi des transpositions dans l'ordre de ces faits , & des différences dans les applications ; de sorte que ce qu'un Evangéliste rapporte avoir été dit dans telle circonstance , est souvent placé ailleurs par les trois autres. Ainsi , quoique les principaux faits se trouvent les mêmes chez tous les quatre , néanmoins ces lacunes & ces variations décèlent l'incertitude & une erreur manifeste. Sans doute , le style & la diction ont leurs nuances ; mais la Chronologie ne peut varier. Un fait antédaté , ou altéré dans ses circonstances , n'est plus le même ; & il n'y a point de tradition sûre , lorsqu'à chaque pas on se trouve arrêté par des contradictions & des renversemens , qui , au lieu de convaincre , ne peuvent inspirer que des doutes.

Quelle ressource restera-t-il donc à l'esprit pour débrouiller tout ce chaos ? On dira peut-être de consulter les concordances. Les concordances ! Ce mot-là dépose contre lui-même ; il atteste que l'auteur de ce travail , ne trouvant pas , dans les Ecritures-Saintes , la justesse qu'il regardoit comme indispensable , pour subjuguier la raison , s'est efforcé de les mettre d'accord avec le bon sens. Mais , quand les bases de la tradition sont si vacillantes , quelle solidité peut avoir l'échafaudage qui repose sur elles ?

Chacun , ayant son sentiment à lui , a également sa manière de voir particulière. Voulez-vous mal juger un Peuple ? Ne lisez qu'un seul de ses Historiens. Quand on écrit , on prend toujours parti pour ou contre ; & l'on s'abuse assez quelquefois , pour croire n'avoir suivi que la vérité , tandis que la partialité seule a fixé le jugement , & conduit la plume. Ainsi , tel homme est partisan d'Alexandre , & tel autre penche en faveur de Darius. S'ils écrivent l'histoire de ces deux Princes , en traçant les mêmes faits , ils ne peuvent offrir les mêmes images ; ils laisseront donc dans l'esprit des impressions très-différentes. Quinte-Curce représente Alexandre comme le plus grand des Héros , & Darius , comme le Prince le plus efféminé & le plus inhabile. En lisant cet Auteur , on n'a que de l'admiration pour l'un ,

& que du mépris pour l'autre. Mais les Historiens , qui ont peint Alexandre en usurpateur , & qui en ont fait un barbare , affamé de sang & de carnage , n'inspirent que de l'horreur , pour le Conquérant de la Perse , & que de la compassion , pour le Monarque dépouillé.

Mais , si la partialité introduit souvent de grandes erreurs dans l'Histoire , de quoi ne sera-t-elle pas capable en matière de Religion ? Celui qui , en écrivant des faits qui lui étoient étrangers , n'a pu se dégager de toute passion , saura-t-il s'en défendre , quand l'imagination exaltée par un système qu'il s'est approprié , il prendra la plume pour faire d'autres Prosélytes ? Dira-t-on que l'Abbé Fleury ait écrit l'Histoire ecclésiastique , comme elle pourroit l'être aujourd'hui , si l'ouvrage étoit entrepris de nouveau par tout Auteur désintéressé ? Que de miracles seroient mis de côté , ou donnés pour ce qu'ils sont ! Que de Papes se montreroient au grand jour , accompagnés des vices qu'ils ont fait asseoir , avec eux , sur la chaire de Saint Pierre ! Que de Prélats viendroient rougir , aux yeux de la postérité , de leurs intrigues & de leurs débauches ! Que de Saints qui n'offriroient plus , à tous les regards , que des insensés , ou des hypocrites , des ambitieux , & des perturbateurs du repos public , bouleversant leur Patrie , en y prêchant les croisades , & toutes les consciences ,

par leurs rêveries ! Mais la piété , trop souvent aveugle , n'oseroit pas se livrer à de semblables recherches : l'Eglise crieroit , anathème ; & , pour faire taire un vain scrupule , on consent à tout canoniser.

Que des Historiens on passe aux Docteurs : alors on ne trouvera qu'obscurité , sophismes , inexactitudes , exagérations , & invraisemblances. Lisez Saint Augustin , & voyez si son enthousiasme ne tient pas quelquefois du délire. Encore celui-ci paroît-il avoir été de bonne foi. Mais consultez tous les Théologiens ; ils sont , comme la plupart des Philosophes ; triomphans , quand les points qu'ils traitent leur permettent d'être clairs & démonstratifs ; subtiles , quand il y a du doute ; intelligibles , mais affirmatifs , quand ils débitent des absurdités. Ces nuances seules décèlent le cœur humain ; & le Docteur a beau crier : *C'est Dieu , c'est Dieu qui m'inspire* ; on reconnoît à chaque ligne , que c'est un visionnaire , ou un fourbe qui a tout fait.

Voilà comme , dans tous les temps , le zèle & la superstition , en voulant toujours renchérir , ont altéré les préceptes les plus sages. C'est ce qui étoit arrivé chez les Juifs , où la tradition l'avoit aussi emporté sur la loi. De - là , s'étoit formé un schisme , qui avoit donné naissance à la Secte des Pharisiens , contre lesquels

Jésus-Christ s'est si fort élevé. Il leur a même particulièrement reproché ce genre d'erreur, en leur disant ; ainsi qu'aux Scribes, qui étoient les interprètes de la loi : *Vous rendez inutile le commandement de Dieu, par la tradition que vous-même avez établie, & vous faites beaucoup d'autres choses semblables* (1).

Mais les Pharisiens & les Scribes s'étoient-ils plus éloignés de la loi, par leur tradition, que les Evangélistes eux-mêmes ? Combien de nouvelles contradictions le Nouveau Testament n'offre-t-il pas, dans la morale & dans le système ? *Prenez mon joug sur vous, dit Jésus, & apprenez de moi, qui suis doux & humble de cœur, à être tels.... J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice* (2). *Le Fils de l'Homme n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver.* (3). *Honorez votre pere & votre mère.... Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain, & vous haïrez votre ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, & priez pour ceux qui vous persécutent & qui vous calomnient.... ; si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous à prétendre.... & si vous ne saluez que vos frères, que*

(1) *Saint Marc, chapitre 8.* (2) *Saint Matthieu, chapitres 11 & 12.* (3) *Saint Luc, chapitre 9.*

faites-vous d'extraordinaire ? Les Payens ne le font-ils pas aussi (1) ? Je vous donne un commandement nouveau , c'est de vous aimer les uns les autres (2). Le Fils de l'Homme est venu chercher & sauver ce qui étoit perdu.... Mon Père , pardonnez-leur , en parlant de ses Bourreaux , ils ne savent ce qu'ils font (3). Tel est l'esprit dominant qui règne dans l'Evangile , & qui en a fait le traité de morale le plus simple , & en même-temps le plus sublime.

Cependant , comment accorder ce ton de douceur & de charité avec ces autres maximes ? *Si celui qui vient à moi , ne hait pas père , mère , femme , enfans , frères , sœurs , & même sa propre vie , il ne peut être mon Disciple (4). Je suis venu mettre le feu sur la terre , & que veux-je autre chose sinon qu'il s'allume (5) ? Non , ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre : non , je ne suis pas venu y apporter la paix , mais l'épée ; car je suis venu séparer le fils d'avec son père , la fille d'avec sa mère , & ainsi les Domestiques de chacun seront ses ennemis (6). Mais où trouver ici l'expression d'un Dieu plein de miséricorde , de douceur & de justice , qui sembloit se faire entendre il y a*

(1) *Saint Matthieu , chapitres 5 & 20. (2) Saint Jean , chapitre 13. (3) Saint Luc , chapitres 19 & 23.*

(4) *Ibidem , chapitre 14. (5) Ibidem , chapitre 12.*

(6) *Saint Matthieu , chapitre 1.*

un instant ? Ce n'est plus que le pur langage des passions : & l'homme se montre encore à découvert.

Tels sont pourtant les seuls monumens qui attestent que la Religion de ceux qui les ont fabriqués, doit être préférée à toute autre : ce sont-là les preuves qu'on représente comme certaines , & la tradition à laquelle une loi impérieuse exige qu'on ajoute foi. Cependant Saint Paul a dit lui-même : que la Religion ne consistoit pas dans *la lettre*, mais dans *l'esprit* ; car *la lettre tue*, & *l'esprit vivifie* (1). Aussi qu'est-il arrivé ? Que l'obligation de croire aveuglement des choses incroyables, en désespérant les consciences, a contraint de chercher quelque soulagement dans des découvertes propres à anéantir cette loi tyrannique.

Mais celui qui cherche à s'instruire, se demande d'abord, pourquoi il n'est venu jusqu'à nous que le récit des quatre Evangélistes, & comment il se peut qu'un des événemens, les plus importants de l'Histoire, n'ait trouvé que quatre Ecrivains qui se soient occupés du soin de le transmettre aux siècles futurs ? Jésus-Christ avoit douze Disciples qui l'ont suivi par-tout ; il avoit, outre cela, plusieurs partisans, comme aussi un grand nombre

(1) *Epître aux Corinthiens, chapitre 3.*

de contempteurs. Les uns & les autres ont donc dû écrire ce qu'ils avoient vu , qui prouvât , ou qui ne prouvât pas sa mission. En effet , les ouvrages de ce genre ne manquoient point ; & l'on se trouve fort à son aise , quand on se rappelle que les Pères de l'Eglise ont fait jeter tous ces livres au feu , de peur qu'ils ne devinssent un sujet de scandale ou d'hérésie pour les Chrétiens. Il résulte même de ce fait que , parmi les Auteurs de leur parti , les Conciles n'ont trouvé que les quatre Evangélistes , qu'ils aient jugés dignes de passer à la postérité , sans danger pour leur doctrine , & encore se sont-ils trompés.

Cependant , puisqu'il y avoit réellement des pièces de comparaison , il auroit donc été permis de vérifier , dans des sentimens opposés , la vérité des faits ; d'examiner si véritablement tel prodige avoit eu lieu ; si les témoins oculaires étoient tous également des personnes dignes de foi ; d'apprendre quelle objection on a pu faire relativement à telle circonstance ; si , dès le principe , il ne s'étoit pas élevé certains reproches qui , aujourd'hui , n'en paroîtroient que mieux fondés ; pourquoi les Evangélistes ont si mal observé l'unité de lieu & de temps ; à quels motifs , enfin , on doit attribuer ces contradictions , ces invraisemblances , ces absurdités mêmes , qui déparent la morale la plus sainte ? Voilà pour tant ce qu'il importoit de savoir ; ce qui seul

pouvoit mettre à portée de prendre une détermination sage & sûre.

Mais , avec Dieu , on ne doit , ni examiner , ni contester. Sans doute , quand les opinions qu'on propose , conformes aux lumières de la raison , attestent que c'est Dieu lui-même qui les a inspirées. Mais établir un système absurde , un système qui s'éloigne même des bases qu'on lui a données ; & vouloir qu'il soit admis sans examen , c'est ce qui ne pourra jamais réussir que dans des siècles d'ignorance , & non pas quand le bon sens fera le partage de tous les hommes.

Les livres qu'on a rendu la proie des flammes , permettent donc de rejeter ceux qu'on a cru devoir épargner. La vérité ne craint pas les preuves : des pièces de conviction , supprimées , attestent l'insuffisance & le peu de valeur de celles que l'on conserve. Elles accusent de mauvaise foi ceux qui les ont mises de côté , & autorisent la défiance des personnes qu'on cherche à convaincre , après un pareil larcin.

Il y a plus : si l'on a été capable de brûler ce qui évidemment ne pouvoit servir qu'à détruire , ou qu'à décrier une doctrine naissante , il est bien permis de penser que ce qui reste n'aura pas été respecté davantage. Quiconque a pu manquer une seule fois de délicatesse , ne se montre plus guères scrupuleux. Ainsi , après avoir incendié

tant de recueils précieux , on doit croire que ceux qu'il a fallu laisser subsister , parce qu'il y auroit eu de la mal-adresse à les soustraire tous , ont , à leur tour , été altérés : leur imperfection ne prouve pas le contraire , puisque , pour les réformer entièrement , il eût été indispensable de les refondre. Mais la mauvaise foi ne pouvoit conserver l'espoir de demeurer cachée , qu'en se bornant à tronquer , ou à interpoler. Quoi qu'il en soit , des originaux qui ont passé par tant de mains infidelles , seront toujours des pièces suspectes pour tous ceux qui connoissent les hommes. Que sert donc une tradition , dans laquelle on ne peut avoir aucune confiance ?

D'ailleurs , les langues originales s'oublient , & deviennent aussi difficiles à entendre qu'à interpréter : par conséquent le secours des traductions , en se trouvant indispensable , présente une nouvelle source d'erreurs. Chaque idiôme a son expression , sa force & son génie : ce qui fait image dans une langue , est sans grace , & n'a aucun sel dans une autre : jamais on ne peut bien entendre celle d'un Peuple , sans avoir vécu chez lui : c'est pourquoi les langues mortes ne se traduisent plus qu'imparfaitement. Un style serré & concis n'offre au Traducteur que des passages obscurs , & le fait tomber dans mille contre sens. Il y a beaucoup de traductions de Cicéron

& d'Horace : il n'y en a pas une à laquelle on ne puisse faire quelques reproches. Les métaphores , les hyperboles , & tous les autres tropes , sont autant d'énigmes , qui produisent , dans la version , autant de fautes ; & ce qui n'étoit dans l'original , qu'une simple comparaison oratoire , paroîtra au Traducteur un fait certain. Ainsi , tout ouvrage écrit dans une langue morte , aura déjà souffert une première altération , en passant dans une autre langue : s'il y a eu ensuite de nouvelles versions de cette seconde langue , devenue morte aussi , dans les dialectes qui lui auront été substitués , la dernière Vulgate ne doit plus ressembler à l'original , défiguré par tant de costumes différens.

Cependant l'incertitude d'une pareille tradition s'accroîtra de plus en plus , si l'on revient à cette réflexion : que tout ce qui sort de la main des hommes porte le cachet de la foiblesse humaine. En dépit d'eux , leurs passions se glissent dans tout ce qu'ils imaginent ; & les Traducteurs n'ont pas plus été exempts d'illusions & de foibleses , que les Historiens & les Docteurs de l'Eglise. Ainsi , ceux qui ont interprété l'Ecriture-Sainte , uniquement dominés par le desir d'y trouver ce qui pouvoit être conforme à leur sentiment , ont infailliblement vu tout ce que leur imagination vouloit y découvrir. Ces versions ont été

faites dans des temps où le fanatisme étoit à son comble , & où le peu de lumières répandues sur la terre , se trouvoit le partage des Théologiens : personne ne pouvoit donc alors relever leurs erreurs ? Voici un exemple assez récent du peu d'exactitude de ces Traducteurs. La Vulgate fait parler Saint Paul en ces termes : *Fidelis sermo : si quis Episcopatum desiderat , bonum opus desiderat* (1). Tel est le vrai sens de cette phrase. C'est une vérité certaine ; si quelqu'un desire l'Episcopat , il desire un excellent emploi. Mais cette vérité , qui est devenue plus certaine que jamais , se trouvant exprimée de la sorte , a l'air d'un trait de fatyre. Ainsi , pour écarter toute malignité , dans une version de l'Ecriture , imprimée à Cologne , aux dépens de la Compagnie , en 1739 , on s'est cru autorisé à rendre ce passage de Saint Paul de la manière suivante. *C'est une vérité certaine : que si quelqu'un desire l'Episcopat , il desire un ministère très-saint*. L'intention a pu être fort louable ; néanmoins n'est-ce pas se mettre à cent lieues de l'original , que de traduire : *bonum opus* , par : *un très-saint ministère* ?

L'Ecriture-Sainte ne peut donc pas être la vraie pierre de touche de l'Orthodoxie ; d'autant que , telle qu'elle est , elle a pu être prise dans les sens

(1) I Epître à Timothée , chapitre 3.

les plus contraires , lorsque les hommes , en devenant plus instruits , ont voulu , malgré la défense , l'examiner de plus près. Assurément des passages obscurs , des lacunes , des différences , des contradictions , des faits aussi incertains qu'incroyables , sont des traits qui s'éloignent trop d'un Dieu qu'on voit si lumineux , si fixe , si uniforme , si conséquent dans la formation de l'univers , pour qu'on puisse lui attribuer des disparates de cette espèce. La tradition n'est , ni l'œuvre de ses mains ; ni l'effet de son inspiration. Pour le supposer , elle auroit dû être telle , qu'aucun mortel n'eût pu se refuser à y reconnoître son Auteur. Mais ces monumens trop fragiles n'ont pu soutenir l'éclat de la lumière : des désertions formelles ont appris à connoître les premiers détrompés , & leurs écrits ont achevé de désaïrer le reste.

C'est vraisemblablement ce qu'avoit prévu le Concile de Trente , lorsque , pour arrêter & contenir les esprits , suivant lui , inquiets & entreprenans , il avoit défendu que , dans les choses de la foi , ou même de la morale , & en ce qui pouvoit avoir quelque relation avec le maintien de la doctrine chrétienne , personne ne se confiant en son propre jugement , n'eût l'audace d'expliquer l'Ecriture-Sainte suivant son idée , ni de lui donner des interprétations contraires à celles que lui donne ,

& lui a donné la sainte Mère Eglise, à qui il appartient de juger du véritable sens & de la véritable interprétation des saintes Ecritures, ou opposées au sentiment unanime des Pères (1). On ne peut rien trouver de plus tranchant. Mais de quelle autorité l'Eglise décide-t-elle qu'elle seule ait le droit de décider que tel passage de l'Ecriture ne peut être entendu d'une autre manière, que l'a toujours entendu cette Eglise Catholique (2)? Elle répondra que cette autorité lui vient de Jésus-Christ; & si on lui demande ses preuves, elle renverra à la tradition, qu'elle ne permet ni d'interpréter, ni d'examiner. Voilà, sans doute, une singulière manière de justifier ses droits. C'est le despotisme qui dit aux Peuples: *Il suffit que je règne, pour vous convaincre que j'ai le droit de faire ma volonté.* Comment reconnoître à ces décisions tyranniques les Ministres de Jésus, qui leur a adressé ces paroles? *Malheur à vous, Docteurs de la loi, parce que vous vous êtes saisis de la clef de la science; & non-seulement vous n'y êtes pas entrés vous-mêmes, mais vous avez empêché d'y entrer ceux qui le vouloient faire* (3).

Au surplus, il seroit bien étonnant que Dieu, pour établir un culte de son choix, eût suivi ser-

(1) Quatrième Session. (2) Cinquième Session.
 (3) Saint Luc, chapitre 11.

vilement la marche adoptée par tous ceux qui ont voulu devenir chefs de Secte. Il n'y a pas une seule Religion qui n'ait sa tradition particulière, & consignée pareillement dans des livres, ou fixée par des Hiéroglyphes, si l'art d'écrire a été inconnu du Peuple qui la professe. Ces livres, ou tout autre monument, attestent, à l'envi, qu'ils ont été faits par des Prophètes, par des Dieux du second ordre, ou même par la Divinité: ces livres contiennent des preuves qui paroissent de la dernière évidence à tous ceux qui les révèrent: ces livres ont leurs faits précis & leurs passages obscurs, leurs beautés & leurs plâtitudes, leur sagesse & leurs absurdités couvertes du nom de miracles; & ces livres, qui en imposent tant, quand on y ajoute foi, paroissent toujours ce qu'ils sont, c'est-à-dire, une pure invention des hommes, à ceux qui, n'ayant pas les mêmes préjugés, ne les lisent point avec un prisme.



C H A P I T R E X X V I.

Le Messie promis aux Juifs devoit-il être déiviril ?

L'OBSCURITÉ & le mystère ayant servi de manteau à tous les cultes , il a été proposé , à leurs Croyans plus ou moins d'articles de foi , à la tête desquels on a toujours placé l'immortalité ou la déification du Chef de Secte. Le plus souvent ce ne fut point celui-ci qui songea à se faire regarder comme un Dieu. Cette prétention n'a pu appartenir qu'à des Tyrans , qui , pour mieux se soustraire à la vengeance de leurs peuples , ont dû vouloir enchaîner , par l'idée de leur immortalité , le désespoir de leurs victimes. Mais les Chefs des Sectes Religieuses se sont ordinairement contenté , pour captiver les esprits & donner plus de poids à leur doctrine , de s'annoncer comme de grands Prophètes , choisis par l'Etre-Suprême pour éclairer les humains : c'est la ferveur de leurs Profélytes , qui , après leur mort , en ont fait des Dieux.

Cependant le Judaïsme ne pouvoit jamais produire que des Déistes , puisque le premier précepte de sa loi est , *un seul Dieu tu adoreras*. Mais il admettoit des Prophètes , qui , depuis

qu'on s'étoit éclairé chez les Juifs , s'occupoient moins à faire des miracles , qu'à rappeler aux Princes & à leurs peuples les volontés de Dieu , pour les faire rentrer dans leur devoir , quand ils s'en écartoient. C'est ce que nous apprend S. Paul , en écrivant aux Corinthiens : *desirez les dons spirituels , & sur-tout celui de prophétiser.... car celui qui prophétise parle aux hommes pour les édifier , pour les exhorter & les consoler* (1).

Moïse fut , chez les Juifs , le premier & le plus grand des Prophètes. Après-avoir établi le culte le plus raisonnable qu'on puisse proposer aux hommes par le secours du merveilleux & de la révélation , il sentit qu'avec un peuple inconscient , volage & superstitieux , il ne pouvoit perpétuer son ouvrage , qu'en prolongeant la chaîne des moyens qu'il avoit employés. Il annonça donc *qu'il viendrait après lui un Prophète aussi grand que lui-même* ; il recommanda *de l'écouter dans tout ce qu'il diroit* (2). Placés , de cette manière , dans une attente indéfinie , les Juifs devoient prêter l'oreille à tous ceux qui élevoient la voix au nom de la Divinité , pour reconnoître l'inspiré qui leur étoit promis. Ils se trouvoient , par ce moyen , rappelés sans cesse à leurs autels & à leurs devoirs ; tandis que les autres Prophètes , pour

(1) Chapitre 14. (2) Actes des Apôtres , chapitre 3.

donner plus de valeur à leurs mercuriales , ne manquoient pas de se rapprocher avec soin des prédictions de Moïse. Ainsi s'établit , chez les Juifs , le dogme relatif à la venue du Messie , qu'ils attendent encore , quoique les Chrétiens assurent qu'il a déjà paru.

C'est ici que l'on sent plus que jamais l'inconvénient d'une tradition qui n'est établie que par des livres , & combien l'oubli des Langues anciennes répand de l'incertitude & de l'obscurité sur les faits & sur les principes. La signification des mots varie tellement , qu'une heureuse repartie de Boileau à Louis XIV nous apprend qu'autrefois *gros* étoit synonyme de *grand*. D'ailleurs , on sait encore que dans toutes les Langues l'emploi d'une expression en change le sens , suivant la liaison , l'inversion , la construction de la phrase ou le rapprochement d'un autre mot. Voilà donc ce qui va former autant d'énigmes , si-tôt que la Langue sera éteinte. Par conséquent , aujourd'hui qu'on entend assez mal le Latin , qu'on entend plus mal encore le Grec , & que personne ne fait plus l'Hébreu , comment pourra-t-on s'assurer de la véritable signification du mot *Messie* , en Langue Hébraïque ? Cette explication devient pourtant de la dernière importance , ou , pour mieux dire , elle est indispensable , se trouvant la clef de tous les dogmes du Christianisme. Tout l'édifice croule , si les Juifs

ne regardoient pas le Messie comme devant être un Dieu , mais seulement comme un grand Prophète.

Ce sont donc les principes primitifs qu'il faut se rappeler , pour savoir à quoi s'en tenir ; & ces principes établissent le Déisme pur & simple. Or , le Messie n'a jamais pu être considéré comme un Dieu par des Déistes , ces deux croyances étant absolument contraires. Que l'on consulte les Ecritures , & l'on en trouvera vingt preuves pour une : que seulement on se borne à parcourir l'Evangile , & il paroîtra évident que Jésus n'y est annoncé que comme un grand Prophète , subordonné à l'Etre-Suprême , d'après même ses propres discours. Ne lit-on pas , dans S. Marc , qu'un Scribe ayant demandé à Jésus quel étoit le premier de tous les Commandemens , il eut pour réponse : *Le premier de tous les Commandemens est celui-ci : Ecoute , Israël , le Seigneur ton Dieu EST LE SEUL DIEU ;* & qu'alors le Scribe repliqua : *Maître , ce que vous avez dit est très-véritable : IL N'Y A QU'UN DIEU , ET IL N'Y EN A POINT D'AUTRE QUE LUI* (1). Saint Matthieu raconte que Jésus , après avoir opéré le miracle des Démon chassés & envoyés dans un troupeau de cochons , vint en sa Ville , où il guérit un

(1) Chapitre 12.

Paralytique. Lorsque le peuple, vit cet autre miracle, il fut saisi d'étonnement, & glorifia Dieu *qui avoit donné une telle puissance aux hommes* (1). Sans doute, il seroit difficile de rien trouver de plus positif, & qui prouvât avec plus d'évidence que les Juifs ne regardoient point le Messie comme devant être un autre Dieu. Aussi, que répondirent-ils à Pilate, quand ce Juge, ne trouvant pas vraisemblablement les preuves suffisantes, parut refuser de condamner Jésus, en leur disant : *Mais encore, quel mal a-t-il fait ?* (2) l'ayant interrogé moi-même, en votre présence, je ne l'ai trouvé coupable d'aucun des crimes dont vous l'accusez. Alors tout le peuple s'écria : (3) *Crucifiez-le, crucifiez-le. Nous avons une Loi ; & selon notre Loi il doit mourir, PARCE QU'IL S'EST FAIT FILS DE DIEU* (4).

D'ailleurs, Moïse, bien loin de dire aux Juifs qu'ils verroient quelque jour un Dieu parmi eux, ne voulut même pas qu'ils pussent croire que ce Prophète, qu'il leur annonçoit devoir être aussi grand que lui, fût tout autre qu'un homme mortel. Ce sont les obscurités qui, avec le temps, permettent à la superstition de dénaturer la croyance : ainsi Moïse eut grand soin d'assurer aux

(1) Chapitre 9. (2) Saint Marc, chapitre 15.
 (3) Saint Luc, chapitre 23. (4) Saint Jean, chapitre 19.

Juifs que ce Prophète seroit *un de leurs frères*, comme il l'étoit lui-même.

Les autres prédictions qui ont un rapport formel avec le Messie, l'ont pareillement désigné comme un mortel, annonçant qu'il seroit un rejeton de la Maison de David. En conséquence, que disoit le peuple, lors de l'entrée triomphante de Jésus dans Jérusalem ? *Hosanna au Fils de David : beni soit celui qui vient au nom du Seigneur !* Que répondoit ce peuple, quand on lui demandoit qui est celui-ci ? *C'est Jésus le Prophète* ; & non pas Jésus-Dieu.

Ce fut plutôt ce titre de fils de David, que celui de Dieu ou de Messie, qui servit de prétexte aux Princes des Prêtres & aux Scribes, pour faire punir de mort celui qui les avoit décriés dans l'esprit du peuple : s'ils insistèrent auprès de Pilate, ce ne fut qu'en soutenant *que Jésus avoit soulevé tout le peuple de la Judée* (1). Quand il fut condamné, les soldats qui le gardoient, fléchissant le genou, se mocquoient de lui, en disant : *Je vous salue, Roi des Juifs* (2). Jésus étoit donc regardé comme un séditieux, & non pas comme un Dieu. Il se prétendoit le Messie, qui, comme descendant de David, devoit remonter sur le trône de ses pères. Il n'en falloit pas davantage, sans

(1) *Saint Luc, chapitre 23.* (2) *Saint Matthieu, chapitre 21.*

doute , pour le perdre , quand on pouvoit le soupçonner d'avoir voulu se faire un parti parmi le peuple.

Si Jésus répondit , dans l'interrogatoire que lui fit subir Pilate , qu'il étoit *le Roi des Juifs* , ce fut pour attester qu'il étoit le Christ , & non pas pour prétendre qu'il fut un Dieu. En lui supposant cette dernière intention , il ne se seroit pas restreint à l'Empire de la Judée ; & sur la question que lui fit Pilate , *êtes-vous le Roi des Juifs ?* il se seroit écrié : *Je suis le Roi de l'Univers ; je suis le Maître du Ciel & de la Terre.* Il devient donc évident que la réponse que fit Jésus , laquelle seroit regardée aujourd'hui comme un trait de folie , n'avoit d'autre objet que l'accomplissement des prédictions qui avoient restitué au Messie la couronne de David. On ne peut douter que Jésus ne cherchât aussi à se rapprocher des prophéties , lorsqu'on lui a oui dire à S. Pierre : Remettez votre épée dans le fourreau , car pensez-vous que je ne puisse pas prier mon Père de me donner douze millions d'AnGES ; *mais comment s'accompliroient les écritures , qui ont prédit qu'il faut que cela se fasse ainsi* (1). En effet , s'il se fût démenti un seul instant , toutes ses peines étoient perdues ; & il n'est pas le seul qui ait su , dans des cir-

(1) *Saint Matthieu , chapitre 21.*

constances aussi critiques, soutenir son caractère jusqu'au dernier moment.

Il paroît encore démontré qu'en Hébreu le mot *Messie* étoit synonyme du mot *Christ*. Je fais, dit à Jésus la Samaritaine, que le *Messie*, qui est appelé *Christ*, doit venir (1): & André apprend à son frère Simon-Pierre qu'il a trouvé le *Messie*, c'est-à-dire, le *Christ* (2). Mais ce mot *Christ* n'a n'a jamais été traduit par le mot Dieu. Tout le monde fait qu'il signifie oint, ou marqué par la main du Seigneur, ainsi qu'il étoit écrit dans le Prophète Isaïe: l'esprit du Très-Haut est sur moi, c'est pourquoi il m'a oint, & m'a envoyé pour annoncer l'Evangile aux pauvres (3). D'après ce passage, on voit que le *Messie* étoit appelé *Christ*; parce que, devant occuper le Trône de David, il falloit qu'il fût oint ou sacré. C'est là ce qui causoit tant d'inquiétude à Hérode, qui, après avoir eu une entrevue avec les Mages, assembla les Princes des Prêtres & les Scribes du peuple, pour s'informer d'eux où le *Christ* devoit naître (4). La seule conduite de ce Prince, telle qu'elle est décrite dans le récit de S. Matthieu, fournit une nouvelle preuve que les Juifs ne voyoient pas un Dieu dans le *Messie*. Hérode

(1) *Saint Jean*, chap. 4. (2) *Ibidem*, chap. 1.

(3) *Saint Luc*, chap. 4. (4) *Saint Matthieu*, chap. 2.

n'avoit pu songer à faire mourir le Christ , qu'en le considérant comme un Prophète sujet à la mort. Un Dieu ne lui auroit inspiré que de la vénération ; & le Messie ne lui caufoit que de l'ombrage , parce que , devant être un descendant de David , ce Messie avoit des droits au Trône qu'il devoit faire valoir , puisqu'il étoit écrit : *Béthléem , terre de Juda , c'est de vous que sortira le Chef qui doit gouverner mon peuple d'Israël* (1).

Au surplus , il faut entendre maintenant ce que Jésus a dit lui-même. S'il prêche sur la montagne , c'est pour recommander aux peuples de devenir *les vrais enfans du Père qui est au Ciel* : & pour cela , il faut qu'ils soient parfaits , *comme le Père céleste est parfait*. Enfin , dans le même sermon , Jésus parle plus de vingt fois de la puissance de Dieu , qu'il nomme alternativement *son Père* & *le Père des autres humains* ; leur assurant que celui-là seul entrera dans le Royaume des Cieux , qui aura fait la volonté de son Père. Après sa Résurrection , Jésus se montrant à Marie-Magdeleine , lui parla ainsi : Ne me touchez point , parce que je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais allez trouver *mes frères* , & dites-leur de ma part , *que je monte vers mon Père. & votre Père , vers mon Dieu & votre Dieu* (2).

(1) *Saint Matthieu , chap. 2.* (2) *Saint Jean , chap. 20.*

D'ailleurs , ce ne sont pas là les seuls passages de l'Evangile qui doivent paroître décisifs à quiconque pourra les lire , dégagé de tout préjugé. Saint Matthieu rapporte qu'un jeune-homme très-riche s'approchant de Jésus , lui dit : *Bon Maître* , quel bien faut-il que je fasse pour avoir la vie éternelle ? alors Jésus lui répondit : *Pourquoi m'appellez-vous bon ? il n'y a que Dieu seul qui soit bon* (1).

Dans une autre circonstance , Jésus établit lui-même , en présence de ses Disciples , la distinction qu'il mettoit entre lui & la Divinité : il leur dit : N'appellez personne sur la terre votre père , *parce que vous n'avez qu'un père qui est dans les Cieux* : n'affectez point non plus d'être appelés Docteurs , *parce que vous n'avez qu'un Maître qui est le Christ* (2). Jésus se fâche quand on lui donne un titre qui n'appartient qu'à Dieu : Jésus approuve le Scribe qui lui avoit dit qu'il n'y avoit qu'un Dieu seul & unique : Jésus apprend à ses Disciples la différence qu'il y a entre lui & le Créateur ; l'un règne au Ciel , & l'autre sur la terre : Jésus ne se prétendoit donc pas l'égal de la Divinité ? On verra même que , dans toutes les circonstances de sa vie , il s'est fait un devoir de rendre hommage à la puissance de l'Eternel. Dans

(1) Chapitre 10. (2) Saint Matthieu , chapitre 23.

son entrevue avec la Samaritaine , il dit à cette femme : Le temps va venir , ou même est déjà venu , que les véritables Adorateurs adoreront le Père en esprit & en vérité ; car le Père cherche des Adorateurs qui l'adorent de cette manière (1). Une autre fois il s'est exprimé en ces termes : *Je ne puis rien faire de moi-même* : je juge selon ce que j'entends ; & mon jugement est juste , parce que je ne cherche point ma volonté , mais la volonté de celui qui m'a envoyé (2).

Un jour les Juifs voulurent lapider Jésus pour avoir dit : *Moi & mon Père nous ne sommes qu'un* ; & telle fut son excuse : *N'est-il pas écrit dans votre Loi, je l'ai dit, VOUS ÊTES DES DIEUX, en parlant de ceux à qui Dieu a adressé sa parole* (3). Jésus n'avoit donc employé qu'une métaphore , en se mettant sur la même ligne du Très-Haut. Je m'en retourne à mon Père , dit-il à ses Disciples , *parce que mon Père est plus grand que moi* (4). Dans une réponse qu'il fait à des Pharisiens , Jésus ne se compare qu'à un Prophète , & leur dit : Dans trois jours ma vie sera consommée ; ainsi il faut que je marche aujourd'hui , demain & après-demain , *parce qu'il ne faut pas qu'un Prophète soit mis à mort ailleurs que dans Jérusalem*.

(1) Saint Jean , chapitre 4. (2) Ibidem , chapitre 5.
 (3) Ibidem , chapitre 10. (4) Ibidem , chapitre 14.

salem (1). Il commence le sermon , après la Cène , par annoncer une distinction entre Dieu & lui ; & s'adressant à ses Disciples : Vous croyez *en Dieu* , leur dit-il ; croyez aussi en moi (2). Jésus jeûne , prie , va au Temple comme les autres Juifs ; il ne fait pas une action importante , sans invoquer l'assistance du Tout-Puissant : on le voit , dans le Jardin des Oliviers , se prosterner la face contre terre , & dire : Mon Père ! s'il est possible ; que ce calice passe bien loin de moi ; *néanmoins qu'il en soit , non comme je veux , mais comme vous le voulez* (3). Enfin , au moment de rendre le dernier soupir , *mon Dieu , mon Dieu* , s'écrie-t-il , *pourquoi m'avez-vous abandonné* (4) ? Ainsi , voilà le Déisme , dans toute sa force , jusqu'à la mort de Jésus-Christ : comment donc ce système a-t-il pu changer dans la suite ?

Ceux-mêmes qui furent frappés de tout ce que faisoit Jésus , ne le regardèrent que comme un Prophète , puisque les uns disoient : *Jean-Baptiste est ressuscité des morts* ; les autres : *Elie est venu paroître au monde* ; & plusieurs : *un des anciens Prophètes est sorti du tombeau* (5).

A la vérité , le Messie est souvent appelé , dans

(1) *Saint Luc* , chap. 13. (2) *Saint Jean* , chap. 14.

(3) *Saint Matthieu* , chap. 26. (4) *Ibidem* , chap. 27.

(5) *Saint Luc* , chap. 9.

l'Évangile , le fils de l'homme & le fils de Dieu. Mais , c'est encore à cette occasion qu'il seroit important de connoître le génie de l'Hébraïsme , pour savoir quel pouvoit être , dans l'original , le vrai sens d'une expression qui a beaucoup servi à autoriser une innovation dans la croyance. Au surplus , peut-on douter que cette manière de parler ne fût aussi une expression figurée ? a-t-on jamais pu entendre , chez le Peuple Juif , par fils de Dieu , une émanation de Dieu même ? La négative vient d'être démontrée , & par l'incohérence de ce système avec le dogme du Déisme Juif , & par les faits rapportés. Il est constant que le fils de Dieu ne pouvoit offrir d'autre idée que celle de l'Envoyé du Seigneur , ainsi qu'il étoit écrit dans le Prophète Isaïe : *Voici mon Serviteur que j'ai choisi , mon Bien-Aimé en qui j'ai mis toute mon affection ; je ferai reposer sur lui mon esprit , & il annoncera la justice aux Nations* (1). Mais il y a plus : le Messie auroit été annoncé sous le titre d'un Dieu , que les Juifs n'auroient pas pu encore le regarder comme tel : on en va juger par ce qui est écrit dans l'Exode. N'y lisons pas : *Le Seigneur dit à Moïse : je vous ai établi LE DIEU DE PHARAON ; & Aaron votre frère fera votre Prophète* (2). Cependant ce Dieu

(1) *Saint Matthieu , chapitre 12.* (2) *Chapitre 7.*

de Pharaon , qui avoit en effet les attributs de la Divinité , puisque l'Eternel lui donnoit un Prophète , a-t-il reçu de la part des Juifs les honneurs divins ? Non assurément : & quoiqu'il se soit ici annoncé comme un Dieu , bien plus formellement que Jésus , il n'a jamais obtenu que le titre de simple Prophète. A la vérité , dit le Deutéronome , il n'eut point son semblable , ayant été le seul à qui le Seigneur ait parlé face-à-face (1).

A plus forte raison le titre de fils de Dieu devoit-il être une expression métaphorique , synonyme de Messie & de Christ ? Aussi , lorsque les Possédés que Jésus délivroit s'écrioient *qu'il étoit le fils de Dieu* ; leur recommandoit-il , en les menaçant , de ne pas publier *qu'il fût le Christ* (2). Ce qui achève la démonstration de cette vérité , c'est que le propre de l'idiôme hébreu étoit le style figuré , qui paroît même appartenir au génie brillant des Orientaux. Tous leurs livres sont écrits en ce genre ; & l'Histoire de l'Ancien & du Nouveau Testament est remplie d'images pompeuses & de paraboles.

Il convenoit d'autant mieux que le Messie s'appellât le Fils de l'Homme & le Fils de Dieu , que ce titre appartenant à toutes les Créatures , étoit particulièrement dû à ceux qui se prétendoient distin-

(1) Chapitre 34. (2) Saint Luc , chapitre 4. (1)

gués par l'Etre-Suprême. *Nous sommes tous enfans de Dieu*, écrivoit Saint Paul aux Romains, & , *en cette qualité, nous sommes ses héritiers, & par conséquent cohéritiers de Jésus - Christ* (1).

Ce Fils de Dieu étoit aussi Fils de David ; & le Fils de David ne pouvoit être qu'une Créature humaine. Il sera grand, dit l'Ange à Marie, dans Saint Luc : *On l'appelera le Fils du Très-Haut, & le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père, pour régner éternellement sur la maison de Jacob* (2). L'Ange, en confirmant les prédictions qui avoient rapport au Messie ; dit bien qu'on le nommera le Fils du Très-Haut ; mais il établit en même-temps que c'est David qui sera le vrai père du Christ. D'ailleurs, c'est uniquement par la volonté & la seule puissance du Seigneur Dieu, que ce Fils de David doit recouvrer le trône de ses ayeux ; & si le Fils de l'Homme règne à jamais sur la maison de Jacob, c'est que l'Eternel a dit : *Tel est mon plaisir*. Ainsi, le titre de Fils de Dieu, de même que les mots, *Messie & Christ*, n'ont jamais pu exprimer en Hébreu qu'un Prophète, le plus grand de tous, si l'on veut, mais non pas l'égal, non pas même le second du Dieu d'Israël, qui, dans l'opinion des Juifs, ne pouvoit avoir ni égal, ni second, étant le seul Dieu du

(1) Chapitre 8. (2) Chapitre 1.

Ciel & de la Terre , sans dépendance & sans partage.

Au surplus , les Juifs , bien loin d'avoir pu appercevoir une Divinité dans le Messie , n'ont seulement pas reconnu le Messie dans la personne de Jésus , malgré cette quantité de prodiges inouis dont l'Evangile fait mention , & quoiqu'ils aient eu pour témoin la Nation la plus superstitieuse & la plus facile à captiver par des miracles. Plein de cette idée , on se dit avec surprise : Quoi ! les Juifs ont vu & n'ont pas cru ! Mais une autre réflexion fait ajouter aussi - tôt : S'ils n'ont pas cru , c'est qu'ils ont vu. En effet , l'étonnement que doit d'abord produire leur incrédulité , s'affoiblit de plus en plus , quand on rapproche les événemens des prophéties. On voit qu'il n'y a eu réellement d'accompli que ce qui pouvoit s'appliquer à toutes personnes , ou à des circonstances qu'il étoit aisé de faire naître. Ainsi , Saint Matthieu donne à Jésus le surnom de *Nazaréen* , de même que le Prophète l'avoit annoncé (1). Mais tout Domicilié de Nazareth ne portoit-il pas le même surnom ? Ensuite l'Evangile attribue à Saint Jean-Baptiste ce qui avoit été prédit par Isaïe , touchant le Prophète Elie. En conséquence , Saint Matthieu fait dire par Jésus à ses Disciples : *que ce Saint*

(1) Chapitre 2.

Jean-Baptiste étoit Elie qui devoit venir & précéder le Messie. Cependant le même Saint Jean-Baptiste, interrogé par les Juifs qui lui firent demander s'il étoit *le Christ, ou Elie, ou un Prophète*, avoit répondu *que non, pour confesser la vérité* (1). Très-certainement toute prédiction s'accomplira sans peine, dès qu'on pourra faire de pareilles interprétations; & voilà comme se sont expliqués les oracles de Nostradamus.

Jésus est encore dit, dans Saint Matthieu, guérir les estropiés & les malades, pour réaliser ces paroles du Prophète Isaïe : *Il a pris nos infirmités ; & s'est chargé de nos maux* (2). Mais ce don de guérir les maladies étant commun à tous les inspirés, ne pouvoit donc pas être la marque distinctive du Messie.

Quant à l'entrée triomphante de Jésus dans Jérusalem, quelque puérile qu'elle soit, si l'on peut la regarder comme l'accomplissement des Prophéties, c'étoit, sans doute, une de ces prédictions qu'il appartient à tout le monde d'effectuer.

Quoique l'Ange Gabriel eût pris soin d'apprendre lui-même à Marie le nom qu'elle devoit donner à son Fils, il lui indiqua celui de *Jésus*, tandis que, suivant le Prophète Isaïe, ce devoit être

(1) Chapitre 17. (2) Chapitre 8.

le nom d'*Emmanuel* (1). Il devenoit donc assez inutile que Saint Matthieu se donnât la peine d'expliquer ce mot, puisque Jésus a eu un tout autre nom. Cet Evangéliste prétend que ce mot *Emmanuel* signifioit Dieu avec nous. En ce cas, cette expression devoit être employée pour désigner indistinctement tous les Prophètes ; car c'est par eux que les Juifs reconnoissoient que Dieu se manifestoit à son Peuple. Pour s'en convaincre, il faut entendre ce Peuple parler lui-même dans l'Evangile. On y lit que ceux qui virent Jésus ressusciter, dans la ville de Naïm, le fils unique d'une veuve, glorifièrent Dieu, en disant : *Un grand Prophète s'est élevé parmi nous, & le Seigneur a visité son Peuple*(2). Sous la dénomination d'*Emmanuel*, Jésus ou le Messie n'auroit donc paru aux Juifs qu'un de ces Prophètes, par lesquels Dieu se communiquoit aux hommes. Si donc la nouvelle doctrine eût annoncé Jésus comme une émanation de Dieu, de ce moment les Juifs auroient pu moins que jamais reconnoître en lui le Messie.

Une autre Prophétie, qui devoit servir à indiquer le Christ, est encore celle d'Isaïe : *Il ne disputera point, il ne criera point, & l'on n'entendra*

(1) Saint Matthieu, chapitre 1. (2) Saint Luc, chapitre 7.

point sa voix dans les places publiques (1). Or ; on ne peut pas dire que Jésus ait rempli ces conditions. De plus , il paroît qu'il étoit constant pour les Juifs que , suivant les Ecritures , *jamais Prophète ne devoit sortir de Galilée* (2). Ils faisoient aussi une autre objection contre Jésus , & disoient : *Nous savons d'où est cet homme-ci , au lieu que , quand le Christ viendra , on ne saura d'où il est* (3). En effet , le Messie ne devoit point avoir de père ni de mère connus , conformément à ce passage des Pseaumes , qu'on lui avoit appliqué : *Vous êtes Prêtre selon l'ordre de Melchisedech* (4) ; car ce Melchisedech étoit sans père , sans mère , & sans généalogie.

Pour convaincre les Juifs , il auroit fallu pareillement qu'ils eussent vu Elie précéder le Messie , & descendre avec lui du ciel , au bruit du tonnerre : il auroit fallu sur-tout que Jésus eût été notoirement un descendant de David , & qu'en cette qualité il fût parvenu à remonter sur le trône de ses ancêtres. Mais , au contraire , il a paru aux yeux de tous sorti de la dernière classe du Peuple : *N'est-ce pas-là le fils du Charpentier ?* disoient de lui ses propres Concitoyens (5). Enfin , les Juifs ont vu Jésus conduit au supplice , & expirer sur une

(1) *Saint Matthieu , chapitre 12.* (2) *Saint Jean , chapitre 7.* (3) *Ibidem.* (4) *Pseaume 109.* (5) *Saint Marc , chapitre 6.*

croix. Alors comment auroit-ils pu reconnoître, à de pareils traits, le Messie dont la destinée devoit être si brillante ? Jésus ne parut même pas tel aux personnes sur qui ses miracles firent la plus vive impression, puisque celles-là disoient : *Quand le Christ viendra, fera-t-il plus de prodiges, que n'en a fait celui-ci* (1) ? Pourquoi cette incrédulité soutenue ? C'est qu'entre autres choses, il étoit dit que le Messie régneroit avec gloire sur la maison de Jacob, & rétabliroit dans toute sa splendeur l'empire de David. Ainsi, la seule opiniâtreté des Juifs à rejeter la mission de Jésus, même après sa passion, a détruit cette prophétie par le fait ; & il n'y a point d'explication anagogique à lui donner, quand les enfans de la maison de Jacob ne sont pas encore du nombre des Nations qui ont adopté la nouvelle loi.

D'ailleurs, n'étoit-il pas écrit : que le Messie seroit pour les Juifs la plus grande faveur du ciel, & non le présent le plus funeste ? « Les jours » viennent, dit le Seigneur, *où je contracterai une nouvelle alliance avec la maison d'Israel & la maison de Juda.* Le pacte que je ferai » avec eux sera bien différent de celui que je fis » avec leurs pères, au jour où, les prenant par » la main, je les tirai de la terre d'Egypte : ils

(1) *Saint Jean, chapitre 7.*

» n'ont pas accompli la condition du traité ; aussi
 » les ai-je négligés. Maintenant voici l'alliance
 » que je me propose de faire avec la maison
 » d'Israël. *Je mettrai mes loix dans leurs esprits ,*
 » *& je les écrirai sur leurs cœurs ; je serai leur*
 » *Dieu , & ils seront mon Peuple. Il ne sera plus*
 » *besoin d'enseigner alors son prochain , ni son*
 » *frère , en disant : Connoissez-le Seigneur , parce*
 » *que tous me connoîtront , depuis le plus petit*
 » *jusqu'au plus grand ; car je leur pardonnerai*
 » *leurs iniquités , & je ne me souviendrai plus de*
 » *leurs péchés ».* (1)

Comment , d'après cela , tout le raisonnement
 de l'école parviendrait-il à démontrer , d'une
 manière satisfaisante , qu'il ait pu entrer dans la
 volonté d'un Dieu juste , de ne faire qu'une pro-
 messe trompeuse au Peuple qu'il avoit choisi ; de
 lui envoyer , au lieu d'un Rédempteur , l'instru-
 ment de sa perte , quand il avoit juré de le protéger
 éternellement ?

(1) *Epître de Saint Paul aux Hébreux , chap. 8.*



C H A P I T R E X X V I I.

Les Apôtres ont-ils hautement déifié Jésus-Christ?

QUE de murmures de toutes parts ! que de voix s'élèvent pour crier au blasphème ! Mais que ceux qui vont tant déclamer , descendent dans le fond de leur cœur , & s'assurent , avant tout , si c'est bien réellement le pur intérêt de la Religion qui excite leur zèle. Eh ! où est - elle cette Religion , pour qu'on se présente aujourd'hui pour la défendre ? Exilée du monde , elle n'a même plus d'asyle aux pieds des autels ; examinez les Ministres qui les entourent ; & vous lirez sur leur visage cet air de distraction ou de cagoterie , qui dépose également contre l'intime conviction. Qu'ils ne viennent donc pas soutenir un système que l'opinion générale abandonne , quoique l'habitude le maintient encore ; & qui , sans doute , eût déjà fait place à la vérité, si ceux qui en ont tiré de si grands avantages , n'avoient pas intérêt de perpétuer l'erreur. Ce ne sont donc point ces gens - là qu'il faut entendre ; leur conduite , plus encore que leur état , les rend récusables. On connoît leur fanatisme ; il s'est assez montré dans toutes les circonstances ; c'est lui qui fit une boucherie du

Peuple Indien ; c'est lui qui fomenta tant de guerres intestines ; c'est lui qui , en Espagne & en Portugal , fit jeter dans des brasiers ardens le Citoyen vertueux , mais dont la fortune pouvoit faire envie ; c'est lui qui couvrit de son manteau l'horrible massacre de la Saint-Barthélemi ; c'est lui qui porta un coup mortel à la France , en faisant rejeter de son sein tant de sujets précieux ; c'est lui , enfin , qui a osé faire jouer tous les ressorts de l'intrigue , pour mettre obstacle à la révolution si avantageuse , qui , en émoussant son poignard , a permis de ne plus voir , dans cet empire , que des frères & des citoyens , n'importe de quelle Secte on pût être.

Taisez-vous , voix mercénaires : on vous devine trop aisément. Il est clair que ce ne sont plus des autels dont vous n'approchez vous-mêmes qu'avec ennui , que vous cherchez à sauver du naufrage ; mais le total de votre brillante fortune. Pourquoi vous être aussi tant éloignés des maximes de l'Evangile ? On le conçoit encore : une morale si simple ne vous auroit pas permis de prendre tant d'empire sur l'esprit des Peuples. Il vous falloit des moyens qui , en imposant à la crédulité , laissassent un libre cours à votre insatiable avarice.

Il est donc temps de remonter à la source , pour examiner avec soin ce qu'il est à propos de croire ,
&

& ce qu'il est bon de rejeter. On a déjà vu qu'il s'en falloit de beaucoup que Jésus eût laissé appercevoir, dans l'Evangile, le projet d'anéantir la foi de ses Pères, pour se faire adorer comme un Dieu. Dans plusieurs circonstances, il a pris, il est vrai, le ton affirmatif & tranchant, qui convient à tout Chef de Secte, parce qu'il facilite la persuasion. Il s'est dit *la Lumière du Monde* (1) : il s'est annoncé lui-même plusieurs fois comme étant *le Messie* : il apprend à la Samaritaine, *que celui qui lui parle est le Christ* ; mais il n'ajoute pas que ce Christ est un Dieu, à qui il faut élever des autels ; & jamais il n'a dit à ses Disciples, ni aux Peuples qu'il a instruits : *Prosternez-vous, & adorez-moi*. Jamais aussi ses Disciples ne lui ont rendu, pendant sa vie, aucun de ces hommages dûs à la Divinité.

Jésus prenoit évidemment le titre de Messie, pour donner plus de poids à ses instructions. Il n'y avoit point de moyens plus sûrs que celui-là pour se faire entendre des Juifs. Il desiroit que sa doctrine prospérât parmi eux, mais il ne vouloit rien de plus. N'avoit-il pas dit à ses Disciples ? *Je ne cherche aucune gloire de la part des hommes* (2) ; *car le Fils de l'Homme lui-même n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, & pour que sa vie*

(1) *Saint Jean, chapitre 8.* (2) *Ibidem, chapitre 5.*

devint la rançon de plusieurs (1) ; & Dieu n'a pas envoyé son Fils au monde , pour commander le monde , mais afin que le monde soit sauvé par lui (2).

Le sermon sur la montagne , qui fut une des premières leçons que Jésus donna aux Peuples , & qui est le précis de tous les préceptes de l'Evangile , ne dit rien de sa Divinité. C'étoit pourtant le cas de l'établir , si son objet eût été de s'attribuer les honneurs divins. Mais Jésus se borna à prêcher *l'humilité , la douceur , l'innocence , & un zèle toujours égal pour donner l'exemple de la vertu.* Il recommanda *une justice abondante ;* il défendit *de ne jamais blesser personne , faisant sentir qu'il est du devoir de l'homme de savoir pardonner ;* il apprit *que l'ame peut se souiller d'un adultère , sans que le corps en ait commis le crime ;* il démontra comment la pureté des mœurs exige *que le mariage soit indissoluble ; & combien il est déplacé de proférer le plus petit jurement.* Jésus fit aussi connoître aux Peuples , *que la patience est une vertu précieuse , & qu'on ne peut approcher de la perfection qu'en aimant jusqu'à son ennemi.* Il observa qu'il n'y avoit plus de mérite , *dès qu'on faisoit l'aumône , dès qu'on se mettoit en prière , ou qu'on jeûnoit par ostentation.* Il leur prouva *qu'on ne peut servir Dieu*

(1) Saint Marc , chap. 10. (2) Saint Jean , ch. p. 3.

& l'argent à la-fois , & qu'il n'appartient à personne de juger son prochain. Prenez garde , leur dit-il , plus le sentier de la vertu est étroit , plus il est facile de s'en écarter. Défiez-vous des hypocrites ; songez que Dieu lit au fond des cœurs ; & faites pour les hommes tout ce que vous voulez qu'ils fassent pour vous ; car c'est-là la loi & les Prophètes.

A l'égard du culte , Jésus voulant établir la certitude que c'étoit uniquement à l'Eternel qu'il falloit adresser ses hommages , enseigna , en même temps , quelle étoit la prière qu'il convenoit de faire à l'Etre-Suprême , ne dénommant que le Créateur seul dans cette Oraison. Voici , dit-il , comme vous prierez : *Notre Père , qui êtes dans les Cieux , que votre Nom soit sanctifié , &c.* Et Jésus termine cette Oraison , en affirmant que , si l'on ne pardonne point les fautes d'autrui , on ne doit pas espérer que *le Père céleste* pardonne celles qu'on pourra commettre soi-même.

Or , voilà les devoirs de l'homme , décrits dans toute leur étendue ; mais on n'y trouve rien qui ait le moindre rapport avec ces dogmes dont l'Eglise a surchargé la conscience des Fidèles. Ce n'est point , d'après ce sermon , la foi ajoutée à l'opinion de la Trinité , de la virginité de Marie , de l'indispensabilité du Baptême , de l'efficacité de la Confession , du Mystère du Sacrifice de la Messe.

qui permettra de se faire des trésors dans le ciel ; mais uniquement l'observation des préceptes que Jésus vient de donner. Quand le Peuple demanda à Saint Jean-Baptiste ce qu'il falloit faire pour être sauvé, il répondit pareillement : *que celui qui a deux robes en donne une à celui qui n'en a point , & que celui qui a de quoi manger fasse la même chose* (1).

Jésus s'étoit expliqué plus clairement encore, s'il est possible , en commençant sa Prédication :
 « *Ne croyez pas que je sois venu pour détruire la*
 » *loi & les Prophètes : je ne suis point venu les*
 » *détruire, mais pour les accomplir.* Oui, je vous
 » le dis en vérité : le ciel & la terre ne passeront
 » point, que tout ce qui est écrit dans la loi *ne soit*
 » *accompli, jusqu'à un seul iota.* Quiconque aura
 » donc violé la loi, ou un des plus petits pré-
 » ceptes de la loi, & aura enseigné aux hommes
 » à les violer, il sera très-petit dans le Royaume
 » des Cieux. Mais celui qui les aura observés
 » & enseigné à les observer, sera très-grand dans
 » le Royaume des Cieux ». (2)

Parlant une autre fois au Peuple & à ses Disciples, Jésus leur dit : Les Scribes & les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. *Observez donc,*

(1) Saint Luc, chapitre 3. (2) Saint Matthieu, chapitre 5.

& faites toutes les choses qu'ils vous diront ; mais ne les imitez point en leurs œuvres ; car ils disent & ne font pas (1).

Aucun Juif ne fut , en effet , plus religieux observateur que Jésus du culte de Moïse ; il va constamment dans les synagogues , & ne manque jamais de s'y rendre les jours du Sabat (2). Il ordonne à ceux qu'il guérit , d'offrir le don prescrit par Moïse (3). Il observe les jeûnes & fait exactement la Pâque. Il se rend à Jérusalem les jours indiqués , pour prier dans le temple. Il chasse de ce temple avec indignation les Changeurs & les Marchands : il ne leur permet même pas de passer , au travers , aucun de leurs effets (4) ; & pour apprendre à le révéler à jamais , il s'écrie , dans le transport de son zèle : *N'est-il pas écrit , ma maison sera appelée par toutes les Nations une maison de prière , & vous en faites une caverne de brigands* (5). D'ailleurs , Jésus pouvoit si peu renverser le culte de Moïse , que c'eût été de sa part aller contre les prophéties , qui avoient annoncé , en parlant du Messie , qu'il n'achèveroit point d'éteindre la méche qui fume encore (6).

Passé-t-on de l'Evangile aux actes des Apôtres ?

(1) *Saint Matthieu , chapitre 13.* (2) *Saint Luc , chapitre 4.* (3) *Saint Matthieu , chapitre 8.* (4) *Saint Marc , chapitre 11.* (5) *Ibidem.* (6) *Saint Matthieu , chapitre 12.*

Jésus-Christ y est littéralement annoncé sous le titre d'un simple mortel. Saint Pierre , dans sa première prédication , s'écrie : « O Israélites , » écoutez ce que je vais vous dire. Jésus de Nazareth , *cet homme* que Dieu a choisi parmi vous , pour opérer des signes , des prodiges & des miracles : c'est celui-là même que l'Eternel a ressuscité , en le délivrant des douleurs de l'enfer , parce qu'il étoit impossible qu'il y fût retenu (1).

Dans sa seconde Prédication , Saint Pierre ne fut pas moins expressif ; car , pour justifier la mission de Jésus , il rappella la prophétie de Moïse , lorsqu'il avoit dit aux Israélites : Le Seigneur votre Dieu vous suscitera , d'entre vos frères , *un Prophète semblable à moi*. Saint Pierre , établissant que Jésus a été ce Prophète , n'ajoute sûrement pas qu'il faut lui bâtir des temples , & lui offrir de l'encens ; mais il se contente de recommander aux Peuples *de faire pénitence & de se convertir* (2). Que dit Saint Paul dans l'aréopage ? Dieu a marqué un jour où il doit juger l'univers avec justice , *par l'homme* qu'il a établi pour cela , ce dont il a donné une preuve certaine au monde , en le ressuscitant des morts (3).

(1) *Actes des Apôtres*, chapitre 2. (2) *Idem*, chapitre 3. (3) *Idem*, chapitre 7.

Les Apôtres & Paul lui-même restent constamment attachés aux pratiques du Judaïsme : *C'est dans le temple & sous le portique de Salomon* que Saint Pierre assemble les Fidèles (1). Ils n'ont pas d'autre point de réunion que les Synagogues (2). Saint Paul a soin de s'y rendre tous les jours du Sabat (3). Dans le premier Concile tenu à Jérusalem, où s'agita la question de savoir, si les nouveaux Chrétiens devoient continuer à se faire circoncire, les Apôtres ne crurent pas devoir prononcer contre cet usage (4). Et Saint Paul, arrivé à Lystré, s'empressa de faire circoncire un Disciple, nommé Timothée (5).

Long-temps donc les Juifs & les Chrétiens semblèrent ne former qu'une seule & même Secte (6); ils célébroient en commun *la Fête des Pains sans levain* (7). Les Fidèles de la Circoncision, ayant oui dire que Saint Pierre étoit allé prêcher chez les Gentils, lui reprochèrent d'être entré *chez des gens incirconcis*; & cet Apôtre crut devoir *se justifier* par une explication (8). C'est dans le temple que Saint Paul conduit les Gentils devenus ses Profélytes (9). Instruit que les Juifs se

(1) *Actes des Apôtres, chapitre 5.* (2) *Idem, chapitre 9.* (3) *Idem, chapitre 12.* (4) *Idem, chapitre 15.* (5) *Idem, chapitre 16.* (6) *Idem, chapitre 18.* (7) *Idem, chapitre 20.* (8) *Idem, chapitre 11.* (9) *Idem, chapitre 21.*

plaignoient qu'il avoit enseigné de renoncer à la foi de Moïse, & qu'on ne devoit plus circoncire les enfans , ni vivre selon les anciennes coutumes , Saint Paul est d'avis avec les autres Apôtres qu'il faut prouver la fausseté de ces discours, en montrant au public qu'il continuoît à garder la loi. Il fut donc convenu qu'il se purifieroit avec quatre hommes qui avoient fait un vœu. En conséquence, dès le lendemain , Saint Paul se purifia : il entra dans le temple avec ces quatre hommes , pour déclarer les jours que devoit durer sa Purification, & quand l'offrande devoit être faite par chacun d'eux (1). Cet Apôtre écrit aux Romains : Il est bien vrai que la Circoncision vous est utile, si vous gardez la loi (2). Comparoissant au tribunal de Festus , il soutient , pour se blanchir, qu'il n'a rien fait , ni contre la Loi des Juifs , ni contre le Temple (3). Arrivé à Rome , & parlant devant les principaux d'entre les Juifs , il leur dit : Mes Frères , quoique je n'aie rien fait , ni contre le peuple , ni contre nos coutumes paternelles , on m'a arrêté prisonnier à Jérusalem , & je suis mis entre les mains des Romains (4).

A la vérité , ce même Saint Paul a écrit aux

(1) *Actes des Apôtres*, chapitre 21. (2) *Idem*, chapitre 3. (3) *Idem*, chapitre 25. (4) *Idem*, chapitre 28.

Philippiens que Jésus, ayant la forme de Dieu, n'a point cru que ce fût une usurpation d'être égal à Dieu (1). Lors même que la démonstration de la Divinité consisteroit en de simples mots, l'Apôtre prouveroit-il ici celle de Jésus-Christ? Que veut dire *cette forme de Dieu*, qui permet, non pas d'être, mais de croire *qu'on peut être* l'égal du Créateur. Ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est que cet égal de Dieu se trouve, dans le même passage, subordonné à son égal, qui, par sa *prééminence*, a le *pouvoir d'élever Jésus au dessus de toutes choses* (2). Remarquez que c'est le seul endroit où S. Paul dit que Jésus est l'égal de Dieu, & que par-tout ailleurs il donne le premier rang à l'Eternel. Tout est à vous, écrit-il aux Corinthiens; & vous, vous êtes à Jésus-Christ, & *Jésus-Christ est à Dieu* (3). Dans son Epître à Timothée, il va encore plus loin, disant à ce Disciple: *Il n'y a qu'un Dieu, & qu'un Médiateur entre Dieu & les hommes, Jésus-Christ homme* (4).

On ne peut donc pas s'arrêter à un passage assez obscur, & qui est démenti par mille autres. Ces contradictions ne prouvent que de l'incertitude. C'est la vacillation de toute doctrine naissante: c'est la même origine de tout système humain.

(1) *Actes des Apôtres, chapitre 2.* (2) *Idem.*

(3) *Idem, chapitre 3.* (4) *Idem, chapitre 2.*

D'ailleurs , jamais une opinion , écrite dans le particulier à des Profélytes , ne doit prévaloir sur une profession de foi faite publiquement & dans des circonstances décisives. Ainsi , dès que les Apôtres n'ont pas songé , dans le principe , à changer le culte ; dès que Saint Paul convient qu'il n'a rien fait , ni contre la Loi de Moïse , ni contre le Temple ; dès qu'il avoue aux Romains qu'il a *exactly* suivi les coutumes paternelles , que devient le Christianisme ? Aujourd'hui se douterait-on seulement que la croyance des Juifs soit la pierre fondamentale de la Religion de Jésus-Christ ? Le Déisme le plus formel se trouve converti en pluralité de Dieux. On a même renversé le Temple du Créateur , pour élever sur ses ruines celui qu'on a dédié au Fils ; & dans peu celui-ci a fini par obtenir tous les hommages.

Mais quelle tournure a-t-on prise pour accréditer davantage ce nouveau système , & cacher avec plus d'adresse combien il s'éloignoit de la source qu'on lui a donnée ? On a imaginé de particulariser aussi le Saint-Esprit , parce qu'il en est beaucoup parlé dans l'Ancien Testament : de sorte qu'en reconnoissant ainsi trois Dieux , le génie inventeur du Théologien a produit son chef-d'œuvre par la découverte de l'unité. Mais le malheur veut que ce système soit combattu par la probabilité , par la raison , par la croyance des Juifs ,

par celle des Apôtres, & par ce qui est écrit dans l'Evangile même.

Premièrement, il est constant que les Juifs n'ont jamais entendu désigner par *l'Esprit-Saint* un autre Dieu que Dieu lui-même. C'étoit une expression figurée, qui désignoit la partie pour le tout. Aussi disoit-on *l'Esprit de Dieu* (1), comme l'Esprit-Saint; & l'on a vu, dans le Prophète Isaïe, que l'Eternel, en parlant du Christ, a dit: Je ferai reposer sur lui *mon Esprit*. Or, quoiqu'on distingue dans l'homme la substance corporelle & la substance spirituelle, il n'est jamais venu dans l'idée de prétendre que chaque individu formoit deux êtres par unité. Cette thèse, qui seroit absurde à l'égard de l'espèce humaine, l'est encore cent fois plus, relativement à l'Etre-Suprême, chez lequel on ne reconnoît qu'une seule substance. Dieu ne se montre à notre imagination qu'un pur esprit; ce qui la fait souvent dénommer dans les Livres saints sous ce nom-là, comme exprimant absolument la même idée. C'est ce que Jésus a pris soin lui-même de confirmer, lorsqu'enseignant la Samaritaine, il lui a dit: *Dieu est esprit*; c'est pourquoi il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit & en vérité (2).

(1) *Saint Matthieu, chapitre 3.* (2) *Saint Jean, chapitre 4.*

Dans le Livre des Juges , on lit que *l'Esprit du Seigneur* se saisit de Jephthé. Dans le Livre des Rois , *l'Esprit de Dieu* remplit David ; & *l'Esprit de Dieu* ayant abandonné Saül , *l'Esprit malin* agite ce Prince : *l'esprit de sagesse* repose sur Salomon : dans Ezéchiel , *l'Esprit du Seigneur* transporte ce Prophète au milieu d'une grande campagne. Ainsi , le plus souvent on trouve dans l'Ecriture-Sainte l'Esprit de Dieu , pour Dieu lui-même.

Secondement , il est littéralement exprimé dans l'Evangile , que l'Esprit-Saint ne devoit jamais avoir d'autre signification que l'Esprit de Dieu. Quand Jésus envoie ses Apôtres prêcher , il leur dit , au rapport de S. Matthieu : Ce n'est pas vous qui parlez , mais *l'Esprit de votre Père* qui parle en vous (1) ; & suivant S. Luc : *L'Esprit-Saint* vous enseignera sur l'heure ce qu'il faudra que vous disiez (2). L'Esprit du Père & le Saint-Esprit étoient donc , en Langue Hébraïque , absolument synonymes. C'est ce que le passage d'Isaïe , lu par Jésus dans la Synagogue de Nazareth , vient encore justifier. Il commençoit ainsi : *L'Esprit du Seigneur repose sur moi* (3). La même preuve se tire d'une autre prédiction du Prophète Joël , exprimée en

(1) *Saint Matthieu*, chapitre 10. (2) *Saint Luc*, chapitre 12. (3) *Idem*, chapitre 4.

tes termes : Il arrivera aux derniers temps , dit le Seigneur , que je répandrai *de mon Esprit* sur toutes sortes de personnes..... En ce temps-là je répandrai *de mon esprit* sur mes serviteurs & sur mes servantes ; & ils prophétiseront (1).

Ainsi , quoiqu'il soit beaucoup parlé de l'Esprit-Saint dans les Ecritures , on ne peut pas dire que les Juifs aient jamais songé à le distinguer d'avec Dieu. Leur croyance s'y opposoit formellement : ils ne pouvoient pas plus admettre un *Saint-Esprit-Dieu* , & autre que l'Eternel , qu'un *Christ-Dieu* , & l'égal de l'Eternel. En effet , on a vu Jésus-Christ , dans l'Evangile , prier très-souvent le Père céleste ; mais il n'y est pas dit , une seule fois , qu'il se soit adressé en particulier au Saint-Esprit.

Cette opinion du Saint-Esprit annoncé séparément étoit tellement une innovation , que plusieurs de ceux baptisés par Jean répondirent à S. Paul qui leur demandoit , *s'ils avoient reçu le Saint-Esprit* : Nous n'avons pas même oui dire *qu'il y eût un Saint-Esprit* (2). Cependant , malgré la question que fait ici S. Paul , on ne trouve nulle part rien qui puisse faire soupçonner que les Apôtres aient eu l'intention de montrer une troisième Personne

(1) *Actes des Apôtres* , chapitre 2. (2) *Idem* , chapitre 19.

Divine dans le Saint-Esprit. On lit bien , dans les Actes des Apôtres , que *l'Eprit de Jésus* ne leur permit pas de passer en Bithynie (1) ; S. Paul écrit aussi aux Corinthiens , que le Seigneur Jésus est *l'Esprit* (2) : mais ces deux passages prouveroient seulement que les Apôtres regardoient Jésus comme étant lui-même *l'Esprit-Saint*. Donc ils n'ont pas reconnu une troisième Personne dans cet Esprit-Saint ; & s'ils ont cent fois prêché de croire en Jésus-Christ , jamais ils n'ont ajouté de croire séparément au Saint-Esprit. Au contraire , S. Paul a donné lui-même la définition de l'Esprit de Dieu , en le comparant avec l'esprit humain. « Quel est l'homme , dit-il dans une de ses Epîtres , » qui connoît ce qui se passe dans » l'homme , sinon *l'esprit de l'homme* qui est en » lui ? De même , il n'y a aussi que *l'Esprit de » Dieu* qui connoisse ce qui est en Dieu (3) ». Mais , puisqu'on ne distingue pas deux personnes dans l'homme , malgré l'esprit qui est en lui , l'Apôtre ne faisoit sûrement pas cette distinction à l'égard de l'Etre-Suprême.

Cette invention appartient entièrement à la subtilité de la Théologie , qui , pour consolider son système , a prétendu que cette troisième Per-

(1) *Actes des Apôtres* , chapitre 16. (2) *Idem* , chapitre 3. (3) *Idem* , chapitre 2.

bonne procédoit également du Père & du Fils. Il est fâcheux, sans doute, que cette nouvelle opinion soit encore formellement contrariée par l'Evangile, où Jésus dit à ses Disciples: Je vous enverrai, de *la part de mon Père, l'Esprit de vérité qui procède de mon Père* (1). C'est donc contre la propre reconnoissance de Jésus que l'Eglise a avancé que le Saint-Esprit étoit une émanation du Père & du Fils: c'est même contre son propre système. Revient-on à l'établissement de la Divinité de Jésus-Christ? Elle prétend alors qu'il a été conçu par l'opération du Saint-Esprit: & de cette manière l'émanation devient, à son tour, le principe de son principe. Quel raisonnement!

Saint Jean est le seul des quatre Evangélistes qui ait annoncé Jésus comme une Divinité, en disant: Au commencement étoit *le Verbe, & le Verbe étoit en Dieu, & le Verbe étoit Dieu* (2). Mais l'Auteur des rêveries de l'Apocalypse, & celui qui se trouve à chaque page en contradiction avec les trois autres Evangélistes sur les faits, peut bien être suspect d'erreur relativement aux principes.

Plus on étudie le système de la Trinité, plus on y découvre de l'in vraisemblance & de l'absurdité. L'Eglise, en décidant que les trois Personnes

(1) *Saint Jean, chapitre 15.* (2) *Idem, chapitre 1.*

formoient unité , étoit forcée de les reconnoître égales en toute chose : c'est aussi ce qu'elle a fait. Mais cette égalité se trouve encore une fois démentie par l'Evangile. On doit se rappeler que Jésus a dit , dans S. Jean , que *son Père étoit plus grand que lui*. Deux autres passages du même Evangéliste viennent confirmer cet aveu. Dans l'un , Jésus apprend à ses Disciples que *sa nourriture est de faire la volonté de celui qui l'a envoyé , & d'achever son œuvre* (1) : dans l'autre , il leur répète qu'il est descendu du Ciel , non pour faire sa volonté , mais pour accomplir la volonté de son Père qui l'a envoyé (2).

Consultera-t-on les Apôtres ? on ne les trouvera pas moins expressifs pour attester que Jésus-Christ est subordonné à la puissance de Dieu. Je veux que vous sachiez , dit S. Paul aux Corinthiens , que Jésus-Christ est le Chef de tout homme ; que l'homme est le Chef de la femme ; & que *Dieu est le Chef de Jésus-Christ* (3). D'après cette décision , si Dieu devoit être à Jésus-Christ ce que Jésus-Christ étoit aux hommes , il n'y a pas de doute que , dans l'opinion de l'Apôtre , la distance ne fût infinie entre l'Eternel & son Fils.

Cette égalité des trois Personnes est donc une

(1) *Saint Jean , chapitre 4.* (2) *Idem , chapitre 6.*

(3) *Idem , chapitre 11.*

innovation introduite par l'Eglise , & à laquelle les Apôtres n'ont pas plus songé qu'à la distinction du Saint-Esprit. Voilà comme l'on a altéré la source , par des mystères plus propres à alimenter la superstition , qu'à former l'homme à la vertu. L'Eglise reconnoît qu'il n'y a qu'un Dieu ; cependant elle veut qu'il y ait trois Personnes. Mais où trouve-t-elle des autorités aussi imposantes que nombreuses , pour étayer son opinion ? elle en présente une seule ; encore est-ce l'affertion de S. Jean , qui , en distinguant le Père , le Verbe & le Saint-Esprit , a avancé , en même temps , que ces trois ne faisoient qu'un (1). Ne falloit-il pas , avant tout , démontrer la possibilité d'une unité divisée , sans opérer de multiplication ? Aux yeux de la raison , du moins , il n'y plus d'unité dès qu'on apperçoit pluralité : ce ne sont pas les mots de *confusion* & de *consubstantialité* qui pourront changer la nature des choses. Convertir en problèmes les maximes de la Religion , c'est provoquer le doute , l'incrédulité & l'erreur.

Qu'on suive l'Eglise dans l'explication qu'elle a donnée elle-même de ce système , & l'on découvrira autant de contradictions que de solutions. Elle établit que les trois Personnes *sont de toute éternité* ; & cependant elle convient que le Père

(1) Epître I , chapitre 3.

est le principe des deux autres. Or , si ces deux autres Personnes ont été engendrées par le Père , il est incontestable qu'elles doivent lui être postérieures. L'Eglise soutient que la toute-puissance appartient également aux trois Personnes : néanmoins elle est forcée d'attribuer cette toute-puissance au Père , comme étant le principe des deux autres. Ainsi plus d'égalité entre les trois Personnes ; celui à qui appartient la puissance n'est-il pas toujours le supérieur de celui à qui il veut bien la communiquer ? L'Eglise , en avouant qu'il y a deux natures en Jésus-Christ , prétend , malgré cela , qu'il est consubstantiel du Père ; ce qui est une absurdité manifeste. L'Eglise fait unir substantiellement à la personne du Fils un corps & une ame semblables aux nôtres. Ici il y a contradiction dans le système , & inconséquence dans le raisonnement. Contradiction ; parce que , si Jésus a uni à sa Personne Divine une ame & un corps , au lieu de n'avoir que deux substances , il doit en réunir trois , *substance divine , substance spirituelle , substance corporelle* : inconséquence dans le raisonnement ; parce qu'un Dieu , qui est tout esprit , n'avoit pas besoin de se revêtir d'une ame ; & parce qu'aussi la raison nous indique que , si c'est dans le sein de la mère que se forme le corps d'un enfant , c'est du Ciel qu'il doit recevoir son ame au moment qu'il est conçu. Enfin l'Eglise veut ,

pour mieux établir la Divinité de Jésus-Christ ; que Marie soit demeurée toujours Vierge : mais , outre que les Apôtres n'ont pas plus parlé de cette inconcevable virginité , que de la miraculeuse Assomption de Marie ; avec la meilleure volonté possible , on ne peut pas y ajouter foi , puisque l'Evangile atteste qu'elle ne fut pas mère de Jésus seulement ; mais qu'elle eut encore quatre autres enfans , qui s'appeloient *Jacques , Joseph , Judas & Simon* (1).

C'est le moment , sans doute , de regretter ces livres jetés au feu dans le seizième siècle , par le zèle des Conciles. Les Scribes , témoins oculaires de tant de faits importans , en rendant compte de ce qui s'étoit passé , avoient répandu sur toutes ces circonstances une lumière importune , mais bien utile pour écarter l'erreur & anéantir les préjugés. On ne peut en douter , d'après deux passages de S. Paul , qui , renonçant à justifier l'exactitude contestée des Généalogies de Jésus , conseille à Timothée *de ne plus s'en occuper* (2) , & recommande à Tite d'éviter les questions , qu'il appelle folles , *les recherches généalogiques* , les contestations & les disputes touchant la Loi (3).

Il est donc certain que , sans cet acte indigne

(1) *Saint Matthieu , chapitre 4 , & Saint Marc , chapitre 6. (2) Chapitre 1. (3) Chapitre 3.*

de violence & de mauvaise foi de la part des Théologiens Catholiques , telle circonstance , qui s'est montrée si long-temps un prodige aux yeux de la superstition , auroit paru , dans son explication , avoir des causes tout humaines. Il est trop aisé d'abuser les hommes , quand on leur ôte les moyens de reconnoître leur erreur. Les Prêtres n'ignoroient pas que ce qui a été supprimé s'oublie avec le temps , tandis que ce qu'on laisse subsister acquiert chaque jour une nouvelle consistance , que les impressions de l'enfance achèvent de réaliser.

Le moment arrive , néanmoins , où un trait de lumière perce la nuit des temps. La réflexion , tôt ou tard , fait appercevoir le mensonge. On s'instruit , on vérifie , & l'on remarque avec surprise que , pour qu'une opinion pût avoir la valeur qu'on lui a prêtée jusqu'alors , il faudroit lui trouver une analogie parfaite avec celle qui en est le principe & la base ; il faudroit , du moins , qu'elle eût été établie par les Apôtres ; il faudroit encore que les Chrétiens n'eussent pas d'autre Temple que celui des Juifs , puisqu'après même l'Ascension de Jésus , ses Disciples , loin d'abandonner celui de Jérusalem , y furent assidus plus que jamais , *pour y louer & bénir Dieu* (1) ; & que

(1) *Saint Luc , chapitre 4.*

S. Paul ne cessa d'aller dans les Synagogues , *que lorsque les Juifs l'en eurent chassé* (1) ; il faudroit , enfin , que le Catholicisme ne fût pas évidemment une institution humaine , ouvrage des circonstances & de la nécessité , qui n'ont fait songer qu'après coup à élever de nouveaux autels.

C'est alors que , se dégageant aussi-tôt de tout préjugé , on se met à la place de celui qui entendroit , pour la première fois , prêcher l'Evangile , & l'on examine ce qu'il auroit à répondre. Quoi ! c'est un Dieu descendu parmi les hommes que vous m'annoncez ? Sans doute que la contrée où il a paru a été soumise à ses loix , dès que vous dites que toutes les Prophéties qui avoient prédit son arrivée ont eu leur accomplissement ? — Non : les peuples de ce pays , aveuglés par leurs passions , l'ont méconnu ; ils l'ont même condamné à mourir. — Mais , lorsqu'on aura voulu le conduire au supplice , tant de personnes qu'il avoit instruites & guéries , qu'il avoit nourries dans le désert si miraculeusement , sont accourues pour l'arracher des mains de ses bourreaux ? — Non : il ne s'est pas élevé une voix en sa faveur. — Au surplus , étant Dieu , c'est en vain qu'on a essayé de le faire périr , & ses meurtriers ont dû être engloutis. — Non : il a été crucifié. — Un Dieu crucifié !

(1) *Actes des Apôtres , chapitre 19.*

— Anéantissez-vous devant ce mystère ! & fachez que l'Eternel , son père , a bien voulu sacrifier le fils pour la rédemption du genre humain. — Nous voilà donc tous sauvés ? — Non : il faut croire auparavant tout ce que je vais vous dire. — Mais les choses que vous allez m'apprendre ne doivent pas faire la matière d'un doute ; autrement la mort d'un Dieu crucifié courroit les risques de manquer son effet. Ainsi je prévois votre réponse : c'est que le Dieu que vous me prêchez , & qui n'étoit venu dans ce monde que pour sauver particulièrement le peuple ingrat & aveugle qui l'a mis à mort , est sorti du tombeau , & s'est montré rayonnant de gloire à tous les regards , pour que chacun reconnût son erreur , & pût se repentir de son crime. — Non : ses Disciples seuls disent l'avoir vu. — Du moins ont-ils fourni des preuves de cette Résurrection trop évidente , pour qu'on pût s'y refuser ; & alors ce peuple choisi de Dieu se sera empressé de rentrer dans le devoir , en érigeant des Temples à leur Sauveur ? — Non. — Par conséquent ce sont les Apôtres infailliblement qui , en lui dressant des autels , ont , les premiers , donné l'exemple d'honorer Jésus comme Dieu ? — Non. — Qu'ont donc fait ces Disciples ? — Ils ont prêché l'Evangile , attestant leur mission par toutes sortes de prodiges ; car Jésus avoit promis que quiconque croiroit en lui auroit

le don des miracles. — Ainsi vous avez le pouvoir de transporter les montagnes , de tarir les rivières , de ressusciter les morts ? — Non. — Mais où sont donc vos lettres de créance ? dans les Historiens , je le vois ; & tous les contemporains de Jésus-Christ ont écrit , à l'envi , les merveilles que vous m'en rapportez ? — Il existe le récit des quatre Evangélistes. — Et que sont ces Evangélistes ? — Des témoins oculaires , des Disciples de Jésus. — J'aimerois bien autant des Ecrivains désintéressés. Il est étonnant que , parmi les Juifs , il ne s'en soit pas trouvé un seul qui ait pris la peine de transmettre à la postérité cette intéressante Histoire. — Comme ils étoient les contempteurs de Jésus , on a cru qu'il étoit prudent de faire brûler tous leurs livres. — Enfin , cette animosité a eu un terme , puisque la conversion des Juifs a été prédite par toutes les Prophéties ? — On en a ramené quelques-uns. — Comment quelques-uns ! ce n'est donc pas la Nation entière qui a reconnu qu'elle étoit dans l'erreur ? — Non ; mais cela arrivera un jour. — Chose impossible : les voilà répandus par toute la Terre ; la plupart habitent des régions où le Christianisme est à peine connu ; des régions où on le regarde comme un système faux & absurde ; des régions où il est en exécution. Pourriez-vous m'apprendre qui osera aller convertir les Juifs dans ces pays , où tout

Missionnaire feroit empalé avant d'avoir pu faire un seul Chrétien ? Ainsi , vous aurez beau dire ; je ne puis ajouter foi à des faits qui sont constamment rejetés par ceux qui , en ayant vu l'exécution , devoient être les premiers détrompés. — Cependant vous êtes obligé de les croire , parce que l'Eglise vous l'ordonne. — Qu'est-ce que l'Eglise ? — C'est la réunion de plusieurs Prélats & Docteurs , qui , convoqués par le Pape pour régler les articles de Foi , n'ont jamais prononcé que des décisions orthodoxes , étant infaillibles comme leur Chef. — Ce ne sont donc pas des hommes ? — Ils sont hommes ; mais la vertu du Saint-Esprit agit en eux constamment. — A quoi voulez-vous que je connoisse ce que vous dites ? — C'est la sagesse de leurs décrets qui va vous en convaincre. Par exemple, sachant qu'elle est l'inquiétude de l'esprit humain , pour prévenir toute erreur, l'Eglise s'est réservée à elle seule le droit d'interpréter les Ecritures. — Et ses explications ont-elles toujours été généralement approuvées ? — Il s'en faut : l'Esprit-Malin agissant sur quelques hommes, ceux-ci ont osé les décrier. — Mais ils ont trouvé, sans doute , autant de réprobateurs qu'il y a eu de personnes qui ont connu leurs opinions erronées ? — Nullement ; des Peuples entiers ont été de leur avis. — Dans ce cas , il faut que je les entende. — Gardez-vous en bien ; l'Eglise vous

le défend. — Cependant , pour se décider , il faut connoître les raisons des deux parties. — Cela est inutile , dès que l'Eglise a prononcé qu'ils avoient tort. — Votre Eglise est donc juge & partie ? — Dites qu'elle est juge seulement. — Mais voilà la véritable intolérance ; ses effets sont odieux , & je l'abhorre : ainsi , allez porter ailleurs les décrets de votre Eglise. — Vous serez damné. — Je n'en crois rien : jamais un Dieu plein de justice ne pourra perdre celui qui fuit les lumières de sa conscience. — Songez que l'Eglise a le droit de commander à la conscience par le droit de lier ou de délier , sur la Terre comme dans le Ciel , tout ce qu'il lui plaît : soumettez-vous à ce qu'elle ordonne ; ou tremblez en apprenant que , depuis plusieurs siècles , elle a déclaré les incrédules anathèmes. — Allez , allez , vous dis-je , établir vos préjugés loin de moi ! une Religion , telle que se montre la vôtre , doit être , en effet , le bourreau de la conscience & de la raison : oui , vous me voyez bénir le Ciel de n'avoir entendu parler d'une telle doctrine , que dans un âge où la vérité seule laisse des impressions profondes.



CHAPITRE XXVIII.

De la Foi & des Dogmes.

L n'y a point de Religion qui ait commandé plus impérieusement la Foi que le Christianisme, & qui l'ait étendue à un aussi grand nombre d'articles différens. Aussi l'Eglise ne s'est-elle pas bornée à l'ériger en vertu ; elle a , en outre , placé cette vertu à la tête de toutes les autres. Cependant la Foi n'est autre chose que la crédulité ; & la crédulité est-elle donc un si grand mérite ? *Heureux les pauvres d'esprit* , a dit Jésus , car le Royaume des Cieux leur est destiné. Mais qui osera soutenir que le fils de Marie ait prétendu que le Paradis ne feroit peuplé que d'idiots ? Une proposition pareille répugneroit trop au bon sens. Dans cette hypothèse , l'intelligence , à l'aide de laquelle l'homme a su s'élever jusqu'à la connoissance de son Créateur , au lieu d'être un bienfait du Ciel , deviendrait pour nous un sujet de malédiction.

Le fanatisme , toujours aveugle , confond ce qui paroît le moins dans le cas de faire équivoque. Dans quelle circonstance Jésus-Christ est-il venu prêcher l'Evangile ? C'est à une époque , où les

Prêtres de l'ancienne Loi étoient , ce que seront les Ministres de toute Religion qui commencera à vieillir , des hommes sans mœurs & sans principes , qui s'attachoient à la lettre plutôt qu'à l'esprit des choses ; des sophistes , des cagots , des orgueilleux ; des sectaires uniquement zélés pour leur intérêt ; des Prêtres enfin , c'est tout dire. Leur relâchement , suivant l'usage , étoit passé jusqu'au Peuple : des schismes s'étoient formés , & avoient produit les Sectes des *Pharisiens* , des *Saducéens* & des *Hérodiens* : l'impiété étoit grande , & la corruption plus grande encore.

Les Publicains , cette race financière , avoient ; par leur génie de fiscalité , fait faire à tous les Ordres de Citoyens l'apprentissage de la mauvaise foi & du brigandage : on en étoit venu jusqu'à convertir en un champ de foire le Temple du Seigneur. Il falloit donc s'élever fortement contre ce système général d'impiété , d'astuce & de dissolution ; il falloit démasquer tous ces hypocrites , & faire renoncer tout le monde à cet esprit de fausseté & de libertinage , en relevant le prix de la candeur. Tel fut aussi le but de cette leçon : *Bienheureux les pauvres d'esprit*. Elle est absolument la même que celle donnée , dans une autre circonstance , par Jésus-Christ , quand il témoignait de prédilection pour de petits enfans qu'on lui présentait , afin qu'il les bénît. L'Évangile

rapporte que ses Disciples cherchoient à les écarter , mais que Jésus dit aux douze : *Laissez laissez ces enfans venir jusqu'à moi ; car le Royaume du Ciel est pour ceux qui leur ressemblent.* Une autre fois encore , voulant réprimer l'orgueil de ses Disciples , il prit aussi un petit enfant & le mit au milieu d'eux , en leur disant : *En vérité , si vous ne vous convertissez & ne devenez pas comme de petits enfans , vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux.*

Ainsi , c'est l'humilité , c'est la sagesse , c'est l'innocence que Jésus entendoit recommander par les deux paraboles des pauvres d'esprit & des petits enfans , qui offrent absolument la même idée : mal-à-propos on est parti de là pour imposer aux Fidèles l'obligation d'une foi aveugle. Il faut , sans doute , que l'homme triomphe de ses passions pour plaire à Dieu ; mais non pas qu'il renonce à sa raison , qui , seule , lui permet de les maîtriser.

Les Epîtres de S. Pierre & de S. Paul viennent nous apprendre combien ces Apôtres ont eu de peine à inspirer cette Foi à leurs Néophytes. On les voit sans cesse revenir sur la nécessité de croire. Cependant alors tout paroïssoit se réduire à un seul dogme , celui de Jésus-Christ ressuscité , & de tous les morts ressuscitant comme lui. Si Jésus-Christ *n'est pas ressuscité* , écrit S. Paul aux Corinthiens , notre prédication est vaine , & votre

Foi est vaine aussi. Nous sommes même convaincus d'être de faux témoins à l'égard de Dieu , puisque nous avons rendu témoignage de lui qu'il a ressuscité Jésus-Christ, lequel il n'a pas retiré du tombeau, *si les morts ne ressuscitent point* (1). Quoi ! c'est un dogme si simple , déjà admis chez les Payens , qui reconnoissoient un Enfer pour le crime , & un Elysée pour la vertu , qui a pu souffrir les plus grandes difficultés , à cause de la prétention que chaque mortel ressusciteroit au dernier jour *en corps & en ame* : & quand on y a joint plusieurs autres articles de foi , on veut que l'esprit soit plus docile ! Dans des temps plus éclairés , le seul système de la résurrection des corps , qui ne se conçoit point , à beaucoup près , comme celui de l'immortalité de l'ame , auroit été suffisant pour faire entièrement rejeter l'Evangile. On voit même que , dans ces siècles d'ignorance , sans le zèle outré & infatigable de l'Apôtre S. Paul , sans les persécutions que les Juifs firent éprouver aux nouveaux Sectaires , ce qui enflamma davantage leur ferveur , & sur-tout , sans les grandes aumônes des premiers Chrétiens & la fine politique des Apôtres , qui , en incitant leurs Prosélytes à mettre leurs biens en commun , ne permirent plus aux nouveaux convertis de connoître

(1) Chapitre 15.

la misère , l'Evangile auroit , sans doute , fait beaucoup moins de progrès.

Si pourtant on s'en fût tenu à n'en suivre que la morale , le Christianisme eût été le chef-d'œuvre de la sagesse humaine. Mais l'enthousiasme a commencé par égarer l'esprit ; puis la superstition & la fourberie ont fini par le plonger dans l'aveuglement : c'est ainsi qu'insensiblement on est tombé dans la faute que Jésus lui-même reprochoit aux Pharisiens & aux Scribes. C'est vainement , leur disoit-il , que vous honorez Dieu , *puisque vous enseignez des doctrines & des ordonnances humaines.....* N'êtes-vous donc pas des gens bien religieux , *vous qui détruisez le commandement de Dieu , pour observer votre Tradition !* (1)

Moïse avoit bien reconnu , dans la chute d'Adam , le principe des foiblesses humaines : & , du moment qu'il imagina que le premier homme , après son crime , avoit dû changer de nature , il alloit de suite de lui donner des descendans qui ressemblassent à leur Auteur. En conséquence , les enfans d'un être peccable & mortel devinrent peccables & mortels comme lui. Mais Moïse borna là l'effet du crime d'Adam sur sa postérité. Celui qui paroît avoir eu de la divinité l'idée la plus juste , ne s'avisa pas de faire croire aux

(1) *Saint Marc , chapitre 7.*

Israélites qu'une faute , dans laquelle il n'avoient point trempé , & dont ils ne pouvoient par conséquent être responsables , en avoit fait néanmoins des réprouvés aux yeux de l'Etre-Suprême. Le baptême d'eau ne fut donc point connu dans l'ancienne loi.

Cependant un premier article de foi veut que *quiconque ne renaît de l'eau , ne puisse entrer dans le Royaume de Dieu*. Il est fort étonnant qu'on ait pu adoper à la lettre une maxime qui blesse si formellement la justice de l'Eternel. Si le baptême est indispensable pour effacer la tache du péché originel , c'est à Adam lui-même que l'Auteur des choses devoit recommander l'établissement de cette institution. Mais quand le Peuple , auquel il paroît s'être si souvent communiqué , n'en a jamais eu la moindre notion , on ne peut croire que cette cérémonie , purement extérieure , ait tout l'effet qu'on lui attribue , ou , pour mieux dire , qu'elle soit le seul moyen de produire un tel effet. Dans cette supposition , les Prophètes tels qu'Abraham , Jacob , Moïse , Samuel , Elie , Isaïe , à qui Dieu a donné des marques si particulières de prédilection , n'en auroient pas moins été rejetés , après leur mort , hors de sa présence ; & le seul Peuple que le Seigneur s'étoit choisi , éprouvant la même destinée , toute la race humaine de ces temps-là n'auroit paru sur la terre que pour être

indistinctement châtiée pour la faute d'autrui. Aujourd'hui même , combien existe-t-il de Nations à qui il ne sera jamais permis de faire connoître l'influence salutaire du baptême ? Combien aussi y a-t-il eu, depuis la prédication de l'Evangile , de milliers d'individus qui sont morts dans l'ignorance de ce qui se passoit sur un autre hémisphère ? Tous ces êtres seroient donc voués à une damnation éternelle ? Homme insensé ! peux-tu bien calomnier ainsi ton Créateur ?

C'est à Saint Jean qu'est due l'innovation du Baptême d'eau. Cet homme atrabilaire parut, & eut l'horreur de la dépravation de ses Concitoyens. Il se retira donc dans les forêts ; là , pour faire comprendre à ceux qui vinrent profiter de ses préceptes le besoin qu'ils avoient d'être purifiés totalement , non-seulement il les faisoient baigner dans le Jourdain , mais encore il leur répandoit de l'eau sur la tête.

Quelle étoit , chez les Juifs , la vraie définition du Baptême ? Cette explication ne peut encore être donnée que par aperçu. En consultant l'Evangile , il paroît qu'il n'y avoit que les Prophètes qui avoient le droit de conférer le Baptême , puisque les Prêtres & les Lévites , envoyés vers Saint Jean-Baptiste , de la part des Juifs , lui dirent : Dès que vous n'êtes ni le Christ , ni Elie , ni un autre Prophète ,

Prophète , *pourquoi donc baptisez-vous* (1) ? Or , il est certain qu'aucun Prophète n'avoit , avant Saint Jean , fait du Baptême un acte pratique. Le Baptême n'étoit donc autre chose , dans le principe , que l'avertissement de s'amender & de faire pénitence.

L'Eglise Romaine a établi que le Baptême de Jésus-Christ a une vertu supérieure au Baptême de Saint Jean , d'après ce qu'on lit dans l'Evangile : Je vous baptise dans l'eau pour vous porter à la pénitence ; mais celui qui vient après moi , *est plus puissant que moi* , & je ne suis pas digne de porter ses souliers : *C'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit & dans le feu* (2).

Cependant Jésus-Christ est venu , comme les autres , se faire baptiser par Jean : à la vérité , il ne pouvoit pas mieux commencer une mission , qui devoit avoir pour objet la réforme du cœur & la recommandation de l'humilité. Mais on pourroit demander à Saint Jean comment , après avoir avoué qu'il n'étoit pas Prophète , il a pu en jouer le rôle , en reconnoissant Jésus pour celui *qui étoit plus grand que lui*. Pourquoi ce refus respectueux de le baptiser , lorsque le Saint-Esprit n'étoit pas encore descendu sur Jésus ? Saint Jean se trouve ici

(1) *Saint Jean , chapitre 1.* (2) *Saint Matthieu , chapitre 3.*

en contradiction avec lui-même. *Je ne le connois-
sois pas*, dit-il, en parlant du Messie, mais j'ai
appris de celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau,
*que celui sur qui je verrois descendre le Saint-
Esprit, ce seroit lui qui baptiseroit dans le Saint-
Esprit* (1). Saint Jean devoit donc attendre l'exé-
cution de ce signe miraculeux, pour reconnoître
le Christ. C'est tout le contraire : dès qu'il ap-
perçoit Jésus, il s'écrie : *Voici l'Agneau de Dieu,
voici celui qui ôte les péchés du monde* (2). Jésus,
dans plusieurs circonstances, a comblé, à son tour,
Saint Jean de louanges ; & tout ce qu'on en peut
dire, c'est qu'ils paroissent s'être parfaitement en-
tendus.

D'ailleurs, d'après le système de l'Eglise, dès
que la mission de Jésus a été commencée, celle de
Jean Baptiste auroit dû finir. Mais le contraire est
attesté par l'Evangile, où il est écrit : *Jésus alla avec
ses Disciples en Judée, où il demeura quelque temps
avec eux, & où il baptisoit. Jean baptisoit, de son
côté, à Ennon, près de Salim, parce qu'il y
avoit en ce lieu beaucoup d'eau, de sorte qu'on
venoit s'y faire baptiser de toute part* (3).

Il est évident que toutes ces pratiques n'étoient
que de figures symboliques, mises en usage pour

(1) *Saint Jean, chapitre, 1.* (2) *Ibidem.* (3) *Idem, chapitre 3.*

faire plus d'impression sur le Peuple & pour mieux , lui indiquer ses devoirs. Telle étoit la Circoncision des Juifs : & telle est devenue la cérémonie du Baptême. Il paroît que , dans l'origine , on en a distingué de deux sortes , le Baptême d'eau & le Baptême de feu , pour rendre vraisemblablement plus sensible la prééminence de Jésus sur Jean-Baptiste. Au surplus , on ne voit pas que Jésus-Christ ait conféré ni l'un ni l'autre de ces Baptêmes ; car l'Evangile nous apprend *qu'il ne baptisoit pas lui-même* , mais que c'étoient seulement ses Disciples. Voilà , sans doute , pour quoi ils en ont conservé l'usage. Cependant il est ajouté , dans ce même endroit , que *Jésus quitta la Judée , & s'en retourna en Galilée* , parce que les Pharisiens avoient oui dire qu'il faisoit plus de Disciples , & qu'il en baptisoit plus que Jean (1). Assurément on ne pouvoit pas porter plus loin la complaisance : elle fut telle , qu'on ne trouve nulle part , dans l'Evangile , que le Baptême de Jésus ait été administré à personne depuis ce moment. Ce n'est pas tout : Jésus , loin d'engager ceux qui avoient reçu le Baptême de Jean à se faire baptiser de nouveau , les félicita beaucoup d'être allé voir , dans le désert , celui qu'il nommoit *plus qu'un Prophète*. A cette occasion même , l'Evangile fait un

(1) *Saint Jean , chapitre 4.*

reproche aux Pharisiens & aux Docteurs de la Loi d'avoir méprisé les desseins de Dieu sur eux , *en ne recevant point le Baptême de Jean* (1).

A la vérité , on trouve , dans les actes des Apôtres , que Saint Paul baptisa , une seconde fois , quelques-uns des Disciples qui n'avoient reçu que le Baptême de Jean : & qu'après leur avoir *imposé les mains , le Saint-Esprit vint sur eux* (2). Que résulteroit-il donc de ce fait ? que la vertu du baptême primitif ne s'opéroit pas par l'effusion de l'eau , mais par l'imposition des mains. Ainsi , ce ne feroit point le Baptême , proprement dit , qui auroit la plus d'efficacité , mais cette imposition des mains. N'est-il pas reconnu que les Habitans de Samarie , déjà baptisés au nom de Jésus , n'avoient cependant point reçu le Saint - Esprit , & qu'il fallut , pour leur faire obtenir cette faveur , que les Apôtres envoyassent vers eux Pierre & Jean , *afin de leur imposer les mains* (3).

Le passage de Saint Jean , où Jésus dit *que , si l'on n'est pas né de l'eau & du Saint-Esprit , on ne peut entrer dans le Royaume de Dieu* (4) , pris à la lettre , s'éloigneroit trop de l'esprit de l'Evangile. On a donc eu tort d'en conclure que Jésus ait regardé la cérémonie du Baptême comme une

(1) *Saint Luc , chapitre 7.* (2) *Chapitre 19.*
 (3) *Chapitre 8.* (4) *Chapitre 3.*

condition indispensable pour rendre l'homme digne de la miséricorde de Dieu. Saint Jean l'Evangéliste , le seul qui fasse attester par Jésus la nécessité du Baptême , le met ici en contrariété avec l'intention que le Fils de Marie a constamment manifestée. Poura-t-on nier qu'il ait paru tendre ouvertement à élaguer toute vaine pratique, pour se restreindre à la morale ? Qu'on se rappelle la réponse faite par Jésus aux Pharisiens & aux Scribes , lorsque ceux-ci vinrent lui reprocher que ses Disciples se mettoient à table avec des mains impures. Et vous , leur dit-il , *pour observer avec soin la tradition des hommes* , vous lavez exactement les pots & les tasses , & vous faites beaucoup d'autres choses semblables ; *mais vous laissez-là le commandement de Dieu* (1).

Si la cérémonie du Baptême eût été la seule porte du salut , Jésus-Christ auroit commencé par baptiser sa mère , ses frères , ou , pour le moins , Saint Jean-Baptiste & ses Disciples. On le voit , il est vrai , dans une circonstance , laver les pieds aux Apôtres , en leur recommandant de s'en faire autant dans la suite. Mais cette action ne ressemble en rien au Baptême , qui , suivant l'opinion de l'Eglise , ne doit pas être réitéré. Il est évident

(1) *Saint Marc , chapitre 7.*

que la Cène n'avoit d'autre but que d'enseigner l'humilité & la charité aux Apôtres.

C'est même ce genre d'instruction qui sert à démontrer que les actions symboliques étoient en usage , parmi les Juifs , autant que les expressions figurées. Peut-être est-il permis de dire que le Baptême appartenoit , dans le principe , aux uns & aux autres. Jésus , long-temps après avoir reçu le Baptême matériel de Jean , annonce à ses Disciples , *qu'il doit être baptisé d'un autre baptême qu'il est pressé de voir accomplir* (1) ; il leur prédit aussi *qu'ils seront eux-mêmes baptisés de ce Baptême si désiré* (2) , qui est celui du Saint-Esprit , ainsi que Jésus s'en est expliqué dans les Actes des Apôtres. A la vérité , leur dit-il , Jean a baptisé dans l'eau ; mais pour vous , dans peu de jours , *vous serez baptisés du Saint-Esprit* (3). Le mot Baptême ne désignoit donc pas un lavage extérieur ; mais encore le don du Saint-Esprit. Saint Paul achève de confirmer que c'étoit réellement une expression du style figuré , lorsqu'il écrit aux Romains : *qu'ayant été baptisés en Jésus-Christ , ils ont été baptisés en sa mort* (4).

Le vrai sens de cette expression paroît être le retour à la pénitence , sans laquelle , en effet ,

(1) *Saint Luc , chapitre 12.* (2) *Saint Marc , chapitre 11.* (3) *Chapitre 1.* (4) *Chapitre 11.*

le méchant ne doit espérer aucune rémission. Race de vipère , disoit Saint Jean aux Pharisiens & aux Saducéens qui venoient à son Baptême , qui vous a appris à fuir la colère divine , prête à éclater sur vos têtes ? *Produisez donc de dignes fruits de pénitence.* (1). Par conséquent la démarche de ceux qui venoient se faire baptiser étoit la marque du repentir de leurs fautes , & l'acte du Baptême , une invitation à persévérer dans ce repentir. Cette vérité se trouve confirmée par Saint Marc. Il dit que Saint Jean étoit dans le désert , où il baptisoit & prêchoit le Baptême de la Pénitence , pour préparer à la rémission des péchés (2). Saint Luc nous apprend aussi que Jean alla dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain , prêchant le Baptême de Pénitence , pour la rémission des péchés (3). Ainsi , l'on ne peut plus douter que le Baptême fut alors l'engagement pris de faire pénitence , & une pénitence qui n'avoit aucun rapport avec le péché originel.

On ne voit pas que Jésus ait jamais reproché à qui que ce soit la faute du premier père ; ses Apôtres n'y ont pas plus songé que lui. Faire pénitence , disoit Saint Pierre à ceux qui vouloient se convertir : Que chacun de vous soit

(1) *Saint Matthieu , chapitre 3.* (2) *Chapitre 1.*
 (3) *Chapitre 3.*

baptisé au nom de Jésus-Christ , *pour obtenir la rémission de vos péchés* ; alors vous recevrez le don du Saint-Esprit (1). Cette rémission portoit donc uniquement sur les péchés commis par les Cathécumènes. Les effets de ce Baptême , au nom de Jésus-Christ , étoient d'admettre ceux qui le recevoient au rang des Néophytes , & de leur transmettre le don du Saint-Esprit , pour les rendre capables de faire pénitence ; mais il en falloit toujours venir à cette pénitence. D'après cela , l'on ne conçoit pas comment l'Eglise a pu errer jusqu'au point de prétendre qu'une simple effusion d'eau extérieure étoit suffisante , non-seulement pour laver la souillure du péché originel , mais même tous les crimes ensemble ; de sorte que le plus grand scélérat , qui mourroit dans l'instant physique où il recevoit le Baptême , seroit justifié , quoiqu'il n'éprouvât aucun repentir dans le cœur. Tel est pourtant , suivant les Conciles & les Théologiens , la force du Baptême. Cet Etre-Suprême , qu'ils ont dépeint si injuste & si terrible , ils ont permis de l'appaiser par des expiations tout-à-fait puériles ! *Jésus-Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser , mais pour prêcher l'Evangile* (2). Voilà ce que Saint

(1) *Actes des Apôtres , chapitre 2.* (2) *I Epître , chapitre 1.*

Paul écrivoit aux Corinthiens : le Baptême , de l'aveu de cet Apôtre , n'étoit donc pas l'objet le plus important de sa mission , ni la première cause instrumentelle de la justification. En effet , cette effusion d'eau étoit tellement une pure cérémonie , sans efficacité intrinsèque , & seulement pour avertir ceux qui se convertissoient qu'ils étoient arrachés au péché par la grace de Jésus - Christ , que Saint Pierre , en rendant compte de sa conduite à ses frères , leur apprend que les Gentils avoient reçu le Saint - Esprit , *dès qu'il eut commencé à leur parler* ; & il ajoute : Je me suis souvenu alors de ce que j'avois oui dire au Seigneur : *Jean a baptisé du baptême d'eau* , mais pour vous , *vous serez baptisés dans le Saint-Esprit* (1). Cependant , c'est le Baptême de Jean , c'est le Baptême d'eau que l'Eglise confère aujourd'hui : c'est un Baptême bien différent de celui des Apôtres , si l'on en juge par les effets qui , communiquant d'une manière sensible le Saint-Esprit , permettoient , *& de parler diverses langues , & de prophétiser* (2). Enfin , c'est une vaine cérémonie , par laquelle , d'après la décision de l'Eglise , il faut passer nécessairement pour devenir agréable à Dieu.

(1) *Les Actes des Apôtres , chapitre 11.* (2) *Idem , chapitre 19.*

Mais , en dépit de l'anathême plus d'une fois prononcé bien inconsiderément par les Conciles , on peut soutenir que les Limbes n'ont jamais existé que dans l'imagination des Pères de l'Eglise. Ce qu'il y a de positif , c'est que l'Evangile , les Actes des Apôtres , & leurs Epîtres mêmes ne font pas plus mention de ces Limbes que du Purgatoire. L'avantage qu'on a retiré de ces inventions atteste que l'esprit humain y a eu plus de part que le Saint-Esprit. Le Baptême a servi à consolider l'autorité du Pape , en étendant son empire par l'obligation imposée de recevoir ce Sacrement pour être sauvé ; & le Purgatoire est devenue la cheville ouvrière de l'opulence ecclésiastique , en permettant au Saint Père de tenir banque d'indulgences , & aux individus de sa Milice noire d'en être les dignes Courtiers.

Les différens cultes répandus dans les contrées de l'univers ont toujours admis de ces institutions pécuniaires. C'est pourquoi la Religion fut partout accompagnée du mystère , parce qu'elle fut constamment l'ouvrage de l'imposture. Si la vérité ne craint point le grand jour , la ruse ne fait bien agir que dans l'ombre. C'est de cette manière que l'homme plein d'ignorance fut conduit à offrir ses hommages aux Divinités les plus bizarres. On enchaîna sa croyance par des singularités : & plus on fut l'entourer de ténèbres ,

& mieux on parvint à fomentier sa superstition naturelle. En se laissant mettre ainsi un bandeau sur les yeux , il n'a pas apperçu que le vrai Dieu ne peut être ni injuste , ni méchant : il en a laissé faire le tyran le plus barbare , qui n'a aucun égard pour l'innocence.

Quoi donc ? il seroit vrai que cet infortuné , qui expire en entrant dans la vie , pourroit être éternellement puni , parce qu'on n'auroit pas eu le temps de lui jeter quelques gouttes d'eau sur la tête ! Et par quel motif raisonnable le ciel auroit-il ainsi condamné ce malheureux , lorsque son ame n'avoit encore pu se souiller d'aucun crime ? Mais l'Eternel tient dans ses mains la vie & la mort des hommes : si le Baptême étoit d'une nécessité absolue , seroit-ce un Dieu plein d'équité , qui pourroit jamais ne pas prolonger assez le souffle de vie dans chaque enfant , pour qu'on pût les sauver tous ; lorsque leur mort précipitée sembleroit le noircir d'une double méchanceté ? Ah ! cessons d'outrager l'Etre - Suprême par des préjugés qui lui prêtent des traits odieux , par des préjugés qui peuvent avoir les conséquences les plus dangereuses. Mettez des fanatiques auprès d'une femme en travail d'enfant : & , si l'accouchement s'annonce laborieux , tremblez que , pour faire un régénéré , ils ne sacrifient la mère , & souvent l'enfant avec elle. N'avoit-on pas imaginé dernièrement le

Baptême par injection , sans songer aux effets terribles qui en seroient infailliblement résultés dans les Campagnes , & parmi un Peuple crédule ?

Il en est temps , sans doute : ramenons les choses le plus possible , à la raison. Que l'usage du Baptême soit conservé , si l'on veut , comme un avertissement aux mortels de l'état d'innocence , dans lequel ils doivent se maintenir pour plaire à la Divinité , & s'assurer un bonheur éternel. Que cette pratique religieuse soit fixée à une époque de la vie , ou l'homme , plus avancé en âge , sera plus capable d'en sentir les conséquences ; que la perspective de l'obtenir lui fasse aimer , de bonne heure , la vertu , dans l'espoir de se rendre digne de cette robe virile ; & que la crainte d'en perdre l'efficacité dirige sa conduite pour le reste de la vie ; mais aussi que les Pères de famille soient à jamais délivrés de l'idée affreuse d'avoir engendré de misérables victimes , punies éternellement , pour n'avoir donné que des signes de vie incertains.

Il est un autre dogme qui a répandu plus de terreur encore chez les esprits foibles , & qui , dans des siècles d'ignorance & d'aveuglement , a fait autant de malheureux qu'il a existé de Fidèles. Ce dogme est le Sacrement de la Pénitence converti en Confession auriculaire. Ainsi ,

l'Eglise s'est érigée l'arbitre souveraine des consciences ; & , pour qu'il ne manquât rien à ce despotisme inoui , elle a établi qu'un seul péché , oublié par négligence , deviendrait la cause d'une perdition éternelle. On s'est donc mis l'esprit à la torture pour se rappeler ses péchés ; & le soin de les découvrir l'a souvent emporté sur la contrition , seule utile & seule nécessaire.

Mais quels sont les titres que représente l'Eglise , pour établir le droit de déterminer , à son gré , le sort des humains ? Si on veut l'en croire , le tribunal de la Pénitence est d'institution divine , parce que Jésus - Christ , après sa résurrection , a dit à ses Apôtres : Recevez le Saint - Esprit : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez , & ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez* (1). Les quatre Evangélistes ont-ils de concert attesté ce fait ? Il s'en faut : on a vu , au contraire , combien ils étoient peu d'accord entre eux , particulièrement sur ce qu'ils prétendent être arrivé depuis la résurrection de Jésus , jusqu'au moment de son ascension. Saint Jean rapporte seul que , dans une première entrevue qu'eut Jésus avec ses Disciples , après être sorti du tombeau , il souffla sur eux pour leur communiquer le Saint-Esprit : il est le seul pareillement qui

(1) Concile de Trente , sixième Session.

parle du droit , accordé dans cette circonstance aux Apôtres , de remettre ou de retenir , à leur volonté , les péchés de leurs semblables (1). Sans doute , il seroit aussi difficile de concilier ce passage avec la sagesse de Dieu qu'avec sa justice. On ne concevra jamais que la Divinité ait pu abandonner le sort de tout le genre humain à la discrétion de quelques hommes ; qu'elle ait pu consentir à n'avoir de la pitié que pour ceux qu'il plairoit à ces hommes de favoriser. Les Rois de la terre , en reconnoissant leur insuffisance , se sont vus forcés de transmettre une portion de leur autorité à quelques-uns de leurs sujets. Mais il y a des règles que ces Ministres de la Justice doivent suivre. C'est la loi qui décide : & celui qui prononce n'en est que le simple interprète. Ainsi , la prudence humaine l'emporteroit sur celle de Dieu ; lui , qui , embrassant d'un clin-d'œil tout ce qui existe , n'a besoin ni de Ministres , ni de Suppléans ; lui qui , étant le principe de la sagesse , ne doit jamais s'en écarter !

Ce seroit assurément admettre l'impossible , que de supposer qu'il ait plu à l'Etre-Suprême d'accorder aux Apôtres un droit aussi extraordinaire. D'ailleurs , en admettant cette hypothèse , s'en suivroit-il que ceux-ci aient eu le pouvoir , à leur

(1) *Chapitre 20.*

tour , de céder ce même droit à personne ? Si jamais privilège a dû être personnel , c'est incontestablement celui qui , déjà abusif , le deviendrait beaucoup plus encore , en passant à un autre.

Il ne faut pas perdre de vue que l'Evangéliste S. Jean a fait précéder la faveur de cette prérogative par le don du Saint-Esprit , ce qui supposant l'infailibilité chez celui qui en est pourvu , affoiblit par la même raison les dangers de l'arbitraire. Il n'y auroit donc que des hommes , constamment au-dessus de leur espèce , à qui le droit de remettre les péchés eût pu être transmis. Mais , si les Apôtres ont encore eu le pouvoir de faire descendre le Saint-Esprit sur ceux qu'ils ont convertis , il paroît que leurs successeurs n'ont pas hérité de tous leurs privilèges , & que l'humanité impuissante & fragile a bientôt pris le dessus. Ce n'est pas qu'au défaut de la réalité on ait manqué d'avoir recours à la supposition. Cependant que furent les Membres de ces Conciles , qui se prétendirent long-temps inspirés du ciel , qui , en conséquence , déclarèrent anathème quiconque ne se soumettroit pas à leurs décisions ? Des Prélats intrigans & ambitieux , ou ignorans & débauchés , se conduisant comme les Ministres des Souverains , qui ne songent qu'à étendre les droits de leur Prince , autant pour dominer davantage , que pour mieux satisfaire

leurs projets de fortune. Que fut le surplus du Clergé? Des Prêtres avarés, simoniaques & libertins, qui en imposèrent aux Grands par la force des préjugés, & au Peuple par leur hypocrisie. En se plaçant sur le tribunal de la Pénitence, ils virent tomber à leurs pieds les Potentats de l'univers; &, reconnus maîtres de leur destinée par la superstition, ils s'établirent les Directeurs de leur conduite, & parvinrent de cette manière à disposer de tout à leur gré. De-là cette influence qu'ils eurent dans les affaires publiques; de-là, cet état de grandeur, d'autorité & d'opulence dont on voit encore de fort beaux restes. Voilà pourtant ce que peut parmi les hommes l'ambition des plus adroits.

Cependant toutes les circonstances ne sont pas également favorables pour produire ces révolutions. Quand le Christianisme avoit encore à lutter contre les préjugés du Paganisme, & à ménager les Empereurs qui le pratiquoient, on ne voit pas qu'il ait été question du tribunal de la Pénitence. Mais, s'il est constant que les Disciples de Jésus n'ont jamais confessé, il devient prouvé que la faculté qui leur avoit été donnée de retenir ou de remettre les péchés à qui bon leur sembleroit, ne leur a pas paru être le droit de lire dans les consciences, & de les gouverner.

Or, il est de toute certitude, quoi qu'en dise
le

le Concile de Trente, que la Confession auriculaire n'a été en usage que depuis le Concile de Latran ; parce que ce Concile est le premier qui en ait fait un devoir pour tout Chrétien , au moins une fois l'année. Qu'on lise l'Evangile , qu'on consulte les Actes des Apôtres , qu'on parcoure les Epîtres de Saint Paul , qui contiennent , dans le plus grand détail , les maximes qu'il avoit prêchées , & qui recommandent à peine l'observation de quelques pratiques religieuses. Ce sera-il dans quelques-uns de ces ouvrages qu'on pourra découvrir les premières traces de la Confession , du moins de celle auriculaire ? Saint Marc rapporte bien que toute la Judée & tous les Habitans de Jérusalem venoient à Saint Jean , & se faisoient baptiser par lui , *en confessant leurs péchés* (1). On trouve même , dans les Actes des Apôtres , que plusieurs de ceux qui avoient été convertis par Saint Paul , *vinrent confesser & déclarer ce qu'ils avoient fait de mal* (2). Mais cette Confession , purement volontaire , résultoit plutôt de la démarche du Pénitent que d'un aveu circonstancié de ses crimes. Il disoit , comme David , au Prophète Nathan , venu pour lui reprocher la mort d'Urie : *J'ai péché contre le Seigneur*. Il le disoit *hautement* , moins pour intéresser l'Envoyé de Dieu , qui ne pouvoit rien en

(1) *Saint. Marc , chapitre 1, (2) Chapitre 19,*

sa faveur , que pour appaîser , par ce premier acte de repentir , la colère de l'Etre-Suprême.

Confessez - vous l'un à l'autre , a dit Saint Jacques (1) ; vraisemblablement pour inviter les Fidèles à exciter mutuellement dans leurs cœurs le regret de leurs fautes ; car s'il leur recommande , en même - temps , de prier aussi les uns pour les autres , leur assurant que c'est le moyen de se sauver , ce n'est que pour les rendre de plus en plus persévérans dans l'oraison. Quoi qu'il en soit , on ne peut pas dire que Saint Jacques ait voulu parler , dans cette Epître , de la Confession sacramentèle , puisque , d'après le sens que présente ce passage , il seroit permis à tout le monde de siéger sur le tribunal de la Pénitence. Comment donc y reconnoître l'institution d'un Sacrement , qui exige que la prérogative de le conférer soit attribuée exclusivement aux Ministres des Autels ? D'ailleurs , il n'est écrit nulle part que Saint Jacques , ou Saint Jean , ou Saint Pierre , ou Saint Paul , ou tout autre Apôtre aient exigé de leurs Profélytes qu'ils vinssent leur avouer leurs péchés dans le secret du tête-à-tête , & que ces mêmes Apôtres se soient ingérés d'en donner l'absolution , ou , pour se servir des expressions des Conciles , de dire aux pêcheurs : *Vous ne*

(1) *Chapitre 5.*

recevez la grace de la justification , que parce que je vous absous. Ne sembleroit-il pas que l'orgueil, en personne, ait dicté ce formulaire ?

Voilà donc le Prêtre qui s'établit Juge des consciences ; & Dieu est déchu d'un droit inhérent à la qualité de celui qui, pénétrant seul dans les replis les plus profonds du cœur, fait apprécier nos sentimens, avant même qu'ils nous soient parfaitement connus. Cependant l'Eglise n'a pas manqué de prévoir qu'on seroit étonné quelque jour de la trouver en possession d'un pouvoir si étrange. Elle a donc voulu paroître le légitimer, en l'appuyant d'une autre autorité que celle de Saint Jean. Mais la disette étoit grande, & ses recherches auroient été infructueuses, sans l'ambiguïté d'un passage de Saint Matthieu, qui a souffert l'explication qu'on a voulu lui donner. Dès le commencement de sa mission, Jésus créa Saint Pierre le Chef de ses Apôtres, & , pour confirmer sa primauté, il lui promit les clefs du Royaume des Cieux, & ajouta : *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, & tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel* (1). Il faut savoir que cette promesse est copiée d'après le Prophète Isaïe, qui, parlant du Roi Eliacim, dit au nom du Seigneur : Je mettrai

(1) Chapitre 17.

sur son épaule la clef de la maison de David ; *il ouvrira sans qu'on puisse fermer , & il fermera sans qu'on puisse ouvrir* (1). Quoique les expressions soient différentes dans ces deux passages , ils doivent néanmoins présenter le même sens ; & ce sens , dans le Prophète Isaïe , est d'annoncer la puissance inébranlable d'Eliacim sur la terre seulement , qui devoit être *comme un bois qu'on enfonce dans un lieu ferme* ; ce qui s'accorde parfaitement avec le discours de Jésus : Je vous dis *que vous êtes pierre , que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise , & que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle* (2).

Mais , de quelque manière qu'on interprète ce passage , il ne s'entendra jamais comme l'Eglise l'a expliqué. S'il accorde à Saint Pierre une puissance égale dans le ciel & sur la terre , néanmoins il ne lui en transmet pas la jouissance tout de suite , puisque Jésus ne fait que la lui promettre : *Je vous donnerai , & non pas : je vous donne les clefs du ciel*. Quand l'Apôtre a-t-il donc reçu ces clefs ? Certainement ce n'est point pendant son séjour sur la terre , du moment que , dans aucun endroit de l'Evangile , on ne voit Jésus confirmer sa promesse , & lui dire : *Je vous remets ces clefs*. Ainsi , il faut nécessairement ren-

(1) Chapitre 22.

voyer l'accomplissement de cette promesse après la mort de Saint Pierre. Par conséquent si ce n'est que dans le ciel que cet Apôtre a reçu le pouvoir de lier & de délier, il n'y a plus, d'après ce passage, de tribunal de Pénitence sur la terre.

A la vérité, Jésus, sans avoir promis à ses Disciples, les clefs du Royaume des Cieux, leur a dit aussi comme à Saint Pierre : Tout ce que vous lierez ou délierez sur la terre, sera lié ou délié dans le ciel (1). Mais il est aussi difficile d'appliquer ce second passage à l'institution du tribunal de la Pénitence, que de le concilier avec l'endroit même de l'Evangile, où il est placé.

Premièrement, pour l'adapter à la Confession sacramentelle, il faudroit que ce passage, ne se trouvant joint à rien qui puisse faire présumer une telle application, parût absolument isolé. Mais il a évidemment une liaison immédiate avec ce qui le précède & ce qui le suit. Ainsi, l'interprétation que lui a donnée l'Eglise est nécessairement fautive, dès qu'elle ne se rapporte point à cette liaison.

Secondement, ce passage & ce qui le précède offrent une contradiction frappante avec ce qui suit. Dans cet endroit de l'Evangile, Jésus apprend

(1) Saint Matthieu, chapitre 8,

à ses Disciples quelle est la conduite qu'on doit tenir vis-à-vis de quiconque en a mal agi envers soi. Si votre frère pêche contre vous , leur dit-il , allez , & lui représentez sa faute entre vous & lui seul : s'il vous écoute , vous aurez gagné votre frère ; mais , s'il ne vous écoute pas , prenez encore avec vous une ou deux personnes , afin que tout ce que vous aurez fait pour le gagner soit confirmé par deux ou trois témoins ; que s'il ne les écoute pas , dites-le à l'Eglise ; & s'il n'écoute point l'Eglise , qu'il soit à votre égard comme un Payen & un Publicain. Puis Jésus ajoute : Je vous dis en vérité , tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel ; ce qui ne présente pas d'autre sens que , ce que vous aurez regardé , sur la terre , comme *un Payen & un Publicain* , sera pareillement regardé , dans le ciel , comme un Payen & un Publicain.

Voici maintenant où se trouve la contradiction. Alors , dit l'Evangéliste , Pierre s'approchant de Jésus , lui demanda : Seigneur , *combien de fois pardonnerai-je à mon frère , lorsqu'il m'aura offensé ?* Sera-ce jusqu'à sept fois ? Jésus lui répondit : Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois , *mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois* ; il va même plus loin encore , & il récite à ses Disciples une parabole , dont la morale est que toujours on doit *pardonner du fond du cœur à son frère* , ce qui ne

s'accorde plus avec le pouvoir de lier ou de délier , c'est-à-dire , de conserver son ressentiment , ou d'oublier l'offense à sa volonté. Une semblable contradiction , en faisant soupçonner , ou une lacune , ou une altération , avertit seulement du danger des traductions , mais ne prouve rien en faveur de l'Eglise , lorsqu'il est constant que tout ce passage de Saint Matthieu n'a de rapport qu'à l'indulgence qu'il faut avoir pour autrui , & nullement au Sacrement de Pénitence.

III D'ailleurs , quelles instructions Jésus donna-t-il à ses Apôtres , lorsqu'il les envoya faire une première mission ? Leur dit-il , allez baptiser les Peuples au nom du Père , du Fils & du Saint-Esprit , & appelez-les en confession ; car à vous seuls appartient le droit de les absoudre ? Non surment : il leur ordonna de l'avouer devant les hommes , non pas uniquement pour proclamer sa gloire , mais pour prêcher en son nom de faire pénitence (1).

C'est donc l'Eglise qui , voulant par-tout des causes instrumentales , a transformé la nécessité de se repentir de ses fautes dans l'obligation de s'en accuser , pour devenir digne d'absolution. Cependant , Jésus avoit dit à ses Disciples : Ne jugez point , & vous ne serez point jugés ; Un

(1) Saint Matthieu , chapitre 10.

aveugle peut-il conduire un autre aveugle , & tous deux ne tombent - ils pas dans la fosse (1) ?

Mais cet esprit d'humilité ne convenoit ni à l'ambition de la Cour de Rome , ni à l'orgueil & à l'intolérance du Clergé. Aussi les Conciles , sans se douter apparemment qu'ils dévoient les vrais motifs qui trop souvent les ont déterminés , ont - ils poussé l'inconséquence jusqu'à déclarer , *que même les méchans Prêtres ne pouvoient pas perdre la puissance de remettre les péchés , à cause de la vertu du Saint - Esprit qu'ils reçoivent en l'ordination.* Quel est donc ce Saint - Esprit , si l'on suppose qu'il réside dans les cœurs les plus souillés de crimes ? Quoi , l'homme publiquement connu pour un pervers ne perdra pas , malgré ses infamies , la vertu du Saint-Esprit , parce qu'il fera revêtu de la dignité de Prêtre ! Ces thèses étoient bonnes à soutenir dans des temps où le vulgaire a été assez sot pour dévorer pieusement les excréments du Grand-Prêtre de ses idoles , ou pour se faire un devoir de baiser religieusement la mule du Pape , & de recevoir un soufflet d'un Evêque. Mais , dans tout siècle où l'on saura apprécier les choses , l'imposture aura beau crier : *anathème* ; il deviendra certain pour tout le monde que ce n'est pas la qualité de Prêtre qui peut

(1) *Saint Luc , chapitre 6.*

rendre l'homme ami de Dieu , mais uniquement ses vertus & son horreur pour le vice : d'où l'on conclura que le méchant Prêtre est aussi incapable d'agir suivant les inspirations de l'Esprit-Saint , que l'homme du monde qui ne vaudrait pas mieux que lui.

Ce qui achève de démontrer que la décision des Conciles , touchant la vertu du Saint-Esprit résidente indifféremment dans les méchans comme dans les bons Prêtres , est erronée , & n'avoit d'autre objet que de rendre l'empire du Clergé absolu , c'est que plusieurs régicides se sont préparés , par la Confession & même par la Communion , à l'attentat qu'ils projetoient. Tels ont été le Jésuite *Garnet* , en Angleterre , & *Jacques Clément* , en France. Très-certainement les Confesseurs de ces monstres furent plutôt inspirés du Diable que du Saint-Esprit , lorsque leur ministère , dans le Tribunal de la Pénitence , tendit entièrement à encourager ces assassins dans l'exécution de leurs abominables complots.

Comment donc , faudra-t-il éternellement trouver des Prêtres entre l'homme & Dieu , & des Prêtres qui veulent toujours jouer eux-mêmes la Divinité ; qui ne comptent pour rien leurs faiblesses , leurs erreurs , leur insuffisance ; & qui , pour se rendre les arbitres des humains , ne se contentent même pas de diriger leur conscience ,

& prétendent avoir le droit exclusif de l'absoudre ou de la réprouver ? Superstition incroyable, voilà pourtant les préjugés que tu es capable d'accréditer ; & les Nations que tu aveugles , tu les soumetts à une tyrannie qui révolte la raison ! Quoique les Rois soient les Juges des personnes & des actions , ils ne peuvent néanmoins commander , ni à la pensée , ni au cœur : seulement ils sauront les captiver par leur justice , comme les Prêtres par leur adresse ; mais il n'appartient à aucun d'eux d'en approfondir l'anfractuosité. L'Auteur des choses est le seul qui connoisse tous les ressorts de son ouvrage ; & sûrement il n'a pas besoin , pour en découvrir les défauts occultes , du secours de ceux qui n'y voient que ce qu'on veut bien leur en montrer.

On objectera peut-être que les effets avantageux qu'a produit la Confession doivent faire passer sur quelque chose. *Combien de bonnes œuvres n'a-t-elle pas effectuées ; combien de crimes même n'a-t-elle pas prévenus & empêchés ?* On ne prétend point en disconvenir ; mais aussi qu'ils sont loin de nous ces temps où l'usage de la Confession a pu avoir son utilité : dans ces temps-là même , les abus qui en sont résultés , & les inquiétudes qu'elle a suscitées , emporteroient peut-être la balance.

D'ailleurs , quel bien peut opérer cette pratique religieuse , dans un siècle où , déjà tombée en

désuétude , ce ne sont plus les vrais coupables qu'elle peut arrêter ; où même il n'y a que des risques à courir pour l'innocence qui se rend encore à confesse ? Pourroit-on nombrer la multitude des cœurs purs & ingénus , qui ont été corrompus dans le Tribunal de la Pénitence ? Il y a des détails qu'il est toujours dangereux de faire dans un tête-à-tête , lorsque , sur-tout , le titre de Juge chez l'un , en impose à la situation humiliante de l'autre : que , de plus , il est permis , d'un côté , de tout dire , sous prétexte de se mettre en état de prononcer judicieusement ; & que , d'un autre côté , on est obligé de tout entendre & de tout expliquer. A la vérité , l'Eglise est le lieu de ces pieux rendez-vous ; mais , dès qu'on est une fois d'accord , est-il si difficile de se retrouver ailleurs ? Une jeune personne pleine de candeur , & livrée ainsi à un homme adroit , est donc un agneau à la discrétion d'un loup. Aussi qu'est-il arrivé ? que la plupart des mères qui ont acquis de l'expérience , ne conduisent plus leurs filles à confesse ; & s'il n'étoit pas des circonstances où l'Eglise oblige encore d'en passer par ce qu'elle veut ; enfin , s'il n'y avoit pas les Nonnes & quelques Dévotes , dont les Directeurs font les délices , la désertion du Tribunal de la Pénitence seroit à peu près complète.

Mais tous les Ministres de Dieu ont-ils donc l'ame pervertie ? — Du moins ils sont tous hom-

mes. D'ailleurs, qu'à la place d'un libertin on suppose un Prêtre, comme il y en a infailliblement plusieurs, sans esprit & sans jugement ? Que de questions indiscrettes celui-ci ne va-t-il pas faire à un jeune enfant, dont l'ignorance prolongée ne peut être qu'avantageuse pour les mœurs & la santé, & qu'un mot, qu'un simple mot peut mettre au fait du mystère ? Ainsi, sous tous les points de vue, la Confession auriculaire offre, sans doute, plus de dangers que d'avantages. Mal à propos l'homme cherche à se placer entre Dieu & les autres hommes : c'est cet intermédiaire qui gâte tout, parce que les passions dominent toujours dans le cœur humain, & que ceux chez qui la vertu parvient à les faire taire, sont en trop petit nombre.

Qu'on ajoute à ces considérations les alarmes & les tourmens qu'ont éprouvé & qu'éprouvent encore les personnes qui pensent que l'oubli d'un péché est une cause certaine de damnation. Voyez ces Béates ? toute leur vie est partagée entre l'occupation de faire leur examen de conscience, & le soin de se confesser : elles ne vivent, elles ne respirent qu'aux pieds de leur Directeur ; & l'on ne conçoit pas comment ces saintes ames, qui vont lui rendre visite tous les huit jours, peuvent mettre plus de deux grandes heures, chaque fois, à débiter leurs peccadilles.

Mais que le moment déjà si terrible de la mort survienne, & un seul Confesseur ne leur suffira plus : les angoisses de l'agonie n'approchent pas de celles qui crucifient l'ame de ces Dévotes. Elles n'ont jamais vu Dieu qu'avec un front sévère : ainsi , toujours tremblantes à son aspect , leur crainte redouble encore dans ces derniers momens , parce que l'esprit s'affaisse à mesure que le corps s'affoiblit. Souvent même cette terreur passe jusqu'à celui qui a vécu dans un oubli profond de la Divinité. C'est dans ce moment affreux que les préjugés de son enfance se réveillent tout-à-coup , ou qu'un Ministre des autels vient assiéger son lit de mort , pour les lui rappeler. Il triomphe le Pontife ! Il se venge , par les inquiétudes qu'il sème dans l'ame du malheureux qui expire , du mépris que celui-ci a témoigné , pendant sa vie , pour les décrets de l'Eglise ! Le mourant , qui n'a jamais approfondi les devoirs de Religion , & qui ignore ce que Dieu attendoit réellement de lui en cette partie , ne fait plus appercevoir que l'Enfer. Ainti , au mal qui le tue viennent se joindre toutes les peines de l'esprit ; & , lorsqu'il ne seroit plus besoin que de consolations pour s'endormir d'un sommeil de paix , un Pasteur impitoyable prétend qu'il est de son ministère de livrer votre ame aux anxiétés & au désespoir.

Pendant le Christianisme offroit encore un

gage d'assurance dans la Communion ; mais on a entouré cet acte de piété de tant d'écueils , qu'en vérité il est plutôt devenu un nouvel objet de terreur , qu'un motif de tranquillité.

Il y auroit ici beaucoup d'observations à faire , si les Ecrivains de la Religion Réformée n'avoient pas déjà démontré que la Tradition n'étoit pas tellement établie avec clarté , qu'on ne pût lui donner les interprétations les plus contradictoires , & y puiser les dogmes les plus opposés.

En effet , l'Eglise soutient que le corps & le sang de Jésus-Christ , avec son ame & sa Divinité , sont non-seulement *contenus* , *tout entiers* , *véritablement & consubstantiellement* , dans le Sacrement de l'Eucharistie , mais encore *dans les deux espèces* , & même *dans chacune des parties de chaque espèce* , après leur séparation.

On prétend , au contraire , chez ceux qui professent la Religion Réformée , que cette transsubstantiation n'a pas lieu ; qu'on ne doit regarder l'Eucharistie que comme une figure & une commémoration ; conformément aux expressions de S. Luc : *Faites ceci en mémoire de moi* (1).

Ces deux systèmes , puisés dans la même source , ont chacun leurs partisans : de part & d'autre , il y a des personnes éclairées , & capables , par con-

(1) Chapitre 22.

séquent , de discerner un sentiment absolument faux , d'un sentiment qui paroît raisonnable. Ainsi , dès que chacun reste attaché à son parti , il est évident que les raisons pour & contre se balancent , & qu'elles ont chacune leur côté démonstratif.

Il faut même en convenir ; la probabilité n'est pas pour l'opinion des Catholiques. Qu'on mette à part tout préjugé , pour ne suivre que les lumières intérieures ; alors il est certain que l'on se rangera bientôt du parti des Réformés. Il n'y a point à en douter , la puissance de l'Ette-Suprême est sans bornes ; s'il en étoit autrement , Dieu ne seroit pas Dieu. Il peut donc , suivant sa volonté , confondre les élémens ; créer & anéantir ; organiser la matière ; faire agir les montagnes , & changer la nature des choses. Néanmoins , quel que soit son pouvoir , il ne dépend pas de lui d'opérer l'impossible. Tout miracle est un fait qui surpasse les facultés humaines , sans pourtant choquer la raison , à cause de la possibilité qu'elle semble y entrevoir. Ainsi l'on a cru le changement de la femme de Lot en statue de sel , quoiqu'il n'appartienne à personne d'exécuter de semblables métamorphoses ; parce qu'on en conçoit la possibilité. Mais il est un autre ordre de choses , qui s'éloigne autant de notre intelligence que du pouvoir de la Divinité même. Quoi qu'en puissent

dire les Théologiens , Dieu ne pourra jamais empêcher que la lumière produise le jour : elle ne seroit plus la lumière , si elle ne répandoit que des ténèbres. Dieu ne pourroit pas davantage , en opérant une transmutation , conserver à la chose transformée sa nature première , tandis que la chose absorbante perdrait entièrement la sienne. Dieu pourroit encore moins faire qu'après cette métamorphose les deux portions de matière parussent distinctes ; continuer même d'être ce qu'elles étoient auparavant. C'est pourtant ce qui seroit arrivé dans l'institution de l'Eucharistie , si l'on admettoit que Jésus , en passant tout entier dans le pain & dans le vin , n'eût souffert , malgré cela , aucun déplacement , aucune altération , aucun changement. Peut-être la supposition seroit-elle admissible , si l'on ne voyoit dans Jésus-Christ qu'une substance divine & spirituelle. Mais on fait que les Théologiens lui prêtent les deux natures , celle divine & celle humaine : on fait aussi que leur dogme de l'Eucharistie veut que Jésus y soit contenu *corporellement*. Cependant il est moralement impossible qu'il y ait des mutations & des divisions , sans décomposition & sans diminution. La matière est divisible à l'infini ; mais autant de séparations , autant de réductions sur chacune de ses parties.

D'ailleurs , en conservant à Jésus-Christ sa nature

ture humaine , même après sa Résurrection , ne porte-t-on pas atteinte à sa Divinité ? Un corps est toujours circonscrit dans une étendue quelconque. Cependant il faut supposer que Dieu se trouve par-tout , en tout temps ; c'est aussi pourquoi on l'appelle *infini*. Le système des deux natures , réunies chez Jésus , a été formé d'après la Tradition ; suivant laquelle , le fils de Marie ne voulant pas que ses Disciples le crussent un esprit , fit toucher ses plaies par Saint Thomas. Mais ce système de matérialité vient opposer au dogme de l'Eucharistie une nouvelle impossibilité physique , celle du plus contenu par le moins. Les Théologiens ont cru se tirer d'affaire , en ayant recours à la subtilité *des apparences* , qui n'est qu'un mot ; & un mot qui ne s'accorde même pas avec leur prétention. La transsubstantiation ne pourroit se réaliser à l'esprit , comme aux sens , qu'autant que l'une des deux matières changeroit entièrement de forme. Autrement ce n'est plus une véritable transsubstantiation , mais simplement une incorporation qui , laissant à chaque chose sa nature particulière , ramène toujours l'impossibilité du plus contenu dans le moins.

Il existe encore une autre impossibilité , qui ne peut être couverte , ni par le mot des apparences , ni par la puissance de l'Etre-Suprême : c'est celle d'un corps humain divisé en parties innombrables

pour former autant d'hommes , qui , tous ensemble , n'en font qu'un. Si ce mystère n'est même pas admissible à l'égard de la substance divine ; à plus forte raison doit-il paroître absurde , quand il embrasse un corps matériel , qui ne peut pas être entier , divisé & unique tout-à-la-fois. On se trouve donc forcé de rejeter des prodiges qui ne sont point dans l'ordre concevable des miracles.

Quand on remonte à l'Evangile , l'incrédulité n'en devient que plus forte. Il est vrai que Jésus paroît avoir dit à ses Disciples : *Ceci est mon corps* , en rompant du pain ; & *ceci est mon sang* , en leur présentant le calice. Ces paroles sont les mêmes dans les trois Evangélistes qui rendent compte de ce fait. Ce qu'il y a d'étonnant , c'est que S. Jean n'en parle point ; lui , qui s'est particulièrement attaché à décrire avec le plus grand détail tout ce qui s'étoit passé dans cette circonstance. Au surplus , on apprend , par le récit des trois autres , que Jésus avoit mis une distinction entre son corps & son sang ; qu'il annonça le pain , seulement , comme son corps ; & le vin , comme son sang. Ainsi , on voit déjà que l'Eglise est allée bien plus loin que l'Evangile , lorsqu'elle a décidé que le corps de Jésus se trouvoit également & substantiellement sous l'une & sous l'autre des espèces.

Que résulte-t-il de cette prétention ? que Jésus

déiviril , passant dans le pain & dans le vin , se feroit d'abord trouvé deux fois tout entier dans ses propres mains ; qu'ensuite s'étant divisé entre ses Apôtres , il feroit entré corporellement dans le corps de chacun d'eux , sans néanmoins sortir de sa place. C'est ce qui n'est , ni croyable , ni possible : & l'opinion de ceux qui ont regardé les expressions de Jésus , *ceci est mon corps , ceci est mon sang* , comme une façon de parler figurée , paroît , sans contredit , préférable à toute autre.

Il faut se ressouvenir ici d'une observation qu'on a déjà faite : c'est que le style de l'Evangile est continuellement enrichi d'images ; & S. Marc dit , *que Jésus ne parloit point sans paraboles* (1). Qu'on se rappelle aussi quel étoit le moment où Jésus a fait la Cène avec ses Disciples ? C'est dans une circonstance où il ne pouvoit pas ignorer que les Princes des Prêtres , les Pharisiens & les Scribes cherchoient à le perdre. La connoissance qu'il en avoit est attestée par l'Evangile même ; puisqu'on lit , dans S. Luc , qu'avant la fête des pains sans levain ; *ses ennemis avoient déjà voulu mettre la main sur lui* (2). C'est donc en célébrant cette fête avec ses Disciples , qu'il crut devoir leur faire ses derniers adieux. *J'ai désiré ardemment* , leur dit-il , *de manger cette Pâque avec vous , avant de souf-*

(1) Chapitre 4. (2) Chapitre 20.

frir (1). Jésus prend alors du pain , en ajoutant ; après l'avoir rompu , *Ceci est mon corps* : de même il prend le calice , & leur dit : *Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang , qui sera répandu pour vous*. Ainsi , Jésus n'annonçoit pas seulement à ses Disciples le sort qui l'attendoit , il leur apprenoit , en outre , que le sang qu'il alloit répandre , *devoit former une nouvelle alliance entre eux & lui*. C'est là , du moins , le sens que présentent ces paroles. Jésus ne pouvoit avoir d'autre intention , dans ce moment , que d'inviter ses Disciples à lui rester fidèles après sa mort ; ni d'autre objet , que de perpétuer son souvenir parmi eux. C'est pourquoi on l'entend *leur recommander de renouveler la Cène en mémoire de lui* (2).

Comment ne pas être intimement convaincu que ces paroles de Jésus-Christ ne devoient point être prises à la lettre , quand on consulte cet autre passage de l'Évangile , dans lequel on trouve absolument la même manière de s'exprimer avec son explication ? Saint Jean rapporte qu'un jour Jésus disoit aux Juifs : « *Je suis le pain de vie : vos*
 » *pères ont mangé la manne dans le désert , & ils*
 » *sont morts ; mais je suis le pain qui est descendu*
 » *du Ciel , afin que celui qui en mange ne meure*
 » *point..... Si vous ne mangez la chair du fils de*

(1) *Saint Luc , chap. 22.* (2) *Ibidem.*

» l'homme , & si vous ne buvez son sang , vous
 » n'aurez donc point la vie en vous. Car ma
 » chair est vraiment viande , & mon sang est
 » vraiment breuvage ; & qui mange ma chair &
 » boit mon sang , demeure en moi , & moi en
 » lui. » (1). Sur cela l'Evangéliste observe que
 plusieurs de ses Disciples , donnant à ces paroles
 le même sens que l'Eglise leur a prêté depuis ,
 dirent entre eux : *Ce discours est bien dur , & en-*
core on peut l'écouter : qu'alors Jésus s'aperce-
 vant qu'ils murmuroient , voulut les ramener par
 une explication. Eh quoi ! leur dit-il , cela vous
 scandalise ; *mais ne savez-vous pas que la chair*
ne doit être ici d'aucun usage ; que c'est l'esprit qui
vivifie , & que les paroles que je vous dis sont
esprit & vie. Cette explication étoit ingénieuse ;
 elle paroît même satisfaisante. Cependant la plu-
 part des Profélytes qu'avoit fait Jésus ne s'en con-
 tentèrent pas , & de ce moment ils se séparèrent
 de lui ; ce que voyant Jésus , il s'adressa aux
 douze , en leur disant : *Et vous aussi , ne voulez-*
vous point m'abandonner ? A ces mots , pouvoient-
 ils manquer de rester immobiles ?

Mais en revenant à l'interprétation que Jésus
 a donnée à ses paroles , il est de toute évidence
 qu'il n'entendoit parler que de sa morale , lors-

(1) *Saint Jean , chapitre 6.*

qu'il annonçoit que sa chair étoit vraiment viande, & son sang vraiment breuvage ; puisqu'ensuite il convient que la chair n'est d'aucun usage ; que c'est seulement ce qu'il enseigne qui est esprit & vie. Cependant l'Eglise qui vouloit des mystères qui en imposassent à la crédulité , a rejeté cette explication , pour lui en substituer une que la raison rejette à son tour. Les Théologiens ne s'en sont pas même tenus là ; d'un sacrifice de propitiation, ils ont fait un banquet redoutable, dont il est trop difficile de s'approcher dignement, pour en sortir sans avoir l'ame saisie d'épouvante.

Jésus avoit pourtant assuré que celui qui mangeroit sa chair & boiroit son sang , auroit la vie éternelle ? Ainsi ce banquet , loin d'être une cause de damnation , devoit infailliblement opérer le salut de ceux qui y participeroient. Il reste à examiner maintenant , si S. Paul a démenti cette promesse, en écrivant aux Corinthiens : *Quiconque mangera ce pain & boira ce calice indignement , sera coupable du corps & du sang du Seigneur* (1). On pourroit dire , comme les Disciples de Jésus , que cette décision est un peu dure , puisqu'elle ne semble promettre aucun espoir de rémission. Mais, pour bien entendre ce passage , il faut savoir vis-à-vis de qui S. Paul s'exprimoit en termes si fou-

(1) Chapitre 12.

droyans. Son Epi^{tre} nous apprend qu'il écrivoit aux Profélytes d'une Doctr^{ine} naissante , toujours trop rapprochée de l'imperfection , pour ne pas prêter aux désordres : il écrivoit à de nouveaux Convertis , qui , apportant dans la Secte qu'ils embrassent des vestiges de leur ancienne croyance , font nécessairement naître des erreurs : c'est positivement dont S. Paul se plaint dans sa Lettre. J'apprends , leur dit-il , que quand vous vous assemblez dans l'Eglise , *il y a des divisions parmi vous ; & j'en crois une partie : il faut qu'il y ait des hérésies* , pour faire connoître les vrais Fidèles. Cet Apôtre écrivoit encore à des êtres , qui , changeant de Religion , autant par des motifs d'intérêt , que par l'effet de la persuasion , ne songent qu'à mettre à profit leur abjuration mercénaire.

On a vu que tout étoit commun parmi les premiers Chrétiens. En conséquence , ils prenoient leurs repas ensemble. Mais bientôt les plus gourmands s'empresèrent d'arriver les premiers pour tout manger ; de sorte que les uns mouroient de faim , tandis que les autres se trouvoient ivres. C'est donc contre un si grand abus que S. Paul s'élève avec tant de force dans son Epi^{tre}. Lorsque vous vous trouvez ensemble , dit-il aux Corinthiens , *ce que vous faites n'est pas manger la Cène du Seigneur*. N'avez-vous pas des maisons

pour vous y livrer à l'intempérance ? pourquoi méprisez-vous l'Eglise de Dieu ; *pourquoi humiliez-vous les indigens , qui sont obligés de se retirer sans avoir eu leur portion ?* Mais je vous avertis que celui qui se comporte aussi mal , *mange & boit sa propre condamnation.*

En envisageant les choses de cette manière , on reconnoît qu'en effet Saint Paul devoit employer les plus fortes menaces pour faire une impression vive & profonde. Non - seulement il falloit apprendre à ces impies qu'on ne doit jamais profaner les autels , en transformant le temple du Très - Haut en un lieu de débauche ; mais encore il étoit instant de réprimer au plutôt cette licence , dont les progrès , s'accroissant chaque jour , auroient peut-être occasionné la chute du Christianisme. Aujourd'hui les usages sont bien différens : on ne se douteroit guères que l'instauration de l'Eucharistie doit son origine à ces festins scandaleux. Ainsi , dès qu'il n'est plus question de souiller le lieu saint par des excès de débauche , les menaces de Saint Paul deviennent sans application. Du moins l'Eglise ne devoit-elle pas s'en servir pour consolider son empire , en faisant d'un Dieu de paix un Dieu de colère ; ce qui a jetté l'effroi dans tous les esprits. Suivant ses décrets , ce n'est pas uniquement l'homme pervers , qui , obligé d'assister chaque année au sacré banquet ,

y mange & boit sa condamnation : c'est pareillement celui qui ne croira pas aveuglement tout ce que cette Eglise ordonne de croire ; c'est celui qui , négligeant les devoirs les plus importans de la société , n'aura pas rempli cette foule de pratiques religieuses qu'elle a mis à leur place : c'est celui qu'un doute involontaire viendrait surprendre , lorsque , voulant se pénétrer d'un de ces mystères incroyables , la raison se trouve plus forte que la foi.

Cependant l'homme sensé se dit à lui-même : Je ne puis être punissable que par les fautes de ma volonté ; c'est le cri de ma conscience qui doit m'avertir de mes véritables erreurs. Si je fais tort à mon prochain , si je le blesse en ce que je lui dois , c'est alors que le remords se fait entendre. Mais il est muet pour tout ce que le cours de la nature me permet ou me prescrit : l'ordre que je reçois de m'en abstenir , ou de me conduire d'une toute autre manière , ne peut donc pas être un décret du ciel. Ainsi , loin de moi ceux qui ont pu établir de tels préjugés. Eh ! qu'ai-je besoin d'aller troubler la paix de mon cœur , quand la vertu que je cultive me promet de la rendre inaltérable ? Voilà comme trop de gêne & trop de superstition ont fini par éloigner les Fidèles d'un culte , qui blesse à-la-fois la nature & le bon sens. Une Religion dogma-

rique ne se soutiendra jamais que dans des siècles d'ignorance. Comparez les Catholiques avec les Juifs. Les premiers semblent vivre dans l'oubli absolu de la Divinité, tandis que les autres, plus rapprochés de la raison, sont constamment pleins de zèle & de ferveur. Leur culte a triomphé des temps, de la persécution la plus opiniâtre, & de la dispersion même. C'est à leur attachement inviolable pour leur Religion qu'ils doivent l'honneur d'être aujourd'hui le Peuple le plus ancien que l'on connoisse en Europe. Que sont devenus les Grecs, les Romains, les Cimbres, les Celtes, les Scytes, & tant d'autres Peuples bien plus fameux que les Juifs? Les révolutions & les guerres les ont plus que dispersés : depuis long-temps ils sont confondus parmi les autres Nations, & on ne les reconnoît plus; lorsqu'en tous lieux & après tant de siècles, on distingue encore ceux qui professent le culte établi par Moïse. Ainsi, ce qui a été regardé par la superstition, comme une punition du ciel, est une preuve, aux yeux du Philosophe, que l'institution la plus sage est la seule qui puisse survivre à tout.

C'est donc une grande leçon que celle-là, pour enseigner combien il seroit utile d'abjurer authentiquement des préjugés auxquels on a déjà renoncé par le fait. Quoi de plus préjudiciable à la société que de vivre ainsi éloigné de toute idée qui rappelle un

Dieu de justice ? C'est alors que le méchant , croyant n'avoir plus rien à craindre de l'avenir , devient plus hardi à commettre le crime ; c'est alors que l'homme fragile fait moins d'efforts pour ne pas succomber. Point de Religion : & bientôt plus de mœurs , plus de bonne foi , plus d'humanité. N'est - ce pas - là le tableau qu'offrit Rome , lorsque , les Prêtres du Paganisme démasqués , & leurs Dieux généralement décriés , il n'y eut plus ni culte , ni croyance. Très-certainement , il seroit beaucoup moins pernicieux de pratiquer l'Idolatrie , que de se vouer à l'Athéisme.

CHAPITRE XXIX.

Dans un siècle de lumières la raison doit l'emporter.

IL est rare que ceux qui ont eu assez de courage pour fronder les préjugés établis , n'aient pas éprouvé des persécutions , pour les récompenser de leur zèle. La portion d'hommes qui profitent de l'erreur des autres , ne peut souffrir patiemment qu'on ose tarir la source de sa prospérité. Mais peu importe leurs murmures & leurs poursuites. Quand une fois la vérité a été mise au grand jour , c'est souvent une plante qui produit lentement ;

néanmoins elle s'élève en dépit des vents contraires , & le moment arrive où elle étend au loin ses rameaux chargés de fruits. C'est le temps de la récolte qui paye les travaux du Laboureur ; c'est la fructification qui dédommage celui qui veut le bien , des peines qu'il n'a pas craint d'encourir dans l'espoir de l'opérer.

Et pourquoi hésiteroit-on de combattre les opinions des hommes , lorsqu'elles sont évidemment erronées ? S'il a plu aux Conciles de surcharger le culte de Dieu de dogmes qui ne sont ni admissibles , ni utiles à la gloire du Tout-Puissant ; s'il leur a plu de mettre des pratiques religieuses à la place des vertus sociales ; s'il leur a plu de faire renoncer l'homme à la raison & aux devoirs que lui impose la nature , pourquoi n'auroit-on pas démontré la fausseté d'un pareil système , par les passages mêmes de l'Ecriture qui servent à le combattre ?

On l'a déjà dit : la morale de l'Evangile est sublime : c'est donc elle seule qu'il falloit adopter & suivre , puisqu'elle seule pouvoit caractériser l'inspiration de Dieu , tandis que le reste déceloit , à chaque page , l'aveuglement & la passion. C'est à elle par conséquent qu'on doit revenir quand la raison crie aux hommes : Voilà ce que le Maître de l'univers attend de vous. Quel heureux changement alors dans la société ! Quelle

bonne foi parmi les humains ! quelle douceur ! quelle simplicité ! quelle condescendance ! quel désintéressement ! quel accord ! quelle générosité ! Ce moment seroit celui où toutes les vertus viendroient habiter sur la terre : & la Grèce , qui s'est tant vantée d'avoir donné le jour à sept Sages , perdrait une partie de sa gloire , quand on lui compareroit ce nouvel âge d'or.

A le bien prendre , il n'y a réellement qu'un seul dogme dans l'Evangile , celui de l'immortalité de l'ame : ce dogme qui promet des récompenses & des punitions dans l'autre vie , suivant les bonnes & mauvaises actions de chacun. Si Jésus insiste sur la qualité de Messie , on voit par-tout que c'est uniquement pour mieux faire passer le système de la Résurrection des Morts , sur lequel il insiste encore davantage. Je suis descendu du Ciel , dit-il aux Juifs ; & la volonté du Père qui m'a envoyé , est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés , *mais que je les ressuscite au dernier jour* (1).

Jésus revient donc sans cesse sur cette immortalité de l'ame , comme étant la vraie base de sa morale. Il ne tendoit qu'à la réformation du genre humain : c'est ce qu'il apprit à sa famille , quand elle songea à tirer parti de sa réputation. Le monde

(1) Saint Jean , chapitre 6.

me hait , dit - il aux autres enfans de Marie ;
*parce que je lui démontre ouvertement que ses œuvres
 sont mauvaises (1).* Mais , comme ce n'étoit pas
 assez de déclamer contre les vices pour y faire
 renoncer , Jésus avoit trouvé , dans l'immortalité
 de l'ame , le moyen le plus puissant pour rappeler
 l'homme à ses devoirs. En conséquence , il an-
 nonçoit aux Juifs que le temps arrivoit où tous
 ceux qui étoient dans les sépulcres entendraient
 la voix du Fils de l'homme. Alors , continuoit
 Jésus , *ceux qui auront fait de bonnes œuvres ,
 sortiront de leurs tombeaux , & ressusciteront à la
 vie , au lieu que ceux qui en auront fait de mau-
 vaises , ressusciteront pour leur condamnation (2).*

Cependant ce dogme , échappé à Moïse , qui
 avoit préféré aux châtimens d'une vie future ,
 ceux qu'inflige le glaive de la justice ; ce dogme
 qui , faisant trembler le méchant dans la prof-
 périté , & espérer l'homme vertueux dans le
 malheur , oblige l'un à se réformer , & encou-
 rage l'autre à bien faire ; ce dogme si important ,
 lorsqu'il en impose également à toutes les classes
 de Citoyens , a néanmoins souffert la plus grande
 opposition de la part des Juifs , parce que les Prêtres ,
 les Scribes & les Pharisiens , pleins d'ambition ,
 d'hypocrisie , d'orgueil & de perversité , ne pou-

(1) *Saint Jean , chap. 7.* (2) *Idem , chap. 5.*

voient s'accommoder d'une croyance qui leur affuroit un châtimement éternel après leur mort.

Admettroit-on que les Juifs eussent eu quelque idée de l'immortalité de l'ame , il seroit toujours constant que leurs notions en ce genre étoient aussi bornées qu'incertaines. Les principes de leur Religion sembloient même désavouer ce système , puisqu'après la chute d'Adam , Dieu dit : Maintenant que l'homme connoît le bien & le mal , empêchons qu'il ne porte sa main à l'arbre de vie , & que , prenant de son fruit , il n'en mange & ne vive éternellement (1). Si ce passage ne dément pas formellement l'immortalité de l'ame , il faut savoir que les Juifs devoient entendre par ce mot , ame , une émanation de l'esprit de Dieu , qui , reposant sur l'homme , devenoit le principe de son existence , pendant un temps limité par le Seigneur , & que Dieu reprenoit après pour ne plus le lui rendre. Voici comme s'exprime la Genèse. L'Eternel dit : *Mon esprit ne demeurera pas toujours avec l'homme* , parce qu'il n'est que chair , & le temps qui lui est donné ne sera que *de six vingt ans*. (2). Ainsi , les Juifs ne pouvoient point reconnoître une résurrection des corps , ni distinguer dans l'ame une qualité passible après le trépas. C'est pourquoi l'ancien testament fait éclater , dès

(1) Genèse , chapitre 3. (2) Chapitre 6.

cette vie , la vengeance céleste sur la tête des coupables. Le déluge engloutit une génération corrompue : le feu du ciel tombe sur les Sodomistes ; les neuf plaies de l'Egypte désolent l'empire de Pharaon ; les enfans d'Aaron , Nadab & Abiu sont dévorés par une flamme miraculeuse ; Coré , Dathan & Abiron sont abymés dans les entrailles de la terre ; les Sichimistes & Abimelech sont embrasés par un feu qui sort d'une épine ; les Benjamites sont taillés en pièces ; Saül est détrôné , & bientôt il est réduit à se tuer lui-même ; Osa tombe mort , pour avoir touché l'arche ; l'enfant , né de David & de Bethsabée , femme d'Urie , est frappé par la main du Seigneur ; & le crime de David attire sur sa tête une multitude d'autres calamités ; les chiens s'abreuvent du sang d'Achab , & dévorent l'indigne Jéfabel ; enfin l'impie Athalie est égorgée à la porte du temple.

Le système d'une vie future croisoit donc celui de l'ancien Testament. Aussi la Secte des Saducéens nioit - elle formellement l'immortalité de l'ame. Quand Saint Paul prêcha , *un homme ressuscité & le jugement dernier* , dans l'Aréopage ; dès que ceux qui s'y étoient rendu pour l'entendre , ouïrent parler de *la Résurrection des Morts* , les uns s'en mocquèrent ; les autres dirent : Nous vous écouterons sur cela une autre fois ; ainsi Paul fut obligé de

de sortir de leur assemblée (1) : ce qui prouve bien que l'opinion commune étoit alors opposée à l'immortalité de l'ame. Les Apôtres eux-mêmes, tant les instructions que l'on reçoit dans l'enfance ont de force ! les Apôtres assuroient que Jésus étoit ressuscité *le premier d'entre les Morts* (2). Et Saint Paul a établi que cette Résurrection avoit été *un acte particulier de la puissance de Dieu en faveur de Jésus-Christ* (3), dont l'effet postérieur devoit être *la Résurrection des autres Morts* (4).

Il n'y a donc plus à s'étonner si les Juifs n'ont point adopté un dogme nouveau pour eux, quoique Jésus, qui en sentoît toute l'utilité, ait fait les plus grands efforts pour les convaincre, autant par la persuasion, qu'en les intimidant. « Le Fils » de l'Homme, leur dit-il, viendra dans sa » majesté, & tous ses Anges avec lui. Alors il » s'assiéra sur le trône de sa gloire. Assemblant » ensuite tous les Peuples de l'univers en sa présence, il les séparera, les uns à sa droite, & » les autres à sa gauche ; puis il dira à ceux qui » se trouveront placés à sa droite : Venez les bénis » de mon père, posséder le royaume qu'il vous a » préparé dès le commencement du monde ; car

(1) *Les Actes des Apôtres, chapitre 17.* (2) *Idem, chapitre 27.* (3) *Epître aux Ephésiens, chapitre 1.* (4) *I Epître aux Corinthiens, chapitre 15.*

» j'ai eu faim , & vous m'avez donné à manger ;
 » j'ai eu soif , & vous m'avez donné à boire ;
 » j'étois sans logement , & vous m'avez mis à
 » couvert ; j'ai été nud , & vous m'avez habillé ;
 » j'ai été malade , & vous m'avez visité ; j'ai été
 » mis en prison , & vous êtes venu me consoler.
 » Alors l'humilité des justes leur fera dire :
 » mais , Seigneur , quand est-ce que nous vous
 » avons rendu ces bons offices ? Et le Roi leur
 » répondra à son tour : je vous le dis , en vé-
 » rité : *chaque fois que vous avez secouru le*
 » *dernier de mes frères , c'est moi-même que vous*
 » *avez obligé.* Après cela , s'adressant à ceux qui
 » seront à sa gauche : Retirez-vous de moi ,
 » maudits , leur dira-t-il , & allez au feu de
 » l'enfer ; car j'ai eu besoin de votre assistance ,
 » & vous me l'avez refusée. Alors l'endurcisse-
 » ment de ces hommes pervers leur permettra
 » de s'écrier : mais , Seigneur , quand est-ce que
 » nous vous avons vu souffrir ou manquer de quel-
 » que chose ? *Toutes les fois* , leur répondra-t-il ,
 » *que le malheureux est venu pour fléchir votre*
 » *ame impitoyable , & que vous l'avez repoussé*
 » *avec dédain :* ainsi , vous êtes aussi dignes du
 » supplice éternel qui vous attend , que les Justes
 » le sont d'une vie à jamais bienheureuse ». (1).

(1) Saint Matthieu , chapitre 25.

Cette morale est ravissante : & le génie qui a imaginé ce jugement terrible , est encore au dessous de la sagesse profonde qui lui a fait découvrir que c'étoit là le moyen le plus sûr de conduire l'homme à la perfection.

Qu'ils furent petits , les Saducéens , quand ils entreprirent de combattre ce système de l'immortalité de l'ame ! Rien même n'en prouve mieux la justesse , que l'impuissance où ils se trouvèrent de lui opposer un raisonnement solide , puisqu'ils furent réduits à recourir à de vaines subtilités ; & que , ne pouvant réfuter Jésus , ils cherchèrent à l'embarrasser. En conséquence , ils lui demandèrent à qui appartiendrait , lors de la résurrection , une femme qui , pendant sa vie , auroit épousé sept frères successivement. Mais la réponse qu'ils reçurent fut sans réplique. « *Vous êtes dans*
 » *l'erreur , leur dit Jésus , & vous ne comprenez pas*
 » *mieux les écritures , que les intentions du Tout-*
 » *Puissant : sachez qu'après la résurrection on ne*
 » *se mariera plus , mais qu'on deviendra semblable*
 » *aux Anges qui sont dans le Ciel. Or , com-*
 » *ment pouvez-vous douter que les morts ressus-*
 » *citent , après avoir lu , dans le Livre de Moïse ,*
 » *ce que Dieu lui dit , du milieu du buisson : Je*
 » *suis le Dieu d'Abraham , le Dieu d'Isaac & le*
 » *Dieu de Jacob ; & vous savez bien que l'Etre-*
 » *Suprême , n'est pas le Dieu des morts , mais*

» *le Dieu des vivans* : ainsi vous voyez comme
 » vous êtes dans une grande erreur ». (1)

Jésus ne pouvoit pas établir l'immortalité de l'ame , ni plus adroitement , ni plus démonstrativement pour les Juifs eux-mêmes , qui ne vouloient reconnoître que ce qui se trouvoit écrit dans leur Loi. C'étoit donc le seul dogme qu'on pouvoit raisonnablement leur proposer : c'est aussi le seul qui soit clairement annoncé dans l'Evangile. Jésus en parle continuellement. Il commence par là sa prédication : *Faites pénitence , car le Royaume des Cieux s'approche* (2). Dans le cours de sa mission , tous ses préceptes , toutes ses paraboles se rapportent à la vie future. Il n'y a pas lieu d'en douter un instant ; le vrai système de l'Evangile est d'astreindre les hommes à pratiquer les œuvres de charité , par la crainte d'un jugement postérieur à la mort. Jésus l'a assez fait connoître , en expliquant quels seroient ceux qui devoient prétendre à la béatitude , & ceux qui devoient redouter la vengeance du Ciel. Ce n'est pas l'obligation de croire , mais l'obligation de faire , qui constitue la cause efficiente du salut. Jésus l'a confirmé de nouveau , dans une circonstance qu'on vient de rappeler tout-à-l'heure. Un Scribe , qui se trouva

(1) *Saint Marc , chapitre 12.* (2) *Saint Matthieu , chapitre 4.*

présent lorsqu'il expliqua aux Saducéens comment ils devoient entendre la résurrection des morts, fut frappé de la sagesse & de la précision de sa réponse. Voulant donc vraisemblablement connoître à fond ses vrais principes, il s'approcha alors de Jésus, pour lui demander quel étoit le premier de tous les commandemens. *Aimer de tout son cœur & de toutes ses forces*, lui répond Jésus, *le Seigneur qui est le seul Dieu d'Israël : voilà le premier commandement* ; mais il y en a un second, semblable au précédent, & qui veut qu'on aime son prochain comme soi-même. C'est fort bien répondre, dit le Scribe ; & l'observation de ces deux commandemens est au-dessus de tous les holocaustes & de tous les sacrifices. Jésus l'applaudit, & lui assure qu'il n'est pas loin du Royaume de Dieu (1).

C'étoit donc à ces deux commandemens qu'il falloit s'en tenir ; c'étoit l'amour de Dieu & du prochain qu'il falloit enseigner aux hommes, si l'on vouloit être le véritable organe de l'Evangile. Quoique le zèle ardent des Apôtres leur ait fait ajouter quelque chose aux préceptes qui s'y trouvent, néanmoins ce n'est point à eux que l'on doit tant d'inventions subséquentes. Ils ont prêché, comme le fils de Marie, la pénitence & la résur-

(1) *Saint Marc, chapitre 12.*

rection des morts ; ils ont particulièrement insisté sur celle de Jésus , comme la preuve d'une vie future & du jugement dernier qu'ils annonçoient. Béni soit Dieu , disoit S. Pierre , qui , selon la grandeur de sa miséricorde , nous a régénérés *par la résurrection de Jésus Christ , pour nous donner l'espoir d'une vie éternelle* (1).

Mais , combien l'Eglise ne s'est-elle pas éloignée de cette simplicité , dans sa doctrine ; de combien d'articles de foi , qui répugnent à la raison , & de conditions impossibles à remplir , n'a-t-elle pas fait dépendre le salut du genre humain ? Non , ce ne sont point là les seules règles de conduite qui peuvent faire marcher dans la bonne route. La loi doit être égale pour tous. Ainsi , comment seroit-il possible que Dieu eût imposé à une portion d'hommes des obligations dont il auroit dispensé leurs semblables ? Il s'en faut que les devoirs du Christianisme soient connus du monde entier. Eh ! pourquoi donc tant de peuples seroient-ils voués à la colère du Très-Haut , pour avoir péché involontairement ? S'il a mis , dans le cœur de toutes ses créatures , la connoissance du bien & du mal , & non pas celle de ces systèmes absurdes , c'est parce qu'indubitablement sa volonté est d'être principalement honoré par la pratique de la vertu

(1) *Epître , chapitre 1.*

L'Apôtre a été le premier à le dire : il n'entre point dans la justice du Tout-Puissant de faire acception des personnes ; & , *dans toute Nation, celui qui le craint & fait de bonnes œuvres , lui est agréable* (1).

Sans doute , il faut un culte pratique ; il faut des Temples & des autels. Mais à quoi serviront-ils , ces Temples , s'ils sont constamment déserts ? C'est positivement pour y rappeler les Fidèles , pour les inviter à y revenir rendre à l'Eternel les hommages qui lui sont dûs , -qu'on sollicite une réforme , & qu'on demande le retour à la raison. Quelque douloureuse que soit une amputation , dès qu'un membre est gangrené , il faut en faire le sacrifice , si toutefois on veut sauver le corps : plus on a attendu , & moins il y a de temps à perdre ; car plus le mal s'invétère , & plus il approche de l'incurabilité.

Le culte de Larrie , établi par Moïse , est le seul qui puisse plaire à Dieu ; parce qu'il est le seul qui apprenne à le bien connoître , n'attribuant qu'à lui la toute-puissance & la divinité , & ne permettant pas qu'on lui fasse partager avec un autre les honneurs & les actions de grâces que l'homme doit à son Créateur. Ainsi , plus de mystères & plus de subtilités ; plus de personnes en

(1) *Actes des Apôtres , chapitre 10.*

Dieu , & plus d'unité ; plus d'invraisemblances & d'absurdités ; plus de superstitions & de petitesse : mais , au lieu de tant d'erreurs , qu'on se pénètre à jamais de cette vérité : c'est que Dieu , que tout être raisonnable conçoit & trouve même au fond de son cœur , est un ; & que son être infini , mais inséparable , ne peut pas plus offrir de division en apparence , qu'en réalité ? La vraie profession de foi doit donc être celle du Scribe de l'Evangile : *Il n'y a qu'un Dieu , & il ne peut y en avoir d'autre que lui* (1).

Il faut , sur-tout , que l'opinion fasse rentrer les Prêtres dans la classe des autres hommes , puisque la raison les place tous indistinctement à une égale distance de la Divinité. Lorsque leurs passions , leurs écarts , leur incapacité même , prouvent , à l'envi , que ces Prêtres sont de la classe commune , seroit-ce le moment de s'y laisser tromper ? Qu'ils soient donc généralement reconnus incapables de pouvoir dispenser à leur gré les faveurs de l'Eternel. C'est cette fausse idée qui est devenue la source de tant de superstitions. Leur seule prérogative particulière est celle de faire brûler l'encens sur les autels. Voilà une certitude dont chacun doit intimement se pénétrer , pour qu'enfin les Prêtres , perdant à jamais l'espoir

(1) *Saint Marc , chapitre 12.*

d'abuser de la crédulité du vulgaire , ne cherchent plus à mêler dans la croyance de nouvelles absurdités. Ils seront contraints d'y renoncer , si la simplicité du culte est telle qu'on ne puisse pas l'altérer , sans que le dernier des mortels s'en apperçoive. On peut même assurer qu'ils ne s'occuperont plus d'innovations , s'il existe une loi irréfragable , qui leur fasse défense , sous peine d'être destitués , de recevoir le moindre présent ; parût-il être une offrande faite à la Divinité ?

Eh ! qu'a besoin de nos sacrifices l'être qui peut tout par lui-même ; quelle seroit l'offre digne du Maître de l'univers , & que pourra-t-on lui donner qui ne soit pas déjà en sa puissance ? C'est lui prêter nos propres passions , que de lui présenter les richesses méprisables de la terre. Gardons-nous donc de lui faire injure , en les déposant sur ses autels ? c'est réveiller la cupidité des Prêtres qui s'en emparent ; c'est courir les risques de les rendre ambitieux & pervers. Croyons plutôt , comme Moïse , que Dieu préfère l'offrande de deux tourterelles à une hécatombe ; mais ne croyons pas , comme l'a imaginé ce grand homme , pour procurer une subsistance assurée aux Lévites , ne croyons pas , à l'exemple des Idolâtres & de tant de Nations foibles ou barbares , que le sang fumant des victimes doive ruisseler sur les autels. L'être qui vivifie toute la nature , & qui a voulu

rester seul l'arbitre de la vie & de la mort des humains , ne peut être honoré par la conversion de ses Temples en boucheries. Que l'encens le plus pur parfume les voûtes sacrées du Sanctuaire ; tandis que , célébrant la puissance du Très-Haut , on le suppliera d'aggréer l'hommage des cœurs : voilà la seule oblation qui puisse lui complaire. Celui qui n'a rien à offrir à un bienfaiteur trop puissant , s'acquitte pleinement envers lui par une vive reconnoissance. Aussi , pour en pénétrer les hommes de plus en plus , peut-être seroit-il à propos de placer , dans une corbeille , sur les autels , les prémices des productions de la terre ; autant comme une action de grace de la part des humains , que pour leur rappeler , sans cesse , que c'est à l'Eternel qu'ils doivent les biens dont ils jouissent.

En rétablissant le culte de Lattie , on ne négligeroit rien pour lui donner une grandeur , une majesté qui fussent le rendre digne du Tout-Puissant. Qui n'est pas révolté de la mesquinerie , souvent ridicule , qui régne dans la plupart des Eglises de campagne ? Il en faut convenir , ce ton de pauvreté n'annonce point la résidence d'un Dieu plein de gloire. N'éblouissez pas les yeux par un faste insensé ; mais aussi cherchez à les satisfaire par une décence convenable.

L'usage absurde de célébrer les louanges de

Dieu en une langue étrangère , seroit également pros crit. Pourquoi cette coutume , qui ne permet point au plus grand nombre d'entendre ce que l'on chante à l'Eglise ? Ainsi , ceux qui assistent à l'Office Divin ressemblernt plutôt à des perroquets , qui ne prêtent aucun sens à ce qu'ils disent , qu'à des adoreurs de la Divinité , pénétrés des sentimens qu'ils lui expriment. Saint Paul avoit eu une manière de voir bien différente. Si je prie , dit cet Apôtre , dans une langue que je n'entende pas , c'est mon esprit qui prie , mais mon intelligence n'en retire aucun fruit. Il ne suffit point de chanter , de cœur , des cantiques , *il est utile de les chanter avec intelligence ; si vous ne louez Dieu que du cœur , comment l'homme simple du Peuple pourra-t-il répondre AMEN à la fin de votre action de grace , puisqu'il comprend encore moins que vous ce que vous dites ?* C'est trop peu que votre prière soit bonne , si les autres n'en sont pas édifiés. J'aime-rois mieux ne dire que cinq paroles dans l'Eglise , qui fussent entendues de-tout le monde , que d'en prononcer dix mille en une langue inconnue (1).

Cette leçon étoit pleine de sagesse ; & l'Eglise ne l'a méprisée aussi ouvertement que pour entretenir les hommes dans l'erreur , en ajoutant le mystère au mystère , par l'enveloppe d'un idiôme

(1) I Epître aux Corinthiens , chapitre 14.

étranger. Mais , comme un abus en entraîne toujours un autre , le moyen employé par l'Eglise , pour soustraire la connoissance de la vérité , a placé le dégoût où l'on ne devoit jamais rencontrer que la ferveur la plus grande ; & l'Office Divin est devenu d'un ennui assomant.

C'est une autre bévue que d'avoir voulu remédier à cet inconvénient par des orgues ou de la musique dans les jours de grandes fêtes , puisque c'étoit ériger le culte du Seigneur en vain spectacle ; & que , de ce moment , les peuples se sont rendus à l'Eglise , plutôt pour satisfaire leur curiosité , que pour se pénétrer de la grandeur de Dieu. Laissez laissez aux Balladins ces misérables ressources , pour fixer l'attention du vulgaire ; il en doit être bien autrement à l'égard du culte de la Divinité. Elle seroit nulle la Religion d'un Peuple qui auroit besoin d'être attiré dans les Temples par les charmes de la musique. Tout ce qui est un sujet de distraction & d'amusement , ne convient point dans un lieu où l'on ne doit être occupé que de celui qu'on y révère. Frappez donc les sens par de grandes choses , & non pas par de vains sons ? Substituez à ces Pseaumes de David , hurlés , pour ainsi dire , par des Chantres à gage , de manière qu'on n'y peut rien comprendre , substituez ces belles Poésies du grand Rousseau , qui peignent si bien la puissance de

l'Être-Suprême , & qui sont si propres à élever l'ame jusqu'à lui ? Mariez ces Cantiques avec un chant aussi simple que noble , dont la douce mélodie s'éloigneroit autant de la dure monotonie du plain-chant , que des accords brillans de la musique ; que ce chant aille au cœur , & invite naturellement à mettre sa voix à l'unisson. Tel est celui qui se fait entendre *au désert* , & qui en impose par sa modulation pleine & harmonieuse , sans roulades & sans éclats.

Dans les campagnes , rapprochez-vous de la simplicité de ces bonnes-gens ; faites leur chanter des Cantiques en langue vulgaire , & qui leur permettent de savoir quand ils louent Dieu , quand ils le remercient , ou quand ils invoquent son assistance. Alors vous verrez revenir dans les Temples le respect & le recueillement. On tremble devant les Grands de la terre : & comment pourroit-on être distrait , quand chaque mot viendrait avertir que c'est à Dieu même à qui l'on parle ?

Régulièrement une fois chaque semaine le Peuple seroit réuni aux pieds des autels. C'est bien le moins qu'on accorde à son Auteur un huitième des jours dont il fait jouir. Ce jour-là seroit celui du repos. Il est plus prudent d'accoutumer le Peuple à s'abstenir de travail pendant tout un jour , dans un intervalle de temps sagement calculé , que de le mettre dans le cas d'abandonner

chaque jour son atelier ou son champ , sous prétexte de reprendre haleine ; car alors il seroit bien difficile que les momens de la récréation ne se prolongeassent pas de plus en plus , & que la paresse , prenant insensiblement le dessus , ne fît bientôt un grand nombre de fainéans. Il seroit abusif aussi de trop rapprocher les jours de repos. On ne peut pas se dissimuler le préjudice qu'a fait aux mœurs , & à la Religion même , la quantité de fêtes chomées , dont le zèle d'une piété aveugle avoit surchargé le calendrier. Il est nécessaire que l'homme trouve le temps de se reposer , mais non pas celui de perdre le goût du travail par de longs momens d'inertie , & de se livrer à la débauche pour dissiper son ennui.

A l'égard du Service Divin , il ne faudroit point que la longueur des prières fût absorbante. L'esprit n'est pas capable de prêter si long temps une attention soutenue. C'est pourquoi , sans doute , Jésus a dit lui même : Quand vous prierez , *n'affectez point de parler beaucoup* , comme font les Payens , qui s'imaginent qu'en prononçant bien des paroles ils seront exaucés : ne leur ressemblez donc pas en cela ; *votre Père céleste sait de quoi vous avez besoin , avant que vous ouvriez la bouche pour le lui demander* (1). En effet , ce ne sont

(1) *Saint Matthieu , chapitre 6.*

pas des paroles que Dieu peut exiger de sa créature , mais de bonnes œuvres & des vertus. Une heure le matin , une heure le soir seroient ni trop ni trop peu. Combien de milliers d'êtres qui passent des années entières sans en consacrer autant au Seigneur !

On pourroit partager l'Office entre des instans employés au chant des Cantiques , & le soin d'offrir l'encens & les prémices. Il seroit utile aussi de faire des exhortations. L'homme a besoin qu'on lui rappelle ses devoirs ; & de semblables remontrances seroient toujours écoutées attentivement , parce que , se trouvant dégagées de tous ces principes dogmatiques qui en ont rendu la morale aussi sèche que révoltante , on n'y rencontreroit plus que le pur langage de la sagesse. Ainsi , les Grands apprendroient que le Ciel punit infailliblement la mauvaise foi , l'avarice , la dureté de cœur , l'injustice & le libertinage : le Peuple seroit averti que Dieu a proscrit les emportemens , les sévices , la paresse & la débauche. Chacun seroit donc ramené aux devoirs de sa condition : ne voyant plus , dans la Divinité , qu'un Dieu vengeur de crimes réels , on ne pourroit pas douter d'une vérité si sensible , ni négliger de faire tous ses efforts pour en prévenir les conséquences. Il ne manque aux hommes qu'une connoissance palpable de l'Eternel , résultante d'un juste accord entre la raison & les

effets de sa justice , pour empêcher qu'aucun d'eux aille chercher désormais , dans le scepticisme , les moyens de s'égarer sur ses écarts.

La nature offrant dans chaque saison de nouveaux besoins & de nouvelles faveurs , ces quatre époques formeroient les quatre seules grandes fêtes de l'année , spécialement instituées pour implorer les bienfaits du Tout-Puissant , & lui rendre de plus amples actions de grace : mais , sans multiplier les jours de repos , la pompe seule des cérémonies distingueroit ces jours de fête. Leur objet seroit uniquement de se rapprocher un peu de l'humanité. Il faut en convenir , l'homme se laisse prendre par l'éclat imposant de tout ce qui fait spectacle ; & une procession majestueuse va faire , pour le moment , d'un impie un être dévotieux. Ainsi , puisque le vrai but de la Religion doit être d'avertir les humains de rapporter à Dieu tout ce qu'ils attendent de leurs veilles & de leurs travaux , pour qu'ils ne forment aucune tentative injuste ou déplacée , il est à propos de leur rappeler quelquefois plus particulièrement qu'ils ne peuvent rien qu'avec l'assistance du Créateur.

On aboliroit à jamais toutes ces macérations & tous ces jeûnes : ce ne sont pas là les sacrifices que le Ciel demande aux mortels. Bien au contraire ; c'est aller contre ses intentions que de se ruiner le tempérament , en crucifiant ainsi le physique.

Il y a , sans doute , assez d'infirmités dans la vie ; qui minent continuellement la santé , sans en grossir la masse par des langueurs & des étifies qui ont une cause volontaire. C'est ainsi qu'on devient homicide de soi-même : qu'importe en pareil cas que la mort soit , ou lente , ou précipitée ; le suicide n'en est pas moins réel. Il s'en faut aussi que cette doctrine rigoureuse ait été prêchée par les Apôtres , malgré l'excès de leur ferveur ; il sembleroit plutôt qu'ils l'ont proscrite. Il y aura , dit S. Paul , *des esprits d'erreur qui défendront de manger des viandes que Dieu a créées , comme si tout ce qu'il a fait n'étoit pas bon. Mais croyez qu'on ne doit rien rejeter de ce qui peut être mangé avec action de grâces* (1) ; puisqu'il est vrai que ce n'est pas la viande qui nous rend agréables à Dieu ; que si nous en mangeons , notre condition n'en deviendra pas meilleure , & qu'en nous en abstenant , nous ne pouvons en recevoir aucun préjudice (2). En effet , il y a une autre manière de servir l'Etre-Suprême , bien plus conforme à sa sagesse , que tout cet appareil de pénitences , dans lequel il entre souvent plus d'orgueil que de componction. S'il faut mortifier la chair , c'est par les privations de la sobriété ; c'est sur-tout en réprimant cer

(1) *I Epître à Timothée , chapitre 4.* (2) *I Epître aux Corinthiens , chapitre 8.*

appétit concupiscible qui tend à dépraver le cœur ; en l'entr'ouvrant à l'attrait des passions : mais on peut jouir tant qu'une conscience pure ne reproche rien , ou n'avertit pas que telle action est criminelle.

D'ailleurs , le jeûne , tel qu'il se pratique aujourd'hui , est une véritable dérision. Eh quoi ! un Prélat sensuel , qui aura pour cent écus de poissons sur sa table , sera réputé avoir jeûné ce jour-là , tandis que le misérable qui n'auroit eu qu'un morceau de bouilli à son dîner , seroit coupable pour avoir fait un aussi triste repas ! Non , ce n'est point ainsi que Dieu peut juger les hommes : & Jésus qui savoit bien jusqu'où entraîne un faux zèle , pour soustraire ses Disciples à une pareille erreur , leur avoit reproché qu'ils étoient sans intelligence , dès qu'ils paroissent ne pas comprendre que tout ce qui entre , *du dehors , dans l'homme , ne le peut souiller* ; parce que les alimens n'entrent pas dans son cœur , mais passent dans son estomac. *Ce qui souille l'homme* , continuoît Jésus , *c'est ce qui sort de l'homme même* ; car c'est du fond du cœur que partent : les mauvaises pensées , les adultères , les fornications , les homicides , les larcins , l'avarice , les méchancetés , la fourberie , les impudicités , l'œil malin & envieux , les médisances , l'orgueil & l'inconduite (1).

(1) *Saint Marc , chapitre 7.*

Ce sont donc là les seules fautes réelles ; les seules qui peuvent nous noircir aux yeux de Dieu ; les seules dont il faut se garantir ; les seules , enfin , qui , nous faisant encourir sa disgrâce , doivent nous faire craindre sa colère.

De même que Jésus plein d'indignation a chassé les vendeurs du Temple ; de même aussi on aboliroit toutes ces locations scandaleuses de bancs & de chaises , ainsi que tous ces droits honorifiques établis dans l'Eglise. Devant Dieu , tous les hommes sont égaux ; il n'y a que la vertu ou le crime qui puisse , dans le Sanctuaire , mettre entre eux quelque distinction. Qu'il est vain , qu'il est coupable même , celui qui s'avance avec fierté jusqu'aux pieds des autels , pour se faire donner l'eau bénite & l'encens ! C'est prouver , par tant d'orgueil , qu'on est bien peu pénétré de la majesté du Saint des Saints ; puisqu'on ose , en sa présence , se faire rendre des honneurs qui ne sont dûs qu'à lui seul.

Si l'on pouvoit admettre des préséances dans les Temples , ce ne pourroit être qu'en faveur des vieillards. Ils sont peut-être trop peu prisés dans nos mœurs ; ce qui a rendu les jeunes-gens d'une présomption sans égale. Ceux-ci ont oublié qu'il falloit vieillir pour acquérir de l'expérience , & que l'esprit sans expérience est la source de mille erreurs. Plus de considération pour les vieillards

rameneroit plus de respect pour les pères. Il ne faut pas que les enfans soient , comme chez les Romains , des esclaves ; mais aussi rien n'est plus funeste à la société , que le fils prenne , dans son imagination , le pas sur le père. Alors le jeune-homme n'écoute plus qu'avec impatience les leçons de ceux qui lui ont donné le jour. Que lui dirait-on qu'il ne croie pas déjà savoir ? D'ailleurs , *y pense-t-on ? & comment ! vouloir encore le tenir par les lisières , comme s'il n'étoit pas assez grand pour se conduire enfin lui-même ?* Mais en voyant , dès la plus tendre enfance , rendre des égards particuliers à la vieillesse , on adopteroit nécessairement l'idée qu'elle mérite. De là il résulteroit , de part & d'autre , plus de circonspection dans le commerce de la vie : les uns ne voudroient pas démentir leur réputation ; & les autres craindroient de blesser , par leurs étourderies , le respect qu'ils devoient aux anciens.

Cependant il pourroit encore y avoir dans les Temples des places distinctes , & destinées à ceux qui seroient coupables d'une injustice , ou publique , ou prouvée judiciairement. C'est ainsi qu'on voit , en Allemagne , les filles qui ont fait une faute , obligées d'assister à l'Eglise , les cheveux coupés & la tête couverte. Mais il n'y auroit ni loi , ni contrainte pour forcer le délinquant à venir prendre son siége particulier ; il suffiroit que ,

s'il se plaçoit ailleurs , personne ne voulût s'asseoir à côté de lui , ou que , s'il ne paroîssoit plus à l'Eglise , chacun fût qu'en s'y montrant , il ne devroit occuper que le siège séparé des autres. Dans tous les cas , son obstination à ne pas vouloir expier sa faute devant Dieu , seroit prise pour une marque d'endurcissement ; de même son zèle à reconnoître publiquement son erreur , en justifiant son repentir , le dispenseroit de se soumettre une seconde fois à la même humiliation. La vengeance de Dieu ne doit pas s'étendre au-delà de la résipiscence : ce seroit l'outrager que de le croire implacable. Il faut punir , & non pas opprimer. Une sévérité mal entendue révolte l'ame & l'endurcit dans le crime , au lieu de la corriger. Tout l'art du châtiment consiste peut-être à faire rougir de la faute commise. On ne peut donc pas douter qu'en montrant en spectacle l'homme vicieux , ce ne fût un moyen infaillible de provoquer sa réformation , & d'arrêter la chute de beaucoup d'autres.

Il faudroit aussi que l'opinion établit que quiconque négligeroit de rendre habituellement ses devoirs au Créateur , seroit regardé comme un homme sans principes & peu digne de confiance. Celui qui peut violer ses plus saintes obligations , sera-t-il plus scrupuleux à l'égard de celles que son intérêt voudra lui faire mépriser ? qu'est de-

venue la bonne-foi , depuis que la Religion s'est si étrangement affoiblie ? Ils sont trop rares les hommes qui se portent au bien par un penchant naturel à la vertu ! Cet effort exige , d'ailleurs , des connoissances : il faut , avant d'en être capable , avoir profondément médité sur soi-même ; il faut connoître la délicatesse & la savoir apprécier. Mais le peuple , qui ne calcule que ses intérêts , parce qu'il est sans cesse maîtrisé par ses besoins , ne sera jamais vertueux par principe , lorsqu'en faisant le mal il y trouvera son plus grand avantage , sans entrevoir au-delà une punition qui l'attend. Il est donc indispensable de faire connoître à la classe sans intelligence un Dieu vengeur , que son défaut de conception ne lui permettroit pas d'imaginer ; & , pour mieux lui apprendre à redouter le courroux du Ciel , il faut l'accoutumer à servir , à honorer , à invoquer cet Etre-Suprême qui , fondant le fond des cœurs , applaudit à la vertu & se déclare contre le crime. Malheur à celui qui seroit assez impie pour ne jamais se rendre au Temple , quand une fois il verroit tous ses Concitoyens s'empressez d'y accourir. Quel est le mortel qui , dans sa vie , n'ait pas cent fois , par un mouvement involontaire , élevé ses regards supplians vers les Cieux ? L'hommage dû à l'Eternel est donc inné dans tous les cœurs. Il n'est rien aussi qui donne plus d'extension à

l'ame , que l'idée si grande de la Divinité. Que l'homme est fort aux pieds des autels ; & quelle source n'y trouve-t-il pas de consolations & d'espérances ! O mon ame , s'écrioit David , pourquoi te laisses-tu abattre ? attends tout du secours de ton Dieu : je vais célébrer encore ses louanges ; & , me pénétrant de son auguste présence , j'en recevrai une nouvelle énergie qui dissipera ton trouble & ta douleur ! (1)

Pour ôter au Clergé tout moyen de suggestion , & pour que sa conduite fût aussi désintéressée que régulière , chaque Prêtre jouiroit d'un revenu fixe & honnête , afin que le service de l'Eglise pût être gratuit. L'âpreté ecclésiastique se montre jusque dans les moindres choses. Qu'ont-ils imaginé , ces Prêtres , pour exciter la générosité de ceux qui ont besoin de leur ministère ? Ils attachent aux cierges de l'autel l'offrande ou les honoraires qu'on leur accorde ; parce qu'en étalant ainsi l'argent de celui qui donne , c'est piquer son orgueil , & le forcer à donner davantage.

Le sage en rit : mais il est indigné de la différence qu'ils mettent dans les apprêts de leurs fonctions , suivant que c'est la fortune ou l'indigence qui les emploie. Est-ce dans le Sanctuaire de la Divinité que les Pontifes eux-mêmes de-

vroient établir de pareilles distinctions ? S'ils les
 tolèrent par condescendance , c'est une foiblesse
 criminelle ; s'ils les admettent par avarice , c'est
 un véritable attentat. Eh ! qu'êtes-vous , Ministres
 de Dieu , pour humilier ce misérable qui est déjà
 assez honteux de son indigence ? Comment vou-
 lez vous que l'homme du monde daigne l'apper-
 cevoir , si , vous-mêmes , vous le traitez avec dé-
 dain ? Mais oubliez-vous que le premier de vos
 devoirs est d'être l'appui du malheureux ? C'est à
 vous de le secourir , si vous êtes assez riches pour
 le faire , ou d'avertir l'opulent que Dieu lui com-
 mande de laisser tomber un regard de pitié sur
 l'infortune. Egoïstes que vous êtes , c'est pour vous-
 mêmes que vous appelez de toutes parts les lar-
 ges & la protection ; vous recevez , & vous ne
 donnez rien , ou si peu , qu'il paroît constant que
 vous ne croyez même pas au jour de la restitution !
 Seroit-ce donc l'approche des agonisans & des
 morts qui vous familiarise si bien avec ce moment
 terrible ? A force de contempler les dernières con-
 vulsions de la nature & les horreurs de la des-
 truction , votre cœur se blâse ; il devient de marbre ;
 & vous ne songez plus qu'à vos intérêts ! Aussi ,
 qui ne seroit pas révolté de voir les Prêtres , sourds
 aux cris d'une famille éplorée , se partager , avec
 cette avidité qui leur est propre , les dépouilles
 d'un mort opulent , quand ils arrivent à la porte

de son hôtel pour l'enlever ? Passe-t-on , de-là , dans un autre quartier ? c'est une indignité nouvelle : trois , quatre ou cinq cadavres sont portés , pêle-mêle , avec la plus grande indécence , à leur dernier gîte. Un Prêtre ou deux , dans leurs habits les plus sales , les escortent ; & le tout court la poste , pour arriver au plus vite : ici le défaut de salaire rend seul le fardeau accablant. Quel spectacle ! il révolte , il allume l'indignation ! En vérité , l'on ne se douteroit jamais que les Ministres qui peuvent s'oublier jusqu'à ce point , appartiennent à un culte qui commande le désintéressement & la charité. Faisons donc disparaître pour jamais ces différences qui sont autant d'outrages pour l'humanité ! que du moins les funérailles de tout Citoyen deviennent un honneur rendu à sa mémoire : c'est le dernier service que les plus misérables attendent de la société. Ah ! cessons de les insulter jusque sur les bords de la tombe , & dans un moment où chacun rentre , en dépit de l'orgueil , dans cet état d'égalité parfaite que lui avoit destiné la nature !

L'usage de prononcer une très-courte oraison funèbre , ces quatre mots seulement , *il fut juste & sage* , pourroit avoir son utilité ; s'il étoit permis , à quiconque auroit à se plaindre du défunt , d'élever la voix pour arrêter l'Orateur , & pour demander à l'Eternel une justice que l'importance

de l'oppresseur eût empêché d'obtenir plutôt. Cette vexation étant parfaitement démontrée, on graverait sur sa tombe : *Quand on a voulu faire son éloge, il a fallu garder le silence.* C'est alors que chacun réglerait sa conduite & s'étudierait à ne point blesser son prochain. Quel est l'homme, l'homme éclairé, sur-tout, qui ne rienne pas au maintien de sa réputation ? La vanité y est intéressée : & certes l'on redouterait d'éprouver une honte dont il ne seroit plus possible de se laver ; on trembleroit de ne pouvoir plus se justifier, devant Dieu, de l'accusation ainsi déférée à sa vengeance. Assurément la plus salutaire de toutes les Religions, & la plus agréable à la Divinité, doit être celle qui tendroit à obtenir constamment des hommes les seules vertus qui font la sûreté & le charme de la sociabilité : en un mot, la plus raisonnable & la meilleure de toutes les Religions doit encore être celle qui, écartant du lit de la mort ces préjugés qui l'ont rendue si terrible, ne laisseroit d'effroi, dans ces derniers momens, qu'aux êtres pervers, dont la conscience se sentiroit enfin harcelée par le remords, plus dévorant que jamais pour avoir été plus tardif.



CHAPITRE XXX.

CONCLUSION.

QUELQU'AVANTAGEUSE que parût être la révolution qu'on desireroit pouvoir préparer, il faudroit y renoncer pour toujours, s'il ne restoit d'autre voie, pour l'opérer, que celle de la contrainte. La violence ne fait faire que des martyrs ou des esclaves. C'est par le secours de la persuasion qu'on doit soumettre les consciences; c'est avec l'arme de la vérité qu'il faut poursuivre l'hypocrisie, & la contraindre de jeter enfin, loin d'elle, le masque qu'elle a déjà soulevé.

La Religion, disoit, dans une Assemblée du Clergé, un Prélat qui a bien prouvé depuis qu'un Athée est un homme sans principes & qui ne respecte rien : *La Religion n'est plus qu'une affaire de politique*. Cependant, parlez à cet impie de lui arracher l'encensoir des mains; & vous l'entendrez crier à la profanation; & vous le verrez soulever toute la gente ecclésiastique contre un projet qui toucheroit moins sa croyance que sa fortune?

Voilà, néanmoins, une première question qui se présente : *Quand la perspective des plus grands*

avantages ne doit pas permettre d'agir contre la justice , peut-on avoir le droit de disposer des richesses du Clergé ? La solution de cette question dépend , ce semble , de deux observations bien simples. La première : Quelle est l'origine de l'opulence ecclésiastique ? La seconde : Quelle a été , dans le principe , la destination des revenus de l'Eglise ?

1°. Il est constant que les grands biens , dont le Clergé se trouve en possession , proviennent , la plupart , d'abus de confiance & de suggestion. Combien de Princes , combien de Grands Seigneurs , qui , après s'être souillés d'attentats pendant leur vie , se laissèrent persuader que d'immenses bienfaits , prodigués à l'Eglise , seroient , aux yeux de Dieu , une suffisante expiation ! De là , la découverte du Purgatoire. Si , immédiatement après la mort , on eût fait passer les âmes des méchants en Enfer , il n'y auroit plus eu moyen de les en retirer. Le Clergé les mit donc en réserve , dans un lieu à part , en s'attribuant le droit de les en arracher par des prières , qu'il promit , & qu'il ne fit pas ; par des aumônes , dont il ne se rendit le dispensateur , que pour tout garder. Ainsi , l'on ne crut pas devoir trop payer de tels services ; & plus ils parurent importants aux esprits foibles , & plus le Clergé fut le maître de les mettre au prix qu'il voulut. Voilà quelle fut l'ori-

gine de ces riches fondations , dont les Prélats ayant aujourd'hui la bonne portion , ne font pas ceux qui en font le meilleur usage. Mais, quand l'erreur est enfin reconnue , les abus qu'elle a produits doivent-ils encore subsister ?

Que l'on consulte les maximes de notre Jurisprudence ; & l'on apprendra qu'elles ont établi , que toute donation , pour être valable , *doit être le fruit d'une volonté libre* ; parce que « La » suggestion , dit Ricard , n'est autre chose qu'une » *fausseté déguisée* , & dont l'artifice est d'autant » plus à craindre , *qu'il a apparemment plus de » rapport avec le vrai* ». (1). La nullité d'une pareille donation se trouve donc prononcée , sans même qu'il soit besoin de s'inscrire en faux pour prouver la suggestion , conformément à l'article XLVII de l'Ordonnance des Testamens , du mois d'août 1735. Par conséquent une nouvelle disposition de l'objet donné devient absolument & légalement libre.

2°. Les donations faites à l'Eglise ont été particulièrement destinées , par les donataires , au soulagement des pauvres ; & l'application que le Clergé s'en est faite à lui-même est d'autant plus illégitime , qu'elle est contraire à l'esprit de l'Evangile. Quand Jésus envoya les Apôtres prêcher sa

(1) *Traité des donations , troisième Partie , chap. I.*

doctrine , que leur recommanda-t-il ? Il leur dit formellement : *Ne possédez ni or , ni argent , ni aucune autre monnoie dans votre bourse ; ne portez ni sac en chemin , ni deux robes , ni souliers , pas même de bâton* (1). Et les Prélats sont couverts de pourpre , de soie & de broderies ; & les Prélats portent une crosse d'or , qui ne ressemble guères à la houlette qui lui servit de premier modèle !

Il n'y a personne , en général , qui soit moins charitable qu'un Ecclésiastique. Concentré en lui-même , il n'a d'autres relations avec l'humanité que celles qui peuvent servir ses jouissances ; son ame se rétrécit par la privation des sentimens que fait éprouver la nature. Etre isolé , il ne connoît d'autres souffrances que les siennes propres , & n'est occupé qu'à s'en garantir. Comment seroit-il sensible aux peines d'autrui ? La mauvaise santé d'une épouse qu'on adore , ou d'un enfant qu'on chérit , ne lui a jamais appris à trembler pour la destinée des autres. Aussi voit-il d'un œil sec le spectacle des calamités qui affligent ses semblables. Que lui importe ? il est à l'abri de pareils malheurs : son revenu est inaltérable ; & ses Fermiers seront ruinés cent fois , avant qu'il sache perdre une obole.

Cependant , cette fortune que l'homme d'Eglise

(1) *Saint Matthieu , chapitre 10.*

fait servir à tant de dépenses folles ; cette fortune , dont le moins dénaturé détache quelques porcions , pour soutenir l'ambition d'une famille qui a besoin de secours , dans un siècle où il faut tout payer , pour suivre la route qu'elle s'est tracée ; cette fortune , à laquelle l'ostentation arrache quelquefois une charité donnée souvent à la beauté , pour la séduire , & qui pourtant paroît à celui qui s'en glorifie l'entier accomplissement de ses obligations ; cette fortune , sur laquelle la véritable indigence a seule des droits réels , quoiqu'elle n'en obtienne jamais rien , doit-elle donc rester à la merci de ces mandataires infidèles ? « Les conditions , dit » Domat , qui dépendent uniquement du fait de » la personne à qui le testateur les a imposées , » doivent s'accomplir *comme il l'a réglé* , & aussi- » tôt que l'exécution peut en être faite : *& sa dis-* » *position a son effet , ou cesse de l'avoir , selon* » *que cette personne accomplit ou n'accomplit pas* » *la condition* ». (1) Ainsi les Ecclésiastiques , ayant cessé de remplir les engagements qui leur avoient été imposés , les ont annulés par leur propre fait : d'où il résulte que leurs propriétés , dont ils n'ont jamais eu qu'une jouissance précaire , sont devenues , par le mépris de leurs obligations , d'une disposition entièrement libre.

(1) *Loix civiles , des Testamens livre 3 , titre 3 ,*
Section 8.

Ce point de droit établi, on pourroit demander à l'Eglise comment elle a pu enfreindre ses propres décrets, par l'admission de la pluralité des bénéfices ? Avec quelle avidité toute cette horde ecclésiastique ne court-elle pas après les dépouilles de la superstition & de l'imbécillité ? Les Prélats eux-mêmes sont les plus ardens dans ce genre d'intrigue ; & de riches Evêchés n'étant plus suffisans pour soutenir leur faste ou alimenter leur avarice, ils y réunissent encore les plus grasses Abbayes. Le scandale est vraiment à son comble ; & l'on ne peut appercevoir, en cette partie, que des abus à réformer.

Mais ne se trouve-t-on point arrêté, dès le premier pas, par la suprématie du Pape, à qui, en sa qualité de *Chef de l'Eglise universelle*, appartient seul le droit de ce qui peut être expédient pour l'extirpation des abus ? Ce pouvoir universel & illimité, que les Pontifes de Rome se sont arrogé dans des temps d'ignorance, sert à prouver, quand les lumières dissipent l'erreur, que les passions de l'homme ont plus coopéré à la constitution du Catholicisme, que les inspirations divines. Etoit-ce donc au Successeur de S. Pierre à qui Jésus avoit dit, *que le plus grand parmi les Apôtres devoit être comme le plus petit* (1) ; qu'il

(1) *Saint Luc, chapitre 22.*

appartenoit de se ceindre le front d'une triple couronne, de distribuer celles de la terre à son gré, d'avoir même assez d'impudence pour les placer, avec ses pieds, sur la tête des Souverains? On est révolté quand on lit dans l'histoire de pareils faits ; & l'on ne conçoit pas comment l'homme peut devenir brute au point de se laisser abuser de la sorte.

Quand l'illusion est détruite, c'est sans doute le moment de venger l'humanité qui a été dupe si long-temps de son aveuglement & de ses préjugés. Alors la peine qu'on doit imposer à des captateurs tyranniques, c'est la privation des avantages qu'ils ont retirés de leurs séductions. La nature même de ces abus les rend plus intolérables. Une autorité sans bornes paroîtroit moins déplacée qu'un pouvoir mercantille. Cependant *les dévolutions, les dispenses, les préventions, les obédiences, les commendes, les grades, les résignations, &c.*, forment des droits exclusifs, que la Cour de Rome ne s'est réservés que pour mettre à prix de pareilles faveurs. Elle n'a pas craint de compromettre sa dignité par une fiscalité toujours odieuse. Convenoit-il au Chef de l'Eglise de tenir à des prérogatives dont l'argent fait le principal attribut ; & n'est-ce pas là une véritable simonie? Ce seroit donc lui épargner de la honte & même

un crime , que de proscrire cet indigne agiotage :

La position critique dans laquelle se trouve l'Etat , semble aussi exiger cette suppression. Il y a des circonstances où un empire a besoin de toutes ses ressources. Alors on doit sur-tout prohiber la sortie des espèces versées comme contributions dans les coffres d'une puissance étrangère. Si les peuples sont obligés de payer , que ce soit du moins d'une manière utile pour eux. Si leurs deniers , en cessant d'être détournés , peuvent offrir un supplément qui allégeroit d'autant la charge publique , pourquoi n'y auroit-on pas recours , lorsque déjà , la masse des contributions étant énorme , on doit craindre de la grossir encore ? C'est une justice , de la part du Siège Apostolique , de faire remise à la France d'un tribut qu'elle n'a jamais pu lui devoir légitimement. On n'a pas oublié les difficultés constamment opposées à l'admission du Concordat. En effet , l'Eglise d'un Etat libre doit être libre comme l'Empire. Ainsi , la gloire de la France autant que ses besoins exigent que la Nation s'affranchisse enfin d'un tribut qui caractérise un genre de servitude humiliant , & qui restreint ses facultés. A l'avenir , les dispenses seroient donc délivrées par les Evêques , & sujets au contrôle , où les droits seroient payés suivant un tarif. Il faut remarquer que ces dispenses ne pourroient plus concerner que les mariages ; devenant inu-

tiles à l'égard des collations , d'après le système d'un nouveau plan.

Quand on veut renverser un arbre , on coupe les racines qui l'attachent à la terre. De même , puisqu'il est connu que les bénéfices sont les seuls nerfs du corps ecclésiastique , que c'est uniquement par de tels ligamens qu'il tient à ses antiques préjugés , un nouvel ordre de choses en cette partie va infailliblement repousser l'erreur & produire les plus grands avantages. D'ailleurs , un gouvernement ne doit point connoître dans son sein de citoyens inutiles ; ils nuisent indispensablement à la société , soit parce que l'inertie est la source du désordre , soit parce que ces fainéans profitent plus que personne du labeur des malheureux.

Cependant , à l'exception des Curés , à l'exception de trois ou quatre Ordres Religieux , dévoués à l'éducation des jeunes-gens , ou au soin des malades , quels services les autres Ecclésiastiques rendent-ils à la patrie ? Aucun , absolument aucun. On peut même dire , les préjugés mis à part , que cette classe d'hommes lui est aussi funeste qu'à charge.

Voyez ces Prélats dans leurs Diocèses ? Leur mollesse y porte le scandale & leur faste ne sert qu'à y introduire le luxe. La somptuosité de leur table procure une plus grande valeur aux denrées , qui semble d'abord retourner au profit du mal-

heureux ; mais en examinant les choses de plus près , on voit que cette cherté est toujours désavantageuse au plus grand nombre , en grossissant la dépense de chacun , & en faisant connoître une quantité de privations au citoyen qui n'est pas dans l'aisance.

Quoi ! ce sont ces hommes dont la nonchalance égale la sensualité ; ces hommes à qui une fortune brillante accorde toutes les jouissances de la vie ; ces hommes qui , malgré leur étalage , se font pourtant appercevoir , le matin , dans les rues de la Capitale , sous un costume trop simple pour qu'il ne soit pas suspect ; ces hommes qui possèdent les plus belles propriétés du Royaume ; ces hommes qui , cependant , n'ouvrent jamais la main pour faire un acte de bienfaisance , & qui ne savent donner que pour leurs plaisirs ; quoi ! ce sont de pareils hommes qui ont osé tenir obstinément à des privilèges abusifs , enfans de la suggestion & de la foiblesse humaine ; de cette foiblesse qui , par l'effet d'une vénération imbécille , ne s'est pas contentée d'enrichir le Clergé , & qui l'a , en outre , exempté de contribuer , comme les autres , aux charges de l'Etat !

Il est donc temps que les biens ecclésiastiques rendent à la patrie ce qu'ils lui doivent. S'il a pu être une époque où l'Eglise s'est approprié tout ce qu'elle a voulu , voici le moment , aussi , où

l'Etat doit rentrer dans des propriétés , & mal acquises , & scandaleusement employées , pour en rendre l'usage plus utile & plus louable. Ce n'est point à la Religion à offrir un salaire à l'indolence , à l'égoïsme , au dérèglement. Il faudroit ; en conséquence , une loi mûrement concertée dans une Assemblée Nationale , qui , accordant liberté entière de conscience , exposerait , avec autant de sagesse que de vérité , les motifs puissans qui ne permettent plus de s'arrêter , ni à la révélation , ni aux miracles , ni même à la tradition ; ce qui réfère entièrement aux lumières intérieures le choix du culte qu'on doit rendre à la Divinité , & amène l'établissement de la Religion naturelle , qui est : *un seul Dieu sans division , sans sujétion , sans cohésions possibles ou présumées.*

Cette exposition lumineuse auroit moins pour objet d'éclairer le public sur la fausseté de ces dogmes qu'il a déjà jugés par son indifférence , que d'apprendre à chacun comment il faudroit apprécier les réclamations , qu'un intérêt pécuniaire ne rougiroit pas , sans doute , d'élever encore. Cependant , quelle allégation spécieuse pourroit-on proposer , lorsque , sans proscrire , ni les Prêtres , ni les autels érigés par eux , on se contenteroit de reprendre des biens dont ils ne sont plus dignes à tous égards ?

Au reste cette décision , en faveur de la Religion

naturelle , étant portée irrévocablement , le Clergé s'amuseroit-il long-temps à des déclamations superflues ; & le moment de la récipiscence ne seroit-il pas , pour les membres qui le composent , celui de cette révolution ? Qu'on n'en doute pas un seul instant ; oui , c'est alors que bientôt le fourbe renonceroit à des erreurs qu'il propage , parce qu'il y trouve son profit ; c'est alors aussi que l'idiot s'efforceroit de juger les choses avec plus de discernement : & , si la force des préjugés l'emportoit encore chez quelques-uns , ces derniers s'éclipseroient avec cette génération. Ainsi la suivante , dégagée de toute superstition , nous devoit l'instruction de la Divinité , la pratique des vertus réelles , & la paix de sa conscience.

La première opération qui se présenteroit à faire , seroit donc de travailler au cadastre de toutes les possessions ecclésiastiques , afin d'en mieux supputer la juste valeur , & partir de là pour le surplus de la réforme. Ce seroient les Assemblées Provinciales , sous l'inspection des Etats-Généraux , que l'on chargeroit de tout ce qui pourroit être relatif à cette nouvelle administration. Quand il s'agit de finance & de manutention de deniers , on ne peut trop multiplier les surveillans , pour écarter la fraude & prévenir les abus.

Les propriétés foncières du Clergé continueroient d'être inaliénables. Seulement les Chapelles

& les autres emplacements qui exigeroient des constructions avant qu'on en pût tirer parti , seroient vendus , ainsi que les effets mobiliers & l'argenterie des Eglises & des Maisons Religieuses qui seroient supprimées , pour le produit servir , si l'on veut , à payer , dans chaque Province , le remboursement des charges de judicature.

On ne pouvoit guères se dissimuler que la vénalité de ces charges ne fût très-funeste à la société , puisqu'elle éloigne l'homme digne de les remplir , pour y placer l'incapacité qui a de l'argent. N'est-il pas ridicule qu'on devienne un Magistrat , c'est-à-dire , celui qui va décider de la fortune & de la vie de ses Concitoyens , comme on se rend le propriétaire d'une métairie ? Il sera plus sage , sans doute , qu'un Juge soit électif à la nomination des Notables de chaque Ville. Mais comme cette place exige autant de prudence que de connoissances dans les loix , on ne devoit point se mettre sur les rangs , avant d'avoir parcouru , pendant dix années de suite , la carrière du Barreau. Cependant , afin de ne pas troubler l'ordre & maintenir l'immuabilité , si importante , des charges de judicature , on en laisseroit la jouissance à chaque Magistrat durant sa vie ; lui payant , pour acquérir la propriété de son Office , un tiers de la finance comptant , & le surplus en rente viagère. Il y a lieu de croire qu'au moyen de cet

arrangement , la vente des emplacements qu'il faudroit aliéner , & des effets mobiliers du Clergé , produiroit des deniers à peu près fuffifans pour éteindre à jamais , & fans exciter de réclamations , une vénalité que l'avidité du fife avoit pu feule imaginer & maintenir. Au furplus , fi cette propofition ne convenoit pas , les diffipations du miniftère ont fu écraser l'Etat par un affez grand nombre d'autres charges , pour que le produit de cette vente trouvât une utile application.

La manière de distinguer les objets qui feroient de nature à être vendus , feroit de calculer la quantité d'Eglifes , reconnues néceffaires , d'après un nombre fagement réglé de Paroiffes & de Communautés Religieufes que l'on établiroit , fuivant l'étendue de chaque Province , la grandeur des Villes , & la diftance des lieux. On fait que rien n'eft plus mal ordonné que la pofition des Paroiffes , foit dans les Villes , foit à la campagne. Il y a des endroits où elles font placées les unes fur les autres , tandis qu'ailleurs elles fe trouvent dans un éloignement beaucoup trop confidérable.

Un nouvel ordre de chofes qui tendroit au mieux , exigeroit donc qu'on établît , dans les Villes , une Paroiffe pour trois mille individus : ainfi , la Cité qui renfermeroit trente mille ames , auroit dix Paroiffes diftribuées également dans tous les quartiers. Dans les campagnes , il paroîtroit

avantageux que l'arondissement de chaque Paroisse fût de trois lieues , c'est-à-dire , qu'il y eût une demi-lieue du point central au cercle.

Cette opération faite , on distribueroit à ces Eglises , de même qu'à celles des Communautés Religieuses qu'on laisseroit subsister , l'argenterie & les ornemens qui leur seroient utiles : c'est le surplus de ces effets qui seroit vendu avec l'emplacement des Eglises & Chapelles qu'on auroit réformées. Mais , pour empêcher les abus de se glisser le moins possible , soit dans la distribution des Paroisses & des Communautés Religieuses , soit dans la vente des objets dont on pourroit disposer , il seroit prudent , 1°. que les Assemblées Provinciales ayant dressé un tableau de la quantité nécessaire de ces institutions pour chacun de leur district , ce fût aux Etats-Généraux à déterminer définitivement cette quantité : 2°. qu'à l'égard du mobilier , l'inventaire en fût fait publiquement , toujours par les Assemblées Provinciales , & que les Etats-Généraux réglassent ensuite ce qu'il faudroit donner aux Paroisses & aux Communautés Religieuses : 3°. que la vente des objets , tant meubles qu'immeubles , qui , après ces premières opérations , se trouveroient disponibles , fût pareillement publique , & faite par la voie de l'enchère.

Quant à l'arrangement relatif aux autres propriétés du Clergé ; comme le soin de les faire valoir en-

traîneroit inmanquablement des inconvéniens sans nombre , & ne permettroit jamais qu'on pût compter sur un revenu fixe & certain , il seroit indispensable de donner à ferme tous les biens immeubles , à l'exception , cependant , de ceux dont le produit seroit invariable , comme les rentes & autres redevances semblables.

Cette adjudication , après avoir été annoncée pendant trois mois , par plusieurs affiches & publications antérieures , se feroit encore publiquement. Toute personne pourroit être admise à l'enchère , en donnant une caution valable. Toutefois on en excluroit les membres des Assemblées Provinciales , leurs parens ou leurs associés , & ceux qui tiendroient déjà à ferme un autre domaine ecclésiastique. D'ailleurs , les Etats-Généraux , d'après l'estimation qui seroit faite de chaque article , lui fixeroient un prix au-dessous duquel il ne pourroit pas être livré. On auroit soin aussi de varier l'époque des termes de ces adjudications , pour empêcher que , si leur renouvellement arrivoit dans le même temps , la nécessité supposée de trouver des amodiateurs n'influât sur la modicité de leurs offres.

Sur-tout , point de ces versements de caisses ruineux ; & que , pour les prévenir , le produit des biens situés dans chaque Province soit immédiatement appliqué aux dépenses des mêmes dif-

triets. Afin que ce produit fût toujours connu , on feroit imprimer les baux , ainsi que tous les comptes de gestion , avec les pièces justificatives , qui seroient vérifiées tous les ans par l'Assemblée Nationale. Dans toute administration publique on ne peut jamais trop répandre la lumière ; ce sont les ténèbres qui encouragent l'infidélité , & qui facilitent les malversations.

Quand la masse des revenus ecclésiastiques auroit atteint une proportion déterminée & invariable , alors on formeroit quatre parts de ces revenus. La première , destinée aux appointemens du Clergé ; la seconde , employée tant à la dépense qu'exigeroit dans les Paroisses le service divin , qu'en aumônes ; la troisième , appliquée à l'entretien des maisons religieuses ; & la quatrième , formée de ce qu'il y auroit de reste après cette distribution , seroit réunie aux revenus de l'Etat , & serviroit , dans chaque Province , à acquitter les charges qui lui seroient particulières.

Il resteroit ensuite à calculer les sommes que nécessiteroient , dans chacune de ces Provinces , le Clergé , les maisons religieuses , la dépense du service divin , & les aumônes. Rien , sans doute , ne seroit plus facile , puisque chaque Ecclésiastique auroit un revenu fixe & proportionné au rang qu'il occuperoit dans l'Eglise , & que la même fixité relative s'étendrait sur tout le reste. L'article seul

des aumônes pourroit recevoir quelque augmentation , en cas de calamités publiques , telles que la grêle ou la gelée. Mais ces circonstances particulières ne pourroient pas détruire la précision du compte de la dépense , qui résulteroit de ce simple apperçu , *tant d'Ecclésiastiques devant recevoir tant , donnent une somme de tant* : ainsi de suite pour l'entretien des Paroisses & des Maisons Religieuses. De plus , tous ceux à qui la distribution des revenus ecclésiastiques se trouveroit confiée , seroient tenus de dresser , tous les ans , un état détaillé de l'emploi de ces deniers. Cet état , après avoir été vérifié & arrêté d'une manière authentique , seroit présenté aux Assemblées Provinciales , qui l'examineroient de nouveau ; parce qu'il deviendroir , pour elles , une des pièces justificatives de la délivrance des sommes dont ces Assemblées auroient elles-mêmes un compte à rendre aux Etats-Généraux. A cet état seroit joint un procès-verbal , qui constateroit la quantité des sommes nécessaires pour l'année suivante. Si-tôt donc que les Assemblées Provinciales auroient pris connoissance de ce procès-verbal , leur caisse seroit ouverte pour les payemens. Alors les Ecclésiastiques pourroient y aller recevoir leurs appointemens , qui leur seroient comptés , d'après un certificat présenté par chacun d'eux , lequel resteroit à la caisse pour servir de quittance : ces appointemens seroient exempts de toute imposition.

Pource qui concerne les deniers destinés aux Maisons Religieuses & aux Paroisses , il seroit peut-être imprudent d'en rendre les Supérieurs & les Curés les seuls dépositaires : c'est pourquoi cet argent , dans les Paroisses , seroit donné en compte à la Fabrique ; & dans les Communautés , au Conseil de la maison , composé du Procureur & de quatre anciens Religieux. En conséquence , on déposeroit ces différentes sommes dans un coffre ayant une serrure à deux clefs , dont l'une resteroit entre les mains du Curé , & l'autre seroit remise aux Fabriqueurs : pareillement dans les Communautés , le Supérieur auroit une de ces clefs , & le Conseil de sa maison garderoit l'autre : ainsi , ils demeureroient tous responsables de ce dépôt.

On ne prétend pas , cependant , que ce soit là l'organisation la plus heureuse qu'on puisse donner à l'administration des revenus du Clergé. Les premières notions qu'on acquiert en tout genre , n'atteignent jamais le plus haut degré de perfection ; mais , en préparant de nouvelles idées , elles permettent à d'autres de faire mieux. Dans cet espoir , achevons donc l'opération commencée. On croit qu'elle exigeroit encore une seconde distribution , qui porteroit sur le corps ecclésiastique. Ainsi , il faudroit le partager en cinq classes ; la première composée des Evêques , la seconde des Chanoines , la troisième des Curés , la quatrième

des Aspirans ou Vicaires , & la cinquième des Religieux.

Eh quoi , diront peut-être quelques esprits chagrins , *encore des Evêques ?* On répond , qu'ils peuvent devenir utiles , en les rendant des chefs actifs , qui , ayant leurs devoirs tracés , feroient obligés de les remplir avec exactitude. Mais comme les Evêchés , au lieu d'être une pure faveur du Monarque , deviendroient une charge réelle de l'Etat , on commenceroit par faire , en cette partie , deux réductions essentielles ; l'une portant sur le nombre , & l'autre sur les revenus. On compte , en France , dix-neuf Archevêchés , & cent dix-neuf Evêchés : ce qui fait , en tout , cent trente-huit Prélats. Il faudroit donc les réduire à vingt-un ; ou , pour mieux dire , les Sièges des Archevêchés feroient seuls conservés , sous telle dénomination qu'on voudroit leur donner : & l'on placeroit au même rang Strasbourg , qui comprendroit les Evêchés suffragans de Trèves , & Ajaccio , qui réuniroit ceux de la Corse.

On fixeroit définitivement le revenu de l'Episcopat à 15000 livres. Cependant , comme chaque Prélat feroit astreint à une résidence non interrompue de onze mois tous les ans ; lorsqu'un Evêque , après avoir pris ses vacances , s'absenteroit de son Diocèse plus de quinze jours , sous quelque prétexte que ce pût être , il perdrait un

mois d'appointemens ; s'il étoit absent six semaines , il en perdrait deux ; si son absence se prolongeoit pendant trois mois , on lui retrancheroit un tiers de son revenu ; puis les deux tiers pour six mois ; & le tout pour neuf mois de déplacement. Cette amende & toutes celles du même genre rentroient dans la portion destinée aux aumônes publiques. Le seul cas où un Evêque pourroit conserver son revenu en entier , seroit celui où on le nommeroit Député aux Etats-Généraux.

Pour parvenir à la Prélatrice , il seroit indispensable d'avoir été cinq ans Chanoine , & de l'être dans le moment de la nomination. Ici , les personnes qui prétendent faire suppléer le mérite par la fortune ou la naissance , vont s'écrier : *Mais on n'auroit donc plus d'Evêques de condition ?* Eh bien , quand cela seroit , en résulteroit-il un si grand mal ? L'usage de ne conférer la Prélatrice qu'à des Rejetons d'une famille illustre a écarté de ces places les sujets les plus capables. Ce premier abus en produit nécessairement un autre. Des Prélats de condition ne faisant cas que des hommes de la même trempe , leur donneront constamment la préférence. S'ils n'en trouvent point dans leurs Diocèses , ils iront en chercher partout , plutôt que de choisir un Ecclésiastique d'une naissance commune. C'est une injustice criante , qui produit à la fois le découragement & le dé-

fordre. Dès que vous ferez passer le prix du savoir & du zèle à celui qui n'a pour tout mérite qu'une naissance un peu relevée, chacun cessera de faire des efforts qui n'obtiendroient point de récompense; & le bien ne fut jamais l'effet d'un abandon général. On a une autre manière de voir les choses, quand on s'occupe sérieusement à établir une réforme. Que la Cour cesse donc à jamais de distribuer les Evêchés. N'a-t-elle pas l'art de s'attacher assez de créatures par les emplois militaires dont elle dispose aussi, sans chercher encore à tirer le même parti des premières dignités de l'Eglise?

Les Prélats, étant chargés de maintenir la discipline ecclésiastique, auroient eux-mêmes, chaque année, un compte à rendre de leur conduite, ou du moins il faudroit qu'elle fût assez irréprochable pour qu'il ne s'élevât contre eux aucune plainte fondée, lorsqu'ils viendroient présenter aux Assemblées Provinciales les états de recette & de dépenses, avec les procès-verbaux dressés dans leur Diocèse. Les accusations seroient motivées par des faits de malversations, de dérèglement ou d'injustices. Sur ces dénonciations les Assemblées Provinciales déféreroient le jugement de l'Evêque à un tribunal formé de Députés pris dans les différens Chapitres de son Diocèse, au nombre de deux par chaque Chapitre. La procédure se feroit
en

en public ; on l'imprimerait même au moment de prononcer la sentence.

Tous les Ecclésiastiques , & les Prélats eux-mêmes , qui auroient commis quelque faute , seroient soumis à la peine de l'interdiction. On en connoîtroit de deux sortes , *l'interdiction suspensive* ; & *l'interdiction exclusive*. Les Prélats devant l'exemple , cette punition seroit plus rigoureuse pour eux que pour tout autre. Son effet seroit d'enlever à l'Evêque , reconnu coupable , toutes les prérogatives de sa dignité avec les revenus. Cependant on lui laisseroit encore 2000 livres pour prix des services qu'il auroit rendus jusqu'au jour de sa destitution. En conséquence , on lui nommeroit un Coadjuteur , pour remplir ses fonctions , avec 10000 livres d'appointemens. Mais ce suppléant , qui seroit toujours pris dans la classe des Chanoines , ne pourroit , néanmoins , à la mort du Prélat , obtenir cette dignité , qu'autant qu'il ne s'éleveroit contre lui aucune réclamation.

L'interdiction , pour les autres Ecclésiastiques , seroit suspensive ou exclusive. Elle seroit suspensive seulement , si la faute ne paroïssoit pas tenir à des vices enracinés ou dont l'influence seroit pernicieuse dans le commerce de la vie. Par exemple , si le Chef d'une Communauté avoit manqué de charité envers ses Religieux , en les molestant par humeur , ou si un Curé avoit des préférences in-

justes pour les pauvres , en accueillant les uns & en rebutant les autres ; alors le premier perdrait sa place de Supérieur , & le second seroit suspendu momentanément de ses fonctions , & privé , pendant ce temps-là , d'un tiers de ses appointemens.

Mais l'interdiction exclusive deviendrait la suite de tous les écarts , ou scandaleux , ou criminels , tels qu'un penchant crapuleux pour l'ivrognerie , un goût passionné pour le jeu , une négligence coupable dans ses devoirs , & particulièrement une infidélité marquée dans l'emploi des deniers , ou dans la distribution des aumônes. Cette interdiction opéreroit donc , pour le Religieux , l'exclusion de son Ordre , & , pour l'Ecclesiastique Séculier , la cessation absolue & perpétuelle de ses fonctions , & la privation entière de son revenu. L'Etat ou l'Autel ne doivent point nourrir celui qui ne mérite , ni la confiance des hommes , ni la faveur du Ciel.

Les Prélats seroient tenus de faire , chaque année , la visite de leur Diocèse , mais d'une manière bien différente de celle en usage aujourd'hui. Ils n'iroient pas , de ville en ville & de bourgade en bourgade , pour étaler leur luxe & donner la Confirmation à droite & à gauche. Ces pratiques religieuses sont excellentes pour satisfaire l'orgueil des uns & amuser la curiosité des autres. Mais quel bien réel en résulte-t-il ; & que sert aux

malheureux l'abondance des graces que doit répandre sur lui la Confirmation , si , constamment en but à la plus affreuse indigence , il ne rencontre jamais , chez son Pasteur , qu'un égoïste ou un avare , qu'un négligent ou un nécessaireux comme lui ?

Les Prélats tiendroient des séances publiques dans les Métropoles de leur Diocèse , ainsi nommées à cause des Chapitres qu'on y établiroit. C'est dans ces séances qu'on procéderoit à l'examen de la conduite tenue par tous les membres composant le Clergé , & que seroient prononcées les destitutions , les suspensions & les exclusions contre ceux qui auroient dérogé à la noblesse de leur ministère. Mais les Prélats ne seroient pas les seuls juges du sort de ces Ecclésiastiques. La décision arbitraire d'un homme est toujours dangereuse , parce qu'il a ses passions & ses foiblesses , qui le rendent le plus souvent partial & injuste. C'est pourquoi il est bon de lui associer d'autres Juges , pour que l'équité s'affermisse sur les opinions lumineuses & débattues de cet aréopage. Ainsi , les Prélats auroient pour Assesseurs , dans chaque Métropole , les membres de leur Chapitre.

On prendroit pour bases des opérations les procès-verbaux & les états de recette & de dépense , que chacun de ces Chanoines auroit recueillis dans les Maisons Religieuses & dans les

Paroisses où ils auroient tenu eux-mêmes de semblables assemblées. Les Religieux ou les Ecclésiastiques Séculiers que ces procès-verbaux indiqueroient comme coupables , comparoîtroient dans ces séances , pour répondre aux reproches qui auroient été faits contre eux. On n'auroit aucun égard aux délations anonymes , comme toujours suspectes. Mais la publicité des séances donnant à tout le monde le droit d'y assister , chaque particulier pourroit également s'y faire entendre , & alors on le feroit signer au procès-verbal. Si l'accusation regardoit un des Chanoines composant l'assemblée , celui-là seroit jugé dans les séances d'une autre Métropole. Pour qu'une destitution ou une suspension fût prononcée , il faudroit que l'accusé eût contre lui la moitié des voix ; les deux tiers seroient indispensables pour légitimer une interdiction expultrice.

C'est dans ces mêmes assemblées que les Prélats feroient la promotion des nouveaux Ecclésiastiques , qui , pour être élus , auroient besoin de réunir la pluralité des suffrages. On régleroit aussi , dans ces séances , les secours nécessaires aux Paroisses qui auroient éprouvé quelques désastres. Enfin , elles seroient terminées par la délivrance des certificats d'appointemens , donnés à chaque Ecclésiastique , pour attester au Caissier des Assemblées Provinciales , s'il y a ou s'il n'y a pas quel-

ques retenues à faire ; celui des Prélats feroit expédié par les différentes Métropoles de son Diocèse. Aussi-tôt la clôture de ces féances , le procès-verbal en feroit imprimé & rendu public , pour qu'on pût mieux apprécier les décisions qu'on y auroit prononcées.

L'inutilité des Chanoines n'est pas moins constante que celle des Evêques. Lors donc qu'on songe à les conserver , on a déjà fait entrevoir que ce n'étoit que sous la réserve d'une réforme , qui pût arracher des bras de l'indolence ces êtres nuls pour la société. D'ailleurs , la place de Chanoine ne feroit plus qu'une récompense méritée pour des services réels. Ainsi , dans chaque Ville où il y auroit eu précédemment le siège d'un Evêché , il feroit établi un Chapitre ou Métropole , dont les membres seroient en nombre proportionné à l'étendue de l'ancien Diocèse. Cet arrangement auroit pour principal motif de ne plus permettre qu'on pût obtenir de Canoniat avant d'avoir été Curé de Paroisse pendant quinze ans. Le traitement de chaque Chanoine feroit une pension de 2400 livres.

Ces Chanoines seroient tenus à une résidence non moins stricte que les Evêques , & ils subiroient la même peine , lorsqu'ils feroient quelque absence prohibée.

Au lieu de toutes ces heures de chœur , passées dans l'ennui & sans utilité , leur occupation seroit

de veiller , conjointement avec les Prélats , au maintien de la discipline ecclésiastique. A cet effet , ils se distribueroient les différens cantons de leur département , pour faire la visite des Paroisses & des Communautés Religieuses qui y seroient situées.

Le Chanoine visiteur tiendrait aussi ses séances en public ; il auroit pour Assesseurs , dans les Paroisses , le Curé & ses Fabriqueurs , avec six autres Notables nommés par les Paroissiens , pour balancer l'intelligence qui auroit pu régner entre le Curé & les membres de la Fabrique. Dans les Communautés Religieuses , ces Assesseurs seroient le Supérieur avec son Conseil , & pareillement six personnes notables appelées pour que la vérification fût plus exacte. Chaque article de délibération seroit proposé hautement , & les étrangers auroient la liberté de faire leurs observations.

C'est dans ces assemblées qu'on arrêteroient définitivement les comptes de recette & de dépense de chaque année : alors , appercevant les faux emplois qui auroient été faits , on se reformeroit pour l'année suivante. Dans ces assemblées , chaque Curé seroit tenu d'exposer sa conduite & celle de ses Vicaires ; il en seroit de même des Supérieurs de Communautés à l'égard de leurs Religieux : il y auroit aussi une ou deux séances indiquées , auxquelles ni les Curés ni les Supérieurs ne pourroient assister. S'il s'élevoit des reproches ,

soit contre eux , soit contre leurs inférieurs , les accusés comparoîtroient en présence de leurs délateurs , pour fournir leurs moyens de justification. Mais , lorsque les plaintes seroient reconnues fondées , si la faute étoit légère & qu'elle parût ne mériter qu'une simple réprimande , on la recevrait en pleine assemblée , de la bouche du Chanoine visiteur : si , au contraire , cette faute paroîssoit assez grave pour exiger , ou une suspension , ou une exclusion ; dans ce cas , le coupable seroit ajourné à l'assemblée de l'Evêque , pour y être jugé définitivement. Des opérations aussi importantes démontrent la nécessité de faire connoître , par la voie de l'impression , le procès-verbal des séances tenues par le Chanoine visiteur , avant qu'il fût présenté à l'assemblée présidée par le Prélat : cette pièce étant à charge & à décharge , la justification des accusés & l'utilité de leur punition , quand ils seroient coupables , exigeroient , à l'envi , qu'on prît les plus grandes précautions pour qu'il ne fût inséré , dans ce premier procès-verbal , que l'expression de la pure vérité.

Il faudroit , pour être nommé Curé , non-seulement avoir passé par le grade de Vicaire , mais encore en avoir exercé les fonctions pendant six ans. Leur revenu seroit de deux mille livres ; & leurs devoirs consisteroient à connoître les pauvres de leur Paroisse & la nature de leurs besoins. Cette

recherche ne se borneroit pas à porter des secours à la plus affreuse indigence , & à visiter les malheureux , lorsqu'ils seroient malades , pour empêcher qu'ils s'apperçussent de la cessation de leur travail , & pour donner en même temps des consolations à leur famille au désespoir. Les Pasteurs iroient à la découverte de la nécessité , que la honte tient cachée : afin même de lui épargner une humiliation , les secours qu'ils lui prodigueroient , ne paroîtroient être donnés qu'à titre de prêt non exigible. Ils pourroient en outre aider ceux qui , sans être dans la misère , auroient besoin de quelques avances pour former une entreprise , commencer un état , ou faire un mariage. Ces Pasteurs ne manqueroient pas aussi d'encourager la jeunesse au travail , par la distribution de quelques récompenses : leur charité s'étendrait jusqu'à chercher à reconcilier les inimitiés connues.

Le Curé rendroit ses comptes à la Fabrique , à la fin de chaque mois ; c'est alors qu'on lui remettroit l'argent du mois suivant. Cette Fabrique seroit composée de six personnes , prises dans toutes les classes de Citoyens. On occuperoit ces charges pendant deux ans , sans pouvoir être continué davantage. Ainsi , chaque année , les trois plus anciens Fabriqueurs seroient remplacés par trois nouveaux , nommés par la Paroisse. Le Curé justifieroit l'emploi des aumônes , en donnant les

noms de ceux qu'il auroit assistés : à l'égard des pauvres honteux à qui l'on ne paroîtroit faire que des prêts , & des personnes qui auroient besoin de quelques avances , le Pasteur en retireroit une reconnoissance pour sa décharge. Le surplus de la dépense seroit prouvé par les quittances des ouvriers & des marchands. Le Curé qui auroit négligé de mettre ses comptes en règle à la fin de chaque mois , seroit interdit suspensivement ; & cette tache ne lui permettroit plus d'aspirer au Canoniat.

Tout acte judiciaire lui seroit défendu. Si un Pasteur avoit à se plaindre soit d'une injustice ou d'une délation calomnieuse ; lorsque la vérité auroit été constatée dans l'assemblée du Chanoine visiteur , il seroit arrêté que la Fabrique prendroit son fait & cause au nom de la Paroisse. N'est-il pas indécent qu'un père plaide contre un des individus de sa propre famille ?

Le Curé , en partageant ses fonctions avec ses Vicaires , auroit soin de veiller de fort près leur conduite ; il deviendroit même répréhensible , si tout autre que lui dévoiloit leurs écarts dans la séance du Chanoine visiteur.

On établiroit , dans chaque Paroisse , deux sortes de Vicaires. Vicaire en chef , ou Prêtre ; & Vicaire en second , ou Aspirant : les appointemens du Vicaire en chef seroient de 1500 livres , &

ceux du Vicaire en second de cent pistoles.

On ne deviendrait jamais Vicaire en chef, avant d'avoir été Vicaire Aspirant trois ans de suite. Tant que les réclamations qui pourroient s'élever contre les Vicaires, ne produiroient que de simples réprimandes, on ne reviendrait point sur les trois premières; mais la quatrième, en montrant des habitudes vicieuses, compteroit pour une faute grave; & une faute grave exigeant une suspension, cette tache ne permettroit plus à ce Vicaire de passer à une Cure, qu'après avoir prolongé l'exercice de son Vicariat pendant six années, qui commenceroient à courir du jour qu'il rentreroit en fonctions: encore faudroit-il qu'il s'acquittât de ses devoirs, pendant ces six ans, sans mériter de reproches. Dès que le même sujet, dans quelque grade ecclésiastique qu'il fût placé, auroit déjà encouru deux fois la peine de la suspension, s'il s'y trouvoit exposé une troisième fois, alors on prononceroit contre lui l'interdiction exclusive.

Du jour que le Vicaire en chef auroit ses six ans complets d'exercice, ce seroit lui qui, de droit, remplaceroit le Curé, lorsque cet emploi deviendroit vacant par cause d'interdiction ou de mort. Cependant il faudroit que sa nomination fût agréée par la Paroisse, dans l'assemblée du Chanoine visiteur, & même confirmée dans la séance tenue par le Prélat, d'après l'examen des procès-verbaux antérieurs.

On ne feroit jamais placé Vicaire Aspirant dans le chef lieu de sa famille , afin de prévenir les abus qui pourroient en résulter lorsque ce Vicaire seroit devenu Pasteur. Les Candidats , destinés à occuper ces places , ne pourroient être pris ailleurs que dans des maisons de santé ou d'éducation. C'est là qu'ils feroient leur Séminaire : peut-on mieux apprendre à servir Dieu , qu'en apprenant à servir l'humanité ? Ce genre d'instruction vaudroit , sans doute , l'étude sèche & futile d'une Théologie absurde & sophistique. Il seroit-donc arrêté que pour être nommé Vicaire , il faudroit avoir dix ans d'exercice dans ces Maisons Religieuses. Ainsi , le premier degré ecclésiastique seroit regardé comme un salaire , qui , avec une conduite constamment sage , en promettrait un plus grand. S'il est utile de contenir les hommes par la crainte des punitions , il n'est pas moins avantageux d'enflammer leur émulation par l'espoir de récompenses successives.

On ne pourroit nommer de Vicaire Aspirant , qu'à mesure qu'il se présenteroit des places vacantes. Alors les Communautés Religieuses , situées dans la Ville la plus proche , donneroient une liste des Aspirans qu'elles pourroient avoir , avec une épithète caractéristique à chacun d'eux. Pour se mettre sur les rangs , il seroit nécessaire d'avoir trente-quatre ans accomplis , pour qu'on

ne pût pas parvenir au grade de Curé avant quarante ans. Ce n'est point à des enfans qu'on doit confier le sort de la classe la plus malheureuse des Citoyens. Il faut que la main qui va s'ouvrir sur l'indigence , soit dirigée par le sang-froid de l'âge & la sagesse que donne ordinairement l'expérience. Les mêmes considérations exigeroient qu'il fût défendu de choisir , pour être Vicaire Aspirant , un sujet qui auroit déjà mérité des reproches graves. On ne doit jamais craindre de paroître trop difficile , quand il s'agit de confier à des hommes un poste qui va les proposer pour exemple au public , & offrir , d'ailleurs , plus d'une tentation à l'avarice.

L'élection du Vicaire Aspirant seroit faite au scrutin , dans les séances des Chanoines visiteurs , par le Président & ses Assesseurs : il faudroit qu'il réunît les trois quarts des voix pour être agréé. Il y a lieu de croire qu'un Pasteur , qui se trouveroit par ce moyen du choix de sa Paroisse , y seroit mieux accueilli que s'il étoit nommé sans son aveu. C'est un grand acheminement au bien , que de se rapprocher en tout de l'esprit de conciliation.

On ne pourroit passer Vicaire en chef , qu'après avoir été trois ans Vicaire Aspirant. C'est dans ces trois années qu'on parcourroit les grades pour arriver à la dignité de Prêtre. Chaque promotion seroit annoncée au commencement des assemblées

du Chanoine visiteur ; & , dans le procès-verbal ; il seroit fait mention des plaintes qui pourroient être dirigées contre l'Aspirant , pour être rapportées à la séance du Prélat. Ainsi , l'examen à soutenir dans cette circonstance , porteroit plutôt sur la conduite que sur la capacité. Sans doute il est nécessaire qu'un Ecclésiastique soit instruit ; mais on doit encore plus rechercher chez lui la vertu que le savoir : d'ailleurs , les lumières qui lui seront utiles arriveront toujours , s'il joint de l'esprit à de la bonne volonté.

Aussi-tôt que le Vicaire Aspirant seroit rentré dans la société , il auroit la liberté de se choisir une compagne. Tous les hommes , comme l'a dit Jésus lui-même , *ne sont pas propres au célibat.* (1) C'est une vertu factice , qui contrarie trop fortement la nature , pour qu'elle ne soit pas tôt ou tard rejetée par ceux-mêmes qui ont fait vœu d'y demeurer attachés. Le nombre des occasions de chute est assez grand , sans qu'on s'étudie à l'augmenter encore. Il faut des exemples de vertus ; & l'on s'expose à devenir un objet de scandale ! On ne fait même pas se masquer parfaitement aux yeux des hommes ; comment pourroit-on prétendre en imposer à la Divinité ? Que ses Ministres soient donc des pères de familles honnêtes,

(1) *Saint Matthieu , chapitre 20.*

pour renoncer à devenir des séducteurs , des adu-
tères , des débauchés en tout genre !

Si le célibat continuoit d'être prescrit dans les Maisons Religieuses , ce seroit seulement à cause de la plus grande décence. On conçoit que la pureté des mœurs ne peut jamais permettre la réunion des deux sexes dans une même clôture. Il en résulteroit infailliblement des jalousies , des dissensions & un brigandage scandaleux. D'ailleurs , la nouvelle tâche qu'on imposeroit aux Religieux demanderoit d'eux , à l'avenir , trop d'activité , pour ne pas exiger en même temps qu'ils fussent dégagés des embarras du ménage. Mais , comme ils auroient liberté entière , ce sacrifice ne tiendrait plus à la contrainte : & celui qu'un penchant décidé pour le mariage inviteroit à prendre un semblable engagement , pourroit , à son gré , suivre l'impulsion de la nature.

Telle est donc l'opération qui seroit particulière aux Maisons Religieuses. On commenceroit par briser tous les nœuds , en permettant à tous les Religieux & Religieuses , qui désireroient rentrer dans le monde , de désertter leurs cellules. Cependant cette liberté seroit à peu près illusoire , si elle n'étoit pas accompagnée des moyens de se soutenir dans la société. C'est pourquoi on accorderoit à ces affranchis des secours proportionnés à leur âge ; parce que , suivant qu'on entasse plus

ou moins d'années , on est plus ou moins dans le cas de gagner son pain. Ainsi , ceux qui auroient cinquante ans , obtiendroient une pension viagère de 600 livres ; à trente ans , elle seroit de 400 livres ; & au-dessous de trente ans , on recevroit 1500 livres une fois payées.

A l'égard des Cénobites que leur goût pour une vie régulière ou la force de l'habitude pourroient encore retenir dans le cloître , on leur laisseroit le choix entre une Maison d'éducation & une Maison de santé. Car tous les Ordres Monastiques seroient fondus ensemble , pour être ensuite distribués en deux classes seulement ; l'une employée à l'instruction de la jeunesse , qui a si grand besoin d'être réformée dans toutes ses parties ; & l'autre au soin des pauvres malades , à qui il est si important , de l'aveu même du gouvernement , de porter de prompts secours.

Néanmoins , pour entretenir une certaine rivalité toujours précieuse , & rendre plus facile l'administration de ces deux classes de Religieux , il seroit à propos de les subdiviser. On formeroit donc de chacune quatre autres corps réguliers , ayant leurs Chefs & leurs règles particulières. Il y auroit , par conséquent , quatre Ordres d'Instituteurs , & quatre Ordres d'Hospitaliers : la même division seroit observée dans les Communautés de femmes.

C'est ainsi que des occupations utiles succèdent roient à une inertie non moins fatigante que dangereuse. Le Religieux cesseroit de redouter l'approche de sa cellule , lorsqu'il n'auroit plus à s'y consumer , pendant des journées entières , dans le sein de l'indolence & de l'ennui. Toujours en activité , il jouiroit alors du plaisir de se trouver un instant avec soi-même : il n'y a que les gens oisifs qui se redoutent , & qui , foncièrement mélancoliques , se fuient le plus qu'ils peuvent. Mais le contentement est le premier prix du travail ; & le malheureux qui succombe sous le poids de la fatigue , trouve encore le courage de chanter.

Le travail conduit aussi à l'estime publique : celui qui s'y livre , se rend utile ; & dès qu'on devient utile , on se trouve un être recommandable. Dans un moment où les Moines ne jouissent plus d'aucune considération , on fait , néanmoins , distinguer les Ordres Religieux qui sont précieux à la société par les services qu'ils lui rendent , en tenant , soit des Collèges , soit des Hôpitaux. Ce genre d'obligations commande même la reconnaissance plus que tout autre. Que ne doit-on pas à quiconque s'empresse de prodiguer des soins à l'humanité , dans les deux circonstances de la vie qui exigent davantage , & des instructions , & des soulagemens. Il est aussi nécessaire de perfectionner l'enfance , que de voler au secours du misérable ,

nable , qu'une fièvre ardente ou tout autre mal accablent. Voici encore une autre vérité non moins constante : c'est que la réunion de plusieurs individus , qui est l'effet de la constitution monastique , rend les Religieux plus propres que des particuliers isolés , à remplir des fonctions d'une aussi grande importance. Qu'ils s'y livrent donc entièrement ; & que , sortant enfin de l'état de néant & de mépris dans lequel ils croupissent depuis trop long-temps ils deviennent bientôt la classe de Citoyens la plus intéressante.

Cette réforme exigeroit qu'on distribuât les Villes du Royaume en trois ordres. Celles du premier ordre auroient , pour les hommes , six Maisons d'éducation & six Hôpitaux ; les Villes du second ordre auroient quatre Maisons d'éducation & quatre Hôpitaux ; celles du troisième auroient deux Maisons d'éducation & deux Hôpitaux. Le nombre de ces deux genres d'établissmens seroit le même , pour les femmes , dans chacun de ces trois ordres de Villes. Mais la Capitale , à cause de son étendue , en obtiendrait vingt ; c'est-à-dire , elle auroit dix Collèges pour les hommes , & dix pensions pour les femmes : de même on lui donneroit dix Maisons de santé pour chacun des deux sexes. Ce nombre ne paroîtra pas trop grand à ceux qui feront réflexion que de semblables établissemens ne peuvent être bien gérés ,

si la multitude des individus à soigner y vient jeter la confusion. Sur-tout , pour exciter de plus en plus une heureuse émulation entre les différens Ordres Religieux , on ne manqueroit pas de leur partager également les Maisons d'éducation & les Maisons de santé ; afin que chacun d'eux craignant de mériter , moins que ses concurrens , la confiance publique , ils fissent tous à l'envi des efforts qui pussent constamment les en rendre dignes. On auroit aussi l'attention de distribuer , dans chaque Ville , ces établissemens à une distance proportionnée , qui permît à chaque quartier de se trouver à leur proximité. Un des grands inconvéniens qu'on remarque dans la Capitale , c'est la situation si mal ordonnée des Collèges & des Hôpitaux.

On assigneroit à chacune de ces Maisons un revenu suffisant , dont le Supérieur seroit tenu de justifier l'emploi dans les séances publiques des Chanoines visiteurs. C'est là qu'après avoir aussi rendu compte de la conduite de ses subordonnés , ceux-ci , à leur tour , seroient entendus sur le sien. L'exclusion d'un sujet qui auroit trois ans de profession , ne pourroit être prononcée que dans les assemblées tenues par les Evêques ; & , dans ce cas encore , il faudroit que les deux tiers de la Communauté eussent demandé son expulsion. Mais , à l'égard du Religieux qui n'auroit pas ces trois ans d'exercice , il pourroit être renvoyé dans

la séance du Chanoine visiteur , sur la simple demande du Conseil de la Communauté , & quoique les plaintes ne fussent pas graves ; parce qu'on ne doit pas pouvoir forcer un corps libre de recevoir , contre son gré , un sujet qui lui déplairoit. Cet arrangement imposeroit l'obligation aux Supérieurs majeurs de ne changer leurs Religieux de maison , que dans le courant du mois qui suivroit les séances du Chanoine visiteur.

Le costume des Religieux n'auroit plus rien de singulier & de grotesque : il suffiroit qu'il fût modeste & simple ; tel qu'un habit noir & un manteau , pour les hommes , avec une médaille dont la couleur du cordon distingueroit l'Ordre ; & une robe de toile blanche , pour les femmes , avec les cheveux flottans & noués d'un ruban , dont aussi la couleur seroit la marque particulière de chaque Congrégation.

En rendant la liberté à tous les Religieux , on détruiroit en même temps les entraves insupportables du cloître. Le Palais des Rois ne paroîtroit bientôt qu'un cachot affreux à celui qui n'auroit plus le pouvoir d'en sortir. Il n'y a point de bonheur sans liberté : & nous qui trouvons si tyranniques les loix du sérail , nous en avons établi de bien plus cruelles encore ; puisqu'elles retiennent une multitude de victimes infortunées dans une clôture qu'on a rendue le centre de toutes les

privations. Le maintien des mœurs n'exige point une pareille gêne : ce sont les verroux qui provoquent les tentations ; la difficulté devient un charme qui aiguise davantage le desir. D'ailleurs, les Sœurs-Grises, quoique libres, occasionnent-elles plus de scandale que les autres Religieuses ? Il faut leur rendre cette justice, que leur maintien est aussi décent que leurs œuvres de charité sont utiles. Comment donc n'arrivera-t-il jamais, en France, ce jour où l'on ne verra plus de prisons que pour le crime ?

La liberté accordée à l'état Religieux ne permettroit pas néanmoins qu'on pût y être admis avant d'avoir perfectionné son éducation ; c'est pourquoi l'âge de la réception seroit fixé à dix-huit ans, pour les hommes, & à quinze ans, pour les femmes. Du reste, la quantité des Religieux de chaque Maison étant déterminée, le nombre des Elèves ou Novices qu'on y admettroit seroit pareillement limité.

Le Religieux qui auroit l'intention de rentrer dans la société, seroit entièrement libre d'y venir siéger. Cependant, pour ne pas embarrasser son Ordre, en laissant un emploi vacant au milieu d'une année, il seroit obligé d'en attendre la fin, fixée à l'époque de l'assemblée tenue par le Chanoine visiteur. Il faut que l'homme soit libre, autant que l'intérêt de la société peut le permettre ; &

si-tôt que cet intérêt cesse , il n'y a plus d'engagemens obligatoires à lui faire prendre , puisqu'il en résulteroit la perte de ses droits naturels. Quelle inconséquence ! de l'avoir , sans nécessité , chargé de fers qu'il ne pouvoit plus rompre , ou du moins dont il lui étoit impossible de se débarrasser , sans prouver une contrainte antérieure à son sacrifice. Mais les suites de cet esclavage sont-elles donc moins terribles , lors même que ce n'est point la violence qui en a resserré les nœuds ; & le Religieux , dans la dépendance entière de ses Supérieurs & de ses Confrères mêmes , ne devoit-il pas toujours trouver un refuge contre les chagrins qu'un tel assujettissement lui préparoit ? La raison & la justice le vouloient ainsi : néanmoins on l'a inhumainement livré à la discrétion de l'autorité , de l'envie , & de toutes les passions monacales. Ses Maîtres & ses Confrères peuvent impunément le molester , l'abreuver de mépris , le charger de persécutions : son devoir est de tout souffrir ; & quelle que soit l'horreur de cette situation , il n'existe aucun tribunal qui puisse venir à son secours , auquel même il ait le droit d'adresser ses plaintes. Ainsi , c'est dans le moment où il deviendroit indispensable de lui restituer sa liberté , qu'il n'est plus permis de la lui rendre. Laissera-t-on donc long-temps encore subsister une prohi-

bition qui est contraire à tout esprit de sagesse, de justice & d'humanité ?

Le Religieux qui viendrait reprendre sa place dans la société, & qui aurait douze ans de service, pour les hommes, & dix ans, pour les femmes, recevrait, en quittant sa Communauté, une somme de trois mille livres. Cette perspective ne peut qu'enflammer le zèle : ce serait, d'ailleurs, une assez faible récompense pour des travaux aussi longs que pénibles.

Il est fâcheux, sans doute, qu'en arrachant le Religieux aux horreurs de la mort civile, la crainte de rendre cette réforme trop convulsive ne permette pas de faire recouvrer toutes les prérogatives de Citoyen à ceux qui se trouveront engagés au moment de la révolution. Mais les mêmes raisons n'existant pas pour leurs successeurs, ceux-ci désormais ne perdraient aucuns de leurs privilèges. Où est donc la nécessité de renoncer aux droits que donne la nature, pour établir le repos des familles ; & quelle atteinte portent à l'ordre public les Congrégations libres, dont les membres jouissent, pourtant, des héritages de leurs ancêtres ? L'usage contraire est un abus enfanté par une politique du moment & un intérêt coupable, mais que proscrivent, à l'envi, la justice & la nature. Il est temps qu'il n'y ait plus d'esclaves

en France , & que tous les Citoyens , n'importe de quelque état qu'ils soient , ne connoissent d'autres liens que ceux qui doivent attacher l'homme à la vertu : c'est la seule chaîne dont l'Etre-Suprême veut qu'on se charge , & la seule aussi qui puisse rendre digne de lui offrir l'encens sur ses autels.

Plus de vœux irrévocables & indiscrets : alors l'état ecclésiastique fera plus que jamais une ressource pour les familles indigentes , sans présenter les inconvéniens & les dangers qui l'entourent aujourd'hui. L'homme sans ressources y trouveroit un asyle contre l'infortune ; & , ayant de la conduite , il pourroit s'assurer les moyens de rentrer dans la société , quand ses goûts ou le penchant de son cœur le solliciteroient d'y revenir. Placé Vicaire Aspirant , la pension qu'il obtiendrait en cette qualité lui procureroit un bien être , avec la perspective d'une augmentation progressive. S'il prenoit un autre parti , les trois mille livres qu'il recevrait , lui offriroient les avances nécessaires pour commencer un état ; tandis que la tâche qu'il viendrait de remplir dans une Maison d'éducation l'auroit perfectionné dans les sciences & les arts , ou que , dans un Hôpital , il se feroit instruit de tout ce qui a rapport à la Médecine. Une Demoiselle sans fortune pourroit aussi , en suivant la même marche , s'amasser une dot , toujours con-

fidérable aux yeux de celui qui sauroit apprécier la vertu ; & l'Amant qui enviroit le bonheur de lui appartenir , feroit infailliblement un époux digne d'elle.

L'Etat , de son côté , opéreroit par cette révolution la réforme des mœurs : il rendroit à la Patrie une foule de bras inutiles , & au bonheur une multitude d'êtres harcelés par l'ennui : il anéantiroit des préjugés perfides , & feroit rentrer les hommes dans le sentier de la vertu , en restituant à la Divinité des hommages que trop d'abus d'abus lui ont fait perdre : il offriroit de nouveaux soulagemens aux malheureux : il profiteroit lui-même d'un supplément qui , à l'aide d'une administration sage , ne pourroit manquer d'être considérable : enfin , il y auroit à gagner pour tout le monde dans ce changement que l'amour du bien fait desirer , que les abus rendent nécessaire , & que la raison & l'équité réclament puissamment.

Alors on auroit des Prêtres instruits & capables ; des Prêtres , dont le zèle ne dégénéreroit plus en fanatisme , puisque leur culte feroit celui de la tolérance ; dont la passion dominante ne feroit plus l'avidité , puisque ce vice les conduiroit à leur perte ; dont le but ne feroit plus l'établissement de la superstition , puisqu'ils n'auroient rien à attendre de la crédulité. On auroit des

Prêtres honnêtes & exemplaires , lorsque les pen-
chans de la nature ne leur seroient plus interdits ;
des Prêtres qui , au lieu de perdre leur temps à
faire machinalement des ré citations inutiles , ne
seroient plus occupés qu'à rechercher le malheur ,
pour lui offrir des consolations & le rendre plus
supportable. Il est possible , sans doute , qu'un vil
intérêt , secondé par une ignorance stupide , ose
encore s'élever contre une réforme si avantageuse ;
mais ses motifs seront trop méprisables , pour
qu'on puisse prêter l'oreille à ses clameurs : &
celui-là seul doit être entendu , qui prend pour de-
vise : *Ma conscience & la vérité.*

F I N.

T A B L E

DES CHAPITRES.

CHAP. I. <i>Causes des loix prohibitives contre les gens de main-morte.</i>	pag. 8
CHAP. II. <i>Pourquoi tant de siècles sans réclamations ?</i>	15
CHAP. III. <i>Rigueurs de la vie monastique.</i>	19
CHAP. IV. <i>Brièveté du Noviciat.</i>	25
CHAP. V. <i>De l'irrévocabilité des vœux.</i>	30
CHAP. VI. <i>L'inertie des Religieux est une des causes principales de leur malheur.</i>	34
CHAP. VII. <i>La vie du cloître est contraire à l'ordre physique.</i>	37
CHAP. VIII. <i>De l'âge requis pour prononcer les vœux.</i>	45
CHAP. IX. <i>Vœux forcés.</i>	50
CHAP. X. <i>Difficultés de la réclamation.</i>	55
CHAP. XI. <i>Nullité positive & radicale de l'irrévocabilité des vœux.</i>	66
CHAP. XII. <i>Effets inséparables de la constitution monastique.</i>	76
CHAP. XIII. <i>Premières causes du mal.</i>	82
CHAP. XIV. <i>L'imposture des Prêtres a suivi la progression de l'ignorance & de leur cupidité.</i>	92

CHAP. XV. <i>La superstition conduit au fanatisme, & le fanatisme à la barbarie.</i>	pag. 97
CHAP. XVI. <i>La chute de la Religion entraîne après elle l'oubli de tous les principes.</i>	103
CHAP. XVII. <i>Le relâchement des Ministres de Dieu ne laisse plus aucun espoir de réforme.</i>	107
CHAP. XVIII. <i>Importance de la Religion dans un Empire.</i>	113
CHAP. XIX. <i>De l'ame & de son immortalité.</i>	124
CHAP. XX. <i>La Religion est-elle d'institution divine?</i>	134
CHAP. XXI. <i>De l'Idolâtrie.</i>	139
CHAP. XXII. <i>Problème qu'il n'appartient point à l'homme de résoudre.</i>	146
CHAP. XXIII. <i>De l'impossibilité de définir l'Etre-Suprême, peut-on tirer la conséquence qu'il n'existe pas?</i>	158
CHAP. XXIV. <i>Sur la Révélation & les Miracles.</i>	166
CHAP. XXV. <i>Incertitude de la Tradition.</i>	200
CHAP. XXVI. <i>Le Messie promis aux Juifs devoit-il être déiviril?</i>	234
CHAP. XXVII. <i>Les Apôtres ont-ils hautement déifié Jésus-Christ?</i>	255
CHAP. XXVIII. <i>De la Foi & des Dogmes.</i>	282
CHAP. XXIX. <i>Dans un siècle de lumières la raison doit l'emporter.</i>	331
CHAP. XXX. <i>Conclusion.</i>	363

Fin de la Table.

